LES CENT NOUVELLES

NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME NEUVIE'ME.

A LA HAYE,

Chez PIERRE DE HONDT.

M. DCC. XXXVI.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

http://www.archive.org/details/lescentnouvelles910gome

TABLE
DES
NOUVELLES

Contenuës dans ce Volume.

XLVII. L'Heureux Esclave, Page 1

XLVIII. Les Desordres de la Haine, 79

XLIX. Il ne faut pas juger sur les apparences, 154

L. Le malheur de l'un fait quelquefois le bonheur de l'autre, 207

LI. Les Pelerins, 266

A P-

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce* 23. *Août* 1734.

JOLLY.

L'HEU-

L'HEUREUX ESCLAVE.

XLVII. NOUVELLE.

IL n'eſt point de plus cruel deſir que celui de la vengence, quand il s'eſt une fois emparé du cœur; & la ſeule idée des malheurs où l'on s'expoſe à tomber, en le voulant ſatisfaire, devroit obliger les hommes à ſe garantir avec ſoin de prendre de la haine les uns pour les autres, puiſqu'elle eſt la ſource de toutes leurs peines, en détruiſant les plus ſolides fondemens de la ſocieté; & qu'elle devient ſouvent l'origine du malheur de leurs enfans.

Le Marquis de Salvian, & le Comte de Sonde étoient deux riches Seigneurs de Rouſſillon: leurs Terres qui n'étoient qu'à une très-petite diſtance de Perpignan, paſſoient pour les plus conſidérables du Païs; & la magnificence avec laquelle ils vivoient, auroit offert à leurs amis une ſource inépuiſable de plaiſirs, ſans la cruelle innimitié qui regnoit entr'eux. Ces deux Seigneurs pouſſés par une antipathie réciproque, mettoient toute leur attention à ſe détruire. Les limites de leurs Terres, celles de leur chaſſe, & les prérogatives des Droits Seigneuriaux, qu'ils prétendoient avoir, au préjudice l'un de l'autre, furent d'abord les motifs qui ſervirent de prétexte à leur haine; mais les choſes parvinrent à un tel excès, du côté du Comte de Sonde, homme violent, entêté, & d'un caractére difficile, que le Marquis de Salvian, ſe vit obligé de travailler à ſa perte, pour empêcher la ſienne; & comme il avoit de puiſſans Amis à la Cour, il réduiſit bien-

bien-tôt ſon ennemi à la derniere extrémité. En effet le Comte ſe vit en moins d'un an privé de tous ſes biens, pourſuivi dans ſon honneur, & forcé d'abandonner ſa Patrie. Ce coup infortuné avoit été précedé de la mort d'une Epouſe qui lui étoit chere, à qui la Naiſſance d'une fille unique avoit couté la vie. Cette inocente créature, qui n'avoit pas encore un an, ne fut pas capable d'arrêter le Comte. La douleur de la perte de ſa Femme, & le déſeſpoir de ſon état, étoufferent dans ſon cœur les mouvemens de ſa Nature, & lui firent quitter ſa fille, ſans s'embarraſſer de ce qu'elle deviendroit. Cependant au moment de ſon départ, preſſé par la tendreſſe paternelle, il l'embraſſa en baignant ſon viſage de ſes larmes, & lui mit au bras une petite boëte d'or, dont lui ſeul avoit le ſecret, en recommandant à celle qui la nourriſſoit, de ne la lui jamais ôter : & partageant avec elle une partie du débris de ſa fortune, il partit & ſortit du Royau-

me, ſans que perſonne pût ſçavoir dans quels lieux il avoit porté ſes pas.

Sa fuite ayant encore indiſpoſé les eſprits contre lui, ſes ennemis, & ſurtout le Marquis de Salvian, n'épargnerent rien pour qu'il n'eût aucune reſſource. Ses Terres furent venduës, ſes biens confiſqués; & ce qu'il auroit pu ſauver par ſa préſence, fut mis au pillage par la Juſtice. La nourrice de la jeune Hélene, c'eſt ainſi que ſe nommoit la fille du Comte, ne voyant plus d'aſile pour elle, & craignant que la fureur du Marquis de Salvian ne fût juſqu'au point de lui arracher cet enfant, fit courir le bruit de ſa mort, & ſe retira auprès d'un frere qu'elle avoit dans un bourg, appellé Elne, aux environs de Perpignan. Le mari de cette femme venoit de mourir; ainſi libre de ſa perſonne, & croyant pouvoir élever Hélene en ce lieu, ſans aucun danger, elle en cacha à ſon frere le nom & la naiſſance.

Thibaut, Ainſi ſe nommoit le Païſan; étoit un des plus honnêtes

nêtes hommes qu'on pût trouver dans la baſſeſſe de ſon état. Sa naiſſance ruſtique & ſa vie groſſiere n'avoient produit leurs effets qu'au dehors. Un mauvais langage, & des façons de Village cachoient au dedans une ame digne d'un autre ſort. Généreux, tendre, compatiſſant, rempli de bon ſens & de franchiſe, il reçût ſa Sœur & la petite Hélene avec des entrailles de pere; charmé de leur être utile, il ne s'occupa que du ſoin de les ſoulager, ſans s'embarraſſer des motifs de leur miſere. Il étoit veuf & ſans enfans; pluſieurs métairies qu'il avoit tenu à ferme, & que ſon travail aſſidu avoient fait valoir, l'avoient mis en ſituation d'acheter un petit bien dans le bourg d'Elne, où par ſon travail aſſidu, il vivoit aſſez commodement.

Ce fut donc la retraire que choiſit Marine, ſœur de Thibaut, & nourrice d'Hélene. Ce bon homme, charmé de cette compagnie qui venoit de partager ſa ſolitude, fit un accueil plein d'a-

mitié à sa Sœur, & sans la questionner, se contenta d'apprendre d'elle que cette petite fille lui ayant été confiée, sans en connoître le Pere, ni la Mere, elle l'avoit nourrie avec soin, ayant reçu des inconnus qui la lui avoient donnée une grosse somme d'argent; & que depuis ce moment, n'ayant entendu parler de personne pour la réclamer, & s'y étant attachée d'un amour de mere, elle étoit venuë chez lui pour y être plus tranquille & plus à son aise, ses moyens étant très-minces par la mort de son Mari. Thibaut la consola, la remercia de sa confiance, & l'assûra que rien ne lui manqueroit. En effet il prit une si forte amitié pour la petite Hélene, qu'il ne l'appeloit que sa Fille, & voulut qu'elle s'accoûtuma à le nommer son Pere. Six ans s'écoulerent de la sorte, & dans cet espace de tems, Hélene devint si belle, & par ses graces enfantines, donnoit tant de marques d'une illustre origine, que Thibaut par un principe de religion, se crut obligé de lui don-

donner une éducation à peu près convenable à ce qu'elle pouvoit être. Nous ne courons point de risque, dit-il, à sa Sœur, d'élever Hélene en fille de Condition. Si le Ciel l'a fait naître telle, nous n'aurons pas à nous reprocher d'en avoir fait une Payſane; ſi ſon origine n'eſt pas Noble, nous aurons le plaiſir de la rendre digne de quelque bon parti; & de quelque maniere que ce ſoit, je m'imagine qu'il vaut mieux élever une Villageoiſe en perſonne de qualité, que d'élever une Fille de qualité en Villageoiſe. Ce diſcours inſpiré par des ſentimens d'honneur, & dicté par le bon ſens, fit un extrême plaiſir à Marine, qui n'avoit oſé lui témoigner l'envie qu'elle ſentoit de donner une certaine éducation à cet enfant: cependant comme Thibaut avoit été long-tems Fermier du Marquis de Salvian, elle ne voulut jamais lui rien dire, qui pût lui faire ſoupçonner la naiſſance d'Hélene; mais craignant les yeux de gens plus éclairés, elle lui répondit

qu'elle approuvoit son dessein, qu'il falloit seulement refléchir que le mistere qu'on avoit observé, en la lui donnant à nourrir étoit une preuve infaillible qu'on avoit quelque chose à redouter, & que par conséquent il ne falloit par l'exposer aux regards de certaines gens.

Le bon Thibaut comprit d'abord de quoi il étoit question, & trouva des expédiens à tout, ne donnant à Hélene que des Maîtres de Village, ainsi il fut conclu que le Magister, qui par bonheur étoit sçavant, lui apprendroit le Latin, que le Chantre de la Paroisse lui apprendroit la musique, & que le Menetrier lui montreroit à danser. Ce projet fut exécuté à la lettre, & tous les momens d'Hélene employés à la perfection de son beau naturel, pour parler comme Thibaut & Marine; mais ils virent bien-tôt avec étonnement, que la nature en cette occasion l'emportoit sur l'art, & que l'écolier perfectionnoit les Maîtres, Hélene étant devenuë en très-

très-peu de tems fort au-dessus de ceux qui l'enseignoient, & leur montrant même des choses qu'ils ignoroient. Sa beauté dont l'éclat se joignoit à toutes ses autres qualités, la douceur & l'obéïssance dont elle accompagnoit ses devoirs envers Marine & Thibaut, les attacherent si fortement à elle, qu'ils en faisoient leur divinité, & sembloient ne respirer que pour elle.

Mais plus elle devenoit parfaite, & plus ils la déroboient aux yeux du grand monde, esperant toûjours que quelque heureuse avanture changeroit sa destinée. Elle étoit parvenuë à sa quinziéme année, lorsque Marine se vit attaquée d'une maladie mortelle. Thibaut n'épargna rien pour sa guérison, & la jeune Hélene qui la croyoit sa Tante, lui fit voir par ses tendres soins combien sa vie lui étoit chere; mais les attentions de l'un & de l'autre ne purent la réchaper, & cette fidele domestique de la Comtesse de Sonde, se sentant prête d'expirer, fit ap-

procher Hélene & Thibaut de son lit, & rappellant toutes ses forces pour les embrasser, mon frere, lui dit-elle, la mort va nous séparer, & m'ôter l'espoir de reconnoître les obligations que je vous ai; mais je vous laisse dans la personne d'Hélene un tresor qui vous récompensera de vos généreuses bontés, ne souffrez pas qu'elle soit jamais le partage d'un homme de peu de chose; elle est d'un sang illustre, mon devoir, & ma fidélité m'ont forcée à vous faire un secret de sa naissance, son pere est peut-être encore vivant, & la reclamera quelque jour; quoiqu'il en soit Hélene porte au bras un present de sa main qui lui facilitera sa reconnoissance, parce que lui seul à le secret de cette boëte; & comme vous m'avez donné trop de preuve de votre amitié pour elle, pour craindre davantage que vous l'exposiez aux yeux de ses persécuteurs; je vous déclare qu'elle est Fille du Comte.... Elle ne put achever; une foiblesse universelle la fit tomber com-

comme morte, dans les bras de la triſte Hélene qui penſa mourir elle-même, en voyant périr avec elle un éclairciſſement ſi néceſſaire à ſon repos.

Thibaut de ſon côté étoit dans un véritable deſeſpoir, d'apprendre ſi tard une choſe, dont il croyoit avoir merité la confidence. Cependant il fit mettre en pratique tout l'art des Medecins, pour faire revenir ſa Sœur; ils y parvinrent, mais ce ne fut que pour quelques momens, & ſans qu'il fût poſſible de lui faire articuler une ſeule parole; & les horreurs de la mort l'ayant entierement ſaiſie, elle mourut une heure après, cette foibleſſe, laiſſant la belle Hélene, & le généreux Thibaut accablés de douleur. Celle de cette aimable Fille avoit pluſieurs motifs, comme elle avoit toûjours crû Marine, ſa Tante, & Thibaut ſon Pere, il lui paroiſſoit être de ſon devoir, de regreter une Parente qui l'avoit ſi tendrement aimée. Mais lorſqu'elle ſçut que cette Femme ne lui étoit rien, & qu'elle ne de-

voit ſes ſoins, & ceux de ſon Frere qu'à la bonté de leurs cœur, la reconnoiſſance prit dans le ſien la place du ſang, & de la Nature, lui paroiſſant qu'elle devoit beaucoup plus à des gens qui l'avoient nourrie, élevée, & cherie, comme leur propre Fille, ſans qu'elle le fût, qu'à ceux de qui elle tenoit le jour, qui par une indiſpenſable néceſſité devoient faire la même choſe, & qui cependant ſembloient l'avoir abandonnée. Ce généreux mouvement fut le premier qui la rendit ſenſible à la mort de Marine ; & lorſque la refléxion y joignit l'obſcurité que cette perte répandoit ſur la deſtinée, elle eut beſoin de toute la raiſon dont le Ciel l'avoit partagée, pour ne pas ſuccomber ſous ce coup imprévû. Thibaut ne penſoit pas avec tant de délicateſſe, mais il agiſſoit avec le même bon ſens ; & quoiqu'il n'entrevît pas comme elle tout le malheur d'un tel myſtere, il ne laiſſoit pas de juger qu'elle en devoit être fort touchée. Perſuadé de cette vérité,

rité, par les pleurs qu'il lui voyoit répandre, il la consola le mieux qu'il lui fut possible. Je ne sçai, lui dit-il, s'il ne vous eût point été plus avantageux de croire que vous êtiez ma Fille, que de sçavoir que vous êtes de qualité, sans connoître vos Parens; mais je sçai que je me regarderai toûjours comme votre Pere; & pour vous le mieux prouver, je vous déclare qui que vous puissiez être, que vous serez mon héritiere. Mon bien n'est pas assez considérable, pour vous faire un sort tel que vous le meritez; mais si vous voulez rester avec moi, je n'épargnerai rien pour vous faire oublier votre infortune. Bien plus si ce que Marine nous a dit, vous a fait envisager avec mépris la situation où vous êtes; je suis prêt de vendre tout ce que j'ai, & d'en faire une somme capable de vous entretenir dans un Couvent, & de gagner ma vie comme je pourrai, pour assûrer le repos de la vôtre.

De pareils sentimens dévoilés sans détour, sans art, & dont la

ſincerité faiſoit tout l'ornement, ne pouvoient manquer d'attendrir une ame vertueuſe. Non mon Pere, lui répondit Hélene, je ne veux point vous quitter; je ne vous déguiſerai pas que je reſſens une vive douleur du myſtere de ma naiſſance, & que les mouvemens de mon cœur m'ont toûjours annoncé qu'elle étoit au-deſſus de la vôtre; mais ils ne me portent point à rougir de paſſer pour votre Fille; & je croirois mériter mon triſte ſort, ſi j'acceptois l'offre que vous me faites, de me ſacrifier le fruit de vos peines, & de vos longs travaux. Je ſuis née avec des ſentimens relevés; je vous croyois mon pere, & je n'en rougiſſois pas; la reconnoiſſance en cette occaſion doit égaler la Nature; je ne vous ſuis rien; & cependant vous avez fait pour moi tout ce qu'un Pere eſt obligé de faire pour ſa Fille; vous avez acquis ce titre par des ſoins, & des attentions que je dois payer de toute ma tendreſſe; en me mettant dans un cloître, je vous appauvrirois, & je n'y ſe-

rois

rois pas si bien qu'avec vous. La Providence fera de moi ce qu'elle voudra, & je me soûmets à ses décrets; mais je ne vous abandonnerai point.

Le généreux Païsan ne se sentant pas assez d'éloquence, pour répondre à ce discours, n'y repliqua que par les larmes que la joye lui fit répandre; il remercia la charmante Hélene, comme si elle lui eût fait une grande fortune, & l'assûra qu'il la traiteroit toûjours, non seulement comme sa Fille; mais comme un Ange envoyé du Ciel, pour la consolation de sa vieillesse. Cet entretient ayant remué les entrailles de l'un & de l'autre, ne finit que par des pleurs, & de nouveaux témoignages de reconnoissance, & de zéle. Comme la mort de Marine ôtoit à la jeune Hélene une femme utile, Thibaut qui ne prétendoit pas qu'elle eût aucune peine chez lui, augmenta son menage de deux Païsannes pour la servir, & n'épargna rien pour lui rendre sa solitude moins ennuyeuse. Cette char-

charmante Fille avoit trop d'esprit & de vertu pour s'y déplaire: soûmise aux volontés du Ciel, bien, loin de se plaindre de sa destinée, elle employoit une partie de son tems à lui rendre grace de l'avoir fait tomber en des mains si charitables, & le prioit sans cesse de répandre sur Thibaut ses divines faveurs, afin qu'elles fussent la récompense de ses soins & de ses attentions. Tant de pieté ne pouvoit manquer d'avoir un prix digne d'elle. Dix-huit mois s'étoient écoulés depuis la mort de Marine, & l'aimable Hélene touchoit à sa dix-septiéme année, lorsque se promenant un jour dans un bois épais, assez loin de la maison de Thibaut, un livre à la main, tandis qu'il faisoit emporter des souches qui lui étoient nécessaires, un Loup terrible & pressé par la faim, prit sa course vers elle, avec tant de fureur que la fuite & les cris de Thibaut ne l'auroient pas garantie d'en être dévorée, sans le secours d'un jeune chasseur, qui le fusil sur l'épaule, portoit ses pas

de

de ce côté. Les cris redoublés d'Hélene, & du Vieillard, ayant guidé ſes regards, il vit l'animal, & le danger de ceux dont il entendit la voix; mais voir le Loup, le tirer, & le tuer, furent pour lui la même choſe.

Ce coup preſque miraculeux, fit avancer Thibaut, qui reconnoiſſant celui qui venoit de ſauver Hélene, commençoit à lui faire de grands complimens, accompagnés de profonds reſpects; lorſque le jeune chaſſeur, de qui les yeux ne s'étoient pas ſeulement attachés ſur le Loup, mais auſſi ſur l'objet dont il avoit eu deſſein de faire ſa proye, s'aprocha de cette belle Fille, que la crainte du péril, l'étonnement du ſecours, & la vûë de ſon Libérateur rendoient preſque immobile. Ce jour, lui dit-il, en la ſaluant, ſera déſormais le plus beau de ma vie, puiſqu'il eſt marqué par le ſalut de la vôtre, & du bonheur qui m'a conduit à ſon ſecours; mais ajoûta t'il en la regardant tendrement, je crains bien que la mort de cet animal, ne ſoit

cauſe

cauſe de la perte de mon cœur.

Nous aurions un juſte ſujet de nous affliger, mon Pere & moi, lui répondit-elle en rougiſſant, ſi le ſervice que vous venez de nous rendre vous étoit contraire. Quoi, reprit le Chaſſeur étonné, en ſe tournant vers le Vieillard, cette belle perſonne eſt votre Fille, mon cher Thibaût? Oüi, Seigneur, répondit-il, c'eſt la conſolation de mes vieux ans, & le ſeul bien qui m'eſt véritablement précieux. Nous vivons l'un & l'autre dans une grande ſolitude, & le peu d'uſage qu'elle a du monde, vous doit faire excuſer les fautes qu'elle peut commettre.

C'eſt moi ſeul, repliqua-t'il, qui doit craindre d'en faire; mais Thibaut, je ne vous pardonnerai point de m'avoir caché ce tréſor, que vous ne m'accordiez d'aller quelque fois dans votre retraite. Le Païſan ne repartit que par de profondes réverences, & paroiſſoit ne ſe pas éloigner de ce qu'on lui demandoit, quand Hélene prenant la parole avec modeſtie:

Nous

Nous n'avons rien, Seigneur, qui soit digne de vous attirer; une Fille sans Mere & d'un état aussi médiocre que le nôtre, ne doit point se communiquer à ceux qui sont si fort au-dessus d'elle: soyez content de notre reconnoissance, & par une vaine curiosité, ne diminuez point le prix de l'action que vous venez de faire.

Je mourrois plûtôt que de vous déplaire, repondit-il; mais quand vous me connoîtrez, je me flatte que ma vûë ne vous sera point importune. J'ai quelque pouvoir en ces lieux, & maître de ma Personne & de mes biens, je suis libre d'en faire à ceux dont la vertu mérite un sort heureux. Ce fut en parlant de la sorte qu'il les accompagna jusqu'à leur habitation; & qu'après plusieurs discours sur le même ton, ausquels Hélene répondit toûjours, avec autant d'esprit que de sagesse. Il se retira aussi rempli d'amour que d'admiration. Il étoit fait de maniere à toucher une ame moins sensible que celle d'Hélene, & l'obligation qu'elle

lui

lui venoit d'avoir, jointe aux charmes de sa Personne, mit bien-tôt son jeune cœur dans une situation peu différente de la sienne : & ne pouvant réfister au desir de le connoître, elle ne fut pas plûtôt seule avec Thibaut, qu'elle lui demanda son nom. C'est, lui répondit il, le Marquis de Salvian. Il n'y a que deux ans que son Pere est mort; unique héritier de ses biens qui sont considérables, il est un des plus riches Seigneurs du Païs, il pouvoit avoir environ douze ans, quand Marine vous amena ici, & je compte qu'il doit en avoir à present près de vingt-neuf. J'ai long-tems servi le Marquis son Pere, & comme depuis sa mort, il a fait plusieurs acquisitions dans ces cantons; je suis obligé d'avoir des égards pour lui. Il n'est point marié; & je crois m'être apperçû que vous ne lui êtes pas indifférente. Ha! ma Fille, ajoûta le Vieillard, que je mourrois content si ma retraite vous avoit procuré une pareille fortune.

Cette exclamation fit soupirer

Hé-

Hélene, par les humiliantes réflexions qu'elle lui fit faire. Les hommes de cette condition, lui dit-elle, n'aſpirent qu'à celles qui peuvent augmenter leur rang, ou leur fortune ; & lorſqu'ils jettent les yeux au-deſſous d'eux, ce n'eſt qu'avec des deſſeins ſi contraires à la vertu, qu'on doit plûtôt rougir de les connoître, que s'en glorifier. Le Marquis de Salvian eſt aimable, je lui dois la vie, & je ſens même un ſecret panchant ſe joindre à ma reconnoiſſance ; mais malgré ces mouvemens involontaires, il m'offriroit envain & ſes biens & ſon cœur, ſi ſa foi ne les accompagnoit pas ; & quelque ſoit ſon rang, s'il ſe méconnoiſſoit, au point de croire me rendre ſenſible par des voyes illicites, il ne ſeroit plus pour moi qu'un objet de mépris : tâchons donc d'éviter un eſpoir ſéduiſant. Salvian vous croit mon Pere, & notre état ruſtique le flatte peut-être d'une indigne condeſcendance ; arrêtez le cours de ſes idées, & que le deſir d'un bonheur chi-

me

merique ne vous aveugle pas assez, pour devenir l'instrument de ma perte, en croyant l'être de ma fortune.

Thibaut qui n'avoit que des sentimens d'honnête homme, l'assûra qu'il ne feroit jamais rien contre sa gloire, ajoûtant qu'il étoit obligé d'agir avec circonspection avec Salvian, ayant été de sa Maison : qu'il falloit le recevoir, s'il venoit chez lui ; mais que si ses visites devenoient trop fréquentes, il lui parleroit de façon à les terminer à son avantage de maniere ou d'autre. Tandis qu'Hélene & Thibaut ne songeoient qu'à se précautionner contre le Marquis de Salvian, il ne rêvoit de son côté, qu'aux moyens de les attirer dans son château Ce jeune Seigneur rassembloit dans sa Personne toutes les qualités qui rendent un Cavalier parfait ; il étoit adoré de toute la Province, & les plus grands partis s'étoient présentés, pour l'engager sous les loix de l'Hymen : mais trop difficile dans le choix d'une Epouse, & pré-

préférant la sageſſe à tous les autres avantages, ſon cœur n'avoit pû ſe déterminer. La vûë d'Hélene venoit de faire en un inſtant, ce que n'avoient pû faire nombre de jeunes beautés en pluſieurs années; ſes graces, ſa modeſtie, & les charmes de ſon eſprit l'avoient bleſſé d'un trait, dont il n'avoit pu ſe garantir; mais quoique ſon amour fut auſſi violent que prompt, il ne s'y rendit qu'après l'avoir combattu de toutes les raiſon capables d'en arrêter les progrès. Né vertueux, il n'enviſageoit qu'avec peine la néceſſité de ne former qu'une intrigue, avec une Fille qui paroiſſoit mériter un plus ſolide attachement; d'un autre côté ſa naiſſance ne lui permettant pas de s'engager plus fortement, il ſe ſentoit une répugnance extrême à détruire une innocence, que le titre de Villageoiſe ne pouvoit le diſpenſer de reſpecter. D'ailleurs cette Fille de Thibaut, avoit fait voir dans ſes diſcours une fierté qui l'allarmoit; il n'oſoit ſe flatter de s'en faire aimer;

& revenant toûjours à son principe naturel, il lui sembloit odieux de vouloir attaquer l'honneur de celle dont il venoit de sauver la vie.

Un homme capable de faire ces sortes de réflexions, en commençant d'aimer ; cesse difficilement d'être sage dans le cours de sa passion ; le Marquis de Salvian en fit l'épreuve ; & quoique tous ses raisonnemens ne l'empêchassent pas de s'abandonner à son amour, ne pouvant le vaincre, il résolut de le regler, selon le caractere de celle qu'il aimoit ; & de le connoître si parfaitement qu'il ne pût s'y méprendre. Ce fut dans ces sentimens qu'il passa le reste du jour, & une partie de la nuit, sans que le sommeil le détournât de penser à la belle Villageoise, dont les touchans attraits revenoient sans cesse occuper son esprit ; & s'étant levé encore plus amoureux que la veille, il monta à cheval, & sans aucune suite se rendit chez Thibaut. Hélene étoit avec lui ; & quoiqu'elle s'attendît à cette visite, elle ne laissa

pas

pas d'en être troublée : elle rougit ; le Marquis s'en apperçût, & pour dissiper son embarras, il prétexta son arrivée de l'inquietude, où l'avanture du Loup l'avoit mis sur sa santé, craignant que la frayeur ne l'eût alterée.

Hélene lui répondit obligeamment, que la promptitude du secours, ne lui avoit pas donné le tems de se troubler, & que son cœur en ce moment n'avoit été agité que d'admiration, & de reconnoissance. Les graces dont elle accompagna ses paroles, mirent Salvian hors de lui-même ; & ne pouvant s'empêcher de donner l'effort à quelques éteincelles du feu dont il brûloit, il lui dit mille choses galantes & flatteuses, auxquelles elle répondit toûjours avec esprit, sans jamais sortir de sa modestie ordinaire ; & comme elle répandoit dans ses discours une délicatesse qui ne répondoit point à la rusticité de son état ; elle mit Silvian dans un étonnement inconcevable. Cependant il n'en témoigna rien, & continuant dans

le projet qu'il avoit formé; il dit à Thibaut qu'il vouloit voir sa maison.

Le Vieillard obéït, & le conduisit avec Hélene, dans tous les endroits de ce séjour champêtre. Un jardin plus lucratif qu'agréable, mais soigneusement cultivé, en faisoit l'ornement. Sa maison étoit située assez gracieusement, ayant une vûë magnifique; mais du reste d'une si grande simplicité, qu'Hélene rougit plus d'une fois de la curiosité du Marquis, qui portoit ses pas dans toutes les chambres, avec autant de soin, que s'il eut dû y trouver quelques raretés. Celle de cette belle Fille étant la plus remarquable pour lui, il s'y arrêta aussi plus long-tems, & voyant quelques livres sur une table, il les feuilleta; mais quel fût sa surprise, de les trouver tous Latins, & les meilleurs Auteurs en cette langue. Il regarda Thibaut, & lui demanda en riant, depuis quand il étoit sçavant; le bon homme lui répondit ingénuement qu'il n'entendoit rien à tout cela;

mais

mais qu'Hélene ayant eu du goût pour les sciences dès son enfance, il lui avoit fait apprendre tout ce qu'une Fille peut sçavoir, & que les connoissances qu'elle avoit acquises dans l'étude, faisoient alors sa plus douce occupation, & charmoient la solitude, dans laquelle elle passoit sa vie.

Ce discours redoubla l'étonnement de Salvian, & voulant s'éclaircir davantage, après avoir donné mille loüanges à cette charmante Fille, sur de si nobles inclinations, mit la conversation sur différentes matiéres, dont elle se tira avec tant d'esprit & de justesse, que le Marquis en fut enchanté. Tout ce que je vois, dit-il alors au Vieillard, en me prouvant que vous êtes le plus heureux pere de l'Univers, me fait voir aussi qu'Hélene n'est point faite pour cette retraite; une chaumiere ne doit point être son séjour, elle ne doit habiter que des Palais: Souffrez donc, mon cher Thibaut, que je vous emmene l'un & l'autre, venez dans mon châ-

teau paſſer tranquillement le reſte de vos jours. La charmante Hélene y ſera ſouveraine maîtreſſe, elle y trouvera dequoi cultiver de ſi belles diſpoſitions, & je ferai tout mon plaiſir de lui procurer des amuſemens dignes d'elle.

Cette propoſition étoit faite d'un air, qui ne laiſſoit aucun lieu de douter du motif qui la faiſoit faire; l'amour étoit trop bien peint dans les yeux de Salvian, pour s'y tromper. Hélene éclairée par ſes propres mouvemens, ne s'y méprit point; mais quoiqu'elle ſentit une ſecrete ſatisfaction de ſa conquête, & qu'elle regretât plus que jamais d'ignorer ſa naiſſance, elle ne put entendre ſans effroi, qu'un homme de cet âge & de cette condition, qui ne la croyoit Fille que d'un Païſan, voulut la tirer de ſon ſéjour ruſtique, pour lui faire habiter ſon château. L'innocence & la vertu ne lui paroiſſant pas s'accorder avec une pareille démarche, elle ne balança point à refuſer le Marquis; & prenant la parole, en le re-

regardant avec quelque eſpéce de fierté, elle lui répondit qu'elle aimoit ſa ſolitude, qu'il lui étoit impoſſible de la quitter; que ſi le Ciel l'eût deſtinée pour un état plus brillant, il ne l'auroit pas fait naître dans celui de Villageoiſe; qu'elle lui rendoit mille graces de l'honneur qu'il vouloit lui faire; mais qu'elle le ſuplioit de ne la pas contraindre à l'accepter, puiſqu'elle ne regarderoit que comme une violence, ce qu'il n'enviſageoit que comme un avantage.

Salvian l'examinoit avec trop d'attention, pour ne pas connoître qu'elle parloit du fond de ſon cœur, & malgré l'excès de ſon amour, charmé de ſa ſageſſe, il n'oſa la preſſer ſur cet article, dans la crainte de l'offenſer; & ſe contentant de témoigner par ſa triſteſſe, le chagrin que lui donnoit ſon refus, il ſortit de cette maiſon, avec une eſtime égale à ſon amour; mais cette eſtime l'embarraſſoit bien plus que ſa paſſion. Il ne pouvoit donner des preuves

de la premiere, ſans mettre des bornes à la ſeconde, & s'il vouloit les ſatisfaire l'une & l'autre, il falloit oublier rang, naiſſance, & tout ce qu'a de plus flatteur la vanité humaine. Cependant après pluſieurs réflexions il s'y réſolut : mais pour éprouver encore Thibaut, & ſa Fille, il ne fut pas plûtôt de retour chez lui, qu'il fit partir un chariot rempli de tout ce qui peut être utile aux commodités de la vie, & l'envoya à la maiſon de ce Vieillard, avec ordre de lui dire, que puiſqu'il ne vouloit pas venir à ſon château ; il lui envoyoit de quoi embellir le ſéjour d'Hélene.

Ce ſuperbe préſent fut reçû de la même maniere, que l'avoit été la propoſition, Hélene ne voulant jamais permettre qu'on débalât le chariot ; & lui fit reprendre le chemin de Salvian, en faiſant réponſe à ce jeune Seigneur que la magnificence des ameublemens ne convenoit point à la ſimplicité de ſa demeure, & que la véritable ſageſſe fuyoit le luxe & l'abon-

bondance. Tant de modération dans la Fille d'un Païſan, en donnant de l'étonnement au Marquis, augmenta de telle ſorte ſon amour, qu'il ne balança plus ſur le parti qu'il avoit à prendre ; mais comme cette journée s'étoit paſſée en allée & venûë, il ne put exécuter ſon projet que le lendemain qu'il ſe rendit chez Thibaut ; il le trouva ſeul, Hélene n'étant pas encore viſible, le Vieillard le reçût avec de profonds reſpects, & lui demanda pardon de ce qu'il avoit été forcé de lui renvoyer ſes preſens : Mais, Seigneur, ajoûta-t-il, je n'ai pu réſoudre ma Fille à les accepter. Mon cher Thibaut, lui répondit le Marquis, j'ai trouvé un moyen pour les lui faire recevoir ; je viens vous le propoſer, & je vous crois trop ſenſé pour le refuſer : J'aime Hélene, & je ſens que je ne puis plus vivre ſans elle ; & pour accorder la violence de mon amour, & la ſévérité de ſa ſageſſe, je ſuis réſolu de l'épouſer ; & je me flatte que le don de mon cœur accompagné du titre

de Marquiſe de Salvian, l'empêchera de rougir de l'aveu de ma flâme.

A meſure que Salvian parloit, le viſage de Thibaut paroiſſoit ſe couvrir d'une douce ſérénité; la joye brilloit dans ſes yeux, & lorſqu'il put parler. Ha! Seigneur, lui dit-il, que ma vieilleſſe eſt heureuſe, & que j'ai de graces à rendre au Ciel; mais, Seigneur, puiſque vous êtes aſſez généreux pour vouloir unir Hélene à votre ſort; il ne m'eſt plus permis de vous cacher le ſien: elle n'eſt point ma Fille, un ſang plus noble coule dans ſes veines; mais c'eſt tout ce que je peux vous dire, n'en ſçachant pas davantage. Alors lui racontant de quelle ſorte Marine l'avoit amenée chez lui, & ce que cette femme avoit dit en mourant, ſans oublier la boëte d'or qu'Hélene portoit à ſon bras, avec un ſoin extrême, il mit le Marquis dans la derniere ſurpriſe; mais pénétré de joye à cette nouvelle, il ſe fit conduire à la chambre de cette belle Fille, & s'étant jetté à

ſes

ſes pieds, il lui cauſa autant d'étonnement par ſes tranſports & ſes diſcours paſſionnés, qu'il en avoit eu au récit de Thibaut. Le Vieillard qui voyoit ſon inquiétude, l'en tira promptement, en lui raportant mot à mot la converſation qu'il venoit d'avoir avec le Marquis. La charmante Hélene que cet éclairciſſement rendoit maîtreſſe de ſuivre ſans honte les mouvemens de ſa reconnoiſſance, & ceux du ſecret panchant, qui lui parloient en faveur de Salvian, lui fit connoître combien elle étoit ſenſible aux marques de ſon eſtime; & quoiqu'elle n'employât pour s'exprimer que les termes les plus ſimples, afin de ne rien découvrir de ſa tendreſſe; ſes yeux moins circonſpects, parloient un langage ſi différent, que l'amoureux Salvian ne pût douter de ſon bonheur.

Jamais Amant ne le goûta plus parfaitement que lui, jamais homme ne ſentit mieux le plaiſir de pouvoir ſe donner une Epouſe qui joignoit à tout l'eſprit & la

délicateſſe des femmes formées par l'uſage du monde, l'innocence & la vertu de celles qui ne connoiſſent que les prez & les bois. La charmante Hélene n'étoit pas moins ſenſible au changement inopiné de ſa fortune : Thibaut en paroiſſoit hors de lui-même, & les premieres heures de cette journée ne furent employées qu'en proteſtations d'amour & de fidelité de la part du Marquis ; & qu'en remercimens du côte d'Hélene, & du Vieillard. Enfin lorſque tous ces différens mouvemens furent appaiſés, & que Salvian eût enfin obtenu l'aveu qu'il deſiroit avec tant d'ardeur, il pria Hélene de lui montrer la boëte, qui ſelon Marine devoit ſervir à lui faire connoître les Auteurs de ſa naiſſance. Cette belle Fille la lui donna ; mais il n'en fut pas plus ſçavant : il la tourna de tous côtés, pour parvenir à l'ouvrir, ſans y pouvoir réüſſir ; & la rendant à l'aimable Hélene : Conſervez ce bijou, lui dit-il, puiſque vous croyez qu'il peut vous être néceſſaire

ceſſaire un jour ; pour moi qui n'enviſage que vous ſeul, votre ſageſſe, votre cœur, & vos attraits ſont toute ma félicité, & qui que vous ſoyez, je me tiens honoré du titre de votre Epoux. Cette belle Fille ne croyant pas qui lui fut permis de déguiſer plus long-tems avec un homme d'un ſi rare caractere, l'aſſûra que le deſir qu'elle ſe ſentoit de connoître ſon origine, ne partoit que de celui d'être plus digne de lui ; la gloire de lui plaire, faiſant toute ſon ambition. Salvian lui répondit qu'il ne pouvoit mieux lui prouver de quel prix ſa main étoit pour lui, qu'en preſſant une union à laquelle ſon repos étoit attaché.

En effet comme il ne prétendoit point faire cet hymen en ſecret, qu'il avoit deſſein d'en rendre les nœuds auſſi ſolides que durables, & que l'incertitude de la naiſſance d'Hélene pouvoit y mettre quelques obſtacles, n'étant pas en âge de diſpoſer d'elle ; il ne perdit pas un inſtant aux formalités néceſſaires en pareille occa-

sion. Cependant malgré sa diligence, plusieurs jours s'écoulerent avant la conclusion, pendant lesquels se voyant assiduement, ils se découvrirent tant de nouveaux charmes, & connurent si parfaitement ce qu'ils valoient l'un & l'autre, que leur amour parvint à ce degré de perfection, qui seul peut faire les délices des ames vertueuses. Enfin ils touchoient au moment tant desiré, toutes les difficultés étoient levées, & Salvian se préparoit à conduire Hélene dans son château, pour y faire l'heureuse cérémonie qui devoit les unir à jamais; lorsque la veille de ce grand jour, se promenant l'un & l'autre aux environs du bourg d'Elne, sur les bords de la Mer; ils furent attaqués par huit hommes bien armés, qui se mirent d'abord en devoir d'enlever Hélene. Le Marquis de Salvian mit l'épée à la main, & combattit avec une valeur surprenante; mais voïant qu'on emmenoit Hélene, & son épée s'étant cassée, il se laissa prendre pour ne point abandonner

ner l'objet de ſon amour. Ces hommes les lierent enſemble, & les ayant fait entrer dans une chaloupe, les conduiſirent à leur Capitaine, dont le vaiſſeau les attendoit. Nos malheureux Amans connurent avec la derniere douleur qu'ils étoient devenus la proye d'un Armateur, qui croiſoit la Méditerranée; cependant ne perdant pas le courage, & ſe flattant que l'or les tireroit d'affaire; ils ſe communiquerent leur penſée, & réſolurent de cacher leur innocente flâme, ſous les noms de frere & de ſœur, & convinrent que Salvian prendroit celui de Girone, afin que leur rançon fût moins difficile à traiter. A peine eurent-ils pris ces arrangemens, que la chaloupe aborda le Vaiſſeau. L'Armateur n'eut pas plûtôt jetté les yeux ſur Hélene, que charmé de la priſe de ſes Soldats, ils les en récompenſa noblement, & reçut ſes captifs avec mille témoignages de joye, & de bienveillance.

Ce demi-Corſaire ſe nommoit de Crux: il avoit l'air noble,

le port majeſtueux, la taille haute, & ne paroiſſoit pas plus de cinquante ans. L'aimable Hélene qui malgré tout l'eſprit dont elle étoit douée, n'avoit pas aſſez d'expérience pour connoître les hommes, éblouïe du favorable traitement de l'Armateur, en conçut d'abord une forte eſperance, pour la liberté du Marquis & la ſienne; & croyant que la douceur, & la complaiſance fortifiroient l'Armateur dans le deſſein qu'il ſembloit avoir de les conſidérer, elle répondit à ſes honnêtetés, avec toutes les graces dont ſes moindres actions étoient accompagnées. L'amoureux Salvian n'en jugea pas de même, & pénétrant les ſecrets motifs qui faiſoient agir du Crux, il ne diſoit pas un mot à la belle Hélene, & ne lui lançoit point de regards, que ce ne fuſſent autant de coups de poignards portés juſqu'au fond de ſon cœur. Il ne ſe trompoit point, l'Armateur n'eût pas plûtôt jetté les yeux ſur ſa Captive, qu'il en devint éperdu; & cette paſſion prit un tel empire

pire ſur ſes ſens, dans le cours de ſa navigation, qu'il ne pouvoit être un moment éloigné d'elle. Ils aborderent à Majorque, où de Crux n'épargna rien pour régaler ces jeunes Captifs. Mais toutes ſes attentions ne firent que redoubler la douleur de Salvian, que j'apellerai déſormais Girone, une triſteſſe mortelle étoit répanduë ſur ſon viſage; & quoiqu'il ſe fut extrêmement contraint, & qu'il ne parlât jamais à Hélene que comme un frere; l'Armateur auſſi pénétrant que lui, ne douta point à ſes ſoupirs, à ſes regards inquiêts & jaloux, que le même objet ne les tint l'un & l'autre ſous ſa loi, & qu'ils n'euſſent feint cette proximité du ſang pour l'abuſer.

Dans cette penſée il s'apliqua ſi bien à les examiner, qu'il en fût entierement convaincu; il n'en témoigna rien cependant, afin d'être en liberté d'exécuter le projet qu'il avoit formé d'épouſer Hélene. Cette belle Fille à laquelle il n'avoit point encore découvert ſa paſſion, le traitoit avec

tant

tant de douceur, qu'il se flatta qu'elle ne balanceroit pas entre Girone & lui; & cet Amant infortuné, qui s'appercevoit encore mieux que l'Armateur des considérations d'Hélene, en mouroit de désespoir & de jalousie. Comme ils se voyoient avec assez de facilité, de Crux n'ayant pas voulu la leur ôter, pour les laisser dans l'idée qu'ils avoient, qu'il les croïoit frere & sœur. Girone fit aisément connoître ses soupçons à la jeune Villageoise, & la conjura fortement de les faire cesser, en marquant moins d'estime pour leur Ravisseur. La vertueuse Hélene qui croyoit son cœur aussi indifférent pour tous les hommes de la terre, qu'elle le sçavoit attaché au Marquis, employa les raisons les plus solides, pour lui persuader qu'elle n'avoit agi de la sorte, que dans le dessein d'adoucir l'Armateur, s'imaginant que le mépris & la fierté reculeroient l'instant de leur liberté, d'autant plus que jusqu'alors, ils n'avoient eu nul sujet de se plaindre de lui.

He!

He! C'eſt ce qui me déſeſpere, lui répondit Girone; ce ſont ſes ſoins & ſes complaiſances qui font ma douleur, puiſqu'enfin elles ne partent que de l'amour qu'il a pris pour vous. Ah! Ma chere Hélene, ajoûta-t-il, ſi vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne feriez pas ſi tranquille ſur les ſuites de cette feinte douceur, & vous n'auriez pas augmenté par la vôtre, une paſſion qui va me rendre le plus infortuné de tous les hommes. J'ignore, repliqua-t-elle, les ſentimens de l'Armateur; il ne m'en a point encore témoigné qui doivent m'allarmer: mais quand il ſeroit aſſez téméraire pour en avoir de contraires à nos deſirs, ma tendreſſe, & ma vertu devroient vous raſſûrer; je n'ai jamais aimé que vous, vous m'êtes mille fois plus cher que la vie, & je la perdrai plûtôt, que de vous manquer de foi.

De pareils ſermens calmerent un peu Girone; mais ce ne fut pas pour long-tems. De Crux qui n'avoit tardé à ſe déclarer que par l'em-

l'embarras des affaires qui l'occupoient à Majorque, neût pas plûtôt terminé tout ce qui regardoit ſon commerce, qu'il ſongea à ſe ſatisfaire du côté de l'amour, & Girone à ſortir de ſes mains. Ayant tous deux une égale envie de s'entretenir un jour qu'ils étoient ſeuls avec Hélene, Girone s'efforçant de le regarder avec ſoûmiſſion : Comme je prévois, lui dit-il, que vous * vous remettrez bien-tôt en Mer, & qu'il nous eſt de la derniere importance de rompre nos fers, faites-nous la grace de nous apprendre ce que vous voulez, pour nôtre rançon, afin qu'après vous avoir ſatisfait, nous retournions dans nôtre Patrie. Rien n'eſt plus juſte, lui répondit de Crux, la liberté dépend de toi; j'aime Hélene, je veux l'épouſer, & la rendre à jamais heureuſe; je pourrois agir en maître, & faire cet hymen, ſans te conſulter, mais je ſuis bien aiſe de la tenir de ta main, c'eſt tout le prix que j'exige de toi.

Un coup de foudre tombé ſur la

la tête de ces deux Amans, ne les auroit pas plus accablés que cette propoſition. Hélene pâlit, Girone ſe troubla, ſes yeux s'allumerent de colere; & s'il eût été armé, de Crux eût payé de ſa vie cette funeſte demande: mais n'étant pas en état de s'en venger, il eut recours à la douceur, & le pria de conſidérer qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de diſpoſer de ſa ſœur, que ſa main dépendoit de ceux dont ils avoient reçu le jour, & qu'il périroit plûtôt que de s'en ſéparer. La triſte Hélene, ajoûta les pleurs, & les plus touchantes inſtances à cette priere. Si nous ne ſommes pas morts de douleurs en arrivant ici, lui dit-elle, vous ne devez l'attribuer, qu'à l'eſpoir que vos manieres généreuſes nous ont donnée: l'eſtime qu'elles nous ont inſpirée, nous a fait ſupporter notre malheur ſans nous plaindre; & ne croyant pas être tombés dans les mains d'un Pirate, nous nous flattions que content du droit qui vous eſt dû, vous nous rendriez

rendriez la liberté. Mais, helas ! C'eſt vouloir nous la ravir entierement, que d'y mettre un prix qu'il nous eſt impoſſible de vous accorder.

De Crux s'imaginant que la preſence de Girone la faiſoit parler de la ſorte, lui répondit que pour lui prouver qu'il n'agiſſoit pas en Corſaire, il leur donnoit trois jours, pour ſe déterminer à lui obéïr ; mais que ce tems expiré, s'ils ne conſentoient de bonne volonté à ce qu'il vouloit, il s'en vengeroit d'une façon ſi terrible, que l'un ou l'autre s'en repentiroit le reſte de ſes jours. Et dans le même inſtant ayant fait conduire Girone dans un endroit ſéparé, il l'y fit garder avec une telle exactitude, qu'il ne fut plus poſſible à la malheureuſe Hélene, de le voir, ni de lui parler. Elle ſe jetta aux pieds de l'Armateur, elle embraſſa ſes genoux, & n'épargna rien pour le toucher ; mais de Crux qui ne doutoit point que tant de crainte & de ſollicitations, ne partiſſent de l'ardent amour qu'elle

qu'elle avoit pour Girone, fut inflexible, & la laiſſa dans le plus cruel déſeſpoir.

Pour le Marquis réſolu de mourir, plûtôt que de conſentir à cet hymen; il ſouffrit ſa priſon, & les duretés qu'on eut pour lui, avec une fermeté inébranlable, & les trois jours s'écoulerent, ſans que l'Armateur put rien gagner, ni ſur l'un ni ſur l'autre. Alors véritablement outré de rage & de fureur, il les fit venir tous deux, & faiſant appeller un Corſaire d'Alger; C'en eſt fait, dit-il à Girone, en préſence du Turc; je renonce à celle que tu veux faire paſſer pour ta ſœur, quoique je voye clairement que l'amour eſt le ſeul nœud qui vous lie l'un à l'autre; mais prépare toi à la voir paſſer de mes mains dans celles de cet homme: & toi ingrate, dit-il à Hélene, en prenant un poignard qu'il avoit à ſa ceinture, je ne t'aurai pas plûtôt vendûë à l'Algerien, que je rendrai tes yeux témoins de la mort de cet Amant, dont tu fais tes délices.

La

La conſtance de ces illuſtres malheureux, qui juſques-là ne s'étoit point démentie, fut miſe alors à la plus terrible des épreuves. L'eſclavage de l'un, & la mort de l'autre leur offrit un ſpectacle qu'ils ne purent ſoûtenir; cependant Girone qui craignoit bien moins le trépas, que le ſort qu'on préparoit à celle qu'il adoroit: Frape, dit-il à de Crux, ſatisfais ta haine & ta vengeance, mais ne prend que moi pour victime, & ne ſois pas aſſez lâche, pour mettre à prix cette belle infortunée. Arrête, s'écria la triſte Hélene, en voyant l'Armateur prêt à lui perçer le ſein; tourne ſur moi toute ta fureur, & reſpecte des jours où les miens ſont attachés. Conſens donc à me donner ta foi, reprit de Crux, toûjours plus irrité, ou laiſſe agir mon bras: & s'avançant de nouveau ſur Girone, il alloit effectuer ſon horrible deſſein, quand Hélene ſe jettant entr'eux deux, & ſe proſternant aux pieds de l'Armateur, le viſage couvert de larmes, & preſque expirante d'effroi:

Je

Je me rends, lui dit-elle, je cede à mon funeſte ſort, diſpoſe de ma main, puiſqu'il faut qu'elle ſoit le prix d'une ſi chere vie; mais promets-moi de n'y plus attenter, & de lui laiſſer la liberté de retourner où tu nous a fait enlever.

Ces paroles calmerent de Crux, & le comblerent de joye; mais elles accablerent Girone, qui perdant l'uſage de ſes ſens, tomba ſans connoiſſance dans les bras de l'Armateur, qui le voyant chanceler, s'aprocha pour le ſoûtenir. Comme le conſentement d'Hélene, l'avoit remis dans ſon état naturel, & que la ſeule vehémence de ſes paſſions, le portoit ſouvent à des extrêmités, qu'il condamnoit le moment d'après; la pitié revint dans ſon cœur, & plaignant ce malheureux Amant, & s'affligeant même de ne pouvoir ſe vaincre en ſa faveur; il le fit mettre au lit, & joignit ſes ſoins à ceux d'Hélene, pour le rappeler à la vie.

Ils y parvinrent, & de Crux aſſûré de ſon bonheur, le laiſſa avec

avec cette admirable Fille, pour qu'elle travaillât à le consoler, sans qu'il eût son Rival pour témoin. Hélene ne se vit pas plûtôt seule avec lui, que se mettant à genoux auprès de son lit, & lui prenant les mains qu'elle arrosoit de ses larmes. Mon cher Girone, lui dit-elle, n'augmentez point mon désespoir par le vôtre, & quand je sacrifie tout mon bonheur pour vôtre vie, ne rendez pas cet effort inutile, en faisant vous-même ce qu'un autre alloit faire, si je ne l'eusse empêché; considerez de grace à quelle extrêmité je viens d'être réduite, vous alliez périr.

J'allois être heureux, cruelle, interrompit-il, en la regardant avec des yeux mêlez d'amour & de courroux. Ne valloit-il pas mieux que vous vissiez ma mort, que de m'obliger à voir votre infidelité? Non, non, ajoûta-il, en la voyant changer de couleur, je ne m'abuse point, vous aimez de Crux, & vous l'avez aimé dès le premier moment que vous l'avez vû.

J'ai

J'ai lû dans vos regards votre changement, & ma perte; perfide, eſt-ce donc là le prix de tant d'amour? Par quel crime ai-je merité cette affreuſe ingratitude? Helas! trop content de vous poſſeder, j'oublois pour vous mon rang, ma naiſſance, ma gloire; tout m'étoit indifférent, excepté le bonheur de vous plaire; votre vertu, l'innocence de vos mœurs, & la nobleſſe de vos ſentimens, m'aſſûroient que vous ſeriez à jamais l'exemple & l'admiration de votre ſexe, & que je ſerois le plus fortuné du mien. Un ſeul mot vient de faire évanoüir toutes mes eſperances; la plus noire des infidelités vient d'effacer toutes les qualités qui m'avoient charmé; après cela vous voulez que je vive, & que je doive mes jours au ſeul trait capable de les abréger. Ah! ceſſez de vous en flatter; & puiſque vous ne mourez pas vous-même de honte & de regret, laiſſez-moi mourir de rage & de déſeſpoir.

La triſte Hélene, auſſi vive-

ment touchée des reproches de ſon Amant, que de ſa propre ſituation, n'y répondit d'abord que par l'abondance de ſes larmes; mais faiſant un effort pour recouvrer la voix arrêtée par ſes ſanglots: Ce n'eſt donc pas aſſez, lui dit-elle, de me voir attachée à tout ce que j'aime, & livrée, malgré moi, au ſort le plus cruel, il faut encore, que celui pour qui je me ſacrifie, m'outrage par d'injurieux ſoupçons? Ha! Girone, continua-t-elle, en le regardant tendrement, que ne me laiſſiez vous ignorer l'Amour, ou, pourquoi m'avez-vous ſauvé la vie? Mais! helas! à quoi ſervent ici de tels emportemens? Non, je ne veux point imiter votre injuſtice; je vous pardonne même l'offenſe que vous me faites, & je n'en accuſe que l'excès de votre tendreſſe. Peut-être devrois-je, pour votre repos, vous laiſſer dans votre erreur, & qu'il vous ſeroit plus aiſé de perdre une Infidelle qu'une Amante tendre & conſtante. Cependant il ne m'eſt pas poſſi-

ble

ble de me servir de cet artifice pour vous préparer à notre malheur ; il me semble même que ma justification en retardera le fatal moment. Recevez donc, mon cher Girone, le serment que je vous fais, que je n'ai jamais cessé de vous aimer ; que je regarde la nécessité de n'être point à vous, comme l'arrêt de ma mort ; que je n'y souscris que pour ne pas voir la votre ; & que je déteste l'himen où je suis condamnée : non que je veüille affecter des sentimens que je n'ai pas. Elevée dans l'innocence, je n'ai point appris à feindre ; & je vous avoüerai que sans avoir le plus foible panchant pour de Crux, je n'ai point aussi de haine. Il est vrai, dès le premier moment qu'il s'est offert à mes regards, un secret mouvement m'a forcé à le considérer ; il ne me parle point que mon cœur ne soit émû, une crainte respectueuse me saisit sans que j'en puisse démêler la cause, & je sens qu'il me deviendroit cher, s'il ne nous séparoit point.

Grand Dieu, s'écria Girone, eſt-ce donc-là comme on eſt fidéle? Allez, cruelle Hélene, allez marquer votre ſoûmiſſion à de Crux, je n'y mets point d'obſtacle; mais ne vous flattez pas d'avoir empêché ma mort, puiſque votre indigne Himen me la va donner. Elle vouloit lui répondre; mais l'Armateur ennuyé d'un ſi long entretien, les vint rejoindre; & ſans vouloir les écouter, contraignit Hélene à quitter cet Infortuné. Si Girone avoit eu moins de préoccupation, il eut aiſément reconnu la vérité des paroles de cette belle Fille, aux cris douloureux qu'elle fit en ſuivant de Crux; mais il n'étoit plus en état de réfléchir, le déſeſpoir s'étoit entierement emparé de ſon ame, & réſolu de mourir, il en chercha tous les moyens. De Crux qui s'en étoit douté, & qui ne vouloit plus ſa perte depuis qu'il avoit le conſentement d'Hélene, y avoit mis ordre de façon, qu'il lui fut impoſſible d'exécuter aucun de ſes deſſeins. Cette attention

tention de la part d'un rival ne fit que redoubler sa fureur; & ne voyant point d'autres voyes pour finir ses jours, que de se laisser mourir de faim, il en prit le parti, & refusa avec opiniâtreté tous les alimens qui lui furent présentés dans cette journée. Tandis qu'il travailloit avec tant d'acharnemens à sa destruction, Hélene qui ne pouvoit aimer ni haïr de Crux, étoit sans cesse à ses genoux, pour le conjurer de ne pas séparer deux cœurs unis par le plus tendre amour, se servant pour l'attendrir de toutes les raisons qui pouvoient le piquer d'honneur, ou flatter son interêt; mais plus elle étoit éloquente, plus elle étaloit les charmes de son esprit, & plus elle augmentoit l'ardeur qu'elle vouloit éteindre; & comme il venoit d'éprouver qu'il suffisoit de lui faire craindre la mort de Girone pour la soûmettre à ses volontés; il lui jura que rien au monde ne le détourneroit de le poignarder à ses yeux, si, sans plus de raisonnemens, elle ne se résolvoit à l'é-

pouſer le lendemain. La tendre Hélene n'ayant plus d'eſpoir, & ne pouvant être témoin de la mort d'une homme qu'elle aimoit uniquement, s'abandonnant à ſa deſtinée, promit enfin d'aller à l'Autel, & d'y ſubir la loi qu'on lui impoſoit. De Crux alors ne voulant pas que cet heureux moment fût marqué du ſang d'un innocent, & ſçachant que Girone refuſoit de manger, permit à Hélene de le voir une ſeconde fois pour le faire rentrer en lui-même.

Elle y courut ; mais cet Amant déſolé ne lui répondit que par des ſoûpirs, & fut inébranlable. Elle étoit outrée de douleur, & ne ſçavoit plus à quel reméde recourir, lorſqu'un Eſclave que de Crux avoit mis auprès de Girone pour le garder, s'approcha d'eux, & leur parlant extrêmement bas pour n'être point entendu de quelques ſoldats que l'Armateur tenoit en ſentinelle, pour veiller ſur toutes les démarches des deux Amans : Vous vous affligez inutilement, leur dit-il, & c'eſt être ſans réſolution

lution que de s'abandonner aux larmes, lorsque l'on peut sortir de peine par son courage : assurez-moi d'une récompense proportionnée au service que je suis prêt à vous rendre & vous reverrez bien-tôt les côtes de France.

Ce discours flattant Hélene de quelque espoir, & croyant ne devoir rien négliger dans une si funeste conjoncture, elle répondit à l'Esclave, qu'il pouvoit s'attendre au sort le plus heureux, si par son entremise ils sortoient sans aucun risque des mains de l'Armateur. Alors cet homme leur dit, qu'il avoit à sa dévotion des gens déterminés, par lesquels il feroit assassiner de Crux au milieu de la nuit ; & que profitant du trouble & de la confusion que cette mort ne manqueroit pas de causer, ils se sauveroient tous trois à la faveur d'une chalouppe dont il étoit le maître, & qu'ensuite il leur seroit facile de se rendre sur les Côtes de France. Hélene pâlit d'horreur à cette proposition ; mais Girone se levant avec indignation :

Malheureux ! dit-il à l'Eſclave, va propoſer tes crimes à tes pareils, & rends grace à l'état où je ſuis, de ne pas recevoir de ma main la juſte punition de ton déteſtable deſſein ; & vous, Madame, continua-t-il en s'addreſſant à Hélene, puiſque vous pouvez tout ici, commandez qu'on l'ôte de mes yeux ?

L'Eſclave fut ſi ſurpris de voir un homme dans les fers d'une ennemi qui l'avoit voulu tuer, & qui lui raviſſoit ſa Maîtreſſe, refuſer de s'en venger & de ſortir d'eſclavage, qu'il n'eut pas la force de parler ; & comme Girone avoit extrêmement élevé la voix, quelques ſoldats étans entrés pour ſçavoir le ſujet de cet emportement, ils trouverent encore l'Eſclave immobile d'étonnement, Girone les pria d'emmener ce miſérable, & de dire à de Crux, qu'il demandoit pour toute grace, qu'on ne mît plus de ſcélérats près de lui. L'Armateur parut lui-même comme il prononçoit ces paroles, & le trouvant animé de colere, &

Hélene

Hélene pâle & tremblante, l'Eſclave rempli de trouble & de confuſion, & les ſoldats incertains de ce qu'ils devoient faire, il demanda l'éclairciſſement d'un ſpectacle ſi nouveau. Alors Hélene ſe jettant à ſes pieds, lui rapporta l'entretien de l'Eſclave, & la haute généroſité de ſon Amant. Jugez, Seigneur, continua-t-elle, jugez du caractere de ceux à qui vous donnez la mort par la plus injuſte de toutes les violences ; vous avez attaqué les jours de Girone, vous m'enlevez à ſon amour, & malgré de ſi ſanglans outrages, ſon ame s'eſt révoltée à la ſeule propoſition de vous ôter la vie ; il mépriſe la liberté & les moyens de m'arracher au fatal Himen que vous me préparez, s'il les faut acheter par une ſi lâche action ; & moi-même, Seigneur, puiſqu'il faut enfin vous parler ſans déguiſement, moi, qui n'enviſage de bonheur qu'avec Girone, qui n'ai jamais aimé que lui, qui l'aimerai juſqu'au

tombeau, & que vous contraignez avec tant de cruauté à lui manquer de foi, j'aurois plûtôt perdu la vie, que de consentir au péril de la vôtre: l'honneur, la gloire, & la probité, font agir votre généreux Captif; mais quelque chose encore de plus fort m'intéresse à vos jours. Un autre en pareille occasion, m'eût inspiré une haine invincible, & malgré votre barbarie, mon cœur touché de votre aveuglement, ne sens pour vous qu'estime & que respect, & s'abandonne à la douleur, sans oser vous haïr. Soyez donc sensible à de tels sentimens, qu'un exemple si rare vous attendrisse, & ne désuniſſez pas ce que le Ciel avoit uni avant que vous sçuſſiez seulement quelle étoit la terre que nous habitions.

De Crux avoit l'ame grande, il aimoit les belles actions, & quoique son tempérament fougueux l'empêchât souvent d'en faire, il en étoit capable, lorsqu'il étoit de sang froid. La généro-

sité

sité de son Rival, & la vertu d'Hélene le charmerent; mais elle étoit si belle dans cette posture soûmise, ses regards étoient si touchant, & ce qu'il sentoit pour elle devint si vif en ce moment, qu'il lui fut impossible de se vaincre. Il la releva, & regardant Girone avec plus de douceur qu'à l'ordinaire : Je connois tout le prix de ta générosité, lui dit-il, & je voudrois pouvoir t'en donner la récompense ; mais juge par toi-même, si le cœur de l'homme se peut détacher de ce qu'il aime avec fureur; je te rends la liberté, je te remettrai dans ta Patrie; c'est tout ce que je puis faire en ta faveur : mais pour Hélene, il n'y faut plus penser.

Ne crois pas, lui répondit Girone, que j'ay refusé l'occasion de te faire périr, pour t'attendrir, je n'ai rien espéré de toi; je me suis satisfait moi-même, en suivant les loix de l'honneur, qui deffendent à tout homme de cœur de se venger par un assassinat. Si ton esclave eût armé mon bras, & m'eût

proposé de t'attaquer à force ouverte, je l'aurois accepté, & tu m'aurois arraché la vie, ou j'aurois terminé la tienne.

De Crux ne put s'empêcher d'admirer le courage de Girone ; mais quoiqu'il se révoltât en secret contre sa dureté, & qu'il sentît dans le fond de son ame, un trouble dont il n'étoit pas le maître, l'amour plus fort que sa raison, ne lui permettant pas d'écouter des mouvemens, dont il ignoroit la cause ; il reprit son air feroce, & sans vouloir entendre davantage les invectives de son Captif, & les plaintes d'Hélene, il la fit sortir avec lui, & commanda qu'on mit l'Esclave dans les cachots. Cependant cette avanture l'avoit tellement frappé, que malgré la satisfaction d'être sur le point de posseder l'objet de sa flâme, il fut saisi d'une noire mélancolie : il devint sombre & rêveur ; & quoiqu'il fît tout préparer pour son mariage, avec une promptitude extrême, & qu'il cherchât à se dissiper, en ordonnant tous les

les ajuſtemens d'Hélene, il ne pouvoit vaincre ſa triſteſſe. Cette belle Fille étoit dans une ſituation qu'on ne peut exprimer, ſa douleur étoit ſans bornes, & ſes pleurs auroient touché les cœurs les plus barbares. De Crux, lui avoit donné pluſieurs femmes, & de jeunes eſclaves pour la ſervir; il n'y en eût pas une qui ne fût pénétrée de ſon état, & qui ne fît ſes efforts pour la conſoler; mais chaque objet qui s'offroit à ſa vûë redoubloit ſa déſolation; au lieu de la diminuer. L'Armateur, qui vouloit que ſon mariage ſe fît la nuit du lendemain, lui fit porter nombre d'habits magnifiques, quantité de pierreries, & de bijoux d'or, avec ordre à ſes femmes de la parer de ces préſens. Il leur fut impoſſible de l'y réſoudre de toute la journée; elles en avertirent de Crux, qui s'imaginant que l'obſtination de Girone à vouloir mourir, cauſoit ſes refus, inſtruiſit en ſecret une de ſes Eſclaves de ce qu'elle devoit faire, pour obliger ce malheureux Amant à prendre

quelque nourriture. Elle obéït, & se rendit près de lui, en feignant que c'étoit de la part d'Hélene. Je viens, lui dit-elle, vous consoler, par l'ordre de la belle Françoise, & vous apprendre que ses larmes, & ses prieres ont obtenu un retardement de huit jours pour son hymen ; & qu'elle espere le rompre entierement, notre Patron témoignant moins d'ardeur, & plus de compassion : mais en même tems elle m'a chargée de vous ordonner de sa part de prendre soin de votre vie, afin qu'en travaillant pour votre commun bonheur, vous ne rendiez pas son espoir inutile, par une mort qui causeroit la sienne.

Girone, qui ne pouvoit croire ce changement, la regardant attentivement, lui répondit que si ce qu'elle disoit étoit véritable, de Crux auroit permis à Hélene de lui venir annoncer elle-même cette nouvelle. L'esclave préparée à tout, lui répliqua qu'elle n'y auroit pas manqué ; mais qu'elle étoit au lit avec un peu de fièvre, causée

sée par tous les mouvemens dont elle avoit été agitée depuis deux jours, & qu'elle étoit réſoluë de n'y faire aucun remède, ſi on ne lui certifioit qu'il avoit mangé. Il ne falloit pas moins que cette ruſe pour l'y forcer, & ſe figurant qu'Hélene pouvoit bien avoir pris la même réſolution que lui, & qu'il ſeroit coupable de ſa mort; il ne banlança plus, & promit d'avoir encore pour elle la complaiſance qu'elle exigeoit de ſon amour. La jeune Eſclave voulant profiter de ce moment, dit qu'il falloit qu'elle en vît la preuve; & l'ayant fait ſervir, le contraignit à prendre de la nourriture devant elle; & quoiqu'elle fût des plus médiocres, elle ne jugea pas qu'il fallût le preſſer davantage, après vingt-quatre heures d'abſtinence. Mais voyant qu'il ne mangeoit plus, & retomboit dans ſon déſeſpoir: Je fais réflexion, lui dit-elle, qu'Hélene ne m'en croira pas, & qu'il lui faudra de plus fortes aſſûrances, que mes paroles; écrivez ajoûta-t'elle, en lui preſentant des tablettes,

tes, & promettez lui de vivre, afin qu'elle nous laisse travailler à sa santé.

Girone convaincu par ces pressantes sollicitations, que ce message venoit effectivement de cette belle fille, traça quelques lignes sur le papier, & rendant les tablettes à l'Esclave, la remercia de son zéle, & la pria de lui donner souvent des nouvelles d'Hélene; elle l'en assûra, & charmée de la réüssite de son stratagême, elle fut en instruire de Crux. Il lût ce qu'avoit écrit Girone, & n'y trouvant rien de contraire à son dessein, il permit à l'Esclave de s'acquitter de sa commission. Elle y courut, & dit à Hélene en lui donnant les tablettes; qu'un soldat commis à la garde du jeune François, l'avoit chargée de les lui rendre, Elle les ouvrit avec précipitation, & reconnoissant le caractere de son Amant, dont elle avoit vu plusieurs lettres entre les mains de Thibaut, qui les avoit reçuës du tems qu'il dépendoit de lui, elle y lût ce peu de mots:

„ Je

„ Je change le genre de ma mort, „ puiſque vous le voulez, je ceſſe „ l'abſtinence, & me flatte que ma „ douleur, & mon déſeſpoir termi- „ neront plus promptement qu'el- „ le une vie dont je n'ai que faire „ ſans vous.

La jeune Eſclave voyant qu'elle révoit, & ne liſoit plus, s'approcha d'elle, & lui parlant d'un air myſterieux: Madame, lui dit-elle, le Soldat m'a dit de vous inſtruire que Girone avoit mangé, & qu'il paroiſſoit plus tranquille.

Hélene n'eut pas le tems de lui répondre; l'Armateur étant entré dans ce moment, qui feignant de ne pas voir les tablettes qu'elle tenoit encore, lui dit qu'il venoit d'apprendre que Girone étoit plus raiſonnable; & qu'ayant quitté le deſſein d'attenter à ſes jours, il lui avoit fait ôter ſes fers, ajoûtant qu'il joüiroit entierement de la liberté, lorſqu'elle auroit accompli ſa promeſſe, & qu'elle s'y préparât pour la nuit du lendemain. La triſte Amante du Marquis de Salvian,

vian, ne repliqua qu'en levant les yeux au Ciel, comme pour implorer son secours, & de Crux n'en pouvant tirer une parole, la quitta accablé lui même de trouble & d'inquiétude. Hélene, dont le sacrifice approchoit, passa le reste du jour, & toute la nuit en prieres, sans prendre un instant de repos. L'heure de l'habiller s'étant fait entendre, ses femmes la parerent, sans qu'elle fît autre chose que répandre des larmes. Elle ne fut pas plûtôt en état de paroître, que de Crux la vint prendre, & la conduisit à l'autel, comme une victime qu'on alloit immoler. Les larmes offusquoient ses yeux, la mort étoit peinte sur son visage; tous les effets de la plus vive douleur ne purent arrêter de Crux, qui par un oüi qu'il crut entendre, s'imagina l'avoir pour jamais attachée à son sort. Elle perdit presque la connoissance à la fin de cette fatale cérémonie; & tandis que les amis de l'Armateur profitoient du festin qu'il avoit fait préparer, cette belle infortunée,

qui

qui voyoit alors toute la conséquence de l'action qu'elle venoit de faire, s'abandonnoit aux plus cruelles réflexions. De Crux cependant profitant de l'autorité que lui donnoit le titre qu'il venoit d'usurper au malheureux Girone, la contraignit de prendre part à la fête qui n'étoit faite que pour elle. On juge aisément de quelle maniere elle y parut; tout le monde la plaignit, & blâma en secret la violence de l'Armateur. Mais ce ne fut pas là le plus rude moment à passer pour Hélene; celui de se retirer avec son Epoux étant arrivé, on la traîna plus morte que vive dans la chambre nuptiale. De Crux l'y suivit, & la faisant déshabiller devant lui, il apperçut la boëte d'or, qu'elle avoit au bras, cachée sous le haut de sa manche; & croyant que c'étoit le portrait de Girone, il se jetta dessus comme un furieux; mais à peine l'eût-il examinée; que changeant de couleur, & regardant Hélene avec des yeux égarées: De qui tenez-vous cette boëte, lui dit-il?

dit-il? De mon pere, lui répondit cette belle fille, tremblante de crainte. Hé! Quel eſt il, ce pere? reprit-il? Hélas! dit-elle en ſe laiſſant tomber dans un fauteüil, je l'ignore, & ne ſçais de ma naiſſance, que ce que m'en a voulu dire la mourante Marine, dont j'ai ſuccé le lait.

Marine? O Ciel! s'écria de Crux. A ces mots ouvrant un coffret qui paroit la toillette de ſa nouvelle Epouſe, il en tira une boëte toute pareille à la ſienne. Si ce que je penſe eſt véritable, lui dit-il, le même ſecret les doit ouvrir l'une & l'autre; celle que j'ai toûjours gardée, renferme le portrait de ma premiere femme, & la votre doit renfermer le mien: Alors les ayant ouvertes toutes deux ſans difficulté, & ſe reconnoiſſant dans celle d'Hélene. Ha! Ma fille, dit-il, en l'embraſſant, quel crime allois-je commettre! Marine eſt le nom de celle à qui je vous avois laiſſée; & j'attachai moi-même cette boëte à votre bras, lorſque mes malheurs me bannirent

nirent de ma Patrie. La joye, & l'étonnement d'Hélene ne peuvent ſe décrire ; la nature en cet inſtant dévoilant tous les mouvemens, dont l'un & l'autre avoient été ſi fortement agités, ils furent long tems ſans s'exprimer, que par leurs touchantes carreſſes. De Crux connut alors que ce qu'il avoit pris pour amour, ne partoit que de la force du ſang qui lui parloit en faveur d'Hélene, & cette belle fille ne douta plus d'où partoient le reſpect & l'eſtime qu'elle avoit toûjours eûë pour lui ; mais voulant s'expliquer plus clairement, ſur une aventure ſi ſinguliere, de Crux la pria de l'inſtruire de ce qui la regardoit. Elle obéït, & lui conta la mort de Marine ; ce qu'elle avoit dit en mourant ; tout ce que Thibaut lui avoit déclaré, ſur la maniere dont cette femme l'avoit amenée chez lui ; les ſoins qu'il avoit pris de ſon éducation ; & ne lui cacha rien, que ce qui pouvoit avoir rapport avec le Marquis de Salvian, n'oſant

ſant encore le nommer, ſans avoir ſon conſentement.

De Crux à qui cet évenement faiſoit oublier Girone, apprit à ſon tour à ſa Fille, qu'il ſe nommoit le Comte de Sonde, nom que Marine n'avoit pas eu le tems de prononcer. La violence de mon tempérament, ma chere Hélene, continua-t'il en ſoupirant, m'a fait commettre bien des injuſtices. Ma jalouſie contre le Marquis de Salvian, un des plus puiſſans Seigneurs de ma Province, m'ayant porté aux plus cruelles extrêmités; il ne trouva point d'autre moyen pour empêcher ſa perte, que de ſonger à la mienne. Peut-être n'auroit-il pas pouſſé ſi loin ſon reſſentiment, s'il n'eût redouté ma haine que pour lui; mais un fils qu'il avoit âgé de onze ou douze ans, lui faiſant craindre les ſuites de cette fatale inimitié, il employa de ſi puiſſans amis pour faire connoître à la Cour de qu'elle conſéquence il étoit, même pour l'Etat, de laiſſer la liberté à un homme,

homme, dont l'esprit inquiet & turbulent, troubloit toute une Province, qu'il parvint à me faire soupçonner d'intelligence avec les ennemis. J'avois en effet écoûté de secrettes propositions; mais je n'avois pas dessein de les accepter. Je fus averti qu'il se trâmoit quelque chose contre moi, & qu'on avoit projetté de m'arrêter; j'étois encore en deüil de la Comtesse votre mere, que j'avois aimée avec ardeur, & dont je regretois la perte à chaque instant. Celle de mes biens que je voyois tous les jours se dissiper, par nombre de procès, que j'avois intentés contre le Marquis de Salvian, & dont l'injustice étoit retombée sur moi, m'avoient déja jetté dans une mélancolie, que les avis qu'on me donna ne firent qu'augmenter. La crainte s'empara de mon cœur, & ramassant le plus d'argent qu'il me fut possible, j'en laissai une partie à Marine, à laquelle je confiai votre enfance, & sans que rien pût me retenir, j'abandonnai ma Patrie. Mais l'impétuosité de mon

mon tempérament, ne me permettant pas d'être oiſif; je changeai de nom, & pris celui de de Crux; & m'étant aſſocié avec des Armateurs de l'Iſle de Majorque, je fus bien-tôt en état de l'être moi-même. C'eſt dans cette profeſſion que j'ai paſſé les ſeize années qui ſe ſont écoulées depuis mon départ, non ſans avoir ſouvent regretté ma chere Hélene, & déteſté mes violences au ſujet du Marquis de Salvian. Enfin perſécuté par mes remords, & les tendreſſes du ſang, il y a deux ans que j'abordai ſecrettement à Perpignan, où j'appris ſans me faire connoître que l'on ne ſçavoit ce que Marine étoit devenuë, que le Marquis de Salvian étoit mort, & que ſon fils héritier de tous ſes biens, étoit un Seigneur rempli de mérite. Mon premier mouvement fut de l'aller trouver, & de réparer par un procedé de confiance & d'amitié, tous les chagrins que j'avois donnés à ſon pere, mais réfléchiſſant que c'étoit beaucoup riſquer, & n'ayant plus

plus rien qui m'attachât à mon païs, puiſque ſelon toutes les apparences, vous n'étiez plus au monde, je me rembarquai, & continuai ma profeſſion juſqu'à ce jour, où par l'effet des bontés de la Providence, du plus criminel de tous les hommes que j'allois être, je deviens le plus fortuné de tous les peres.

A ces mots réïtérant ſes careſſes, il embraſſa mille fois Hélene, mais s'appercevant qu'elle étoit inquiéte; & qu'au milieu des témoignages de ſa tendreſſe, elle conſervoit encore les marques de ſa premiere triſteſſe, il ſe ſouvint de Girone, & ſe doutant qu'il en étoit la cauſe: Ma chere Hélene, reprit-il, je ne veux pas être le ſeul heureux, & je vous ai trop fait ſouffrir depuis trois jours, pour ne pas récompenſer vos peines ſelon vos deſirs. Alors commandant qu'on amenât ce généreux Captif: Ma ſurpriſe & ma joye, continua-t-il, m'ont fait négliger de vous demander quel eſt ce jeune François, & par quelle avanture

vos cœurs ſe ſont unis ; ne balançez point à me le déclarer, puiſque je vous proteſte que quel qu'il ſoit, je ne ſerai point contraire à vos vœux.

La charmante Hélene, qui depuis le récit de la vie du Comte de Sonde, n'avoit trouvé que des larmes pour s'exprimer, en apprenant que ſon Amant étoit fils de l'ennemi de ſon pere, ſe raſſûrant par cette promeſſe : Ah ! Seigneur, lui dit-elle, que j'aurai ſujet de benir la fin d'une journée, dont le commencement m'a donné tant d'effroi, ſi vous la couronnez, en approuvant la paſſion pure & légitime du Marquis de Salvian, pour votre Fille. Oüi, Seigneur, ajoûta-t-elle, en voyant ſon étonnement, Salvian & Girone ſont la même choſe ; c'eſt à ce magnanime ennemi que vous devez la vie d'Hélene ; c'eſt lui, qui ſans ſçavoir ſa naiſſance, l'a trouvée digne de porter ſon nom : Enfin c'eſt le Marquis de Salvian, qui malgré le déſeſpoir où vous l'avez porté, a refuſé de

ſortir

ſortir de vos fers par une trahiſon. A peine achevoit-elle ces paroles que le Marquis parut. Le Comte de Sonde n'écoutant plus que l'excès de ma joye courut à lui les bras ouverts, & l'embraſſant avec tranſport: Puis-je me flatter, lui dit-il, en arroſant ſon viſage de larmes, que Girone oublira les cruautés de l'Armateur de Crux, & que le Marquis de Salvian voudra bien pardonner au Comte de Sonde, pere d'Hélene.

Ce diſcours ſurprit de telle ſorte le Marquis, qu'il crut rêver; mais trop généreux pour n'y pas répondre, ſans en attendre l'explication: il y a long-tems lui répliqua-t-il, que j'aurois prouvé au Comte de Sonde, que je n'ai point hérité de ſentimens de mon pere, ſi le Ciel l'avoit ramené dans ſa Patrie; & je ſuis tout prêt à reprendre pour de Crux l'eſtime qu'il m'avoit d'abord inſpirée, s'il veut ceſſer de perſécuter l'innocence. Hélene ne lui donna pas le tems

d'en dire davantage; & s'approchant de lui: Seigneur, lui dit-elle, il n'eſt plus queſtion de perſécutions, vous n'avez plus de Rival à craindre, de Crux eſt mon pere, & c'eſt le Comte de Sonde.

Ce peu de paroles donnant au Marquis l'éclairciſſement qui manquoit à celles du Comte; il ſe jetta dans ſes bras, tranſporté de joye & de ſurpriſe, en le nommant cent fois ſon pere. Ce tendre emportement, ayant aſſûré le Comte, qu'il pouvoit tout attendre de ſa généroſité; il ne lui déguiſa rien de ſes avantures, du déſordre de ſa conduite, & de ſa fortune, & de quelle ſorte il venoit de reconnoître Hélene pour ſa Fille. Cet évenement qui faiſoit voir au Marquis de quelle ſource étoient partis les ſentimens de cette belle perſonne pour de Crux, en le comblant de ſatisfaction, le couvrit de confuſion, d'avoir oſé ſoupçonner ſa fidelité; il en fut ſi touché, qu'il ſe mit à ſes pieds, pour en obtenir le pardon. Il étoit

trop

trop aimé pour être refusé: l'amour signa sa grace, & le Comte de Sonde, ne voulant pas retarder le bonheur de ces deux parfaits Amans, fit mettre dès le lendemain à la voile pour Perpignan. Ils y arriverent sans aucun accident. Le premier soin d'Hélene, & de son illustre Amant, en débarquant, fut d'envoyer chercher Thibaut, qui n'ayant pû mourir de l'excès de sa douleur, pour la perte d'Hélene, fut prêt d'expirer de joye en la revoyant. Le Marquis de Salvian l'emmena à son château, avec le Comte, & sa charmante Fille; & fit si bien agir ses amis à la Cour, pour obtenir le rétablissement de de Sonde, & prit tant de soins pour le justifier, qu'il fut déclaré plus malheureux que coupable. Le Comte de son côté ayant prouvé la nullité de la cérémonie de son mariage avec Hélene; l'amoureux Salvian l'épousa solemnellement peu de jours après. Thibaut passa le reste des siens au-

près d'eux, & fut dignement récompenſé de ſes attentions. Le Marquis dont les biens étoient conſidérables, les partagea avec le Comte, tout le tems de ſa vie, & les deux Epoux enchantés l'un de l'autre bénirent juſqu'à leur dernier ſoupir, le jour de leur heureux eſclavage.

LES

LES DESORDRES DE LA HAINE.

XLVIII. NOUVELLE.

DU tems que l'Angleterre étoit idolâtre, le païs des Trinobantes, l'un des plus considérables alors sur les bords de la Tamise étoit partagé entre deux Princes, qui par leurs grandes qualités, auroient fait le bonheur de leurs Sujets, si leur ambition démesurée, ne leur eût pas fait entreprendre des guerres cruelles & sanglantes, l'un contre l'autre; mais tous deux jaloux de leur puissance, tous deux belliqueux, & tous deux voulant être le maî-

tre, ils n'eurent aucun repos qu'ils ne ſe ſuſſent détruits. L'un ſe nommoit Azer, & l'autre Dinas. Azer avoit un fils âgé de trois ans, & Dinas une fille qui n'en avoit que deux, & quoique ces Princes euſſent pû ſe procurer la paix par cette alliance, & gouverner leurs états avec tranquillité, en élevant leurs enfans dans une douce intelligence ; la haine s'étoit ſi bien emparée de leurs cœurs, qu'ils ne firent ſeulement pas de réflexion ſur cet innocent moyen, de poſer les armes avec honneur.

Mais comme il falloit que la victoire ſe déclarât pour l'un des deux, elle pancha du côté d'Azer, qui après pluſieurs combats, qui n'avoient ſervi qu'à diminuer ſes forces, & celles de ſon ennemi lui donna enfin la bataille, qu'il gagna malgré la valeur de Dinas, & le courage des ſiens, qui furent taillés en piéces, & ce Prince obligé de chercher ſon ſalut dans la fuite. Le triomphant Azer, à qui cette victoire donnoit une libre entrée dans ſes Etats, y mit

mit tout à feu & à ſang, & pénétrant juſqu'à la Ville, où Dinas faiſoit ſon ſéjour ordinaire, l'aſſiegea, la prit d'aſſaut; & s'emparant du palais de ce Prince, en fit enlever toutes les richeſſes, & prit priſonnieres l'innocente Murcie ſa fille, âgée de deux ans, & ſa gouvernante nommée Ultone; & lorſqu'il eut ſatisfait à tous les mouvemens de ſa haine, & ſoûmis tous les Etats de Dinas ſous ſa loi; il retourna dans les ſiens, avec ſes priſonnieres, non ſans avoir cherché Dinas avec un ſoin extrême, dans tous les lieux qui pouvoient lui ſervir d'aſile, pour le ſacrifier à ſa fureur. Ses perquiſitions ayant été inutiles, il ſe retira; & pour ſe dédomager d'une perte qui lui paroiſſoit mettre des bornes à ſa victoire, il forma l'horrible deſſein d'immoler la jeune Murcie, & ſa gouvernante Ultone, ſur les Autels de ſes faux Dieux. Pour cet effet, après les avoir fait ſervir à la pompe de ſon triomphe; il ordonna cet affreux ſacrifice, & voulut que toute ſa

Cour y assistât avec lui. Mais la Princesse Cornelie sa femme touchée du sort de cet enfant, dont l'innocence, les graces & la beauté auroient attendri les cœurs les plus barbares, s'étant renduë dans le temple, avec le jeune Prince Midlesex son fils, qui, comme je l'ai déjà dit, n'avoit qu'un an de plus que Murcie, le prit dans ses bras; & se presentant devant Azer, au moment qu'il alloit lui-même exécuter son intention: Victorieux Azer, lui dit-elle, en le regardant tendrement; jette les yeux sur ton fils, laisse agir les entrailles de pere au milieu de ton couroux, & ne refuse pas de m'apprendre, ce que ton cœur eût ressentit, si Dinas eût gagné la bataille; & qu'après son triomphe, il eut porté le poignard dans le sein de ce jeune Prince, Azer pâlit, l'action de la Princesse le troubla; il ne put répondre. Promenant ses regards dans le Temple, & ne voyant que des pleurs, accompagnées d'un même silence; il ne put retenir ses larmes. La Princesse saisissant cet inf-

inſtant : Tu t'attendris, grand Prince, lui dit-elle ; & ton ame allarmée ne peut ſeulement ſouffrir l'idée d'un pareille ſacrifice ; juge donc ce qu'il doit faire ſur le cœur des autres. La fille de Dinas n'eſt pas plus coupable que ton fils ; ils ignorent l'un & l'autre la haine de leurs peres : tu n'as pas plus de raiſon d'immoler Murcie, que Dinas en auroit eu, de ſacrifier Midleſex, s'il eût remporté la victoire ; ne donne donc pas à ton ennemi un ſemblable exemple de cruauté. Les hommes ne ſont pas toûjours malheureux, & la fortune eſt inconſtante ; puiſſent les Dieux rendre la tienne à jamais durable : mais ſonge que Dinas n'eſt pas mort, & que ſon ſort peut changer ; n'augmente donc point ſes motifs de vengeance, & ne le force pas à répandre ton ſang, en trempant tes mains dans le ſien. Pourſuis ton ennemi, mais reſpecte l'innocence ; & pour toucher le Ciel en faveur de Midleſex, laiſſe fléchir ton cœur en faveur de Murcie. La clémence

eſt le partage des Dieux ; pour leur plaire, il faut les imiter : & le ſacrifice que tu leur feras de ta haine, en conſervant la vie à cette innocente, leur ſera mille fois plus agréable que ſa mort.

La Princeſſe ceſſa de parler & le jeune Midleſex, dont la beauté ne cédoit qu'à celle de Murcie, attendri par les larmes de ſa mere, tendant ſes petits bras au Prince Azer, comme pour le prier d'accorder la grace qu'on lui demandoit, acheva ſi bien de vaincre ſa fureur, que ne pouvant plus réſiſter à la pitié, il embraſſa ſon fils, les yeux remplis de pleurs, & les arrêtant ſur la Princeſſe ſon Epouſe : Vous triomphez, Madame, lui dit-il, votre vertu l'emporte, & fait renaître dans mon ame les ſentimens d'humanité, qu'une aveugle vengeance, en vouloit banir : je vous donne Murcie ; & puiſque vous deſirez lui ſervir de mere, je ne la regarderai déſormais qu'avec des yeux de pere. Mais ſouffrez qu'en lui ſauvant la vie, je ſacrifie

fie ſon nom à mon reſſentiment; & que pour éloigner de mon eſprit, tout ce qui peut avoir raport à mon ennemi, elle ceſſe d'être Murcie, pour s'appeller Cornelie: afin qu'en portant votre nom, elle s'efforce un jour de s'en rendre digne, en imitant vos vertus.

La ſage Princeſſe étoit trop contente, d'avoir obtenu la vie de Murcie, pour refuſer ſi peu de choſe; elle remercia ſon Epoux, avec autant de joye que s'il lui eût accordé le ſalut de ſon propre fils; & lui preſentant la jeune Princeſſe des Trinobantes, elle le contraignit d'avoüer qu'elle méritoit ſa clémence. Ultone embraſſa ſes genoux, & promit d'élever Cornelie, dans les ſentimens d'une éternelle reconnoiſſance. Le peuple, les Seigneurs de la Cour d'Azer, & les Sacrificateurs témoignerent une joye unanime, de cet heureux changement de victime. Une Géniſſe fut immolée à la place de Murcie, que je ne nommerai plus que Cornelie, & ſes entrailles ayant toutes les mar-

ques néceſſaires à ces idolâtres, pour les convaincre que leurs Dieux approuvoient ce qui venoit de ſe paſſer dans leur Temple, on ne ſongea plus qu'à célébrer la victoire d'Azer, par les fêtes les plus éclatantes. Sa vertueuſe Epouſe charmée d'avoir ſauvé les reſtes d'un ſang illuſtre, prit en effet pour Cornelie les ſoins d'une tendre mere, & l'aïant retirée dans ſon Palais, ainſi qu'Ultone, elle la fit élever avec les mêmes attentions que ſon fils Midleſex. Le Ciel récompenſa ſa pitié généreuſe, en randant le jeune Cornelie une des plus parfaites de ſes Créatures.

Ultone, qu'on avoit laiſſée près d'elle, dans le même rang qu'elle tenoit à la Cour de Dinas, pénetrée des bontés de la Princeſſe, ne s'occupa qu'à donner de pareils ſentimens à cette charmante enfant, qui par l'ordre d'Azer, & de ſon illuſtre Epouſe, ignora juſqu'à l'âge de ſeize ans, les malheurs de ſon païs, & quel étoit ſon pere, la ſage Princeſſe ſe ré-

réservant de les lui apprendre, quand elle le jugeroit nécessaire. Elevée avec le jeune Prince Midlesex, leurs cœur des leurs premiers ans, se lierent des nœuds de la plus tendre amitié, & lorsqu'ils purent juger de la différence des objets qui s'offroient à leurs yeux, ils se trouverent réciproquement si fort au-dessus des autres, qu'ils changerent bien-tôt en amour, l'amitié qui les unissoit. Mais quoiqu'ils eussent assez de raison pour connoître ce qu'ils valoient, trop jeunes encore pour sçavoir ce que c'étoit qu'amour, ils se livrerent à leur panchant, sans en prévoir les risques, & ne trouvant du plaisir qu'à s'aimer, & se le dire, ils donnerent à cette passion un tel empire sur leurs ames, avant même qu'ils en sçussent le nom, qu'un moment sans se parler, ou sans se voir, étoit pour eux le plus cruel supplice.

L'Epouse d'Azer, qui se nommoit Cornelie Agenie, & que j'appellerai de ce dernier nom, pour ne la pas confondre, avec

la fille de Dinas, vit avec plaiſir les commencemens de cette tendreſſe, & comme en lui ſauvant la vie, ſon deſſein avoit été de réparer ſes malheurs, en l'uniſſant au Prnce Midleſex ſon fils; elle engagea Ultone, à cimenter leur amour, de façon qu'il ne pût s'éteindre, quand ils apprendroient la haine de leurs peres. Elle fut ponctuellement obéïe; & les cœurs de la jeune Cornelie & de Midleſex, favoriſoient ſi bien ſes intentions, que toute la Cour d'Azer s'apperçut de leur douce intelligence, qu'ils en ignoroient encore eux-mêmes la ſource. Azer ne fut pas des derniers à la pénétrer, mais le feu de ſa vengeance s'étant ralenti, par la conquête qu'il avoit faite des Etats de ſon ennemi, & ſon amour pour Agenie, ne lui permettant pas de réſiſter à ſes deſirs; il ne s'oppoſa point aux progrès de l'innocente flâme de ces illuſtres enfans, étant perſuadé d'ailleurs qu'il ne pouvoit donner à ſon fils une Epouſe d'une plus haute naiſſance. Ainſi toutes choſes

ſes contribuant au gré de leur paſſion, & l'amour ne trouvant point d'obſtacle à les ranger ſous ſa puiſſance, leur donna de ſi fortes chaînes, qu'il n'y eût que la mort qui pût les rompre. Tandis qu'ils avançoient en âge, & que par milles belles qualités ils ſe faiſoient admirer des Grands & des petits, le malheureux Dinas n'aïant plus aucun aſile dans ſes Etats, & craignant de tomber entre les mains de ſon ennemi, s'étant ſauvé dans la bataille, avec un ſeul de ſes Sujets, ſe rendit déguiſé, ſous un autre nom, chez le Roi des Gantiens, dans le païs de Kent, à preſent Cantorbery, duquel il étoit allié. Ce Monarque touché de ſa ſituation, le reçut avec bonté, le conſola, & lui promit de l'aider à ſe venger d'Azer; mais il étoit lui-même en guerre contre les Princes ſes voiſins, il fallut que Dinas attendit un tems plus favorable, pour en tirer les ſecours, dont il avoit beſoin. Ce Prince n'étant point connu des Gantiens, & jugeant bien que ſon

ſon ennemi le croiroit mort, ou perdu ſans reſſource; il voulut appuyer cette idée, en laiſſant toûjours ignorer ſon ſort & ſon aſile; ainſi gardant le nom d'Eſſex qu'il avoit pris pour ſe ſauver, il ne paſſa à la Cour du Roi des Gantiens, que pour un Etranger, qui venoit dans le deſſein de chercher à ſignaler ſon bras.

Leur Monarque, qui ſeul étoit du ſecret de Dinas, les fortifia dans cette erreur, en donnant à ce Prince pluſieurs emplois dans ſon armée, dont il s'acquita avec tant de valeur & de prudence, que les troupes ayant perdu leur Général, le demanderent pour les commander. Le Roi des Gantiens, charmé de cette priere, n'heſita pas à l'accorder, afin que Dinas, que je n'appellerai plus q'uEſſex, s'en fît aſſez aimer pour les conduire ſans peine contre les Trinobantes. Mais les guerres de ce Prince furent ſi longues, & ſuivies de tant de troubles dans ſes Etats, qu'il ſe paſſa plus de quinze ans, ſans qu'il lui fût poſſible de tenir ce

qu'il

qu'il promettoit chaque jour à Eſſex. Dans cet intervale de tems, il apprit avec la derniere douleur la perte entiere de ſon païs, & la mort de la Princeſſe ſa fille, la Renommée ne l'inſtruiſant que de la cruauté qu'Azer avoit montrée, en la voulant ſacrifier à ſes Dieux, ſans faire aucune mention, de la généreuſe pitié d'Agenie, ni de la clémence de ſon ennemi.

Il eſt aiſé de ſe repréſenter ce que cette nouvelle produiſit ſur le cœur d'Eſſex. Si la chaleur du combat, & la crainte de tomber au pouvoir d'Azer, l'avoient contraint à fuir, ſans ſonger à la jeune Murcie, il n' avoit pas plûtôt trouvé un aſile honorable & ſûr, qu'il s'étoit ſouvenu qu'il étoit pere, & avoit ſenti une extrême inquiétude du ſort de cette innocente Princeſſe. Cependant ſe perſuadant d'Azer content de ſa victoire reſpecteroit le rang, & l'âge de ſa priſonniere, il s'étoit armé de conſtance, eſperant toujours aller à main armée retirer ſa fille, & ſes Etats des mains de ſon Vainqueur. Mais

Mais quelle fut ſon déſeſpoir, lorſqu'il apprit le cruel ſacrifice, qu'on diſoit qu'Azer avoit fait de Murcie. Sa vengeance ſe changea en fureur, la perte de ſes Etats, ne le toucha plus, le deſir de déchirer le cœur de ſon; ennemi, vint s'emparer du ſien; & ſi le Roi des Gantiens, ne ſe fût ſervi de toute ſon autorité, il ſeroit parti ſeul, & déguiſé, pour ſe rendre à la Cour d'Azer, & chercher l'occaſion de lui plonger un poignard dans le ſein. Mais le ſage Monarque ſçût ſi bien menager ſon eſprit, qu'il obligea d'attendre qu'il pût lui donner des troupes pour aller mettre le païs des Trinobantes à feu & à ſang. Tandis qu'ils formoient ces cruels projets Cornelie & Midleſex devenoient ce que l'Europe avoit vû de plus beau. La raiſon, qui commencoit à les éclairer leur ayant fait connoître le principe de l'attachement qu'ils avoient l'un pour l'autre; Cornelie parut plus reſervée, & Midleſex moins timide; mais quoiqu'il lui parlât ſans ceſſe de

de ſon amour, & qu'il ignorât ſa naiſſance, c'étoit toûjours avec tant de reſpect, qu'elle ne pouvoit s'en offenſer.

Cependant comme la pudeur jettoit une eſpece de froideur dans toutes ſes actions, le jeune Prince s'en allarma: accoûtumé à la douce liberté, dont il avoit joüi dans ſon enfance, il ne put voir ſans douleur, que quelques années de plus ſembloient y mettre obſtacle; & qu'à meſure que ſa flâme prenoit de nouvelles forces, Cornelie y mettoit des bornes par ſa ſéverité. La Princeſſe de ſon côté inquiéte de la vive tendreſſe qu'elle ſe ſentoit pour Midleſex, faiſoit d'inutils efforts pour ſe vaincre. Comme elle ſe croyoit entierement dépendante d'Azer & d'Agenie, & que par l'ordre de cette Princeſſe, Ultone & les autres femmes qui avoient ſoin d'elle, lui avoient fait entendre qu'elle étoit fille d'un Seigneur de la Cour de Dinas, mort dans ſa derniere bataille, & qu'elle devoit la vie & la liberté, dont elle joüiſſoit à

la

la ſeule clémence du vainqueur ; elle n'oſoit ſe flatter d'une alliance, qu'elle croyoit au deſſus d'elle. Dans cette penſée, irritée contre elle-même, d'avoir laiſſé croître avec elle un penchant, dont elle n'étoit plus la maîtreſſe ; elle cherchoit à s'en punir, en affectant une indifference qu'elle ne ſentoit pas.

Midleſex ne pouvant ſupporter un pareil changement, & voulant terminer ſa peine à quelque prix que ce fût, ſe réſolut de la déclarer à Ultone & de la mettre dans ſes intérêts. Cette Dame qui rendoit un compte exact à la Princeſſe Agenie des actions de ces jeunes amans, n'avoit encore pû l'inſtruire de leur amour, que ſur de ſimples apparences ; Cornelie étant devenuë ſi réſervée depuis qu'elle avoit atteint ſa quinziéme année, qu'il n'avoit pas été en ſon pouvoir de pénétrer le ſecret de ſon cœur, & Midleſex ne faiſant connoître le ſien, que par ſes regards paſſionnés & ſes ſoins aſſidus ; ne parlant jamais à Cornelie, que

que lorſqu'il pouvoit ſaiſir quelques momens ſans témoins. Les choſes étoient en cet état, lorſqu'il exécuta le deſſein qu'il avoit formé de ſe découvrir à Ultone il en trouva bientôt l'occaſion, & ne lui déguiſant rien de la violence de ſa paſſion, il la conjura de lui procurer un entretien ſecret avec Cornelie, afin de n'être point interrompu, & d'avoir le tems d'apprendre ſes ſentimens.

Je ſçais bien, lui dit-il, qu'il m'eſt aiſé de lui parler chez la Princeſſe ma mere où lorſque vous lui permettez de me recevoir dans ſon appartement; mais tant de regards ſont attachés ſur nous, que je ne puis m'expliquer qu'avec contrainte; & la charmante Cornelie ne peut me répondre qu'avec une précipitation qui me déſeſpere. Daignez donc me favoriſer, généreuſe Ultone, ajoûta-t-il; mes ſentimens n'ont rien dont Cornelie doive rougir; ſi j'attaque ſon cœur, c'eſt pour obtenir ſa foy, & je ne veux ſçavoir mon ſort, que pour engager Agenie à nous être

être favorable si Cornelie approuve mon amour; ou pour mourir de déſeſpoir, ſi je ne puis en être aimé.

Midleſex s'énonçoit avec des graces ſi touchantes, l'amour & la ſincerité étoient ſi bien marqués dans ſes yeux qu'Ultone fut ſur le point de lui déclarer les intentions d'Agenie. Mais craignant de lui déplaire, elle ſe retint, & feignant de ne ſe rendre qu'à la force de ſes ſollicitations, elle lui promit de conduire Cornelie dès le même jour dans les Jardins du Palais, & de lui faciliter une converſation ſecrete. Le jeune Prince tranſporté de joye la remercia tendrement, & ne s'en ſépara, qu'après l'avoir mille fois aſſûré de ſa reconnoiſſance. Ultone ne l'eût pas plûtôt quitté, qu'elle fut avertir Agenie de ce rendez-vous, & de l'extrême amour de Midleſex. Ce Prince n'avoit que ſeize ans, & quoique la vertueuſe épouſe d'Azer ſouhaitât avec ardeur qu'il aimât Cornelie, qu'elle ne l'eût fait élever avec elle que dans cette idée,

idée, elle ne laissa pas d'être surprise qu'il pensât déjà avec tant de solidité. Curieuse de connoître les sentimens de la fille de Dinas avant que de travailler à leur union, elle voulut être témoin de cette entrevûë, & pour cet effet indiquant à Ultone un des bosquets dont les jardins du Palais étoient ornés, comme le plus propre à son dessein, elle projetta de s'y rendre, & de se cacher dans les épaisses palissades dont il étoit environné, d'où elle pouvoit tout entendre sans être apperçuë.

Ainsi l'heure où la Cour prenoit le plaisir de la promenade étant arrivée, Ultone ayant proposé à Cornelie de s'y rendre, elle y consentit; & comme cette belle Princesse étoit dans une situation d'esprit qui lui faisoit aimer la solitude, sa Gourvernante n'eut aucune peine à faire tourner ses pas du côté du bosquet. Elle y entra d'elle-même, & s'y assit en rêvant très-profondément. L'amoureux Midlesex attentif à toutes ses démarches, la joignit dans le même instant; sa

vûë la tira de ſa rêverie; elle rougit, & ne doutant pas qu'il ne profitât de cette occaſion pour lui parler de ſa paſſion, elle ſe levoit déjà pour lui ceder le boſquet, lorſque la retenant & la regardant tendrement: Hé quoy! Madame, lui dit-il, vous ſuis-je tellement odieux que vous ne puiſſiez me ſouffrir un inſtant près de vous?

Je me trouverois bien malheureuſe, Seigneur, lui répondit-elle, ſi vous preniez pour des effets de haine ce qui ne part que du reſpect que je vous dois. Laiſſons, belle Cornelie, interrompit-il, laiſſons ces mots à ceux qui nous doivent obéïr, c'eſt à vous ſeule que le reſpect eſt dû, & ſi vous croyez que j'y manque en troublant votre ſolitude, vous ne devez en accuſer que l'injuſte rigueur que vous me témoignez depuis quelque tems. Pendant qu'il parloit de la ſorte, Ultone pour leur donner plus de liberté ſortit du cabinet, & ſans les perdre de vûë s'éloigna de façon avec les autres femmes qu'elles ne pouvoient

voient rien entendre de leurs discours. Alors Midlesex ayant obligé Cornelie à s'asseoir, & se jettant à ses pieds : Oüi, Madame, continuat-il, votre cruelle indifférence me force à sortir des bornes que j'avois prescrites à la plus ardente passion qui fût jamais. Ah! Cornelie, avez-vous donc pû sitôt oublier les innocentes promesses que vous me faisiez sans cesse de m'aimer éternellement ? Quelle est celle de mes actions, qui peut avoir banni de votre mémoire les sermens qui vous ont mille fois assûré de mon amour? Enfin que sont devenus ces momens si doux, où charmée de mes empressemens vous paroissiez ne vivre que pour moy, & vouloir que je ne vécusse que pour vous ? Vous vous troublez, ajoûta-t-il en la voyant changer de couleur ; mes reproches vous irritent, & la raison qui ne m'a donné ses lumieres, que pour mieux connoître ce que vous valez, ne vous les a communiqué que pour mépriser Midlesex.

Ha! Seigneur, interrompit enfin

Cornelie les yeux baignés de pleurs, ceſſez d'inſulter une infortunée. Moy du mépris ou de la haine pour Midleſex ? Juſte Ciel ! De quel crime me croyez-vous capable ? Ha ! Seigneur, continua-t-elle avec tendreſſe, il ne falloit pas moins que cet outrage pour me contraindre à vous ouvrir mon cœur. Mais puiſque je ne puis me juſtifier, ſans vous faire connoître ce qu'il s'y paſſe, apprenez donc pour la derniere fois, que l'âge & la raiſon ne m'ont éclairé que pour me faire admirer avec plus de diſcernement les belles qualités dont mon enfance ne me laiſſoit juger qu'imparfaitement, & que bien loin d'avoir perdu l'idée de cet âge heureux, mon cœur n'en a que trop cherement conſervé la mémoire. Oüi, Seigneur, Cornelie eſt la même aujourd'huy qu'elle étoit autrefois ; & ſi le tems a fait quelque changement en elle, ce n'eſt que par l'augmentation d'une tendreſſe ſur laquelle elle ne peut plus avoir d'empire. Mais hélas de quoy nous ſervira de nous aimer

&

& de nous le dire, si nous ne sommes pas destinés l'un pour l'autre. J'ignore qui je suis ; on garde sur mon sort un secret impénétrable ; & quoiqu'on m'ait instruite des malheurs de mon Pays, de la perte de mon souverain, & qu'on m'ait assûré d'une noble origine, on me cache toûjours le nom de ceux qui m'ont donné la vie.

Puis-je donc disposer de mon cœur, lorsque je ne me connois pas moi-même ? dois-je nourrir l'amour d'un Prince de qui la main ne peut être le partage d'une inconnuë ? & ne seroit-ce pas payer de la plus noire des ingratitudes les bontés d'Azer & d'Agenie, que d'inspirer à l'illustre Midlesex des sentimens contraires à leurs volontés ? Non, Seigneur, ne l'esperez pas. J'ignore ma naissance, mais je connois la gloire & la vertu ; elles me servent de guides & m'apprennent que lorsqu'on ne peut triompher de ses passions, il faut du moins les sçavoir borner, & se mettre en état de n'en jamais rougir. Il ne m'est pas possible de ne

point voir que Midleſex eſt le plus aimable & le plus parfait de tous les Princes, mais il ne doit pas m'être difficile de réflécher qu'il n'eſt point né pour moy, & que quelque innocent qu'un amour puiſſe être par la pureté de nos intentions, il devient criminel lorſqu'il n'eſt pas approuvé de ceux dont la nature ou le ſort nous fait dépendre. Soyez donc ſatisfait, Seigneur, de l'aveu que vous venez de m'arracher, & ne trouvez point étrange ſi je ſuis avec plus d'attention que jamais, le dangereux plaiſir de vous voir & de vous entendre. A ces mots elle voulut ſe lever pour ſortir, & le Prince ſe mettoit en devoir de la retenir, lorſqu'Agenie s'offrit à leurs regards. Elle n'avoit rien perdu de cette converſation, & remplie d'admiration de la vertu de ces jeunes Amans, elle ne voulut point différer à les tirer de peine, & ne ſe montra que dans cette intention.

Mais ſa préſence imprévûë faiſant juger à Cornelie qu'elle les avoit écoutées, elle fût tellement trou-

troublée, qu'elle se jetta à ses pieds sans sçavoir précisément à quel dessein. Midlesex quoique plus hardi & déterminé à tout découvrir à sa mere en fit autant; & lui baisant les mains avec ardeur, il se préparoit à parler, quand la sage Princesse les embrassant tous deux & les obligeant de se relever: Mes enfans, leur dit-elle, remettez le calme dans votre ame; je ne viens point ici pour vous reprocher des nœuds que j'ai pris soin de former moi-même. Oüi Midlesex, oüi belle Cornelie, continua-t-elle, en les faisant placer à ses côtés, je n'ay rien désiré plus fortement que de vous voir unis, & c'est avec une joye extrême que j'apprens que vos cœurs ont secondé mes volontés. Mais puisque nous sommes seuls, & qu'il est tems de vous instruire l'un & l'autre des motifs qui m'ont porté à souhaiter votre intelligence, apprenez votre naissance, ma chere Cornelie. Alors prenant sa narration depuis les commencemens de la haine de Dinas & d'Azer, elle ne lui déguisa

rien des effets qu'elle avoit produits, des guerres longues & cruelles qu'elle avoit causées; & venant au succès de la derniere, elle leur peignit au naturel la fureur d'Azer, sa victoire, le sac du Palais de Dinas, l'enlevement de Murcie sa fille, le sanglant sacrifice qu'Azer en avoit voulu faire, & de quelle sorte elle l'avoit empêché. Et poursuivant son discours en pressant Cornelie dans ses bras: Et c'est vous, ô ma chere Cornelie, qui devez la naissance à Dinas; c'est vous qui vous nommez Murcie; c'est vous, enfin, à qui j'ay sauvé la vie. La jeune Princesse qui pendant ce récit n'avoit pas cessé de répandre des larmes, moins surprise de l'éclat de son rang, que touchée du destin de Dinas: O mon pere, s'écria-t-elle, pourquoy ne m'avez-vous pas renduë compagne de votre fuite ou de votre mort; je ne serois pas aujourd'huy complice de vos malheurs en prenant pour mes ennemis des sentimens que je ne devrois avoir que pour vous! Ce nom, ma chere Cor-

Cornelie, lui répondit Agenie, ne nous est plus dû. Azer touchée de votre innocence, charmé de votre beauté & plus encore de votre sagesse, consent que le Prince son fils répare les pertes qu'il vous a causées, & qu'avec le don de sa foy il vous rende les Etats de Dinas. La mort de ce Prince ne peut être mise en doute puisqu'il ne paroît point, & qu'Azer n'a rien négligé pour le trouver. Mais quand par un bonheur inconcevable le Ciel l'auroit conservé, assujettie sous notre puissance par les loix de la guerre & les droits de conquêtes, il ne vous est pas permis de refuser un époux, qui de vainqueur devient soûmis, & qui par son alliance, non-seulement vous rend vos Etats, mais y joint encore les siens.

De tous les motifs qui peuvent m'attacher à vous, Madame, lui répondit Cornelie; la reconnoissance est le seul où mon cœur soit sensible. Je dois la vie à vos bontés, & si le triste sort de Dinas, me contraint à ne regarder Azer,

que comme le deſtructeur de ma famille, & l'uſurpateur de mes biens; vos tendres ſoins, ne me font voir en vous qu'une bienfaictrice, à laquelle toutes les raiſons de haine, & de vengeance doivent céder; mais ce ſont ces mêmes bontés, qui me font eſperer que vous ne me contraindrez, pas de manquer à mon devoir; j'y ſatisfaits envers vous en oubliant les cruautés d'Azer, & les malheurs de mon païs. Je fais plus encore, je ne le regarde point comme un ennemi, & j'avoüe puiſqu'il le faut, que le Prince Midleſex, m'eſt plus cher que la vie, & que je reſſens pour ſon illuſtre mere, toute la tendreſſe qu'elle pouvoit exiger de ſa propre fille. Après cela, Madame, continua-t-elle, en ſe jettant à ſes pieds; ſouffrez que je ſatisfaſſe à ce que je dois à l'infortuné Dinas, & que je m'oppoſe moi-même à ma félicité, tant que je ne ſerai pas mieux inſtruite de ſon ſort. S'il eſt mort, je dois des pleurs à ſa mémoire; & s'il eſt vivant, je ne puis diſpo-

diſpoſer de ma main, ſans ſon aveu. Les loix de la guerre, ne vous donnent de pouvoir que ſur ma liberté, & ne me diſpenſent point de celles de la nature. Je ſuis fille de Dinas, avant que d'être votre priſonniere, & ne puis être à Midleſex, que ſa mort ne m'aît renduë maîtreſſe de moi-même, ou que ſa volonté ne ſoit conforme à mes deſirs. Cette jeune Princeſſe auroit encore pû parler long-tems, ſans qu'Agenie l'eût interrompuë: la ſurpriſe, & l'admiration dont elle étoit ſaiſie, en voyant tant d'eſprit & de fermeté dans un âge ſi tendre, ne lui permit pas d'arrêter un diſcours dicté par la ſageſſe; mais lorſqu'elle eût fini, laiſſant un libre cours, aux mouvemens qu'elle venoit de lui inſpirer; elle l'embraſſa, & l'ayant relevée; Ma chere Cornelie, lui dit-elle, votre vertu, donne un trop bel exemple au Prince mon fils, pour me plaindre de l'excès de votre ſoûmiſſion envers Dinas, ni pour en empêcher les effets; & quoique je

n'aye aucun eſpoir ſur ſa vie, & que j'euſſe ardemment deſiré votre Hymen, avant la fin de la mienne, je veux vous prouver ma tendreſſe, en vous promettant d'engager Azer, à ne rien terminer, qu'il ne ſoit mieux informé de la deſtinée de ce Prince. Mais, ajoûta-t-elle, pour le prix de ma complaiſance, j'exige de la vôtre, que quelque ſoit la réüſſite de nos recherches, vous ne vous oppoſerez plus au bonheur de Midleſex.

Non, non, Madame, dit alors cet aimable Prince, que cette converſation avoit fait tomber dans une triſteſſe mortelle; il n'eſt plus de bonheur pour moi, je ne pénétre que trop les ſentimens de l'incomparable Cornelie. Le fils d'Azer, ennemi de Dinas, n'eſt plus pour elle ce Midleſex, qu'elle croyoit ne devoir le jour qu'à ſes bienfaicteurs; ce qu'elle pouvoit aimer en lui, ne ſe connoiſſant pas, devient à ſes yeux un objet d'horreur, en apprenant ſa naiſſance; & moi-même accablé, par l'éclair-

l'éclairciſſement de ce fatal myſtére, je me trouve ſi peu digne de la Princeſſe des Trinobantes, que je ne vois que mon ſang, qui puiſſe la venger de la haine que mon pere eût pour le ſien.

Prince, interrompit Agenie, en ſe levant, ne parlons plus de haine, & de vengeance: vivez pour aimer Cornelie, & pour mériter ſa tendreſſe. Elle eſt trop juſte, pour faire retomber ſur vous des maux, où vous n'eûtes jamais aucune part. Cherchons Dinas, découvrons ſon aſile; & s'il eſt vivant, menageons près de lui votre bonheur, & notre réconciliation. Cependant gardez le ſecret que je viens de vous déclarer, juſqu'au moment qu'Azer aura réſolu de le publier; & tandis que je vais travailler de tout mon pouvoir à votre félicité, ſongez que vous aſſûrerez la mienne, en vous aimant l'un & l'autre d'une ardeur auſſi tendre que pure. A ces mots les ayant encore embraſſés, elle ſortit du cabinet, & rejoignit

avec eux le reſte de la Cour, qui ſe promenoit avec Azer. Cornelie ne quitta point Agenie du reſte du jour; & Midleſex n'ayant plus la facilité de lui parler, ſe retira dans ſon appartement, pour rêver en liberté aux flatteuſes promeſſes de la Princeſſe ſa mere.

Pour Cornelie, elle ne fut pas plutôt ſeule avec Ultone, qu'elle lui fit connoître combien elle étoit touchée, du ſecret qu'elle avoit obſervé ſur ſa naiſſance, & de la facilité qu'elle avoit donnée à Midleſex, de l'entretenir, ſans témoin, en s'éloignant avec ſes femmes. Ne deviez-vous pas, lui dit-elle, m'inſtruire de mon ſort, & par vos conſeils, deffendre mon cœur des funeſtes traits d'un amour, que la fille de Dinas ne peut écoûter ſans crime? Et deviez-vous préférer les interêts des ennemis de votre Prince, à la gloire de ſon ſang?

Quoique Cornelie accompagnât ſes reproches, d'une douceur charmante, & qu'il y parut plus de douleur, que de colere; Ultone

tone ne laiſſa pas d'y être ſenſible. Elle conſervoit dans ſon ame un attahement, pour ſon légitime Souverain, qui lui faiſoit croire; qu'elle devoit être à l'abri du ſoupçon. La politique, & la crainte, l'avoient ſeule engagée à ſe conformer aux intentions d'Agenie; le péril que Murci avoit couru dans ſon enfance, étoit toûjours préſent à ſa penſée. Tremblante pour ſa vie, & voyant que l'unique moyen de la conſerver, & de la rétablir dans ſes Etats, étoit d'adoucir Azer, & de favoriſer Midleſex; elle l'avoit élévée dans des ſentimens de tendreſſe, & de reconnoiſſance, qui lui paroiſſoient être néceſſaires à ſon bonheur, & à ſa ſûreté Je ne m'attendois pas, lui dit-elle, à me juſtifier prés de vous, d'une conduite que je n'ai tenuë, que pour vous rendre heureuſe Dinas vaincu, mort, ou fugitif, ſes Etats conquis, ſes Palais pillés, & vous au pouvoir du Vainqueur; ſon bras tout prêt à vous percer le ſein, & ſuſpendu par les mouve-

mens

mens d'une pitié genéreuſe, en ont été les motifs. Pouvois-je arrêter ſa fureur, qu'en implorant ſa clémence, qu'en me ſoûmettant à ſes volontés ? Et pouvois-je jamais eſperer de vous relever d'une ſi funeſte chûte, & vous ſauver d'un indigne eſclavage, qu'en prêtant les mains au ſeul moyen qui m'étoit offert, pour y parvenir ? Quel ſecours auriez-vous tiré des ſentimens de haine, & de vengeance, que j'aurois pû vous inſpirer ? De qui vous euſſent ſervi le mépris, les reproches & la fierté ? Ils ne vous auroient pas rendu Dinas, & vos Etats ; ils n'auroient fait qu'irriter Azer, & vous mettre en danger d'être ſacrifiée à ſon couroux. Ne vous ai-je donc pas mieux prouvé mon zéle, & ma tendreſſe, en vous donnant des ſentimens d'eſtime, & de reconnoiſſance capables de fléchir vos ennemis, quiſqu'ils vont vous rendre à jamais heureuſe. Mais pour qui vous les ai-je inſpirez ? pour Agenie, qui vous a ſauvé la vie ; pour

Midleſex

Midlesex le plus sage, & le plus aimable de tous les Princes. Ah! Princesse, ajoûta-telle, en versant des larmes, je n'aurois jamais pensé, que d'injustes reproches eussent été le prix de mes soins, & de ma fidelité.

La chamante Cornelie, qui regardoit Ultone comme sa mere, vivement touchée des pleurs qu'elle lui faisoit repandre, se jettant dans ses bras: O! ma chere Ultone, lui dit-elle, pardonnez à mon peu d'expérience, des paroles, que le seul ressentiment des malheurs de Dinas, m'a fait prononcer: helas! bien loin de soupçonner votre fidelité, je viens de lui confier le plus important secret de ma vie. Vos soins n'ont que trop réüssi, continua-t-elle, en soupirant, mes ennemis me sont devenus chers, & Midlesex s'est si bien emparé de mon cœur, que la douleur des maux, que son pere nous a fait, y trouve à peine une foible place. C'est envain que je voudrois attribuer à la reconnoissance les mouvemens, dont

je

je ſuis agitée : l'amour, ma chere Ultone, l'amour ſeul en eſt la cauſe; c'eſt lui, qui dorant mes fers, me fait voir Agenie pitoyable & ſon Epoux comme un Vainqueur magnanime. Si je n'aimois point le fils, la pitié de la mer, & la clémence du pere, ne pouroient l'emporter ſur les pertes, dont ils ſont les auteurs. Enfin ſi j'euſſe ſçû plûtôt ma naiſſance, j'aurois peut-être triomphé de ma tendreſſe, je l'aurois cachée, du moins aux yeux intéreſſés. Azer, Agenie & Midleſex ignoreroient ma foibleſſe, & je ne joindrois pas à leurs injuſtes conquêtes, celle d'un cœur qui devroit les haïr. Mais, helas! il n'eſt plus tems, l'amour a devancé la haine; & les premiers mots que j'ai ſçu prononcer, n'ont été que pour exprimer ma tendreſſe. Voilà, ma chere Ultone, le ſujet de mon déſeſpoir: la raiſon, la politique, & les interêts d'Etat, auroient aiſément détruit la haine, que vous m'auriez inſpirée pour nos ennemis, quand il l'auroit fallu; mais

mais contre un amour formé dès l'enfance, nouri par le mérite de celui qu'il l'a fait naître, & soûtenu d'une estime réciproque, la politique. le devoir, & la raison peuvent-ils être d'aucuns secours ? Et pourquoi le vaincre cet amour, reprit Ultone ? Quel tort fait-il à votre gloire ? Il vous rend vos Etats, il rétablit la paix dans votre Patrie, & vous unit à celui que vous aimez. Il ne me rend point mon pere, répondit Cornelie avec vivacité : errant, fugitif, & peut-être accablé de la plus cruelle misere, puis-je me livrer sans crime, entre les bras de ceux qui l'ont réduit dans cette affreuse situation ? La jeune Princesse ne put soûtenir cette idée, sans répandre un torrent de larmes : Ultone même en fut émuë ; mais se servant du pouvoir qu'elle avoit acquis sur elle, elle sçût si bien lui représenter, qu'elle offensoit par sa douleur, la providence qui sembloit ne travailler, que pour la rendre heureuse, qu'elle parvint à la calmer. Cependant ne se contentant

tentant pas du récit d'Agenie, elle pria Ultone de ne lui rien cacher de l'hiſtoire de Dinas. Cette Dame la ſatisfit, & lui rapporta même ce qu'Agenie n'avoit pas eû le tems, ou la volonté de lui dire, en lui découvrant qu'Azer en la nommant Cornelie, avoit fait défenſe à tous ſes Sujets, de prononcer jamais les noms de Dinas & de Murcie, ſous peine de la vie.

Ce dernier trait de haine renouvella les regrets de la Princeſſe; & ce triſte entretient l'ayant occupée, juſqu'à l'heure de ſe mettre au lit, elle paſſa la nuit dans une perpetuelle agitation. Midleſex n'en eût pas une meilleure, par la crainte de voir changer en averſion la tendreſſe de Cornelie; les violences d'Azer lui donnant lieu de croire qu'elle refuſeroit de s'unir au deſtructeur de ſon païs. Mais tandis que ces deux Amans ſe forgeoient des peines, où d'autres moins vertueux n'auroient enviſagé que des douceurs, le Ciel qui vouloit les éprouver

avant

avant de les rendre heureux, travailloit à les conduire à leur félicité, par de routes auſſi ſurprenantes qu'imprévuës, Azer, qui ſuivant la coutûme des conquérans injuſtes, s'étoit endormi, pour ainſi dire, au bruit de ſa victoire, croyant s'être aſſûré de ſa conquête, & l'avoir affermie par la mort de tous ceux dont la fidelité lui pouvoit être ſuſpecte, & ne doutant point de celle de Dinas, preſque confirmée par ſeize années de ſilence, ayant aſſoupi ſa haine & ſon ambititon, avoit licencié ſes troupes, ſéparé ſon armée, & s'étoit abandonné aux douceurs du repos, n'imaginant pas qu'aucun de ſes voiſins fût aſſez téméraire pour le troubler.

Mais le Roy des Gantiens ayant enfin remis la tranquillité dans ſes Etats, & voulant tenir ſa promeſſe à Eſſex, dont la valeur avoit réduit ſes ennemis à demander la paix, le mit à la tête d'une armée formidable; & lui donnat un plein pouvoir, lui laiſſa la liberté de la conduire en tel endroit qu'il le jugeroit

geroit à propos. Essex qui ne respiroit que haine & que vengeance contre Azer, ne fût pas plûtôt en état de les satisfaire, qu'il se rendit au pays des Trinobantes, où mettant tout à feu & à sang, & portant en tous lieux la terreur & l'effroy, fit revenir Azer de son assoupissement. Comme le Roy des Gantiens n'avoit point déclaré cette guerre, & qu'il paroissoit qu'il ne faisoit cette irruption, que pour s'emparer de vive force de ses Etats; il n'eût pas le tems d'assembler des troupes suffisantes pour tenir tête à son Général, & sçut la prise de ses places & la destruction de son peuple par ce nouvel ennemi, avant que de pouvoir y apporter du remède.

Cette étonnante nouvelle qui vint à la Cour d'Azer le lendemain de la conversation des jeunes amans, mit la consternation dans tous les cœurs, & surprit d'autant plus Azer, qu'il n'avoit donné nul sujet au Roy des Gantiens d'en agir avec tant de violence. Cependant le tems pressoit, l'ennemi s'avançoit

vançoit à grands pas, tout fuyoit devant lui ; nul obſtacle n'arrêtoit le cours de ſes conquêtes & tout ſe reſſentoit de ſa fureur. Azer ne balança point, & ne voulant pas attendre qu'on le vînt aſſieger dans ſa Ville Capitale, il ſe mit en campagne à la tête des troupes qu'il pût raſſembler & de toute la Nobleſſe du Pays. Le jeune Midleſex demanda à le ſuivre, mais Azer le lui défendit ; & le contraignit de borner ſon courage à faire exécuter les ordres qu'il donna pour la ſûreté des Princeſſes. Agenie ne put voir partir ſon époux ſans reſſentir la plus vive douleur, & ce Prince ne s'en ſépara pas avec tranquillité Il s'attendrit même en lui diſant ſi fortement adieu, que le peuple idolâtre & ſuperſtitieux en tira un funeſte préſage, & ſe laiſſant abbattre avant le coup, parut auſſi troublé que ſi les Gantiens euſſent déjà ſaccagé la Ville. La ſeule Cornelie conſerva de la fermeté dans cette agitation générale, & quoique ſes larmes accompagnaſſent celles d'Agenie, ſes diſcours

discours marquoient une résolutione au dessus de son sexe & de son âge. Elle avoit tremblé pour Middlesex; mais le voyant à ses côtés, il lui sembla qu'elle n'avoit plus rien à craindre.

Cependant Essex qui sans se faire connoître aux Trinobantes, poursuivoit sa victoire, en leur faisant sentir toute la fureur d'un Vainqueur irrité, étant averti par les Coureurs de l'armée qu'Azer s'avançoit à la tête de la sienne, hâta sa marche, afin de lui donner la bataille le plus près qu'il pourroit de sa Capitale, dont il promit le pillage aux Soldats: & persuadé de vaincre son ennemi, il recommanda aux Gantiens de faire le plus de prisonniers qu'il leur seroit possible; & que si quelqu'un de la famille d'Azer tomboit entre leurs mains, de quelque sexe qu'il fût, de ne point attenter à sa vie mais seulement de le charger de fers & de le lui livrer, se réservant le barbare plaisir d'en faire un sanglant sacrifice au Dieu Apis. Tous ces ordres donnés, il ne songea plus qu'à

qu'à joindre ſon ennemi. Azer qui n'avoit pas moins de valeur & d'impatience que lui, ne le fit pas longtems attendre, & les deux armées furent enfin en préſence le quatriéme jour de leurs marches dans une vaſte plaine qui ſéparoit les Etats de Dinas & d'Azer, avant l'uſurpation de ce dernier. Son armée qui s'étoit groſſie des peuples effrayés qui fuyoient devant Eſſex, ſe trouva preſque auſſi forte que celle des Gantiens; mais bien différente pour le courage & la diſcipline, Azer n'ayant pas eu le tems de faire de véritables Soldats de tous les hommes qui la compoſoient: au lieu que celle d'Eſſex étoit remplie de gens aguérris accoûtumés à vaincre, & de qui la prudence égaloit la valeur. Azer à qui le nom d'Eſſex étoit entierement inconnu, ſe flattant de tirer bientôt raiſon de la témérité des Gantiens, & convaincu que le premier choc décide ſouvent de la victoire, commença la bataille en faiſant attaquer l'aîle gauche de ſon ennemi par ſa droite, au

même instant que la droite, d'Essex fondit sur la gauche d'Azer; & l'impétuosité des combattans ayant rendu l'affaire générale, elle devint des plus sanglantes. Mais malgré les efforts prodigieux d'Azer, ses troupes épouvantées de la valeur d'Essex, qui donnoit la mort à quiconque se trouvoit sous ses coups, ne gardant plus aucun ordre, & n'entendant plus la voix de ceux qui les commandoient, prirent la fuite. Essex voyant la déroute des ennemis, les poursuivit avec chaleur, & les tailla en piéces. Azer blessé & sans aucune ressource, ne pouvant même se sauver dans la Ville, dont les Gantiens victorieux lui barroient le passage, fut obligé de fuir du côté de la Mer, & de chercher sa sûreté dans les Bois les plus obscurs & les plus affreux rochers. Cependant Essex profitant de sa victoire, & de l'effroy des Trinobantes, s'avançoit vers la Ville d'une viteſſe extrême; quelques fuyards y avoient déjà porté le trouble & la désolation par le récit de la perte

de

de la bataille. Le peuple allarmé, & redoutant la fureur du Vainqueur, en sortit en foule pour aller implorer sa clemence. Le peu de Guerriers restés pour sa defense, se voyant abandonné & la Ville déserte, suivit le torrent, & ne voulut point écouter les ordres de Midlesex, ni se laisser toucher aux larmes des Princesses. Dans cette extrêmité le jeune Prince outré de désespoir du péril de sa mere & de sa chere Cornelie, & résolu de périr plûtôt que de les voir au pouvoir de l'ennemi, rassembla les Gardes autour de sa personne, & les engageant par serment à suivre son sort, il en forma un bataillon, au milieu duquel ayant fait mettre Agenie, Cornelie, Ultone & les principales Dames de la Cour, il les conduisit dans le Temple d'Apis, comme un azyle sacré que l'ennemi n'auroit pas la hardiesse de violer, jugeant bien que le Palais & ses richesses seroient le premier objet de l'avidité du Vainqueur; & s'étant retranché dans l'enceinte du Temple, avec ses Gardes & la

plus grande partie des Prêtres & des Sacrificateurs, qui s'étoient armés pour le seconder, il y attendit la déciſion de ſon ſort avec une héroïque intrépidité.

Le Temple du Dieu Apis étoit ſitué ſur le haut d'une colline au dehors de la Ville; les derrieres en étoient défendus par d'horribles precipices, & l'on ne pouvoit parvenir à ſon portail, que par une longue gorge que la colline formoit en cet endroit, allant toûjours en étreciſſant juſqu'à la porte du Temple, en ſorte que pour en attaquer l'entrée, il falloit que les troupes montaſſent en défilé, la gorge ne contenant que trois hommes de front, ce qui rendoit le poſte de Midleſex des plus avantageux, étant ſur la hauteur en état de commander à l'ennemi, & ne pouvant avoir en tête que trois hommes à la fois. Mais tandis que ſa prudence travaille à la ſûreté de ce qu'il aime, & qu'Agenie, Cornelie, Ultone & leur ſuite ſont jour & nuit aux pieds des Autels, Eſſex entre dans la Ville ſans nulle oppo-

oppoſition, & promet une amniſtie générale, pourvû qu'on livre à ſa fureur toute la famille d'Azer. Comme il vouloit la ſacrifier avant que de ſe faire connoître, il n'avoit point découvert ſon viſage depuis qu'il étoit entré dans le Pays des Trinobantes, & lorſque la fatigue le contraignoit à déſarmer ſa tête, il la couvroit d'une eſpece de morion leger auquel étoit attaché un voile qui ſe noüoit derriere le col, & qui le cachoit entierement, enſorte qu'il pouvoit voir & parler ſans qu'on diſtinguât ſes traits ni le ſon de ſa voix, qui par cette précaution changeoit de maniere à donner de l'effoy lorſqu'il la faiſoit entendre. Il étoit armé de toutes pieces quand il entra dans la Ville, & pour n'être point obligé de ſe montrer, il jura hautement de reſter en cet état, juſqu'à ce qu'il eût ſatisfait ſa vengeance; de laquelle les Trinobantes étoient d'autant plus effrayés, qu'ils croyoient en ignorer la cauſe.

Le Palais d'Azer eſſuya toute la rage du Soldat & fut entierement

pillé. Mais Eſſex ne trouvant point ce qu'il cherchoit, & s'imaginant qu'on avoit favoriſé l'évaſion de l'épouſe & des enfans de ſon ennemi, il ordonnoit déja le ſac de cette malheureuſe Ville, lorſqu'on vint l'inſtruire de la retraite de la famille Royale. Alors ſans donner de relâche à ſes troupes il les conduiſit à l'attaque du Temple, en ordonnant toûjours de prendre en vie ceux qui s'y étoient retirés. Mais il ne s'en rendit pas le maître avec autant de facilité qu'il l'avoit eſperé, le vaillant Midleſex y mettant encore plus d'obſtacle par ſon éclatante valeur que par l'aſſiétte du lieu. Les difficultés animant le courage d'Eſſex loin de le diminuer, il n'eſt point de ruſes & de détours qu'il n'inventât pour parvenir à ſon deſſein. L'illuſtre amant de Cornelie eût ſans doute réüſſi à laſſer ſa patience & ruiné ſes eſperances par la perte entiere de ſon armée, ſi le nombre des ſiens eût été plus grand. Mais quoiqu'il n'eût à combattre que trois hommes à la fois, comme ils ſe

ſuccedoient les uns aux autres de moment en moment, & qu'à chaque combat il perdoit ſix des ſiens contre un de ceux d'Eſſex, il reſta bientôt ſeul à défendre l'entrée du Temple. Les Gantiens s'appercevant qu'il n'étoit plus ſecondé, firent un dernier effort; & les premiers montés ſe faiſant ſoutenir par ceux qui les ſuivoient, ils forcerent enfin l'intrépide Midleſex, qui les voyant entrer en foule, ne ſongea plus qu'à mourir aux pieds de ſa Princeſſe. Dans ce funeſte deſſein il couroit ſe ranger prés d'elle, quand ſes yeux furent frappés du plus terrible des objets. Quelques Soldats inſolens irrités de la réſiſtance qu'ils venoient d'eſſuyer, n'eurent pas plûtot attachés leurs regards ſur l'incomparable Cornelie, que ſa beauté leur faiſant oublier les ordres de leur Général, au lieu d'arrêter Midleſex, ſe ſaiſirent de cette Princeſſe infortunée, & malgré ſes efforts & ſans reſpect pour cet azyle alloient en faire le théâtre de leur impudique ardeur, ſi le brave Midleſex outré

de rage & de déſeſpoir n'eût percé de part en part l'audacieux qui la tenoit déjà dans ſes bras.

Mais ce coup qui ſauvoit l'honneur de la Princeſſe, hâta la perte de ſa liberté, & fut le dernier qu'il pût porter pour la défendre. Les ennemis étant tombés ſur lui tous à la fois, le déſarmerent & le lierent, & n'ayant plus aſſez de tems pour outrager Cornelie, Eſſex étant prêt d'arriver avec le reſte de ſes troupes, ils la traiterent comme Midleſex, ainſi qu'Agenie, Ultone & les autre femmesqu'ils chargerent de chaînes, & dans cet état les préſenterent à leur Général; & comme ils croyoient Agenie mere du Prince & de la Princeſſe, ils les livrerent à Eſſex pour enfans d'Azer. Eſſex ne daigna pas jetter ſur eux les yeux, & les ayant fait mettre en lieu de ſûreté, il s'empara du Temple, pardonna à ce qui reſtoit de Sacrificateurs, y laiſſa une forte Garde, & deſcendit dans la Ville plus content d'avoir en ſa puiſſance la famille d'Azer, que de la conquête de toute le Païs.

Cette

Cette ſatisfaction mettant des bornes à ſa fureur, il arrêta le pillage en promettant aux Gantiens une autre récompenſe, remit le calme dans la Ville & fit publier que les Trinobantes pouvoient rentrer dans leurs maiſons, & reprendre leurs exercices ordinaires ſans craindre la mort ni l'eſclavage; & que dans trois jours il invitoit les peuples au Temple d'Apis, où par un Sacrifice ſolemnel il rendroit graces aux Dieux de ſa victoire, & déclareroit autentiquement les motifs de cette Guerre. Cette clémence ayant raſſûré les eſprits, la déſolation ceſſa, la crainte diminua, & ceux même qu'elle avoit fait fuir, vinrent ſe rendre au Vainqueur. Le reſte des troupes vaincûës en fit autant; & dans l'eſpace des trois jours, la tranquilité reprit ſi bien la place du trouble & de la terreur, qu'il ne parut nulles marques de diſſention.

Cependant Eſſex n'ayant pas trouvé le Prince Azer parmi les morts, & les bleſſés, dépêcha pluſieurs des Gantiens, avec deux

personnes qualifiées entre les Trinobantes, pour découvrir sa retraite, & le prendre. Tandis qu'Essex ne néglige rien pour sa vengeance, & que l'instant du sacrifice s'approche ; Agenie, Midlesex, & Cornelie, que manque de lieu, on n'avoit point séparés, passoient le tems à s'encourager à la mort. Agenie ne doutant point de celle d'Azer, auroit mille fois souhaité la sienne, sans son amour pour son fils, & son attachement pour Cornelie : Vous voyez, lui dit-elle, ma chere Princesse, qu'il est des cœurs plus barbares, encore que celui d'Azer ; & que le sort qu'on nous prépare est bien différent de celui qu'il vous avoit fait. Cornelie à qui l'horreur des maux présens, venoit d'ôter le souvenir de ceux qu'on lui avoit récités, la regardant tendrement : Que ne puis-je assouvir moi seule, lui répondit-elle, la cruauté de votre ennemi ? La mort qu'on me destine, n'auroit rien de terrible pour moi, si j'étois assûrée des jours de ceux qui me sont chers.

N'es-

N'eſperez pas, interrompit Midleſex, que je conſente jamais à la perte de l'une ou de l'autre; l'amour & la nature m'uniſſent trop fortement à toutes deux, pour ne le pas prouver, juſqu'au dernier moment de ma vie: j'attendrirai, n'en doutez point, notre cruel ennemi; & je ſçaurai ſi bien le convaincre, que je ſuis ſeul à craindre pour lui, qu'il ne tournera ſa fureur que contre moi. Heureux, ſi périſſant pour ſauver vos jours, j'emportois en mourant avec le nom de digne fils d'Azer & d'Agenie, le glorieux titre d'Epoux de la Princeſſe des Trinobantes.

Cher Midleſex, lui répondit-elle, ceſſons de nous diſputer la gloire de mourir; laiſſons aux Dieux la diſpoſition de nos vies; & puiſque nous ne les tenons que de leur bonté, ſoûmettons-nous à leurs décrets. Cependant ſoyez ſûr que Murcie eſt à vous, qu'elle vous donne ſa foi; & que ſi le ſort barbare, la prive du bonheur de vivre avec vous, il ne peut lui ravir l'honneur de vous ſuivre au

tombeau. O! mes enfans, s'écria la triſte Agenie, veüillent les Dieux ne recevoir que moi pour victime, & récompenſer vos vertus, par la plus brillante deſtinée.

C'étoit de cette ſorte, que ces illuſtres malheureux, ſe préparoient au coup qui devoit les fraper. Cependant le troiſiéme jour n'eût pas plûtôt éclairé les Trinobantes, qu'ils coururent en foule au Temple d'Apis, les Sacrificateurs en parerent les autels; & rien ne manquoit à la pompe, qui devoit accompagner cette ſanglante ſcêne, qu'Eſſex & les victimes. Ce Prince que la ſeule vengeance rendoit cruel, & qui croyoit devoir tout le ſang d'Azer, aux manes de ſa fille, impatient de le répandre, s'y rendit avec les principaux de ſon armée. Il étoit armé, comme pour combattre, le caſque en tête, & la viſiere baiſſée. Le bruit des trompettes, & des tymbales précéda ſon entrée dans le Temple, & lorſqu'il fut vis-à-vis l'autel, ayant commandé qu'on ame-

amenât l'Epouſe, & les enfans d'Azer, avec ceux de leur ſuite, qui voudroient mourir avec eux, on vit auſſi tôt paroître Agenie, Cornelie, Ultone, & Midleſex, chacun un bandeau ſur les yeux, & les mains chargées de chaînes. Les larmes baignoient le viſage d'Agenie & d'Ultone ; pour Cornelie & Midleſex, marchant d'un air aſſûré, ils ſe preſenterent à l'autel, moins en victimes, qu'en Héros. Leur jeuneſſe, leurs graces, & leur beauté firent pouſſer au peuple mille cris douloureux ; mais cette pitié irritant la fureur d'Eſſex, il fit impoſer ſilence : & comme l'uſage de ces barbares, étoit de ſacrifier les Vierges les premieres, il prit le fatal couteau, & levoit déjà le bras ſur l'innocente Cornelie ; lorſque Midleſex averti de ce qu'il alloit faire, par celui qui le conduiſoit : Arrête, s'écria-t-il, arrête général des Gantiens, & tourne ſur moi ſeul les effets de ta vengeance, ſi quelque haine particuliere t'anime contre le ſang d'Azer. Je ſuis ſon fils ; & cette

admirable Princeſſe, ne lui doit point le jour: Quel honneur peux-tu tirer d'un pareil ſacrifice? Et quel prix t'en doit-il revenir? Si tu ne ſatisfaits qu'aux ordres de ton Roi; une fille qu'il ne connoit point, peut-elle avoir merité ſa haine; & ſa mort peut-elle aſſûrer ta conquête? N'en ternis dont point la gloire, par une barbarie indigne d'un grand cœur; & puiſque je ſuis l'unique héritier des Etats d'Azer, & le ſeul fruit de ſon Hymen, n'immole que moi ſeul; & reſpecte en Cornelie, le plus parfait ouvrage de ces mêmes Dieux, à qui tu veux la ſacrifier.

Eſſex, dont le bras avoit été ſuſpendu bien moins, par les paroles de Midleſex, que par un mouvement de tendreſſe, dont il avoit été ſaiſi, en jettant ſes regards ſur Cornelie; ſurpris de la fermeté du jeune Prince, & paroiſſant l'écoûter, dans l'envie de trouver des raiſons dans ſon diſcours qui puſſent le forcer à la clémence, balançoit ſur ce qu'il devoit faire, quand Cornelie prenant la parole

parole avec une douce majesté : N'exaucez point, Seigneur, lui dit-elle, cette injuste priere, si votre cœur peut se laisser fléchir, que ce soit en faveur de Midlesex. Ma vie est inutile, la sienne est précieuse ; satisfaites votre haine par mon trépas, & votre gloire, en lui donnant la vie ; laissez à votre mémoire cet exemple de magnanimité. Mais si vous êtes résolu de l'immoler, gardez-vous de séparer deux cœurs liés des plus étroites chaînes ? Il est vrai, je ne suis point sa sœur ; mais il est mon Epoux. Essex de qui le trouble augmentoit à chaque instant, & dont le cœur naturellement tendre, se sentoit déchirer par des traits inconnus ; les regardant l'un & l'autre : Par quel enchantement, dit-il, en soupirant, de si foibles objets retiennent-ils mon bras : est-ce donc pour toi seul, O ! cruel Azer, que la vengeance est réservée ? Ne t'es-tu pas abreuvé de mon sang ? Dois-je trembler de repandre le tien ? Non, non, ajoûta-t-il avec transport, laissons aux ames lâches

ches & timides, la clémence & la pitié. A ces mots, mettant une main sur Cornelie, & tenant de l'autre le couteau : Tu vas être contente, lui dit-il ; femme de Midlesex, ou fille d'Azer, il n'importe, vous périrez tous deux : O ! Dinas : O ! mon pere, s'écria la jeune Princesse, quelle seroit ta douleur, si tu sçavois qu'Azer généreux, & tendre, étouffant ses desirs de vengeance, a conservé la malheureuse Murcie, & qu'un ennemi mille fois plus barbares que lui, la sacrifie à sa fureur.

A cette touchant exclamation, Essex laisse tomber le fer fatal ; il chancelle, & s'appuyant sur l'autel : Qu'entend-je, dit-il, à Cornelie ? Quel nom viens-tu de prononcer ? Et quels témoins peux-tu donner, que Dinas est ton pere ? D'illustres malheureux, lui répondit-elle, Azer, Agenie, Midlesex, qui m'ont sauvé la vie ; & la Trinobante Ultone, enlevée avec moi. Ultone interrompit Essex, transporté de joye, & de surprise ? O ! Murcie, ô ! ma

fille,

fille, continua-t-il en l'embraſſant, & déliant promptement ſes mains & ſon bandeau, je ſuis Dinas, je ſuis ton pere, qui croyant venger ta mort, alloit devenir parricide. Cet évenement inopiné, ayant changé le ſilence en tumulte, mille cris confus s'éleverent dans le Temple, & chacun s'empreſſant pour voir, & pour entendre Eſſex de plus près, la foule devint ſi grande, que les Gardes des autres victimes, ne purent les retenir, le peuple les faiſant avancer malgré eux, juſqu'aux pieds de l'autel. Cependant la charmante Murcie, à qui les careſſes de Dinas faiſoient ſentir le pouvoir du ſang, & la force de la nature, les lui rendoit, avec des graces ſi touchantes, qu'il ne put retenir ſes larmes. Il demanda Ultone, & cette Dame s'étant avancée, en s'entendant nommer, il la reconnut, avant même qu'on lui eût ôté le voile, qui lui cachoit les yeux. Alors ôtant ſon caſque, & faiſant voir aux Trinobantes ce viſage majeſtueux, que ſeize années de peine & d'inquiétude,

tude, n'avoient rendu que plus vénérable ; on l'entendit crier par tout le temple, c'eſt Dinas, c'eſt le Prince des Trinobantes.

Oüi peuple, oüi Guerriers, reprit ce Prince à haute voix, vous voyez ſous le nom d'Eſſex, ce Dinas, qui conjointement avec Azer, vous a donné ſi long-tems des loix. Abuſé par de faux récits, j'ai crû Murcie expirée, ſous les coups de mon ennemi ; j'ai voulu m'en venger, reprendre mes Etats, & percer le cœur d'Azer du même trait, dont il avoit bleſſé le mien. Mais hélas ! qu'allois-je faire, Cornelie eſt ma fille, & j'allois devenir ſon boureau, croyant être ſon vengeur. Les larmes interrompirent ſon diſcours, & ne pouvant plus s'exprimer, que par des ſanglots, il embraſſoit Murcie avec des tranſports de tendreſſe, qui prouvoient aiſément combien il déteſtoit le crime qu'il avoit penſé commettre. La jeune Princeſſe, à qui la joye de retrouver Dinas, n'arrachoit pas la crainte de perdre Milleſex, profitant

de

de cet heureux instant, & se démêlant des bras de son pere, pour se jetter à ses pieds: Achevez, Seigneur, lui dit-elle, achevez de nous montrer Dinas; voyez Murcie à vos genoux vous conjurer de lui donner la mort, ou de vous laisser fléchir, en faveur de Midlesex, & d'Agenie. Je dois la vie à la généreuse pitié de la mere, je dois l'honneur à la valeur du fils; leur trépas, sera-t-il, la récompense de leurs bienfaits? Non, Seigneur, si je ne puis arracher de votre ame une trop injuste haine, contente d'avoir un moment joüi de votre vûë, ce fer ajoûta-t-elle, en prenant le couteau sur l'autel, que la nature vous empêche de plonger dans mon sein, y sera conduit de ma propre main. O Murcie! interrompit Dinas, en lui retenant les bras, juge mieux de celui qui t'a donné le jour; & si de secrets mouvemens, ne parlent pas encore pour lui dans le fond de ton cœur, reconnois-le du moins à la vertu qui regne dans le sien. A ces mots, quittant l'autel,

tel, & s'avançant vers Agenie & Midlesex: Jeune Heros, & vous, grande Princesse, dit-il, en les faisant mettre en liberté, étouffons nos discordes; Que Murcie soit le nœud de la paix; je confirme son choix, & vous rends vos Etats: Heureux si je pouvois aussi vous rendre Azer, & terminer nos différends dans nos embrassemens.

Agenie & Midlesex, n'eurent pas le tems de répondre, un bruit mêlé de larmes, & de cris, dans lesquels le nom d'Azer se fit entendre, les empêcha, & fit tourner tous les yeux, sur ce qui les causoit. Ils en furent bien-tôt instruits; la foule s'ouvrit & laissa voir Azer, conduite par ceux que Dinas avoit employés à sa recherche. Il étoit sans armes; mais il paroissoit avoir été traité avec respect. Deux Seigneurs, Sujets de Dinas, l'aidoient à marcher, à cause de sa blessure. Le généreux pere de Murcie, l'eût à peine apperçu, que s'avançant promptement au-devant de ses pas: Vaillant Azer, lui dit-il, en lui tendant

dant la main, oublions pour jamais les désordres, où la haine, & la vengeance nous ont entraînés, qu'une sainte alliance en efface le souvenir; suivons le sage exemple de nos enfans, imitons leurs vertus, cessons d'être ennemis; & lorsque je ne vois plus en vous que le bienfaicteur de ma fille, ne me refusez pas la gloire d'être pere de Midlesex. Ce discours, & la présence de Dinas, surprirent de telle sorte Azer, qu'il sembloit n'avoir pas assez d'yeux pour l'examiner: enfin rompant le silence: Quoi; dit-il, c'est Dinas que je vois? C'est Dinas, qui demande la paix? N'en doutez point, Seigneur; dit alors Agenie, en embrassant ses genoux. Ce Prince aussi généreux qu'Azer, a respecté nos jours; & la tendre amitié succede dans son cœur à la plus forte haine. C'en est trop, juste Ciel! s'écria l'Epoux d'Agenie, je voudrois envain m'opposer à tes décrets, & je sens tout le prix de tes graces. Grand Prince, continua-

nua-t-il, en embraſſant Dinas, ſi ta valeur, t'a rendu maître des Etats & de la vie d'Azer, ta magnanimité te ſoûmet encore mieux ſon cœur.

Ce peu de paroles accompagnées des plus touchantes marques d'une ſincere réconciliation, firent retentir le Temple des noms d'Azer & de Dinas. Midleſex & Murcie, pénétrés de joye & de tendreſſe, embraſſoient alternativement les genoux des deux Guerriers Agenie rendoit graces aux Dieux; Ultone ne pouvoit s'arracher des pieds de Dinas; & jamais évenement ne fût célébré avec plus de tranſports & d'allegreſſe, des grands, des Guerriers, & du peuple. Les Princes cependant ayant impoſé ſilence, s'approcherent enſemble de l'Autel, pouſſés par les mêmes mouvemens de généroſité; ils ſe jurerent une éternelle amitié, & pour la rendre plus ſolemnelle, & ne pas retarder la félicité de leurs enfans; ils voulurent que le Temple, qui devoit

devoit être le théâtre de leur mort, devint celui de leur bonheur, & que les nœuds de l'Hyminée cimentâſſent ceux de l'Amour. La pompe de cette cérémonie, ne pouvant être plus digne de ces illuſtres Epoux, par le nombre des Seigneurs, & l'affluance du peuple, qui s'y trouvoit alors.

Azer & Dinas rétablirent bientôt par leurs concorde, les maux que leurs diſſentions avoient cauſés dans le païs des Trinobantes. Dinas renvoya les Gantiens, dans le leur, avec des récompenſes proportionnées aux ſervices qu'il en avoit reçus, & fit partir des Ambaſſadeurs, pour inſtruire leur Monarque de cet heureux évenement, & le remercier d'y avoir contribué. Depuis ce moment fortunés, Azer & Dinas vêcurent dans une parfaite intelligence. L'amour de Murcie & de Midleſex, dura autant que leurs vies, & ce tendre & fidele Epoux, voulant laiſſer à la poſtérite des marques élatantes de la vérité

de

de cette charmant hiſtoire, fit bâtir deux ſuperbes Villes, l'une du nom de Midleſex, & l'autre d'Eſſex, qui ſont aujour d'hui deux Comtés, des plus conſidérables de l'Angleterre.

F I N.

IL NE FAUT PAS JUGER SUR LES APPARENCES.

XLIX. NOUVELLES.

DAns la derniere guerre de Louïs XIV, une jeune & riche Veuve de Flandres nommée Mélite, habitoit un Château qu'elle avoit près d'Oudenarde. Comme elle joignoit à de grands biens une beauté parfaite & mille rares qualités, elle ne fut pas plûtôt libre de faire un choix, qu'elle se vit entourée d'une foule de prétendans, qui cherchans à l'emporter les uns sur les autres, s'empressèrent à la faire décider en leur faveur. Mélite

n'avoit que vingt-deux ans ; ſes parens l'avoient mariée dans un âge où la ſeule obéïſſance guide les pas des perſonnes de ſon ſexe ; ainſi le cœur ni la raiſon n'avoient eu de part à l'alliance, qu'elle avoit contractée, cependant elle avoit vêcu près de dix ans avec un époux ſexagenaire d'une maniere à prouver qu'elle avoit autant de vertu que de beauté.

La ſageſſe de ſa conduite ne ſe démentit point à ſa mort ; & quoiqu'elle ne fut pas dans l'intention de reſter veuve, elle ſe ménagea de façon à ne donner aucun atteinte à ſa réputation dans un état de liberté mille fois plus dangereux que celui de fille ; & ſe trouvant maîtreſſe abſoluë d'elle-même, ſans parens, ſans époux & ſans enfans, & dans la néceſſité de ſoûtenir ſon rang & ſa qualité, elle prit le parti de ſe faire une ſocieté d'amies, dont la vertu pût répondre de la ſienne, en attendant qu'elle eût trouvé dans le nombre de ſes amans un époux digne d'elle. Le tems de ſon deuïl s'écou-

s'écoula de cette sorte, & la tranquillité de la vie qu'elle menoit, accompagnée de toutes les aisances qui peuvent la rendre agréable, commençoit à lui faire désirer de n'en jamais changer, lorsque l'amour vint troubler le repos dont elle jouissoit, & mettre obstacle à ses resolutions.

Les premiers mois de son deuil ne furent pas plûtôt passés, qu'étant obligée de recevoir & de rendre des visites, sa maison devint le rendez-vous de ce que le pays avoit de meilleur. Alors sa beauté, ses graces & les charmes de son esprit paroissant dans tout leur éclat, elle fit autant de conquêtes qu'elle jetta de regards. Entre ceux qui marquoient, près d'elle leur empressement deux gentilhommes du pays parurent être les plus attachés; l'un en faisant éclater son amour, & l'autre en le cachant sous les noms d'estime, de respect & de considération. L'amant déclaré s'appelloit du Lac âgé de quarante ans, l'autre n'en avoit que vingt-sept & se nommoit Aymond.

mond. Du Lac étoit fort riche, assez bien fait de sa personne, ayant beaucoup d'esprit & sçachant le faire paroître en homme chez qui l'amour propre l'emportoit sur toutes ehoses; mais il cachoit sous ces apparentes qualités un temperament violent, un esprit fourbe, une ame cruelle & capable des plus noires résolutions, quand il s'agissoit de se satisfaire.

Aymond étoit en homme ce que Mélite étoit en femme; cependant ignorant lui seul les charmes dont la nature l'avoit orné, il ne les faisoit éclater que parce qu'il lui étoit impossible de n'être pas aimable : il étoit sçavant & spirituel, & faisoit ensorte de ne le pas paroître plus qu'un autre; il avoit l'ame noble & bienfaisante, le cœur tendre & délicat. Quelques affaires particulieres, dont il étoit sorti avec honneur avoient décidé de sa valeur, & le faisoient passer pour brave avec justice; mais la fortune aveugle n'avoit pas accompagné tant de mérite, & si la noblesse de son sang ne l'eût rendu

du recommandable, la médiocrité de son bien l'eût sans doute laissé dans l'oubli malgré toutes ses belles qualités: mais comme on ne pouvoit ignorer qu'il étoit d'une des plus grandes Familles du pays, tout le monde le voyoit, l'estimoit & le plaignoit.

Aymond & du Lac, tels que je viens de les peindre, ne purent se défendre des touchans attraits de Mélite. Du Lac rempli de bonne opinion sur lui-même & se flattant d'être écouté si-tôt qu'il parleroit, ne mit nul intervale entre la naissance & la déclaration de son amour. Aymond au contraire timide & respectueux déguisa le sien, & malgré son ardeur sçut la restraindre dans des bornes si étroites, que Mélite elle-même ne s'apperçut point de sa conquête, & ne vit en lui qu'un ami solide, attentif, & toûjours prêt à ses ordres sans affectation & sans intérêt. Cette belle femme en eut souvent des preuves dans une affaire de discution où la famille d'Aymond étoit contre elle &

qu'il termina si fort à son avantage qu'elle ne put douter de la noblesse de ses sentimens.

Ce tendre Amant qui ne cachoit sa flâme, que parce qu'il ne se croyoit pas digne de l'objet, qui l'avoit allumée, & qui craignoit que son manque de fortune ne fit passer son amour pour un motif d'ambition, s'imaginant qu'une femme aussi riche que Mélite ne prendroit d'engagement, qu'autant qu'elle trouveroit un parti considérable, vit avec la derniere douleur la recherche de du Lac. Mais aussi discret dans son désespoir que dans sa tendresse, il le renferma dans son cœur, & ne s'attacha qu'à s'emparer de celui de Mélite, sous le titre de véritable & de sincere ami, espérant la faire balancer entre son rival & lui, lorsqu'elle voudroit comparer les douceurs de la liberté dont elle joüissoit, à la gêne perpetuelle d'un hymen formé sans amour, étant très-assuré qu'elle n'en avoit point pour du Lac, & que la raison seule pouroit le lui faire choisir,

choſir, par l'opulence que ce mariage lui procureroit. Cette idée étoit d'autant plus vrayſemblable, que cette belle veuve lui parloit ſouvent en confidence ſur ce principe. Une perſonne de mon âge, lui diſoit elle, élevée dans le monde & qui veut paroître, ne peut conſerver l'état de veuve ſans riſquer ſa réputation. Sans être coquette j'aime la ſoiété ; je ne ſuis point ennemie des innocens plaiſirs qu'elle procure, & je trouve une extrême ſatisfaction à pouvoir en donner à mes amis : avec de telles inclinations le veuvage eſt une ſituation bien délicate, & je crois qu'un époux eſt le ſeul moyen de me mettre à l'abri des diſcours. D'un autre côté je crains de m'engager avec un homme dont l'humeur ne s'accorde pas avec la mienne, & qui voudroit me contraindre dans les habitudes que je me ſuis faites.

Si vous preniez un époux lui répondoit Aymon, que l'amour eût engagé ſous vos loix, avant l'hyménée, & pour lequel votre cœur

eût décidé, vous n'auriez pas lieu de craindre son humeur ou ses caprices. Sûr de votre fidelité, comme vous le seriez de la sienne, vos amis seroient les siens, vos plaisirs feroient les agrémens de sa vie, & vos volontés lui serviroient de loy. Je l'avouë repliquoit-elle; mais où trouver un époux de la sorte? Je ne suis point insensible, & quoique je n'aye jamais aimé, je sens parfaitement que c'est bien moins par sagesse que faute d'un objet tel que vous venez de le représenter; le Ciel ne fera pas naître un homme exprés pour moy; il faut que je me contente de ceux qu'il a déja formés. Ainsi ne pouvant satisfaire mon cœur, je ne dois songer qu'à me laisser guider à la raison qui me fait voir, qu'un homme revenu de la bagatelle, d'un esprit sensé, de bonnes mœurs, & de qui les biens & la qualité seront assortissans à ce que je possede, me convient beaucoup mieux qu'un autre: & comme j'ay le tems de choisir n'ayant point d'amour, je ferai mes efforts

pour

pour n'être point trompée dans mes espérances.

C'étoit de la sorte que la belle Mélite découvroit une partie de ses pensées, croyant ne parler qu'à un ami, Aymond ne prenant jamais d'autre titre dans les soins qu'il lui rendoit, & dans les attentions qu'il avoit pour tout ce qui la touchoit. Cette aimable femme cependant n'étoit pas aveugle sur le mérite de ce Cavalier; elle en connoissoit tout le prix, & trouvoit en lui ce qu'elle souhaitoit dans l'époux qu'elle vouloit avoir. Mais Aymond s'étoit acquis si parfaitement la réputation de Philosophe, & son peu de fortune le faisoit croire si fort éloigné d'aucun engagement, que n'imaginant pas qu'il fût susceptible de passion, ni de pouvoir se l'attacher par des nœuds plus forts que ceux de l'amitié, elle avoit été charmée de l'avoir pour ami. Mais qu'une femme, qui veut être sage, doit être en garde sur elle-même, quand il s'agit des sentimens du cœur! L'amour est une Protée qui

prend toutes sortes de figures pour en triompher ; comme il sçait que son nom allarme la vertu, & que cependant les ames vertueuses sont presque toûjours les plus sensibles ; que la tendresse est leur partage, & que leur delicatesse ne sert souvent qu'à les mieux faire tomber dans ses piéges, il emprunte près d'elles les traits de la simple amitié ; & lorsqu'il les a familiarisé avec les termes d'estime, de considération & de sincere attachement, il y joint bientôt de plus fortes expressions, & par gradations se traçant un chemin jusqu'au cœur, il l'accoûtume si bien à la tendresse, que cette liaison, qui n'a commencée que par l'amitié, devient enfin la plus vive de toutes les passions.

Mélite en fit la triste épreuve: elle vouloit un époux & craignoit les amans ; un ami en qui elle pouvoit avoir une extrême confiance, & dont les conseils lui sembloient nécessaires, lui paroissoit sans conséquence. Une honnête femme, disoit-elle, ne doit connoître que l'amitié ;

mitié ; le cœur n'eſt point fait pour haïr, mais il ne doit rien aimer d'amour. L'amitié eſt le plus noble des mouvemens de l'ame, parce qu'elle eſt exempte des foibleſſes des autres ; elle ignore le trouble, l'inquiétude & les tourmens de l'amour ; la crainte, la jalouſie & l'infidélité ne ſuivent jamais ſes pas, l'amour n'aime que pour lui-même, & l'amitié n'a point d'autre objet que celui qu'elle aime.

Mais en parlant ainſi, Mélite ne ſongeoit pas qu'elle avoit de l'amitié pour le plus aimable des hommes, & qu'elle avoit choiſi pour aimer avec innocence l'objet le plus capable de la lui faire perdre. En effet, à force de dire à une de ſes amies, qui ne la quittoit jamais qu'Aymond, étoit un honnête homme, qu'il avoit de l'eſprit, & que les qualités de ſon cœur étoient auſſi rares qu'eſtimables, elle en vint à celles de ſa perſonne. Il joint à cela, lui diſoit-elle, un air qui prévient en ſa faveur ; ſa taille eſt admirable ; ſa phiſionomie eſt des plus belle ; ſes regards

ſont touchans, & rien ne peut réſiſter aux charmes de ſon éloquence. Ce portrait n'étoit point flatté; mais elle le répétoit ſi ſouvent à cette amie, qu'elle ne put s'empêcher de lui répondre un jour que les agrémens de l'extérieur devoient être indifférens à l'amitié; que le plaiſir des yeux & des oreilles étoit un des attributs de l'amour; & que l'honneur, la prudence & la probité étoient les ſeules vertus qu'on pouvoit deſirer à un ami, ſans s'embarraſſer ni même remarquer s'il étoit bien ou mal fait, ou jeune ou vieux. Ce diſcours prononcé avec un ris malin déconcerta Mélite, elle rougit ſans ſçavoir pourquoi, & fut quelques momens ſans parler: mais s'étant remiſe: Vous êtes d'une étrange humeur, ma chere Ophiſe, lui dit elle, (c'étoit le nom de cette amie) ſi vous voulez que l'amitié ſoit aveugle, & qu'elle ne rende pas juſtice à qui la mérite, cependant ce n'eſt que d'elle qu'on en peut attendre. Comme elle eſt ſans prévention, elle eſt ſans flatterie; elle ne

voit

voit jamais les objets que tels qu'ils sont ; les défauts & les qualités lui sont également connus, & l'on ne peut appeller de ses décisions.

C'est de quoy je ne conviens pas, repartit Ophise en soûriant ; & pour vous prouver que l'amitié se prévient aussi bien que l'amour en faveur de l'objet aimé, vous n'avez qu'à comparer les belles qualités d'Aymond avec celles de du Lac, & vous verrez que malgré tout le mérite du dernier, le premier l'emportera dans votre cœur. Cependant du Lac est bien fait, il a de l'esprit, les manieres nobles, & vous est encore plus attaché qu'Aymond, puisqu'il vous adore, & qu'Aymond ne paroît seulement pas vous trouver plus belle qu'une autre. Hé bien, interrompit Mélite plus troublée qu'auparavant, que concluez-vous de-là ? Je conclus, repartit Ophise avec vivacité, qu'une amitié qui s'occupe des charmes d'un homme de vingt-sept ans, qui s'attache aux graces de sa personne, aux douceurs de son langage, & qui connoît jusqu'au

mouvement de ſes yeux, n'eſt autre choſe qu'un amour déguiſé. Quoy, s'écria Mélite, vous me ſoupçonnez d'avoir de l'amour pour Aymon ? Oüi, ma chere Mélite, lui répondit-elle, vous l'aimez : c'eſt trop long tems vous abuſer vous-même, & je voudrois pour votre repos être auſſi perſuadée des ſentimens d'Aymond, que je le ſuis de ceux de votre cœur. Mélite ne pût répondre, la verité du diſcours d'Ophiſe la frappa, & s'examinant en ſecret elle connut avec la derniere douleur qu'elle étoit une des plus tendres eſclaves de l'Amour. Etonnée de s'être ſi cruellement trompée, elle demanda à ſon amie par quelle fatalité elle s'étoit apperçûë plûtôt qu'elle du trouble de ſon amie.

Rien n'eſt plus facile à concevoir, lui répliqua-t-elle : comme je n'ay pour vous que de l'amitié, j'ay vû ce que le bandeau de l'Amour vous empêche de voir ; contente de votre vertu & vous repoſant ſur elle de toutes vos actions, vous avez donné un libre cours à

des

des ſentimens qui ne vous ont paru innocens, que parce que vous vouliez qu'ils le fuſſent, & donnant toûjours le nom d'amitié aux plus tendres mouvemens de l'amour, vous n'avez crû agir qu'en amie, lorſque vous agiſſiez en amante; la véritable amitié n'eſt que ce que nous ſentons l'une pour l'autre: mais ce que vous ſentez pour Aymond, c'eſt de l'amour. Lorſque nous nous quittons vous & moy, l'eſpoir de nous revoir nous conſole de notre abſence, nous en paroiſſons ni plus triſtes ni moins attachées à nos affaires; il n'en eſt pas de même de vous avec Aymond, ma chere Mélite, continua-t-elle, il ne s'offre jamais à vos regards que les vôtres ne brillent d'un feu nouveau. La joye paroît dans vos moindres actions, vous avez toûjours quelque trait obligeant à lui lancer; s'il ſort, vous lui demandez avec empreſſement s'il reviendra bien tôt, & quand vous êtes obligée de vous en ſéparer, toute votre vivacité vous abandonne, votre enjouement diſparoît,

vous

vous êtes inquiête, réveuſe, incapable de rien faire, à peine même avez-vous la force de parler; & comme vous n'avez pour aucun de vos amis ce trouble, ces agitations & ces empreſſemens, il n'eſt pas ſurprenant que j'aye jugé que vous aimiez Aymond plus que tous vos amis, & que ce degré de tendreſſe dont vous le favoriſez à notre préjudice, eſt un amour des plus parfaits.

Ma chere Ophiſe, lui dit alors Mélite en l'embraſſant, ſi l'amour s'eſt déguiſé dans mon cœur, il n'en a pas dumoins changé le caractere; & plus ſincere que lui, je vous avouë en rougiſſant, que tout ce que vous venez de dire n'eſt que trop vrai pour mon repos. Mais puiſque ſans le vouloir je ſuis tombée dans un déſordre que je croyois éviter toute ma vie, il faut promptement m'en punir en banniſſant Aymond, ne le revoir jamais, & choiſir du Lac pour époux. Ne précipités rien, interrompit Ophiſe, du Lac n'eſt pas le ſeul que vous ayez charmé ni qui ſoit digne

de

de votre main, & puiſque Aymond vous a ſçu plaire ſoyez certaine de ſon éloignement pour l'Hymen, avant que de vous déterminer. L'amour peut s'être déguiſé dans ſon cœur, comme dans le vôtre; & ſi je ſuis convaincuë qu'une Femme ne peut aimer un aimable Homme d'une ſimple amitié, je le ſuis encore plus qu'un Cavalier libre de ſa perſonne, plein d'eſprit & de diſcernement ne peut être long-tems ami d'une belle Femme ſans devenir ſon Amant. Non non, reprit Mélite en ſoupirant, Aymond n'eſt point amoureux de moi, & je ne veux point attendre qu'il le devienne; je ſuis aſſez confuſe de ma foibleſſe ſans l'augmenter encore par une eſpérance auſſi vaine: de plus, ma chere Ophiſe je ne puis vous diſſimuler que je mourrois de honte ſi l'on pouvoit m'accuſer dans le monde d'avoir fait la fortune d'un homme, qui ne m'auroit épouſée que par ambition. Si ſon amour eût prévenu le mien & qu'il m'eût rendu des ſoins comme du Lac, il ne paroîtroit

troit pas surprenant que son mérite lui fît avoir la préférence sur ses Rivaux, & que je me declarasse pour lui malgré son peu de richesse ; mais comme on est persuadé qu'il ne m'aime point, on ne pourroit douter de ma folie si je le choisissois pour Epoux, & l'on donneroit des noms à ma tendresse, qui me feroient rougir mille fois le jour.

Ophise voulut envain lui faire changer de sentiment. Outrée contre elle-même de s'être laissée surprendre à l'amour pour un homme à qui elle croyoit n'en voir point inspiré, elle resolut de s'en punir en le bannissant de sa présence, & de prendre au plûtôt un engagement qui la contraignît à n'avoir qu'un Epoux pour objet. Mais craignant de faire connoître le trouble de son cœur par une conduite si différente de la premiere, elle s'y prit par gradation avec Aymond à qui elle ne fit plus cet accueil vif & tendre, qui marquoit si bien le plaisir qu'elle avoit à le voir ; ensuite cessant insensiblement

ment de le charger de ſes affaires & de lui confier ſes penſées, elle parvint juſqu'au point de le traiter avec toutes les apparences de la plus froide indifférence. Aymond, qui s'étoit accoûtumé aux innocens témoignages de ſon amitié, dans leſquels il trouvoit une eſpece de conſolation à la gêne qu'il s'étoit impoſée, ne put être inſenſible à ce changement ; & voyant qu'elle paroiſſoit avoir tourné toute ſon eſtime du côté de du Lac, il crut qu'elle s'étoit déterminée en ſa faveur. Cette penſée mit le comble à ſa douleur ; & malgré ſes ſoins & ſa prudence, il lui fut impoſſible d'empêcher qu'on ne s'apperçût de la triſteſſe, qui ſe répandit bien-tôt dans ſes yeux, & ſur toute ſa perſonne.

Mélite, cependant n'étoit pas moins à plaindre que lui : il ſembloit que la connoiſſance qu'on lui avoit donnée de ſes veritables ſentimens pour ce Cavalier, n'avoit fait qu'augmenter ſa tendreſſe ; & l'effort qu'elle ſe faiſoit pour la cacher & pour la détruire, la rendoit d'une

d'une humeur si différente de celle qui lui étoit naturelle, que ses amies mêmes avoient quelque peine à la suporter, & ce qu'il y avoit de plus étonnant, c'est que tandis que chacun s'appercevoit du changement de Mélite & d'Aymond, ils ne s'en appercevoient pas eux-mêmes & ne s'en attribuoient point la cause, ne se croyant aimez ni l'un ni l'autre.

Mais du Lac, à qui les traits de la plus fine dissimulation ne pouvoient échapper, lui étant trop connus pour s'y méprendre, attentif aux moindres actions de Mélite & d'Aymond, demêla bien tôt les secrets mouvemens qui les faisoient agir, & rédoutant entre-eux en éclaircissement qui pouvoit ruiner ses esperances, il forma le dessein d'y mettre un si puissant obstacle qu'ils ne puissent jamais se voir ni se parler. Les choses étoient dans cette situation lors qu'Aymond cherchant à se dissiper, fut passer quelques tems à la Maison d'un de ses amis à une distance assez éloignée d'Oudenarde. Son ab-

abſence laiſſant un champ libre à du Lac, il ne quittoit preſque plus Mélite ; mais cette belle femme ennuyée de ſon aſſiduité, & voulant s'en débarraſſer, dumoins pour quelques jours, ſe reſolut de faire le tour de ſes Terres, auſquelles ſa préſence étoit néceſſaire. Pour cet effet elle monta un matin dans une chaiſe de campagne, n'étant accompagnée que d'Ophiſe, & d'un Valet qui ménoit la chaiſe, & prit le chemin d'une de ſes Fermes, dans laquelle elle ſçavoit qu'elle trouveroit aſſez de Domeſtiques pour la ſervir. Mais elle étoit à peine à une demie lieuë de ſon Château, qu'elle fut attaquée par quatre Cavaliers maſqués, qui tuérent d'abord le cocher, & la tirerent enſuite de la chaiſe malgré ſes cris & ceux d'Ophiſe, à laquelle ils ne firent point d'autre violence que celle d'arracher Mélite de ſes bras, pour la mettre ſur un Cheval de main qu'ils avoient à ce deſſein. La reſiſtance de deux femmes naturellement timides & preſque mortes de frayeur ; étoit trop peu de choſes

choſes pour les en empêcher ; ainſi n'y trouvant point d'oppoſition, ils prenoient déjà la route de Courtray, lorſque trois autres Cavaliers paroiſſant accourir aux cris qu'ils avoient entendus, leurs barrerent le paſſage, & firent main baſſe ſur les raviſſeurs, qui loin de ſe défendre, abandonnerent leur proye ; & fuyant à bride abattuë, diſparurent en un inſtant, laiſſant Mélite auſſi ſurpriſe du ſecours que de l'enlevement, en reconnoiſſant du Lac pour ſon libérateur.

En effet c'étoit lui même & deux de ſes amis. Cet homme qui ſçavoit profiter de tout, lui dit qu'ayant fait une partie de chaſſe avec quelques Gentilshommes du païs, ils avoient été attirés en cet endroit par les cris qu'elle faiſoit, qu'ils étoient accourus ſans avoir reconnu ſa voix, & ſans prévoir qu'ils alloient délivrer une perſonne qui lui étoit ſi chere : Quoique Mélite eût un regret mortel d'avoir une pareille obligation à un homme qu'elle n'aimoit point, elle ne laiſſa pas de lui en marquer une vive re-

con-

connoiſſance : Ophiſe en fit de-même ; & du Lac les ayant remiſes dans leur chaiſe, quitta ſon Cheval, & montant ſur le ſiége les reconduiſit au Château avec ſes deux amis, qui menoient en main le cheval des raviſſeurs, & celui de du Lac. En arrivant chez Mélite comme elle témoignoit une inquiétude extreme ſur ſon enlevement, ne pouvant s'imaginer d'où partoit une ſemblable violence, un des Cavaliers ayant examiné le Cheval, ſur lequel les inconnus avoit mis Mélite, il le reconnut pour celui d'Aymond, ce qui lui fut d'autant plus facile qu'il ne le tenoit que de lui, le lui ayant vendu long tems avant ſon départ.

Cette découverte perça le cœur de Mélite, du trait le plus cruel ; & du Lac appuyant encore le rapport de ſon ami, par toutes les invectives capables de l'irriter, elle ſentit en ce moment tout ce que le depit & la colere peuvent inſpirer de plus terrible. Cependant cherchant à detruire les ſoupçons de du Lac : Quelle raiſon, lui dit-elle

dit-elle Aymond, pourroit-il avoir pour m'outrager de la ſorte? Elle n'eſt pas difficile à trouver, reprit promptement du Lac, Aymond eſt ambitieux & pauvre, & jugeant bien que vous ne jetteriez pas les yeux ſur lui, préferablement à des gens d'auſſi bonne maiſon & beaucoup plus riches, il a crû devoir obtenir par la force, qu'il ne pouvoit eſperer d'une autre maniere; mais votre gloire demande une vengeance authentique d'un pareil attentât, puiſque ſi vous le paſſiez ſous ſilence, non ſeulement, vous ne ſeriez pas en ſûreté, mais vous donneriez encore lieu de croire que vous auriez été de concert avec lui.

La hardieſſe de ce diſcours déplut à Mélite; mais véritablement irritée contre Aymond, & craignant de donner atteinte à ſa réputation, ayant trop de témoins de cette avanture pour l'enſevelir dans le ſilence, elle conſentit à faire ſa plainte, à condition qu'on lui prouveroit dans les formes que le cheval étoit à lui. Du Lac & ſon ami étoient trop ſûrs du fait pour balan-

balancer ; plusieurs personnes de la connoissance d'Aymond protestèrent qu'il en étoit le maître, & le hazard ayant voulu qu'un ami même de Mélite eût été présent lorsqu'il en avoit l'achat, il l'en assûra si positivement, que ne pouvant plus reculer, elle se vit contrainte à le poursuivre criminellement.

Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes dans le sein d'Ophise, qui malgré toute sa pénétration ne comprenoit rien à cette affaire. Que je suis malheureuse, lui disoit Mélite, Aymond dont le mérite apparant m'avoit inspiré des sentimens que je n'avois jamais eû pour personne ; est celui qui m'outrage, & c'est à du Lac que je ne puis aimer que je dois le soin de ma gloire. Qui l'auroit dit, ma chere Ophise, que l'un fût capable d'une telle trahison, & que l'autre m'en auroit garantie ? Mon étonnement égale le vôtre lui répondoit son amie, cependant je ne sçai si vous n'allez pas trop vîte, & si vous ne devriez pas mieux approfondir une chose

de cette importance. Et que puis-je voir de plus, reprenoit Mélite ? il n'eſt que trop certain que le cheval ſur lequel on m'enlevoit appartient à Aymond & je me rappelle pluſieurs de ſes actions qui me prouvent encore ſon crime; depuis quelques tems il ne me parloit plus qu'en changeant de couleur, il étoit ſombre & rêveur ; toutes ſes actions ſembloient marquer qu'il projetoit quelque deſſein, & ſon abſence même eſt une preuve contre lui. C'étoit ainſi que Mélite jugeant ſur les apparences condamnoit l'homme du monde le moins capable d'une telle entrepriſe, & qui lui paroiſſoit d'autant plus criminel, qu'elle s'imaginoit, que le ſeul déſir de s'enrichir étoit le motif qui le faiſoit agir ; qu'il avoit voulu lui faire un affront, qui l'obligeât à reparer ſa gloire en l'épouſant, & par ce moyen ſe rendre maître de ſa perſonne & de ſes biens.

Une pareille conduite avoit quelque choſe de ſi bas & de ſi lâche, elle dénoitoit une ame ſi vicieuſe, que

que cette belle femme étoit encore plus animée contre elle-même de ne pouvoir haïr Aymond, qu'elle ne l'étoit de l'offence qu'elle croyoit en avoir reçûe. Pour du Lac, il n'avoit point d'autre penſée que celle de perdre ce Cavalier Jaloux de ſon mérite & de l'eſtime générale qu'il s'étoit acquiſe, il avoit eû de tous tems une haine mortelle pour lui : ſes aſſiduités auprès de Mélite, ſes reſpects, & ſes attentions lui avoient été ſuſpects, & la tendre amitié que l'aimable veuve lui avoit témoignée, ayant augmenté ſes ſoupçons, ils les avoit ſi bien examinés qu'il avoit pénétré le ſecret de leurs cœurs ; mais ne leur rendant pas la juſtice, qui leur étoit duë, il s'étoit figuré qu'ils étoient d'intelligence, & qu'ils cachoient de concert l'amour le plus vif ſous le dehors d'une eſtime ordinaire, & cette idée s'étoit ſi fortement imprimée dans ſon eſprit, que depuis ce moment il ne s'étoit occupé qu'à chercher une occaſion favorable de perdre un rival ſi dangereux.

La plainte de Mélite contre ce prétendu raviſſeur ne fut pas plûtôt ſignée, que du Lac prenant ſon fait & cauſe, pouſuivit la choſe avec tant de vigeur qu'il obtint un decret pour faire arrêter Aymond. L'avanture & les pourſuites étant devenuës publiques, un ami de ce Cavalier craignant qu'on ne fût le prendre, lui dépêcha un homme avec une lettre, qui ſans aucun détail lui marquoit de fuïr qu'il n'y avoit nulle ſûrete pour lui dans le païs, que ſes ennemis avoient obtenu un decret contre ſa perſonne, & que s'il paroiſſoit ſa tête courroit de grands riſques. Aymond reçût & lût cette lettre en préſence de ce Gentilhomme, qui l'avoit emmené à ſa Maiſon de Campagne; ſon étonnement fut inconcevable: ce qu'on lui mandoit lui parut une énigme, & ne la pouvant deviner, il dit à ſon ami qu'il y avoit là dedans du quiproquo, qu'il vouloit s'en éclaircir, & qu'il le prioit de permettre qu'il partît pour Oudenarde afin de prouver une mépriſe ſi contraire à ſa réputation

Mais

Mais Dorante, c'étoit le nom de son ami, lui répondit avec fermeté qu'il ne le souffriroit jamais; que de tels éclaircissemens se feroient aussi bien de loing que de près; qu'il ne doutoit point de son innocence; mais que cela ne suffisoit pas pour sa sûreté; qu'un décret ne se purgeoit pas en un jour, & que le moins qui lui pût arriver seroit de languir long-tems en prison avant que d'avoir prouvé qu'on s'étoit mépris; qu'il ne s'opposoit point a son départ, mais non pas pour Oudenarde; qu'il lui conseilloit de passer à Tournay où les François étoit en garnison, qu'il l'y conduiroit lui même, ne le quitteroit point qu'il ne leût vû entrer dans la ville. Aymond fit plusieurs difficultés à cette proposition en protestant toûjours de son innocence, & qu'il n'avoit aucune affaire qui pût lui donner lieu de craindre pour sa tête; mais Dorante persuadé par mille exemples, que coupable ou non on parle le même langage, & qui d'ailleurs aimoit Aymond d'une tendresse fra-

ternelle, ne se rendit point à ses raisons, & le pressa si fortement d'éviter le peril, & de lui laisser le soin de sa justification, qu'il le détermina à suivre son avis, & dès la même nuit l'ayant fait monter à cheval il l'accompagna avec tous ses gens bien armés jusqu' aux portes de Tournay : & comme il sçavoit sa situation, & qu'il ne doutoit pas qu'on ne saisit le peu de bien qu'il avoit, ne s'en sépara qu'après l'avoir contraint d'accepter une Lettre de Change de milles pistoles sur le plus riche Banquier de Paris, avec lequel il étoit en grande correspondance. Le malheureux Aymond pénétré de reconnoissance, l'embrassa mille fois en l'assûrant qu'il étoit moins touché du mulheur qui le poursuivoit, que des généreuses marques de son amitie, & qu'il feroit enforte de n'en être pas ingrat ; & s'etant dit adieu Aymond entra dans Tournay & Dorante reprit le chemin de sa Terre, dont il partit dès le lendemain pour Oudenarde, afin de veiller aux interêts de

son

ſon ami, & s'inſtruire de la verité. Tandis qu'il y travaille avec ardeur, Aymond s'étant fait connoître au Gouverneur de Tournay en avoit été reçû avec conſidération; ce Cavalier que l'amour ſuivoit partout, & qui jugeoit ne pouvoir reſter avec honneur parmi les François ſans prendre le parti des armes, profitant du favorable accueil qu'on lui faiſoit, obtint l'agrément d'une Compagnie de Cavalerie qu'il acheta trois jours après ſon arivée, réſolu de ſe ſignaler avec éclat, & de périr avec gloire. En effet la Campagne ſuivante il fit des actions de valeur & de prudence, qui le mirent dans une haute réputation parmi nos troupes, & lui acquirent l'eſtime de nos Généraux. Sa renommée, qui ne retentiſſoit pas moins chez les ennemis que dans notre armée, apprit bien-tôt à Mélite que cette tête qu'elle pourſuivoit avec tant de rigeur, s'étoit miſe à l'abri des traits de ſes ennemis ſous les lauriers dont elle étoit couverte; & quoi qu'elle lui fît encore un crime du

parti qu'il avoit pris, comme elle ne pouvoit l'arracher de son cœur, il ne put être insensible à sa gloire. Elle s'en entretenoit sans cesse avec Ophise cette fidelle amie, qui ne comprenant pas qu'un homme capable des belles actions, qu'on attribuoit à Aymond, le fût d'une entrepriſe aussi noire que celle dont on l'accusoit, faisoit part à Mélite des incertitudes qui naissoient à chaque instant dans son esprit sur cette avanture, & ne pouvoit s'empêcher de soupçonner du Lac de quelques mauvaises manœuvres; Dorante même qui se donnoit de grands mouvemens pour approfondir cette affaire, publioit hautement, qu'il falloit arrêter du Lac & les deux hommes qui étoient avec lui lorsqu'il avoit secouru Mélite, & les forcer à dire par quel hasard le cheval qu'ils avoient vendu à Aymond s'étoit trouvé justement entre les mains des ravisseurs, puisqu'il étoit prêt de prouver qu'Aymond, l'avoit revendu peu de jours après l'avoir acheté, & qu'au moment de l'enlevement

nient, ce Cavalier étoit avec lui dans sa Terre dans une tranquillité d'esprit qui ne s'accordoit nullement avec le trouble & l'inquiétude que devoit donner un rapt de cette importance. Ces discours qui revenoient aux oreilles de Mélite, & qui se joignoient à ce qu'Ophise répetoit tous les jours, lui causerent une telle agitation que pour se procurer un peu de repos, elle cessa ses poursuites contre Aymond, & déclara à du Lac avec fermeté qu'elle l'accuseroit lui-même si par ses intrigues l'affaire alloit plus loin ; toute sa crainte étant qu'Aymond ne fût condamné par contumace, & n'eût la tête tranchée en effigie.

Soit que du Lac la crût capable de ce dont elle le menaçoit, ou qu'il eût de secretes raisons pour en rester là ; il assûra que n'ayant rien entrepris que pour sa défense & pour sa gloire, il suivroit aveuglement ses volontés. Cette soûmission ne fit que redoubler la peine de Mélite ; elle eût souhaité qu'il se fût revolté contre elle

pour avoir un prétexte raisonnable de ne le plus voir; sa présence la gênoit, l'obligation qu'elle croyoit lui avoir lui pesoit sur le cœur, & le tendre panchant qu'elle conservoit pour Aymond le rendoit si désagréable à ses yeux qu'elle pouvoit à peine supporter son nom. Cependant Dorante ayant informé son ami que Mélite étoit sa partie, & qu'un enlevement dont on le disoit l'auteur, avoit occasionné le décet, il en fut tellement surpris qu'il crût rêver en lisant cette nouvelle; mais enfin persuadé que ce n'étoit point un songe, il prit la résolution d'écrire à Mélite, & de se justifier en lui déclarant son amour ne voulant pas qu'elle restât dans une erreur qui l'outrageoit, ni qu'elle ignorât plus long-tems les sentimens qu'elle lui avoit inspirés.

Il répondit à Dorante en homme qui n'avoit rien à se reprocher, & le pria avec instance de rendre en secret cette lettre à Mélite.

LET-

LETTRE.

J'Apprends, Madame, avec le dernier étonnement que vous m'accusez d'un crime que je n'ay point commis, sans qu'on fasse mention du motif qui pouvoit me le faire commettre. Cependant il n'est gueres naturel de croire que j'aye voulu vous enlever, sans me soupçonner en même tems d'être passionnément amoureux de vous. Si cette idée a suivi l'autre dans votre esprit, je ne puis me plaindre de mes ennemis, puisqu'en me faisant faussement passer pour un ravisseur, ils vous ont instruite du secret de mon cœur. Oüi, Madame, je vous adore & vous ay adoré du premier moment que je vous ay vûë; mais un homme à qui le respect a fermé la bouche une année entiere en voyant à toute heure le charmant objet de sa flâme, peut-il être capable d'une action si contraire au si-

lence qu'il s'étoit imposé ? & puis-je avoir craint si long-tems de vous déplaire, en vous déclarant une ardeur aussi pure que violente, pour m'attirer ensuite vôtre indignation par un outrage, qui ne peut jamais se pardonner ? Non, Madame, l'ame où votre portrait est gravé a de plus nobles sentimens, & j'ay trop connu les vôtres, pour tenir une conduite entierement opposée au desir de vous plaire. Mon amour encore plus jaloux de votre gloire que de votre personne, ne me peut rien inspirer qui puisse l'offenser; je sçais qu'en me justifiant d'un crime, j'en avoue un autre; je vous aiderai moi-même à vous en venger, & lorsque j'auray convaincu mes ennemis de mensonge sur votre enlevement, j'irai vous porter ma tête, non comme un lâche ravisseur, mais comme un homme dont l'amour, le respect & la fidélité ne peuvent finir qu'avec sa vie. AYMOND.

Do-

Dorante s'acquitta de sa commission avec autant d'adresse que de discretion, & sans vouloir s'offrir à Mélite, il demanda Ophise, qu'il connoissoit particulierement, & qui même étoit sa parente, & l'ayant priée de lui accorder une audience secrete, elle le conduisit dans son cabinet. Alors Dorante prenant la parole : Charmante Ophise, lui dit-il en soûriant, il sembleroit que je ne devrois employer la grace que vous me faites qu'à vous entretenir du pouvoir de vos yeux, mais si votre sévérité me défend ce langage, les intérêts d'un ami qui m'est cher, me pressent aussi de ne songer qu'à ce qui le regarde. Aymond vivement touché de l'injuste prévention de Mélite, m'a chargé de lui rendre une Lettre qui renferme, dit-il, sa justification. La crainte qu'elle ne la refuse de ma main, m'oblige à vous conjurer de la lui remettre vous-même, & d'appuyer près d'elle l'innocence de mon ami. Je connois Aymond depuis son enfance; les qualités

de ſon cœur ne démentent point celles de ſa perſonne, & je vous prie d'aſſûrer Mélite, que quand je devrois y diſſiper tout mon bien, je prouverai la calomnie de du Lac, ou que j'y perdray la vie.

Je n'ay pas attendu cette proteſtation de votre bouche, lui répondit Ophiſe, pour croire Aymond innocent. Cependant je ne puis vous en dire la raiſon; ſi les apparences lui ſont favorables d'un côté, de l'autre elles lui ſont contraires. La ſageſſe qu'il a toûjours fait paroître, & les actions d'honneur & de probité qu'il a devers lui parlent, il eſt vray, en ſa faveur. Mais penſe-t-on toute la vie de même? Combien de gens ont-ils perdu en un quart d'heure la réputation qu'ils s'étoient acquiſe dans le cours de pluſieurs années? Dailleurs la conduite d'Aymond n'a-t-elle rien de ſuſpect à l'égard de Mélite? Ne peut-elle pas juger que ſes ſoins, ſes reſpects & cet empreſſement à ſe mêler de ſes affaires, n'ont été que pour la mieux abuſer, & qu'ayant remarqué

qué qu'elle avoit dessein de prendre un engagement, la crainte que ses biens dont il avoit une parfaite connoissance, ne passassent entre les mains d'un autre, l'a forcé de faire par ambition ce qu'il n'auroit jamais entrepris, si sa fortune eût été plus brillante? Je veux pourtant que cela ne soit pas : Mais pour n'être point coupable, est-ce une raison pour que du Lac le soit? Je suis très persuadée qu'il n'aime pas Aymond, étant naturellement jaloux de ceux dont le mérite l'emporte sur le sien, & qu'il n'a pas été fâché d'une avanture qui le défait d'un pareil concurrent; mais il n'en est pas moins notre libérateur, il n'en est pas moins vray que nous étions perduë Mélite & moy, sans son secours; & soit qu'Aymond ou un autre nous ayent enlevée, il est certain que du Lac nous a délivrées des bras des ravisseurs, & qu'il n'est pas sensé de l'accuser de trahison lorsqu'il s'est courageusement opposé à celle qu'on nous faisoit. Je vois avec regret, aimable Ophise, reprit Dorante, qu'en ce qui regarde Aymond

mond & du Lac, vous ne jugez que ſur les apparences ; vous conſentez à l'innocence de l'un, & vous ne pouvez croire que l'autre ſoit coupable ; pour moy je penſe différemment, & j'oſe avancer que du Lac eſt criminel, ſi mon ami ne l'eſt pas. Mais enfin le tems nous éclaircira de la vérité ; & je me flatte que vous voudrez bien à ma conſidération cacher vos idées à Mélite, & parler pour Aymond.

Ophiſe le lui promit en l'aſſûrant que malgré le ſervice de du Lac elle n'en étoit pas plus prévenuë pour lui, ſes défauts étant fort au deſſus de ſes bonnes qualités ; & qu'elle auroit bien moins de peine à juſtifier Aymond, qu'à parler pour ſon ennemi. S'étant chargée de la Lettre, ils ſe ſéparerent. Cependant Mélite ſçachant que Dorante étoit venu voir Ophiſe, & n'ignorant point combien il étoit ami d'Aymond, inquiete du motif de cette viſite, ne fut pas plûtôt ſeule avec ſon amie, que ſans lui donner le tems de l'en inſtruire ; elle lui demanda quelle affaire elle avoit

avoit avec lui. Ophiſe ne lui répondit qu'en lui préſentant la Lettre d'Aymond ; & cette belle femme la prenant avec vivacité, ſans regarder ſeulement à qui elle s'adreſſoit, la décacheta & la lût à voix haute, mais avec une ſurpriſe ſi grande, qu'elle pouvoit à peine en prononcer les paroles. Ophiſe, qui trouvoit cette lecture intéreſſante, & qui vouloit tirer Mélite de la rêverie dans laquelle elle tomboit inſenſiblement : Je m'en étois bien doutée, lui dit-elle en ſoûriant, & je n'ay pas moins pénétré dans le cœur d'Aymond que dans le vôtre. Elle alloit continuer ; mais Mélite l'interrompant d'un air inquiet : Laiſſons votre pénétration, ma chere Ophiſe, répliqua-t-elle, & m'apprenez ce que prétend Aymond. Vous aimer, lui dit-elle, & ſe juſtifier de votre enlevement ; rien n'eſt plus clair. Rien n'eſt plus obſcur ; reprit la charmante Veuve ; il m'adore, il me l'a caché près d'un an, il me le déclare aujourd'huy, & veut que je le croye innocent. J'avoue que je commençois à dé-

détruire mes soupçons, ne m'imaginant pas qu'il eût de l'amour; mais en m'apprenant sa flâme, il m'apprend en même-tems qu'il est coupable; un homme amoureux & jaloux est capable de tout.

Il est vray, dit Ophise, mais vous justifiez Aymond en parlant de la sorte, puisqu'il n'a jamais eu sujet d'être jaloux de personne, & que ne paroissant que son amie, vous lui donniez la préférence sur ceux-mêmes qui se déclaroient vos amans. Mélite qui dans le fond de son cœur sentoit un plaisir extrême de sçavoir qu'elle étoit aimée du seul homme, qui pouvoit lui plaire, & qui cependant ne vouloit pas en convenir si-tôt, crût terminer la conversation en disant qu'il étoit inutile qu'il lui écrivît, qu'il n'avoit rien à craindre puisqu'elle avoit cessé ses poursuites, & qu'il n'entendroit plus parler d'elle. Mais Ophise lui répondit que cela n'étoit pas juste, & qu'il falloit qu'elle lui écrivît. La proposition l'effraya; elle en parut irritée. Son amie, qui l'examinoit

noit avec attention, & qui voyoit que la seule honte la retenoit, lui laissa jetter son premier feu ; & remarquant qu'elle tenoit toûjours la lettre d'Aymond, la conjura tendrement de la lui laisser lire ; elle y consentit, & l'ayant écoutée sans l'interrompre, elle en fut attendrie, & ne pouvant plus se contraindre : Ha ! cruel Aymond, s'écria-t elle, en répandant quelques larmes, que n'as-tu toûjours gardé le silence, ou pour quoy n'as-tu pas parlé plûtôt ?

Ophise charmée de cette exclamation, l'embrassa, & prenant un air plus sérieux : Ma chere Mélite, lui dit-elle, terminez toutes vos peines & ne vous rendez pas malheureuse vous-même. L'amour d'Aymond a commencé avec le vôtre, il est digne de vous, rappellez le, & qu'un heureux hymen signe sa grace & fasse votre félicité. Ma chere Ophise, répondit Mélite, je connois votre tendresse pour moy, & je suis persuadée que vos conseils partant de votre cœur ; mais il n'est pas en mon pou-

pouvoir de les ſuivre. Je veux croire qu'Aymond ne m'a pas offenſée, & que je ſuis ſeule coupable de l'avoir accuſée & pourſuivi injuſtement; mais après l'éclat que cette avanture a fait dans le monde, il me ſeroit honteux de l'épouſer, à moins que ſon innocence & mon injuſtice ne fuſſent vérifiées par des preuves inconteſtables, & qu'il ne fallût pas moins que ma main pour réparer ſa réputation. Mais comme tout ceci ſe paſſe en conjectures, & que ſa fuite même met un obſtacle à ſa juſtification, le tendre panchant que j'ay pour lui, ne ſçauroit l'emporter ſur les apparences, qui le condamnent. Ainſi il n'eſt plus queſtion ni d'amour ni d'hymen: éloignés pour jamais l'un de l'autre, nous ne devons nous occuper qu'à nous oublier. N'attendez pas que je lui réponde; vous pouvez cependant lui écrire que je lui pardonne, & qu'il ne doit plus rien appréhender de ma part: & pour vous prouver que je n'agis pas de la ſorte pour en favoriſer d'autres, je

je renonce dès ce moment à tout engagement, & vais donner mes ordres pour n'avoir plus d'autre société que celle, que je m'étois faite dans mon deüil.

A ces mots elle la quitta, & sans vouloir l'écouter davantage, elle fut effectivement mettre les choses en état, que du Lac & ceux qui prétendoient à sa foy ne troublassent plus sa solitude, tous les hommes lui devenant odieux dans la situation présente de son cœur.

Cependant Ophise profitant promptement de la permission qu'elle lui avoit donnée, mit la main à la plume, & répondit à Aymond à peu près dans ces termes.

LETTRE.

ON ne veut point vous écrire; on paroît pourtant s'adoucir, on me permet même de vous l'apprendre. Si vous ne trouvez pas que ce soit assez, venez vous-même implorer votre grace; ne craignez rien

rien & ſuivez les conſeils de l'amour & ceux d'Ophiſe.

Ce Billet ne fut pas plûtot achevé, qu'elle l'envoya à Dorante pour n'être pas obligée de le montrer à Mélite Mais cette aimable femme craignant elle-même d'en être inſtruite, ne s'en voulut point informer, & lui laiſſa une entiere liberté. Le même jour & les ſuivans ayant refuſé de voir du Lac & ceux qui ſe rendoient chez elle aſſiduëment, on ne parle bientôt plus dans le Pays que de cette eſpece de retraite On en chercha la cauſe avec un ſoin extrême ſans la pouvoir pénetrer. Du Lac ne fût pas le moins empreſſé à la découvrir; mais ſans effet: il employa toutes ſortes de ruſes pour parler à Mélite, qui n'eurent aucunes reüſſite; & tandis qu'il ſe donnoit de continuels mouvemens, & qu'il ſe deſeſpéroit d'être privé d'un bien dont il avoit crû s'aſſûrer, cette belle Veuve renfermée dans ſon Château avec Ophiſe & deux autres amies, qu'elle y avoit fait venir, paſſoit ſes jours à travail-

vailler à vaincre une passions qui troubloit ses plus doux momens avec aussi peu de fruit, qu'il en retiroit de ses persécutions.

Dorante qui s'informoit de tout, fut bientôt instruit de la nouvelle conduite de Mélite, il en fit part à Aymond en lui envoyant la réponse d'Ophise. Ce Cavalier reçut l'une & l'autre avec une égale satisfaction; & rempli d'amour & d'espérance, il n'auroit pas balancé à se rendre auprès de Mélite, si son devoir lui eût permis de quitter l'armée. Mais comme la campagne n'étoit pas encore fort avancée, il fit céder le soin de son amour à celui de sa gloire, en se proposant d'aller se jetter aux pieds de la belle Veuve lorsque les troupes seroient en quartier d'hyver, & pour se ménager toûjours près d'elle une protection, il forma un commerce de Lettres réglé avec Ophise, à laquelle il ne déguisa rien de ce qui se passoit dans son cœur, & par cette confiance il sçut si bien la mettre dans ses intérêts, qu'il n'y avoit point de jours

jours qu'elle ne parlât en ſa faveur ; & quoique ſa charmante amie lui dit ſouvent qu'elle vouloit l'oublier, elle ne laiſſait pas d'entendre la lecture de ſes Lettres avec un plaiſir qu'elle ne pouvoit cacher.

La ſolitude qu'elle s'étoit impoſée pour ſe mettre à l'abri des perſécutions de du Lac & du ſouvenir d'Aymond, ne faiſoit que les redoubler, l'un la ſuivant partout, l'ayant trop fortement dans le cœur, & l'autre ne ceſſant point de l'importuner de ſes plaintes & de ſes reproches, lorſqu'il en trouvoit l'occaſion. Les choſes étoient en cet, état quand ſur la fin de la campagne les partis François qui couroient chaque jour du côté d'Oudenarde, qui étoit encore aux ennemis, trouvant le Château de Mélite ſur leur chemin, & jugeant que ce qu'il renfermoit étoit digne de leur attentions, l'attaquerent une nuit, en forcerent les portes, le pillerent, & prirent Mélite, Ophiſe & ſes amies priſonnieres. Comme elles étoient

ſans

ſans défenſe, & qu'elles n'avoient pour armes que leurs pleurs, ils n'eurent pas de peine à les enlever; il les conduiſirent à Tournay où ils arriverent au jour. Aymond à qui l'amour & la gloire ne laiſſoient aucun repos, ſe promenoit alors ſur la place & reconnut avec une extrême ſurpriſe ces belles Captives. Mais ſans perdre de tems en vaines réflexions, il courut chez le Gouverneur, & l'ayant inſtruit en peu de mots de la condition de Mélite, & de l'intérêt qu'il y prenoit, il le conjura de permettre qu'il payât ſa rançon & celle de ſa ſuite, & qu'il la reconduisît chez elle. Le Gouverneur qui avoit pour lui une véritable eſtime, charmé de cette occaſion de la lui prouver, lui dit qu'il lui donnoit avec plaiſir ces belles Priſonnieres, qu'il alloit en être le maître, & ne vouloit pas qu'il lui en coûtât rien. Comme il achevoit de parler, il les vit entrer: la beauté de Mélite la lui faiſant connoître pour celle dont Aymond venoit de lui faire le portrait, il s'a-

vança audevant de ſes pas, la reçût avec reſpect, en lui témoignant le regret qu'il avoit qu'elle eût eſſuyée les déſordres de la guerre: Mais, Madame, ajoûta-t-il, vous êtes libre, & je laiſſe au vaillant Aymond le ſoin d'obtenir notre pardon. Le nom & la préſence d'Aymond firent rougir Mélite; cependant elle repondit aux politeſſes du Gouverneur avec autant d'eſprit que de grace; & jugeant qu'il n'étoit pas queſtion de rigueur & de fierté dans une conjoncture ſemblable, elle donna la main à Aymond qui lui préſentoit la ſienne pour la conduire chez lui. Pluſieurs Officiers de ſes amis en firent autant aux Dames dont elle étoit accompagnée, & s'empreſſerent d'aider Aymond à faire les honneurs de ſa maiſon.

Ce Cavalier récompenſa généreuſement les Soldats de leur priſe, & fit à ces belles Captives une réception auſſi galante que magnifique; & lorſqu'il pût entretenir Mélite ſans autre témoin qu'Ophiſe, il ſe jetta à ſes pieds, & la ſuppliant

ſuppliant de l'écouter ſans colere, il lui déclara ſa paſſion avec toutes les circonſtances qu'il n'avoit pû mettre dans ſa Lettre, ne lui cachant rien des motifs qui l'avoient contraint au ſilence, indépendemment du reſpect qu'il lui avoit toûjours conſervé. Ma fortune, lui dit-il, ne me permettoit pas de me propoſer pour époux, & votre vertu me défendoit de me déclarer amant. Cependant ne pouvant vous voir ſans vous adorer, ni vous faire connoître en quelque ſorte les ſentimens que vous m'aviez inſpirés, j'ay déguiſé l'ardeur la plus vive ſous les traits de la ſimple amitié; & le titre d'ami me donnant des priviléges, que vous n'auriez jamais accordés à celui d'amant, j'ay joüi ſans vous offenſer du plaiſir de vous dire mille fois que mes plus doux momens étoient ceux que je paſſois avec vous, ou que j'employois à vous rendre quelque ſervice. Convenez donc, charmante Mélite, qu'un amour auſſi déſintéreſſé n'a pû ſe rendre coupable d'un atten-

tat, qui, bien loin de contribuer à ſon bonheur, ne pouvoit jamais attirer que votre haine. De quoy m'auroit ſervi de vous enlever? Cette violence vous auroit-elle pû porter à m'épouſer malgré vous? M'auroit-elle mis en poſſeſſion des biens dont on oſe m'accuſer d'avoir voulu m'emparer? N'auriez-vous pas eu les voyes de la juſtice pour arrêter des violences réelles, comme vous l'avez euë pour celles dont je ſuis innocent? Il eſt certain, dites-vous, que le Cheval ſur lequel on vous enlevoit eſt à moy, & ſur cette unique preuve vous me condamnez avec rigueur.

Je ne nie point que le Cheval ne m'ait appartenu, & que je ne l'aye acheté d'un ami de du Lac, quelques mois avant mon départ pour la campagne; mais Dorante eſt témoin qu'étant ſur le point de partir, un homme qui m'eſt inconnu vint m'en offrir le double de ce qu'il m'avoit coûté, & que je trouvai le marché trop avantageux Pour le manquer. Il n'étoit donc

plus

plus à moi lorſqu'on vous enleva, & le nouveau maître de cet animal eſt ſeul coupable de cet enlevement Ne croyez pas cependant qu'en me juſtifiant & vous apprenant l'excès de ma flâme, j'aye en vûë de vous y rendre favorable: non, Madame, le déſintéreſſement avec lequel elle a commencé, ne m'a point quitté; je ne vous la déclare, que pour vous prouver mon innocence, & je ne cherche à me juſtifier, que pour ne pas perdre votre eſtime qui m'eſt mille fois plus précieuſe, que la vie. Aureſte je ne me trouve pas plus digne de vous aujourd'hui, que je l'étois autrefois; je ne ſuis ni plus riche ni plus capable de vous plaire. Ainſi content de vous adorer & de porter votre image dans mon cœur, ſans eſpoir & ſans deſir, je vous en parle pour la premiere & la derniere fois, & vais reprendre pour jamais un ſilence que je n'ay rompu que malgré moy. Ce diſcours prononcé avec le feu qu'inſpire un amour délicat & vrai, produiſit

ſur le cœur de Mélite tout l'effet qu'il en pouvoit attendre. Elle s'attendrit, quelques larmes coulerent de ſes yeux, & regardant Aymond d'un air qui n'avoit rien d'ennemi : Mais Aymond, lui dit-elle, ſi vous êtes ſi fort innocent, je ſuis donc bien coupable ? Car enfin j'ai conjuré contre vos jours, je vous ai banni de votre Pays, & je ſuis cauſe de la perte de ce que vous aviez de biens. Une pareille injuſtice mérite toute votre haine, & cependant vous ne me parlez que de votre amour.

Je ne vous accuſerai jamais d'injuſtice, belle Mélite, lui dit-il ; & quoique je ne ſois pas criminel, je ne puis vous blâmer d'avoir pourſuivi un lâche raviſſeur. Je ne me plains que de ce que vous m'avez pris pour lui, non par les raiſons que vous venez de dire, mais par le tort que cela pouvoit me faire près de vous. Rendez-moi votre eſtime, ſoyez ſûre de mon reſpect & de mon innocence, & je regarderai mon exil, & les pertes que j'ay faites avec la derniere indifférence. C'en

C'en eſt trop, reprit Mélite entierement vaincuë par tant de généroſité ; non-ſeulement je vous la rends cette eſtime que vous priſez ſi fort, mais j'y joins encore ma premiere amitié, en deſirant avec ardeur que la découverte du coupable me mette en état de faire réparation à l'innocent. Aymond avoit trop d'amour & de pénétration pour ne pas ſentir toute la force de ces paroles ; & les tranſports de ſa joye firent bien connoître à Melite qu'il ſçavoit les interpreter ſelon ſes intentions ; elle en rougit ; mais elle ne s'en dédit pas. Cependant craignant de s'expliquer encore plus clairement, elle rompit cet entretien, en le priant d'achever d'être généreux en la faiſant reconduire chez elle. Aymond qui vouloit ménager ſa victoire, & qui ſe faiſoit une loy d'être auſſi ſoûmis que paſſionné, ſe mit auſſitôt en état de lui obéïr ; & le Gouverneur lui ayant accordé de ſe mettre à la tête d'une bonne eſcorte, il rammena Mélite, & ſes compagnes à ſon Château, auquel

il mit une Sauve-Garde, afin de prévenir un ſecond accident.

La belle Veuve vivement touchée de tant d'attention, ne s'en pût ſéparer ſans douleur, & ſi elle ne lui avoua pas ſa tendreſſe, ſes actions la lui firent aſſez connoître pour qu'il partît le plus content, & le plus amoureux de tous les hommes. Cette heureuſe avanture ayant redoublé ſon courage, il fit encore mille belles actions dans le cours de cette Campagne. Sur les derniers jours, & près d'entrer en quartier d'hiver; étant à la tête d'un parti dont il avoit le Commandement, il fit pluſieurs Cavaliers Allemans priſonniers, entre leſquels il reconnut celui à qui il avoit vendu le cheval, ſur lequel on le ſoupçonnoit d'avoir enlevé Mélite. Charmé d'une pareille rencontre, ne doutant point qu'elle ne lui ſervît à découvrir le nom du raviſſeur, il le fit approcher pour l'interroger. Cet homme le reconnut auſſi; & comme Aymond en ce moment avoit un air de fierté capable d'intimi-

der

der un criminel, celui-ci qui n'avoit pas la conscience nette, se crût perdu, & rempli de frayeur se jetta à ses pieds, en lui demandant pardon avant même qu'il eût ouvert la bouche..

Aymond jugeant alors qu'il tenoit le coupable, parla comme assûré du fait, & jura de la faire mourir s'il ne déclaroit ses complices, & ce qui l'avoit porté à faire une telle action. L'Allemand ne se fit pas presser, & s'étant assûré de sa grace en disant la verité, il lui apprit qu'il avoit été Domestique de du Lac; que ce Gentilhomme l'avoit fait venir d'une de ses Terres, afin que ne le connoissant point; il pût hardiment se présenter à Aymond, dont du Lac vouloit qu'il achetât le cheval qu'un de ses amis ne lui avoit vendu qu'à ce dessein; qu'il avoit obéï; qu'ensuite du Lac lui avoit commandé de prendre trois autres hommes, & d'enlever Mélite le jour qu'elle iroit visiter ses Terres, de la faire monter sur le cheval en question & de lâcher pied sans com-

battre auſſi-tôt qu'ils le verroient paroître avec ſes amis, ce qu'ils avoient fait: mais que du Lac après un tel ſervice ſe promenant un ſoir avec lui dans un bois; lui avoit voulu paſſer ſon épée au travers du corps, comme il ſe baiſſoit par ſon ordre pour prendre une branche d'arbre qui embarraſſoit le chemin; & qu'ayant mal pris ſes meſures, l'épée avoit rencontré ſa tabatiere & s'étoit caſſée, qu'il s'étoit levé auſſi-tôt extrêmement ſurpris de cette trahiſon; & que du Lac enragé avoit tiré un piſtolet de poche; ce qu'ayant apperçu il avoit évité le coup par une prompte fuite: & que ne doutant point que du Lac ne voulût enſevelir ſon ſecret par la perte de ceux qui en étoient dépoſitaires, il avoit pris le parti de s'enroller; qu'il avoit conſeillé à ſes camarades d'en faire autant, & qu'étant tous trois priſonniers comme lui, il certifieroient la verité de ſon rapport, & que l'achat du cheval n'avoit été que pour faire tomber le ſoupçon ſur Aymond.

Le

Le vaillant Amant de Mélite n'en voulut pas davantage pour prouver son innocence, & l'indigne procedé de son rival; & les trois autres Cavaliers s'étant joints au premier pour lui promettre qu'ils soutiendroient devant du Lac, ce qu'ils venoient d'avancer, Aymond paya leur rançon, & la campagne étant finie, il se rendit avec eux aux Château de Mélite, à laquelle il fit conter cette avanture par les Cavaliers. Jamais étonnement ne fut comparable au sien; elle ne doutoit presque plus de l'innocence d'Aymond; mais elle n'avoit nul soupçon sur du Lac, & croyoit fermement lui devoir sa délivrance. Cependant justement indignée de sa trahison; elle voulut obliger Aymond à le poursuivre de concert avec elle, comme ravisseur, assassin & calomniateur; mais le généreux Aymond content de l'avoir tirée de l'erreur, la supplia de le mépriser, & de croire qu'il seroit suffisament puni par la perte de son estime.

Cette noblesse d'ame charma

Mélite & rappella la ſienne; mais ne pouvant ſe conſoler d'avoir ſi mal jugé ſur les apparences, elle voulut dumoins ſe venger de celui qui en étoit cauſe, en publiant ſa trahiſon, & lui ôter tout eſpoir près d'elle en donnant ſa foi au fidéle Aymond, pour reparer le tort qu'elle lui avoit fait. Cette reſolution mit le comble à ſa felicité, & dès le lendemain ayant fait aſſembler chez elle toutes les perſonnes qualifiées du païs, elle leur conta l'avanture & leur préſenta Aymond, comme un homme qu'elle alloit prendre pour époux. Cette nombreuſe compagnie auſſi ſurpriſe de la lâcheté de du Lac que charmée du retour & du bonheur d'Aymond, le félicita avec mille tranſports de joye & d'amitié; & tandis qu'on faiſoit les préparatifs de cet heureux Himenée, Dorante, qui n'étoit pas moins empreſſé à publier l'action de du Lac, obligea tous les gens qui ſe picquoient d'honneur à le bannir de leur ſocieté; pour lui, outré de rage de ce que ſes trahiſons étoient découvertes,

vertes, & de revoir Aymond plus estimé que jamais, il se resolut de tout risquer pour s'en défaire en l'assassinant. En effet sçachant qu'il devoit aller à Mélde pour quelque affaire avant son mariage, il se fit accompagner de deux Scélerats, & se rendit sur son passage la nuit de devant le jour de son départ; mais ayant voulu traverser un ruisseau qui se jette dans l'Escaut, son cheval s'abbattit sous lui, & malgré les efforts qu'il fit pour s'en dégager, il y fut noyé, sans que ses deux assassins pussent le secourir. Cet accident fit grand bruit dans le païs, & quoiqu'on ne sçût pas encore son dernier complot, on ne laissa pas de regarder sa mort comme une punition divine. Aymond cependant épousa Mélite, & trouva dans les touchantes marques de sa tendresse, la juste recompense de son respect & de sa constance. Dorante & l'aimable Ophise partagerent leur bonheur, & trouverent dans leurs cœurs toute la reconnoissance que meritoient les preuves d'amitié qu'ils

en avoient reçûë. Quelques mois après cette union, les deux hommes que du Lac avoit choiſis pour aſſaſſiner Aymond, ayant été pris pour un crime à peu près ſemblable, ils avouërent le deſſein qu'il avoit formé; & firent veritablement connoître que les ſcélerats n'échappent jamais à la vengeance céleſte, & qu'il ne faut jamais juger ſur les apparences.

LE MALHEUR DE L'UN FAIT QUELQUEFOIS LE BONHEUR DE L'AUTRE.

L. NOUVELLE.

L'Inimitié qui regne depuis tant de siécles entre les Persans & les Turcs, n'a pas empêché l'amour de s'emparer souvent du cœur de ces deux Nations, & de les faire brûler l'une pour l'autre. Dans une des sanglantes guerres de ces peuples, Horeb Seigneur Persan, qui commandoit un corps de troupes aux environs d'Anna Ville de Turcomanie appartenante aux Turcs, séparée par l'Euphrate de la

la Ville de Gebbar dans le Diarbek dont les Perſans étoient les Maîtres, s'étant un jour avancé pour reconnoître la ſituation d'Anna, dont le Général Perſan vouloit faire le ſiége, voyant un Chariot couvert accompagné d'un grand nombre de Turcs, qui paroiſſoient vouloir entrer dans la Ville, il les attaqua avec vigueur, & ſecondé de Kurnam ſon fils jeune guerrier rempli de valeur, il les tailla en piéces, & s'empara du Chariot, qu'il ne croyoit chargé que de munitions de guerre. Mais quelle fut ſa ſurpriſe & celle de Kurnam, de n'y trouver que des femmes en pleurs, entre leſquelles étoit une jeune perſonne d'une beauté ſi parfaite, qu'à peine en pouvoit-on ſupporter l'éclat. Horeb en fût charmé ; mais Kurnam paya de ſon cœur, le plaiſir qu'il prit à la regarder. Le trouble de cette admirable fille ne put l'empêcher de remarquer l'étonnement qu'elle cauſoit même à ſes ennemis ; & levant les yeux pour voir quels étoient

étoient ceux dont le sort la rendoit prisonniere, elle ne fut pas moins frappée à l'aspect de Kurnam qu'il l'avoit été au sien. Ils s'examinerent avec une égale attention ; leurs yeux se rencontrerent ; ils en entendirent le langage ; & dans ce muet entretien s'étant réciproquement donné des chaînes, ils semblerent se jurer une ardeur éternelle.

C'est de cette sorte que l'Amour agit dans ces climats : comme il en fait, pour ainsi dire, le siége de son Empire, les esclaves qu'il soûmet sous sa loy, n'ont pas plûtôt senti le trait dont il les a blessés, qu'ils avouent leur défaite à leur vainqueur ; & si le respect, la crainte, ou la pudeur les empêchent de s'exprimer de bouche, les soupirs & les tendres regards leur servent d'interprêtes, & les instruisent de leurs flâmes aussi promptement qu'ils l'ont ressentie. Tandis que Kurnam & la belle Captive suivoient si parfaitement l'usage de leur Pays, & qu'ils paroissoient se prêter réciproquement

ment des armes pour triompher l'un de l'autre, Horeb dans le cœur duquel la générosité tenoit la place que l'Amour occupoit dans celui de son fils, s'adressant à la plus âgée de ces Dames à qui les autres sembloient être soûmises, & qui faisoient voir une douleur extrême : Cessez, Madame, lui dit-il, de répandre des pleurs, & ne croyez pas être tombée entre des mains barbares. Nous n'avons point eu dessein de vous outrager, ignorant ce que ce Chariot renfermoit, & le croyant rempli de munitions, nous avons attaqué son escorte ; mais si nous avons rempli dans ce combat ce que notre devoir nous commandoit, nous suivrons avec la même exactitude ce que le respect, qu'on doit avoir pour votre sexe, exige des ames bien nées.

Horeb étoit un guerrier vénérable, qui par son grand air & sa façon de s'énoncer, s'attiroit l'estime & la considération de tous ceux qui l'approchoient. La Dame Turque rassûrée par ses paroles,

les, l'ayant salué sans trop de fierté: S'il est vray, Seigneur, lui dit-elle, que tu sois aussi généreux que tu le parois, accepte notre rançon, & nous laisse la liberté d'entrer dans Anna. Je me nomme Fatime, je suis veuve, & quoique je ne sois qu'une femme, je puis t'offrir une femme assez considérable pour ma niéce & pour moi; ne la refuses pas, & ne sois pas cause de la mort de sa mere qui l'attend avec la derniere impatience, & qui n'a qu'elle pour la consoler de la perte d'un époux qu'elle aimoit. Que la jeunesse & l'innocence de Saïre t'attendrisse, & te rende favorable à ma priere.

Horeb regarda son fils en ce moment, & le jeune Persan lui faisant lire dans ses yeux une partie de ce qui se passoit dans son cœur, il lui ordonna de répondre à Fatime. Nous ne sçavons ce que c'est, lui dit-il, Madame, de mettre un prix à ce qui n'en peut avoir; l'incomparable Saïre est un trésor au dessus de tout ce que vous pourriez nous donner, & ce

ſeroit nous offenſer d'imaginer que rien au monde fût capable de nous récompenſer de ſa perte. Recevez donc la liberté que nous vous rendons ſans en vouloir aucune rétribution, & pour toute rançon accordez-moy la grace de vous eſcorter, & de me flatter que vous vous ſouviendrez quelquefois ſans haine & ſans colere d'Horeb & de Kurnam. Il ſeroit difficile, dit alors la belle Saïre, de haïr des ennemis ſi généreux, & nous ne ſommes pas aſſez ingrates pour les oublier jamais. Ces paroles accompagnées d'un ſon de voix charmant & d'un regard paſſionné, acheverent d'enflammer Kurnam; il y répondit de maniere à lui perſuader qu'en lui donnant la liberté, il reſtoit lui-même chargé de chaînes: & cette converſation n'auroit peut-être finie de long-tems, ſans Horeb qui leur fit entendre qu'ils n'étoient pas placés de façon à la continuer ſans danger. Fatime alors fit quelque difficulté de profiter de la nobleſſe de ſes Vainqueurs, & de

ne

ne leur en pas marquer ſa reconnoiſſance ; mais Horeb & Kurnam l'aſſûrerent ſi fortement qu'ils n'en recevroient aucune récompenſe, qu'elle fut contrainte de leur céder. Kurnam prit une centaine de Cavaliers du corps de Troupes de ſon pere, au milieu deſquels il mit le Chariot, & laiſſant Horeb retourner au camp des Perſans, il conduiſit Fatime & Saïre juſques aux portes d'Anna La belle Turqueſſe vivement pénétrée d'un procédé ſi magnanime, l'entretint pendant toute la route, avec autant d'eſprit qu'elle avoit de graces & d'attraits. Elle lui apprit qu'elle étoit fille d'un Aga des Janiſſaires, qui avoit été tué dans la derniere guerre de l'Empereur Turc contre les Chrétiens, & qu'en conſidération de ſes ſervices ſa mere avoit obtenu la liberté de paſſer ſes jours avec Fatime ſœur de ſon époux, qui étoit habituée dans la Turcomanie : que pour elle ayant été élevée par Fatime, elle n'avoit jamais quitté la Ville d'Anna, dans laquelle

quelle elle faiſoit ſon ſéjour ordinaire, où ſa mere l'y étoit venu trouver il y avoit près de dix ou douze ans; mais que Fatime ayant une Maiſon de Plaiſance à quelque diſtance de cette place, elle avoit été obligée d'y aller pour des affaires d'intérêt: qu'elle l'avoit menée avec elle il y avoit trois mois, ne croyant pas que les Perſans tourneroient leurs armes de ce côté; mais que leur approche l'ayant effrayée, elle avoit fait prier Hali Gouverneur d'Anna de lui envoyer une eſcorte pour s'y rendre en ſûreté, qu'il la lui avoit accordée. Mais, continua-t-elle en le regardant tendrement, ta valeur a rendu notre précaution inutile, & ſans ton exceſſive généroſité & celle de ton pere, nous devenions tes eſclaves. Ce titre, admirable Saïre, lui répondit Kurnam, n'eſt que pour ceux ſur qui tombent vos regards; nous avons vaincu les Turcs, & vous avez aſſujetti nos cœurs. Le mien n'a pû réſiſter à vos charmes, je vous adore, & c'eſt au prix de ma liberté

liberté que vous allez joüir de la vôtre. Je ne ſuis pas ſi généreuſe que toi, lui répliqua-t-elle en rougiſſant, & ſi je t'ai donné des fers, je veux que tu les portes toute ta vie.

On conçoit aiſément la joye de Kurnam à cet obligeant aveu; s'il eût été dans une autre ſituation, il auroit fait éclater ſes tranſports en ſe jettant à ſes pieds, mais ne pouvant s'y livrer, il ſe baiſſa juſques ſur l'arçon de ſa ſelle, & lui faiſant voir dans ſes yeux une partie de l'ardeur dont il brûloit: Mes chaînes, lui dit-il, me ſont plus cheres que l'air que je reſpire, & vous apprendrez plûtôt ma mort que la fin de mon amour. En achevant ces mots, ils ſe trouverent ſi près du camp des Turcs, que Fatime & Saïre craignant qu'on ne vînt attaquer Kurnam, le conjurerent de s'éloigner. L'amoureux Perſan eût une peine extrême à s'y réſoudre, & ſans les Troupes qu'Horeb lui avoit confiées, il ſe ſeroit mille fois expoſé au combat plûtôt que de ſe ſéparer de ce charmant objet. Mais auſſi prudent

dent que passionné il s'en arracha malgré lui. La belle Saïre ne lui cacha point la douleur que lui causoit cette séparation, & lui montrant ses larmes : Je n'en ai point versé lui, dit-elle, lorsque je me suis crû ta Prisonniere ; juge par elles de l'estime que j'ai pour mon Vainqueur. Je ferai mes efforts lui repliqua-t-il, pour mériter cette précieuse estime ; conservez-là moi, adorable Saïre, & soyez assûrée que si la paix ne me permet pas bientôt d'aller à vos genoux vous jurer une ardeur éternelle, je perdrai la vie, ou que vous me reverrez dans peu. Fatime ne voulut pas souffrir une plus longue conversation : inquiette à chaque pas qui l'approchoit du Camp, elle se servit de l'empire, que Saïre venoit de prendre sur le fils d'Horeb pour l'obliger à les quitter ; & redoutant bien moins les armes de ses ennemis, que de déplaire à l'objet de sa flamme ; il obéït, & regagna le Camp des Persans, non sans tourner souvent les yeux vers celui des Turcs, où le Chariot entra,

tra, & de là dans la ville, au grand étonnement de l'Armée en le voyant sans escorte. Haly Gouverneur d'Anna, surpris de cette nouveauté, & voulant en sçavoir la verité, ne comprenant pas que les troupes qu'il avoit envoyées à Fatime eussent été prises, & qu'elle se fût garantie de l'être, lui fit donner ordre de l'en instruire. Cette Dame qui ne croyoit pas devoir déguiser l'obligation qu'elle avoit aux Persans, fut elle-même lui apprendre le généreux procedé d'Horeb & de son fils, ne lui cachant que les tendres sentimens que Saïre & Kurnam avoient pris l'un pour l'autre.

Haly qui n'étoit capable d'aucune action de magnanimité, & qui trouvoit cette vertu aussi inutile que les grands cœurs la trouvent nécessaire; entendit avec chagrin le récit de Fatime, & lui répondit d'un air rude & barbare que les Persans auroient mieux fait de lui renvoyer ses troupes, & de la garder avec toute sa suite. Personne ne s'étonna de ce discours,

Haly étant connu pour le plus fier & le plus cruel de tous les hommes : il étoit né Scythe, & ne démentant en rien le caractere de cette nation barbare, il mettoit sa gloire à se faire craindre sans s'embarrasser de se faire aimer : dur, farouche, & sévere, il n'étoit respecté des troupes que par la terreur qu'il leur inspiroit. Fatime cependant ne témoigna nul ressentiment de sa réponse, & contente d'avoir rendu justice à ses généreux Vainqueurs, elle ne s'inquiéta pas des sentimens d'Haly. La mere de Saïre en eût de différens en apprenant le procedé d'Horeb, & de Kurnam ; son cœur se prevint en leur faveur, & ne put s'empêcher de souhaiter de les voir pour leur marquer combien elle étoit sensible au respect, qu'ils avoient eû pour sa fille ; & quoique cette belle personne & Fatime ne lui découvrissent rien de la passion de Kurnam, elle ne laissa pas de penser en secret que l'amour avoit eû quelque part à cette avanture.

Tandis que ces trois personnes s'en-

s'entretenoient chaque jour d'Horeb & de Kurnam, & que Saïre nourrissoit sa flamme par un tendre & fidele souvenir, l'amoureux Persan ne songeoit qu'aux moyens de la revoir: son absence lui devint insuportable, & comme la guerre tiroit en longueur, & qu'il n'avoit encore aucun emploi fixe dans l'Armée, ayant voulu n'y servir qu'en qualité de volontaire pour être libre de se signaler selon les occasions, se trouvant sans occupation, il se résolut de tenter d'entrer dans Anna. Pour cet effet s'étant dérobé du Camp des Persans, il se déguisa en Marchand Juif; & s'étant chargé de plusieurs raretés de tous prix, il trouva le moyen de s'introduire dans la place: & s'étant informé des Palais dans lesquels il pourroit étaler ses richesses avec quelque profit, on lui en cita plusieurs, entre lesquels on ne manqua pas de lui nommer celui de Fatime veuve superbe & magnifique, à qui l'on avoit soin de porter ce que l'Asie avoit de plus beau. L'amoureux Persan s'y

fit conduire, & paroiſſant être fort avide de guain, demanda l'Eunuque, Intendant de cette Dame. Il vint: Kurnam alors fit briller à ſes yeux une caſſette remplie de Perles & de Rubis, & ſçachant que rien ne gagne mieux le cœur de ces ſortes de gens; il en tira une bague de prix, & la lui donna, en le priant d'engager Fatime à lui acheter quelques bijoux.

L'Eunuque charmé de cette liberalité, & plus encore du préſent, ne ſe fit pas preſſer, & l'ayant fait paſſer par un eſcalier ſecret, le conduiſit dans un grand cabinet, où l'ayant laiſſé, il fut avertir Fatime qu'un Marchand Juif fourni d'un grand nombre de belles pierreries ſouhaitoit les lui faire voir, & lui vanta de telle ſorte le juif & ſes bijoux, que Fatime naturellement curieuſe ne pût le refuſer. Elle étoit en ce moment avec Saïre & Thamar ſa mere; & comme les femmes de ce païs ne ſe montrent que difficilement, ſur tout quand elles ſont jeunes & belles, Fatime paſſa ſeule dans le cabinet

binet où le feint Marchand l'attendoit. Elle ne fit d'abord d'attention qu'à ſes pierreries ; mais lorſqu'il parla, le ſon de ſa voix, qu'il ne déguiſoit point la frapa : elle leva les yeux ſur lui, & l'ayant examiné, elle le reconnut. L'excès de ſa ſurpriſe ne l'empêcha pas de conſerver ſa prudence & jugeant bien que ce n'étoit pas pour elle qu'il ſe mettoit dans un ſi grand péril, elle réſolut ſur le champ de lui donner en cette occaſion une preuve de ſa reconnoiſſance, & le regardant d'un air à lui faire entendre qu'elle ſçavoit le motif de ſon voyage : Voilà dit-elle, en prenant pluſieurs rangs de perles, un collier qui conviendroit à ma niéce, je veux qu'elle le voye ; Daoub ajoûta-t'elle en s'addreſſant à l'Eunuque, défendez l'entrée de mon appartement. A ces mots faiſant ſigne à Kurnam de la ſuivre, elle le conduiſit à Thamar. Cette Dame étoit dans une Eſtrade, aſſiſe ſur une pile de carreaux de drap d'or, la belle Saïre ſa fille étoit à ſes côtés ; une douce lan-

gueur se faisoit voir dans ses yeux, & marquoit que son cœur n'étoit pas content.

Sa présence & celle de Thamar causèrent une telle agitation au jeune Persan, qu'il lui en prit un tremblement, dont il ne fut pas le maître. Fatime s'en apperçût; mais sans en rien témoigner elle s'approcha de Thamar, lui parla très-bas pour n'être pas entenduë de Saïre qu'elle vouloit surprendre; & l'ayant mise au fait du déguisement de Kurnam, elle la conjura de lui faire un accueil digne de l'obligation qu'elle lui avoit. Thamar avoit un si grand désir de voir ce généreux Persan, que malgré son étonnement la joye de se pouvoir satisfaire l'emporta sur les risques de cette avanture, & charmée de connoître les sentimens de Saïre, dont elle ne faisoit encore que se douter, elle se prêta dans l'instant à ce que sa belle-sœur exigeoit d'elle; & faisant avancer le feint Marchand, elle prit les rangs de perles que Fatime vouloit pour sa niéce, & les passant autour du col

de

de cette belle perſonne. Voyez, Saïre, lui dit-elle, ſi cet homme a quelqu'autre choſe, qui vous convienne, faites-en le prix, & j'y ſatisferai.

Alors Kurnam s'approchant d'elle, & lui préſentant une aigrette de diamans : Cet ajuſtement, lui dit-il, Madame, tout magnifique qu'il paroît, perdra bien de ſon éclat par celui de vos yeux ; & je ne vois rien dans ce que je vous préſente que votre beauté ne puiſſe effacer. Cette galanterie dans un homme de cette ſorte, ſurprit ſi fort Saïre qu'elle attacha ſes regards ſur lui ſans pouvoir lui répondre : mais que devint-elle en reconnoiſſant Kurnam. Il étoit trop bien gravé dans ſon cœur pour s'y méprendre ; mais n'étant pas maîtreſſe de ſon premier mouvement, elle le nomma avec exclamation ſans pouvoir s'en empêcher. L'amoureux Perſan qui ſe vit découvert, & qui n'avoit pas deſſein de ſe cacher plus longtems ſe jetta aux pieds de Thamar au même inſtant ; & reprenant l'air & les graces, qui lui gagnoient tous

les cœurs: Pardonnez, Madame, lui dit-il, ſi je pourſuis juſqu'ici cette adorable ennemie; mais ſeroit-il juſte que m'ayant chargé de chaînes au moment que je lui rendois la liberté, je ne vinſſe pas vous conjurer de permettre qu'elle en adouciſſe le prix d'un ſeul de ſes regards?

Généreux Kurnam, lui répondit Thamar en l'obligeant à ſe relever, Fatime m'a trop bien inſtruite de ce que je te dois, pour ne te pas voir avec un plaiſir extrême, & je ſerois au comble de la joye, ſi je croyois Saïre d'un aſſez grand prix pour en faire la récompenſe du ſervice que tu m'as rendu; & c'eſt pour te venger des fers que tu dis qu'elle te fait porter, que j'ai voulu qu'elle te découvrît la premiere; mais à préſent que ſon cœur s'eſt déclaré, apprends que tu m'es auſſi cher qu'elle, & que je te regarde comme mon fils; conſerve donc mieux tes jours; ne les hazarde plus pour obtenir un bien que je tai deſtiné, quel que ſoit le ſort que la guerre nous prépare. Si les Perſes prennent

nent Anna, nous ſerons tes priſonnieres, & la main de Saïre ſera le prix de ſa rançon; & ſi la paix nous laiſſe en liberté, je te promets de te la mener à Gebbar, & qu'elle n'aura jamais d'autre époux que le brave Kurnam.

Le jeune Perſan tranſporté de joye à ces paroles, ſe proſterna aux pieds de Thamar; & ne trouvant point de termes pour s'exprimer, témoigna par toutes ſes actions que ce bonheur étoit au deſſus de ſes eſpérances. Pour achever ſa félicité, Fatime & Thamar firent approcher Saïre, & lui commanderent de recevoir Kurnam pour époux: cette charmante perſonne reçût cet ordre d'une maniere à lui prouver que ſa tendreſſe égaloit ſon amour. La ſatisfaction de ces jeunes Amans ne ſe peut décrire; Thamar & Fatime la partagerent, & ſe crurent heureuſes d'avoir trouvé un moyen de s'acquiter envers Kurnam. Cependant malgré les douceurs qu'ils goûtoient dans cet entretien, Saïre allarmée pour les jours du fils d'Ho-

reb, le conjura de se retirer, & de sortir d'Anna : Nous serions tous perdus, lui dit-elle, si le cruel Haly venoit à te découvrir ; fuis, cher Kurnam, & par ton imprudence ne force pas ton généreux pere à reprocher à Thamar qu'elle a pris moins de soin du sort de son fils, qu'il en a pris de celui de sa fille.

Kurnam étoit si fort enchanté, qu'il auroit volontiers risqué sa vie à de plus grands périls pour ne jamais quitter l'aimable Saïre ; mais ses ardentes prieres, & les vives sollicitations de sa mere & de sa tante, le contraignirent à s'en séparer. Ces deux Dames lui donnerent en ce moment toutes les marques d'estime & de tendresse, qu'il en pouvoit attendre ; & la charmante Saïre lui laissa voir toute la sienne. Il embrassa mille fois ses genoux, & jamais adieu ne fut plus touchant : il lui fit présent de l'aigrette de diamans, des rangs de perles, & de ce qu'il avoit de plus rare dans les bijoux dont il s'étoit muni pour favoriser son déguisement ; & Saïre lui mit au doigt

doigt une bague d'un prix ineſtimable. Enfin s'étant encore jurés de s'aimer juſqu'au tombeau, Fatime, pour l'obliger à les quitter, appella l'Eunuque Daoub, & faiſant briller à ſes yeux les préſens de Kurnam pour lui perſuader qu'on les lui venoit d'acheter, elle lui commanda de le faire ſortir. L'Eunuque obéït, & conduiſit Kurnam en lui faiſant mille amitiés, & l'aſſûrant que lorſqu'il reviendroit il le trouveroit toûjours prêt à lui rendre ſervice. Le feint Marchand le remercia, & prit le chemin des portes de la Ville; mais ayant paſſé devant quelques Officiers Turcs, ils le regarderent attentivement, & lui trouvant trop bon air pour un ſimple Marchand, ils l'arrêterent & le conduiſirent au Bacha Haly, qui le traita d'abord d'eſpion. Kurnam, qui ne pouvoit ſouffrir qu'on le crut capable d'un employ ſi contraire à la franchiſe de ſon caractere, ſe fit connoître pour ce qu'il étoit; & ſans nommer l'objet de ſa flamme, avoüa que l'amour ſeul

étoit la cauſe de ſon déguiſement. Haly étoit alors entouré des principaux de l'Armée Ottomane : le nom de Kurnam les faiſant ſouvenir de l'avanture de Fatime, ils la rappellerent au Bacha ; & charmés de la ſincerité & de la perſonne du jeune Perſan, ils dirent à Haly qu'il falloit excuſer l'amour & lui laiſſer la liberté en reconnoiſſance de ce qu'il avoit fait pour Fatime. Haly ne goûtoit point cette propoſition, & s'il n'avoit pas eu tant de témoins il n'auroit point héſité à le ſacrifier à ſa haine ; mais craignant les reproches de tant de Guerriers, qui étoient tous du même ſentiment ; il prit la parole, & regardant le jeune Perſan d'un air dédaigneux : Je veux bien te donner la vie, lui dit-il, & te permettre de retourner parmis les Perſes ; mais ce n'eſt qu'à condition que tu reviendras me rendre compte de l'état de leur Armée, & des deſſeins de leur Général.

Ce diſcours indigna Kurnam : Je t'ay déjà dit, lui répondit-il fiérement, qu'il n'eſt ni de mon caractere

tere ni de ma naissance de servir d'espion : il me convient encore moins de trahir mon Prince, & je refuse à ce prix la vie & la liberté. Haly irrité de la noble hardiesse de ce jeune homme, & ne pouvant contraindre davantage la violence de son tempérament, commanda qu'on le mit aux fers ; mais Orbec Bacha son Lieutenant, à qui la vertu étoit respectable dans quiconque la possédoit, s'opposa avec fermeté à l'exécution, de cet ordre : & comme il commandoit ce jour-là, il prit, Kurnam par la main, & s'adressant à Haly : Je ne souffrirai point cette injustice, lui dit-il, je me charge de ce brave Persan, & te promets de te le représenter lorsque tu m'en sommeras. Alors sortant avec lui, suivi de tous les Officiers, qui soûtenoient son party, il conduisit Kurnam jusques aux Portes de la Ville, où l'ayant embrassé : Fils d'Horeb, lui dit-il, prend un tems plus heureux pour te livrer à l'amour, oublie le procedé d'Haly, & souvient-toy d'Orbec Bacha. Kurnam tou-

ché de la magnanimité d'Orbec, lui rendit mille graces ; & le saluant avec considération : Généreux Bacha, lui répliqua-t-il, donne-moi quelque occasion de te marquer ma reconnoissance, & sois certain que je la saisiray, quand même il iroit de ma vie. Tous les Officiers l'embrasserent, lui demanderent son amitié, & ne le quitterent qu'avec regret ; & Kurnam prit le chemin de Gebbar aussi rempli d'estime pour ce Bacha, que de mépris pour Haly. Mais il étoit de son sort d'être pris pour ce qu'il n'étoit pas comme il n'avoit aucune qualité dans l'Armée, & que la Garnison ne le connoissoit point, il ne se fut pas plûtot présenté pour y entrer, que son habillement à la Juive aidant à tromper les Sentineles, il fut arrêté & conduit à Kouly Général des Perses qui lui demanda avec assez de fierté qui il étoit, d'où il venoit, & quel dessein l'ammenoit à Gebbar.

Kurnam ne s'étonna point de l'erreur de Kouly, & lorsqu'il lui eut

eut rendu ce qu'il devoit au rang, qu'il tenoit dans l'Armée, se dépoüillant des choses qui le déguisoient: Un motif plus imprudent que criminel, lui répondit-il, a causé mon déguisement ; l'amour m'a conduit dans Anna, le devoir me rammene à Gebbar, & le fils d'Horeb n'a point d'autre dessein que de servir son Prince, & de te marquer son zéle. Le Général Persan s'adoucit au nom d'Horeb, & regardant le jeune Guerrier d'un œil moins sévere : S'il est vrai, lui dit-il, que tu sois Kurnam fils d'Horeb, tu peux tout esperer d'un homme, qui sans t'avoir jamais vû n'ignore pas cependant l'estime qu'on doit faire de ta valeur, ni les actions éclatantes par lesquelles tu l'as signalée : Horeb arrive ce soir à Gebbar, s'il confirme ton rapport, nous te traiterons comme nous le devons, en attendant je te donne mon Palais pour prison. Kurnam, qui sçavoit qu'on ne peut prendre trop de précaution contre les ruses de guerre, se soumit sans peine à l'ordre de Kouly, & se fit une loy

de ne point quitter sa personne jusques à l'arrivée de son pere; mais dans le peu de tems qu'il fut auprès de ce Général, il fit paroître tant d'esprit, & lui parla avec une telle justesse sur les choses, qui regardoient le militaire, qu'il prit pour lui l'estime & l'amitié, que personne ne pouvoit lui refuser, quand on le pratiquoit un moment. Cependant Horeb arriva, & quoiqu'il fut extrêmement inquiet de ce qu'étoit devenu son fils, ne l'ayant point vû depuis la veille, il ne voulut s'en informer qu'après avoir salué le Général, & se rendit à son Palais dans cette intention. Mais quelle fut sa surprise de voir Kurnam à ses côtés, qui l'entretenoit d'une maniere à lui prouver la considération qu'on avoit pour lui.

Kouly le reçut d'un air riant, & lisant son étonnement dans ses yeux: Vaillant Horeb, lui dit-il, Kurnam est mon prisonnier, & je n'attends que toi pour lui rendre la liberté. Alors le jeune Persan prenant la parole, l'instruisit en peu de mots de son avanture, & du

 hazard,

hazard, qui dans l'espace de vingt-quatre heures, l'avoit fait tomber comme espion entre les mains de deux Généraux également redoutables. Horeb, qui l'aimoit ardemment, blâma son inprudence, & supplia Kouly de la lui pardonner. Ce Général ne s'en fit pas presser; son amitié pour Kurnam ne lui permettant pas d'en user autrement; mais ne voulant pas qu'il fût en liberté de s'exposer davantage, il lui ordonna d'accepter le commandement d'un corps de troupes pareil à celui de son pere, afin que n'étant plus volontaire, il fût obligé de suivre tous les mouvemens de l'armée, & n'en pût disparoître sans sa permission.

La punition étoit trop honorable pour ne s'y pas soûmettre; Kurnam à qui l'amour n'ôtoit pas le desir de la gloire & qui brûloit de se signaler s'acquitta de son emploi à la satisfaction de tous les Généraux; & fit sentir aux Turcs en plusieurs rencontres la pesanteur de son bras. Mais tandis qu'il marche à grands pas sur les traces des

Heros,

Heros, & qu'il fait mille fois repentir Haly de ne l'avoir pas sacrifié à sa cruauté, la belle & tendre Saïre, ayant appris le danger qu'il avoit couru, passoit ses jours dans des craintes mortelles. L'ame grande & courageuse elle eût voulu partager ses périls & sa gloire : Pourquoi, disoit-elle à Thamar, ne m'avez-vous pas ordonné de le suivre, en me commandant de le recevoir pour époux ? Deviez-vous nous unir, & souffrir que nous fussions séparés ? Mon cœur peut-il être tranquile & sçavoir ce qu'il aime en but à tant de différens dangers ?

Chere Saïre, repondit Thamar, je pardonne tes inquiétudes, je les ay ressenties pour ton pere, & ne puis blâmer en toi les mêmes craintes ; mais apprend que la reconnoissance & le mérite de Kurnam ne m'ont pas seuls portée à t'accorder à son amour : j'avois reconnu le tien pour lui dans tes discours & dans toutes tes actions ; & mon extrême tendresse pour toi me faisant souhaiter de te rendre heureu-

se,

se, je n'ai point balancé à te promettre au fils d'Horeb, sitôt que j'ai vû qu'il étoit digne de toi : reconnois donc ma bonté en calmant tes agitations ; n'augmente point celles que je te cache par prudence en me faisant voir le trouble de ton cœur ; si tu m'aime, persuade-toi que la main qui l'a garanti de la fureur d'Haly, le tirera de même des dangers où la gloire l'expose, & que tu le reverras bien-tôt comblé d'honneurs & plus amoureux que jamais ; faisons des vœux pour lui, & n'accable point une mere, qui t'aime, par ta douleur & tes reproches.

Saïre touchée de tant de douceur & de bonté, donnoit mille touchans baisers aux mains de sa mere en embrassant ses genoux ; & ces entretiens ne finissoient jamais que par un renouvellement de tendresse l'une pour l'autre. La vénérable Fatime en étoit souvent témoin, & les consoloit toutes deux autant qu'il lui étoit possible. Les choses étoient en cet état lors qu'Horeb & Kurnam furent com-

commandés pour arrêter les courses des partis Turcs, qui venoient jusques aux portes de Gebbar, & ravageoient le païs. Ils firent plusieurs combats avec assez de succès ; mais dans le dernier les Turcs étant les plus forts, & les Persans ayant abandonné leurs Commandans, Horeb & Kurnam resterent presque seuls contre tant d'ennemis, & malgré leur valeur accablés par le nombre, ils furent obligés de se rendre.

Ils furent pris par deux Officiers de différents corps ; celui qui fit Horeb prisonnier, le traita avec considération ; & suivant les Loix de la guerre, lui laissa la Ville pour prison ; mais celui qui prit Kurnam n'en usa pas de même. Créature du Bacha Haly, il le reconnut pour le feint Marchand Juif, & le conduisit d'abord à ce Gouverneur d'Anna, qui n'eut pas plûtôt jetté les yeux sur-lui, qu'il commanda qu'on le mit en prison ; en lui disant de se préparer à mourir le lendemain. Kurnam ne daigna pas lui répondre, & se laissa conduire.

duire. Le généreux Orbec Bacha n'étoit pas alors auprès d'Haly; mais les autres généreux témoins de cette action, dirent hautement que c'étoit violer le droit des gens qu'il n'étoit pas permis de faire mourir un prisonnier de guerre, & qu'il n'y auroit plus de sûreté pour eux parmi les Perses, si l'on faisoit périr Kurnam.

Mais tous ces discours furent inutiles, & ne servirent qu'à rendre Haly plus furieux. Orbec Bacha même, instruit de cet accident, n'en put rien obtenir. Alors se souvenant que Thamar étoit un peu sa parente, il crut qu'il se laisseroit plûtôt fléchir par une femme que par tant de guerriers, avec lesquels il vouloit faire valoir son autorité; ainsi s'étant rendu chez Fatime, il lui aprit ce qui se passoit, en lui conseillant de s'aller jetter aux pieds d'Haly avec sa belle-sœur & sa niece. Il est difficile d'exprimer quelle fût la douleur de ces Dames à cette nouvelle; celle de Saïre fut excessive: cependant rapellant son courage, elle conjura le Bacha

cha Orbec de lui donner les moyens de voir Kurnam; assûrant qu'elle en avoit un des plus certains de le sauver, pourvû qu'elle pût l'entretenir un moment sans témoins; & que par là elle épargneroit à sa mere le chagrin d'aller fléchir les genoux devant Haly.

Ils la prierent tous de leur dire quel étoit cet expedient; mais ferme à le cacher, elle leur déclara qu'elle ne le vouloit découvrir qu'à Kurnam, & qu'il seroit le maître de les en instruire. Orbec trouva la proposition délicate; mais sensible & généreux, il rêva long-tems comment il feroit pour contenter Saïre. Enfin se souvenant que celui qui servoit de geolier à Kurnam, lui devoit sa fortune, il résolut de le tenter, puisqu'il ne s'agissoit que de le laisser parler à une femme, qui par la foiblesse de son sexe, étoit hors d'état de rien entreprendre, qui lui fût préjudiciable; ainsi ayant promis à la triste Saïre d'y employer tout son pouvoir, & de l'avertir de ce qu'il auroit fait par un esclave fidel, il se retira

retira pour travailler à l'exécution de sa promesse. Pendant ce tems, qui parut d'une longueur extrême aux Dames Turques, elles s'abandonnerent aux larmes; & sur tout Thamar, qui craignant que Saïre ne formât quelque dangereuse entreprise, ne cessoit de la presser de lui dire son secret. Cette admirable fille dont la résolution étoit prise, fut inébranlable, persuadée qu'on y mettoit obstacle, si on le pouvoit pénétrer; & se contentant de l'assûrer qu'il n'y avoit rien a redouter pour elle, elle soûtint avec une égale fermeté, les prieres, les pleurs & les ordres de sa mere. Tandis que ces choses se passoient dans le Palais de Fatime, Horeb, qui ne sçavoit rien du sort de son fils, & qui cependant le croyoit prisonnier sur sa parole comme lui, le cherchoit par tout & le demandoit à tout le monde, sans que personne osât lui annoncer la verité, chacun paroissant être de concert à lui repondre qu'on ne l'avoit point vû, & qu'il n'y avoit point de prisonnier de ce nom là.

De

De ſon côté le malheureux Kurnam oubliant ſes propres infortunes, n'étoit ſenſible qu'au deſeſpoir, dans lequel il ne doutoit pas que ſeroit ſon pere & Saïre à la nouvelle de ſa mort ; & ſans ſe plaindre de la rigueur du ſort, qui le condamnoit à périr ignominieuſement à la fleur de ſon âge, dans le tems qu'il avoit tant de fois cherché la mort dans le champ de la Gloire, il ne regretoit que de ne pouvoir embraſſer Horeb & le cher objet de ſa flâme avant que d'expirer. Cette ſeule penſée abbattoit ſon courage ; il lui ſembloit que la vûë de ces deux perſonnes lui étoit néceſſaire pour lui donner une fermeté, qu'il ne pouvoit s'inſpirer lui-meme. Dans cet état il pouſſa quelques ſoupirs, qui furent entendus de celui qui le gardoit : cet homme, à qui Orbec venoit de parler avec ſuccès, s'offrit à ſon Priſonnier ; & l'abordant avec reſpect, il le conſola & l'aſſûra qu'au milieu de la nuit il verroit quelqu'un de la part d'Orbec Bacha.

Ce nom donna quelque eſpé-

rance

rence à Kurnam : il remercia son Geolier, & lui dit, qu'il attendroit cette personne avec impatience, & parut être moins agité. Pour Orbec, il n'eut pas plûtôt gagné cet homme qu'il envoya un esclave à Saïre, comme il l'avoit promis, avec un billet, par lequel il lui marquoit de se rendre à la prison après minuit déguisée en homme esclave, le Geolier trouvant moins risquable de faire entrer un homme qu'une femme dont le sexe ne pouvoit manquer de donner du soupçon; qu'il l'attendroit, & qu'elle n'avoit rien à craindre. Ce déguisement favorisant encore le dessein de cette généreuse Amante, elle ne balança point à le prendre ; & l'heure du rendez-vous ne se fit pas plûtôt entendre, qu'elle sortit de son Palais, seule, en habit d'esclave, & pour toute défense un poignard caché dans son sein, malgré les efforts de sa mere & de sa tante, qui n'oublierent rien pour la retenir ; mais les ayant menaçées de se donner la mort à leurs yeux, si elles s'opposoient à sa

résolution, elles furent forcées d'y consentir. Tandis qu'elles passent le tems de son absence dans la crainte & dans les larmes, la courageuse Saïre arrive à la prison; & prononçant au Geolier le nom d'Orbec Bacha, il lui ouvre la porte, & la conduit sans bruit à celle de Kurnam, lui donne une bougie, & la faisant entrer dans le Cachot, qui renferme son Amant, la laisse en liberté de s'expliquer avec lui. Kurnam prévenu que ce n'est qu'un message d'Orbec, levoit à peine les yeux sur ce charmant Esclave, lorsqu'elle l'y contraignit en s'approchant de lui d'un air, qui ne s'accordoit nullement à cet habit; il n'hésita pas à la reconnoître, & lui tendant les bras: Quoi c'est vous, mon adorable Saïre, lui dit-il, c'est vous qui venez m'encourager à la mort!

Dis plûtôt, cher Kurnam, interrompit-elle, que je viens t'engager à vivre; crois-tu donc que ma mort ne suivroit pas la tienne, & que je ne t'aime pas assez pour partager ton sort? Trop aimable Saïre,

re, reprit-il, je ne doute point de mon bonheur, puiſque vous me le permettez; partagés mon amour, mais non pas mon funeſte deſtin; je meurs content, puiſque je vous vois avant que de mourir; c'étoit mon unique regret de ne pouvoir vous dire encore une fois que je vous adore.

O Kurnam, reprit vivement Saïre, ceſſe un diſcours qui me tuë; je veux que tu vive; & je ne ſuis ici que pour t'arracher des mains du barbare Haly: Prend cet habit, ajouta-t'elle en lui montrant le ſien, donne-moi le tien, & fuis cet odieux ſéjour. En achevant ces mots, tirant ſon poignard elle coupe ſes liens; & commençant à ſe déſabiller, le preſſe de faire autant; mais Kurnam mille fois plus allarmé de cette propoſition, que du péril, dont il eſt menacé: Non, lui dit-il, Saïre, je ne ſors point d'ici ſans vous: fuyons, j'y conſens; mais que ſe ſoit enſemble. Kurnam, dit alors cette belle fille en poſant la pointe du Poignard contre ſon ſein, ſi tu reſiſte, je le perſe à tes

yeux ; obéï ſi tu m'aime ; & ſçache que deux Amans unis des plus fortes chaînes de l'amour, ne manquent jamais d'occaſions de ſe le dire ; mais qu'ils n'en ont pas toûjours de ſe le prouver ; ne m'envie donc pas celle qui ſe préſente de t'aſſûrer du mien, & de me convaincre du pouvoir que j'ay ſur ton cœur ; je ſçai ce qui s'y paſſe ; je vois tes craintes, tes allarmes, & l'extrême peine que tu ſens à ſouſcrire à ma volonté ; tous ces mouvemens ſont le prix de ton obéïſſance ; mais elle ſeule peut me prouver ton ardeur, & retenir mon bras.

Kurnam connoiſſoit trop bien ce que peut un véritable amour, pour mettre celui de Saïre au déſeſpoir, il ſe jetta à ſes pieds, & par ſes tranſports & ſes larmes, lui fit bien mieux connoître que par ſes paroles, l'état où le réduiſoit ce qu'elle exigeoit de lui ; mais il ne put rien gagner, toûjours prête à ſe donner la mort, il fut contraint de lui ceder ; & s'aidant reciproquement à s'habiller, elle l'embraſ-

ſa,

ſa, & le fit ſortir en l'aſſûrant qu'Haly ne pouvoit lui faire aucun mal, puiſqu'il n'en vouloit qu'à lui. Kurnam ne gouta que légerement ſes raiſons ; mais ne voulant pas la contredire plus long-tems, il fut joindre le Geolier, qui ſans le reconnoître le mit en liberté d'aller où il voudroit. Ce généreux Amant, qui n'avoit pas deſſein de ſe mettre en ſûreté, tandis que tout ce qu'il avoit de plus cher étoit en péril; ſe rendit au Palais de Fatime, de qui les Eſclaves le reçûrent comme Saïre le prenant pour elle. Il ne les détrompa point, & feignant d'être preſſé d'entrer dans l'appartement de Thamar, il fut plûtôt près d'elle, qu'on n'eût le tems de l'avertir de ſon retour; cette tendre mere prévenuë de la même erreur, courut à lui pour l'embraſſer. Mais Kurnam, ôtant un mouchoir, qu'il tenoit ſur ſa bouche, dont il ſe cachoit le viſage, & ſe jettant à ſes pieds, la mit dans une telle ſurpriſe, en le reconnoiſſant, qu'elle ne put prononcer un ſeul mot. Je viens, lui dit-il, Madame,

mettre ma vie entre vos mains, afin qu'elle vous reponde de celle de Saïre, qui mille fois plus cruelle, que votre Bacha m'a forcé de lui ceder ma place. Alors lui raportant ce qui s'étoit passé entre cette incomparable fille & lui, il lui donna autant d'admiration que de douleur. Cependant se flâtant qu'Haly respecteroit son sexe ; Kurnam, lui dit-elle, qu'elle que soit ma crainte pour les jours de ma fille, je ne laisserai point son ouvrage imparfait ; ton pere est dans Anna, va le joindre, & mets ta vie en sûreté pour ne pas augmenter le péril de Saïre.

Non, Madame, reprit Kurnam, n'esperez pas que je me mette en situation de ne pouvoir secourir celle, qui risque tout pour me sauver ; je ne quitterai ces lieux que lorsque ma chere Saïre y sera de retour, & si le barbare Haly entreprend de la retenir, & lui fait un crime de sa généreuse tendresse ; je cours la dégager & lui rendre sa victime. Ce fut envain que Thamar & Fatime, qu'elle fit appeller, voulu-

voulurent s'oppoſer à cette réſolution ; & ne pouvant l'obliger à fuir, elles prirent celle de le cacher & d'attendre avec lui l'évenement du lendemain. On juge bien que cette nuit ne leur offrit aucun repos ; ils la paſſerent dans de continuelles agitation & ſans ſe ſéparer, n'ayant point voulu ſe coucher ni les uns ni les autres : pour Saïre, contente d'avoir ſauvé Kurnam, elle attendit ſon ſort ſans nulle crainte.

Le jour parut à peine que le Bacha Orbec inquiet de ce qu'elle avoit fait, vint chez Thamar pour en ſçavoir des nouvelles. Son étonnement fut extrême, lorſqu'elle lui fit voir Kurnam, & lui aprit l'action de ſa fille : cependant charmé de ce qu'il étoit hors de péril, il fit ſes efforts pour l'obliger à ſortir de la Ville, lui offrant de faciliter ſon évaſion. Mais le jeune Perſan lui dit, que quoiqu'il ne fût pas priſonnier d'Haly, il l'étoit ſelon les loix de la guerre ; comme ſon pere, & qui ſuivant celles de l'amour ſa tête devoit répondre à Thamar du

deſtin de Saïre ; que l'honneur, le devoir & ſa paſſion le tenant enchaîné, il ne ſortiroit point d'Anna qu'il n'eût rempli tous ſes engagemens. Le Bacha toûjours plus charmé que jamais de tant de vertu, & ne pouvant le perſuader, ſe retira pour ſe rendre au Palais d'Haly, afin d'être préſent à ce qui s'y paſſeroit. Il y trouva tout dans une étrange combuſtion ; le ſtratagême de Saïre venoit d'être découvert ; on n'y parloit que de l'amour des deux Amans & de la fureur d'Haly, qui venoit de condamner cette belle fille à la mort.

Tous les Officiers Généraux lui repréſenterent vainement que ſon action méritoit des loüanges plûtôt qu'une punition, & qu'il alloit s'attirer le blâme & la haine des Troupes, s'il agiſſoit avec une pareille rigueur ; qu'il ne pouvoit attenter aux jours de Kurnam ſans injuſtice étant priſonnier de guerre, ni faire périr Saïre pour l'avoir ſauvé. Orbec Bacha lui parla avec ſa fermeté ordinaire avec auſſi peu de ſuccès ; & l'on commençoit

à

à déſeſpérer de rien obtenir, quand Horeb inſtruit enfin de toute cette avanture par le bruit qu'elle faiſoit, vint donner l'exemple de la plus parfaite généroſité, en offrant ſa vie pour celle qui avoit ſauvé ſon fils.

Haly s'étoit fait amener Saïre, eſperant tirer d'elle la retraite de Kurnam, par la crainte des ſupplices. Cette charmante fille lui répondoit avec un courage heroïque, lors qu'Horeb parut. Sa vûë la fit pâlir; Haly s'en apperçût, & ne connoiſſant point ce brave Perſan, il crut que ſon trouble n'étoit cauſé que par la crainte que cet Inconnu ne découvrît ſon ſecret. Dans cette penſée il le fit approcher, & lui demanda ſi il venoit lui déclarer où étoit Kurnam. Gouverneur d'Anna, lui répondit Horeb, ſans le ſaluer, j'ignore ce qu'il eſt devenu; mais quand j'en ſerois inſtruit, ce ne ſeroit pas de moi que tu l'apprendrois: je ſuis ſon pere, & je ne parois à tes yeux que pour m'offrir à ta rage à la place de cette admirable fille qui veut

mourir pour lui : la nature n'eſt pas moins tendre que l'amour ; j'aurois entrepris ce qu'elle a fait, ſi j'avois ſçû le péril de mon fils : elle m'a prévenuë ; mais quand elle ſauve ce que j'ai de plus cher, je dois faire pour elle ce qu'elle prétend faire pour moi ; elle eſt devenuë ma fille en garantiſſant les jours de mon fils, & c'eſt pour ſauver deux enfans ſi dignes de mon amour que je me livre à ta fureur. He quoi ! s'écria Saïre, peux-tu penſer, généreux Horeb, qu'en m'expoſant pour le fils, je laiſſe périr le pere ? puis-je aimer Kurnam ſans cherir Horeb ? l'un m'eſt-il moins précieux que l'autre ? de quoi ſerviroit à ton fils que j'euſſe ſauvé ſa vie, ſi je ne ſauvois auſſi la tienne ? de quel œil pourroit-il regarder un épouſe, qui, pour garantir ſes jours, auroit laiſſé périr celui dont il tient la naiſſance ? ton fils peut-il être mon époux, ſans que tu devienne mon pere ? & ce titre ſi tendre, ſi reſpectable ne m'engage-t'il pas à mourir pour toy, de même que pour lui ?

Ad-

Admirable Saïre, réprit Horeb, ta vertu m'enchante; mais elle me sert d'exemple: plus tu fais éclater la grandeur de ton ame, & plus tu te montre digne de la vie, que tu mépriſe. Kurnam auroit-il ſujet de chérir celle qu'il tient de moi, ſi je permettois qu'on le privât du ſeul bien, qui peut le rendre heureux? tes charmes, ta tendreſſe, & ta haute ſageſſe peuvent le conſoler de la perte d'un pere; mais quelles conſolations Horeb pourroit-il offrir à ſon cœur, ſi ta vie étoit le prix de la mienne? Oh ma fille! ajoûta-t-il, en la preſſant entre ſes bras, conſidére que tu ne fais encore que de naître; que ta carriére doit être longue, & que je touche au terme de la mienne; qu'un moment de plus ou de moins, ne peut me diſpenſer de mourir dans peu; que tes mains & celles de Kurnam ſont deſtinées à me fermer les yeux, & que c'eſt renverſer l'ordre de la Nature, que de vouloir me tracer le chemin du tombeau.

Ce généreux combat offroit un

ſpectacle ſi touchant & ſi nouveau à ceux dont le Bacha étoit entouré, qu'ils ne purent retenir leurs larmes : on n'entendoit que des ſoupirs de tous côtés ; la férocité naturelle aux Turcs, les abandonna tous en cette occaſion ; & depuis le plus haut Officier juſqu'au plus ſimple Soldat, il n'y en eut pas un, qui ne demandât la grace de ces illuſtres malheureux. L'Officier Turc dont Horeb étoit le priſonnier s'avança des premiers, & remontra avec chaleur au cruel Haly qu'il ne pouvoit ſans crime, attenter aux jours de ce brave Perſan ; que le ſort de la guerre l'en avoit rendu le maître, que le grand Seigneur lui-même n'étoit pas en droit d'en diſpoſer autrement que pour l'échanger contre ceux des leurs, que le même hazard avoit fait tomber entre les mains des Perſes, & qu'il demanderoit juſtice à ſa Hauteſſe de la violence faite à ſon priſonnier.

Orbec Bacha appuya ce diſcours de toutes raiſons qu'il crut capables d'ébranler Haly ; mais toujours

jours plus irrité, & seul insensible à des objets si dignes de pitié, il imposa silence à ces généreux guerriers, & jura par Mahomet de faire mourir Horeb & Saïre, si Kurnam ne se venoit pas remettre en prison dans les vingt-quatre heures, & commandant qu'on les chargeât de fers, & qu'ils fussent exactement gardés; il se retira sans vouloir écouter plus long-tems les plaintes & les sollicitations des Chefs de l'Armée, qui se séparerent aussi consternés que si ils avoient perdu une bataille décisive. Cependant cette affaire étoit trop éclatante pour ne pas pénetrer jusqu'au Palais de Fatime; les esclaves obligés d'aller & de venir dans la Ville, en furent bien-tôt instruits; mais étant persuadé que Saïre étoit rentrée la veille, & qu'on se méprenoit en la mêlant dans cette avanture, ils la conterent à Fatime comme une histoire faite à plaisir. Cette Dame qui n'avoit donné des commissions à ses gens que pour sça-

voir ce qui se paſſoit, n'apprit pas plutôt ces triſtes nouvelles, qu'elle courut en pleurs les porter à Thamar & à Kurnam, cette mere déſolée penſa mourir à ce recit.

L'amoureux Perſan devint furieux, & voulut ſortir dans l'inſtant pour ſauver ſon pere & ſa maîtreſſe; mais Fatime le retenant, lui fit entendre qu'ils avoient encore aſſez de tems pour en venir à cette extrémité; & qu'elle étoit d'avis que Thamar & elle allaſſent ſe jetter aux pieds d'Halay; que leurs cris & leurs larmes auroient peut-être plus d'effet que les prieres des autres; & que ſi elles étoient aſſez malheureuſes pour ne rien obtenir, il ſeroit le maître de faire ce qu'il jugeroit néceſſaire pour le ſalut de deux têtes ſi cheres. Thamar approuva ce deſſein & voulut l'exécuter à l'heure même: Kurnam, qui venoit de former le ſien, feignit d'y conſentir, & les preſſa de ne pas perdre un moment, afin d'être plutôt en liberté de faire, ce qu'il avoit projetté.

En effet elles ſortirent du Palais accom-

accompagnées de tous leurs eſclaves, pour ſe rendre à celui d'Haly. A peine Kurnam les eut-il vû partir, qu'il fit appeller Daoub. Cet Eunuque, qui l'avoit pris pour Saïre lorſqu'il étoit venu la nuit précédente, & qu'on n'avoit point initié dans ce dangereux myſtere, ſe rendit près de lui, croyant aller recevoir les ordres de ſa jeune maîtreſſe: mais lorſqu'il vit au lieu de Saïre le Marchand Juif dont il n'avoit point perdu l'idée, il penſa tomber à la renverſe. Kurnam profitant du ſilence que lui impoſoit ſa ſurpriſe, lui préſenta une bourſe pleine de ſequins, pour commencer à le raſſûrer; enſuite lui contant toute ſon avanture, & le péril que couroient Horeb & Saïre, il le conjura de le laiſſer ſortir, tandis que l'abſence de Fatime & de Thamar lui en donnoit le pouvoir. Plus Kurnam parloit, & plus Daoub étoit dans l'étonnement; tout ce qu'il entendoit lui paroiſſoit un ſonge, & ſans la réalité du préſent, qu'il regardoit à chaque inſtant, il auroit toûjours

crû

crû rêver. Enfin revenant à lui, & jugeant de la conſéquence de la choſe par l'empreſſement de Kurnam, il crût qu'il étoit plus raiſonnable de ſouffrir que ce jeune Perſan fût en danger de périr que Saïre; & que Thamar ne pourroit le blâmer de ſa complaiſance pour un motif de cette importance. Ainſi ne voulant pas retarder le ſecours que la préſence de Kurnam alloit donner à ſa jeune maîtreſſe, il lui ouvrit les portes du Palais ſans aucune difficulté. Cependant Fatime & Thamar étoient arrivées à celui d'Haly, qui refuſa de les voir, ſous prétexte de l'heure de la priere à laquelle les Muſulmans ſont d'une extrême exactitude. Ces Dames qui ne vouloient pas manquer le Bacha, lui firent dire qu'elles attendroient & ne quitteroient point qu'elles n'euſſent embraſſé ſes genoux; mais il tint ferme juſqu'à la nuit qu'elles furent obligées de ſortir. Outrées de déſeſpoir elles furent à la Priſon de Saïre, pour faire enſorte de fléchir ſes Gardes & de la voir; mais elles y

réuſ-

réüſſirent auſſi mal, que chez le Bacha. Elles ne ſçavoient plus que devenir & s'abandonnoient à leur douleur, lorſque Kurnam arriva pour ſe remettre en priſon.

Cette action à laquelle elles ne s'attendoient pas alors, fit redoubler leurs larmes par la néceſſité de le ſacrifier au ſalut de Saïre; les plaintes & les regrets qu'elles firent en lembraſſant, auroient attendris les plus barbares. Les Turcs commis à la garde des Priſonniers ne purent s'empêcher d'en être touchés, & d'admirer la conſtance de Kurnam, qui pouvant ſe ſauver, aimoit mieux périr que de devoir ſa vie à la perte d'un pere & d'une maîtreſſe; ſentimens trop rares parmi eux pour ne les pas étonner. Ils balancerent à reprendre le jeune Perſan avant que de le conduire au Bacha, dans la crainte d'en être punis; ils ſe conſultèrent & ne doutant pas qu'en revoyant Kurnam, il ne rendît la liberté aux deux autres, ils réſolurent de le faire avertir, eſpérant donner à Thamar la ſatisfaction d'emmener

ſa

ſa fille. Mais le cruel Haly ſe doutant d'une partie de la vérité, ſe contenta d'ordonner à ceux qui furent lui parler, qu'on ſe ſaiſît de Kurnam, & qu'on eût ſoin de ne le pas laiſſer échapper ſous peine de la vie, remettant au lendemain matin à ſe déterminer ſur ce qu'il avoit à faire. Cette reponſe ambiguë fit naître de nouvelles allarmes dans les cœurs de Thamar & de Fatime; mais elle ne changea rien à la reſolution de l'amant de Saïre, qui pour ne pas ſe attendrir davantage, ſe hâta d'entrer dans la Priſon. Ces femmes déſolées, n'ayant plus aucun eſpoir du côté d'Haly, paſſerent la nuit à courir chez tous les Officiers, qui pouvoient avoir quelque crédit pour implorer leur protection. Elles n'oublierent pas le généreux Orbec Bacha qui les retint dans ſon Palais juſqu'au jour, en les conſolant le mieux qui lui fut poſſible, afin de les rendre témoins des efforts qu'il alloit employer pour ſauver Horeb & les deux Amans.

Il

Il envoya chez tous ſes amis les prier de ſe rendre au lever d'Haly, & de ſe joindre à lui pour obtenir la grace des Priſonniers. Enfin cette nuit ſe paſſa en mouvemens du côté des protecteurs de l'innocence, & dans des craintes plus cruelles que la mort de celui des illuſtres Captifs. La magnanime Saïre ne pouvoit ſe conſoler qu'Horeb fût venu traverſer ſon deſſein, & tremblóit que le Bacha n'acceptât ſa propoſition, ou que Kurnam ne parût. Horeb faiſoit des vœux pour être ſeul la victime du Bacha, & demandoit avec ardeur à ſon Prophete de prendre ſoin des jours de ſon fils & de ceux de Saïre; & Kurnam auſſi tendre pour ſon pere que paſſionné pour ſa Maîtreſſe, attendoit avec la derniere impatience le moment où ſa mort devoit les délivrer l'un & l'autre.

Ces différentes agitations furent pouſſées juſques au jour; & le Palais d'Haly ne fut pas plûtôt ouvert, qu'il fut rempli de Généraux, & d'un nombre infini d'Officiers,

ficiers, qui vouloient voir la fin de cette avanture. Orbec Bacha s'y rendit des premiers avec Thamar & Fatime qu'il fit parvenir juſqu'aux pieds d'Haly. Ce barbare Scythe les reçût avec ſa dureté ordinaire ; mais la tendreſſe maternelle rendant Thamar plus hardie qu'elle ne l'étoit naturellement: Seigneur, lui dit-elle, en levant ſon voile, tu vois à tes genoux la veuve & la ſœur du vaillant Méhémet qui viennent implorer ta clemence en faveur de trois illuſtres malheureux, qui n'ont point commis d'autres crimes que celui de ne pouvoir te plaire. Horeb & Kurnam ont rendu la liberté à Saïre & à Fatime ma ſœur, ſans aucune rançon, lorſqu'ils pouvoient en exiger avec juſtice, ou les faire eſclaves. Ma fille leur devoit les marques de reconnoiſſance qu'elle leur a données ; & tu dois leur faire grace, parce qu'il n'appartient qu'à ſa Hauteſſe de diſpoſer de leurs vies.

Haly ne put ſouffrir la continuation de ce diſcours, & l'interrompant

rompant avec fureur : Femme perfide à ta patrie, lui dit-il, je te ferai connoître que j'ay le pouvoir de punir celles qui comme toi, ont des intelligences avec les ennemis du Sultan ; & commandant qu'on amenât les Prisonniers, il ne voulut plus écouter Thamar. Alors tous ceux qui étoient présens l'entourerent, & soûtenus d'Orbec Bacha n'oublierent rien pour le toucher ; mais il ne daigna pas seulement leur répondre, & les Prisonniers arriverent sans qu'il eût prononcé une parole. On amena Kurnam d'un côté, & Saïre & Horeb d'un autre ; on ne peut exprimer ce qui se passa dans le cœur du pere & de l'Amante du jeune Persan, lorsqu'ils l'apperçurent, Horeb crut qu'on l'avoit repris de force ; & Saïre jugeant de son amour par le sien, ne douta point qu'il ne fût venu de lui-même, mais l'une & l'autre de ces pensées produisirent sur eux le même effet. L'Amante & le pere également troublés à cette vûë, s'écrierent à la fois qu'on les fît mourir,

& qu'on remit Kurnam en liberté. O Saïre! O mon pere! dit alors ce jeune Guerrier, quelle eſt celle de mes actions qui peut vous donner lieu de croire que je veuille conſerver ma vie aux dépens de la vôtre? Ceſſez de ternir ma gloire par un jugement, qui m'outrage. En mourant pour toi, vénérable Horeb, je ne fais que te rendre ce que tu m'as prêté; en mourant pour Saïre je ſatisfais aux loix du plus parfait amour qui fût jamais. Haly, continua-t-il en s'adreſſant au Bacha d'Anna, termines cette diſpute; tu veux ma mort; tu ne voulois celle d'Horeb & de Saïre, que pour te venger de ma fuite, je viens volontairement me remettre en tes mains: acquitte donc ta promeſſe; diſpoſe de mes jours, & reſpectes les leurs.

Barbare, s'écria Saïre au Bacha, en liſant dans ſes yeux l'Arrêt de Kurnam, Scythe alteré de ſang, tu ne fus jamais nourri du lait d'une tendre mere, puiſque tu ferme ton cœur aux ſpectacles touchants, que t'offre en ce jour l'Amour

mour & la Nature : les tigres & les panteres ont pris soin de ta vie; eux seuls peuvent avoir nourri un monstre tel que toi. Ces terribles paroles acheverent de faire perdre au Bacha le peu de considération qui le retenoit & malgré les cris de Thamar & de Fatime, & les supplications de toute l'assemblée ; il condamna les trois prisonniers à la mort, les fit reconduire en prison, & commanda leur supplice pour l'après-diné : & sa fureur étoit montée à un tel excès, qu'il les auroit fait exécuter sur le champ, sans l'avis qu'il reçût que les Perses avoient pris un poste avantageux dans lequel ils plaçoient une partie de leur Artillerie, ce qui l'obligeoit de monter à cheval pour aller reconnoître leurs desseins. Et comme il vouloit donner le cruel plaisir de voir expirer ces illustres malheureux, il retarda leur supplice pour en être témoin. La mere & la tante de Saïre les suivirent baignées de larmes, & ne purent jamais se résoudre à quitter les portes de la prison esperant émou-

émouvoir par leurs clameurs & leurs gémiſſemens quelque ſédition dans laville; mais Haly ayant la force en main, la crainte d'un pareil traitement retint les plus hardis, & la mort d'Horeb, de Kurnam & de Saïre n'eût été que trop certaine, ſi celui qui gouverne tout, qui punit l'injuſtice & ſoûtient l'innocence par tout ce vaſte Univers, & dans quelque religion que ce ſoit, n'eût arêté ce funeſte projet par un coup auſſi ſurprenant qu'imprévû. Ce cruel Bacha dont l'intrépidité égaloit la barbarie, s'étant trop avancé pour obſerver les ennemis, eût la tête emportée d'un boulet de canon au moment qu'on s'y attendoit le moins.

Cet accident ne laiſſa pas de conſterner les Turçs, qui, malgré la crutauté d'Haly perdoient en lui un homme conſommé dans l'Art de la guerre, & d'une valeur éprouvée; mais leurs regrets ceſſerent auſſi-tôt qu'ils apprirent que le généreux & brave Orbec alloit remplir ſa place En effet ce magnanime Bacha fut élû du conſen-

ſentement de toute l'Armée ; & la premiere marque, qu'il donna du Commandement, qu'on venoit de lui décerner, fut de mettre en liberté Horeb, Kurnam & Saïre, à qui il fit bien-tôt oublier les fureurs d'Haly par les amitiés & les préſens dont il les combla : & ne voulant pas que rien pût manquer à leur félicité, il ordonna lui-même la cérémonie de leur hymen, qu'il honora de ſa préſence, & qui par ſes douceurs rétablit dans leurs ames le calme, que la crainte & la douleur en avoient chaſſé, & leur prouva que le malheur de l'un fait quelques fois le bonheur de l'autre.

LES PELERINS.

LI. NOUVELLE.

IL n'eſt rien de plus blâmable, & de plus dangereux que de faire ſervir à ſes paſſions des uſages, qui ne ſont permis que pour mieux faire éclater la pieté; & c'eſt avec raiſon qu'on a retranché ceux de ces pélerinages de longs cours, dans leſquels les Princes, les Grands de leurs Cours, & les femmes mêmes s'engageoient autrefois, quelques-uns par une ſincere dévotion; mais le plus grand nombre pour des interêts bien différens que ceux de leur ſalut. L'habit de Pélerin étant

étant un déguiſement favorable pour cacher ſa naiſſance & ſes deſſeins, la politique, & l'amour en étoient les principaux motifs; les Princes s'en ſervoient pour s'obſerver les uns & les autres; pour connoître leurs caractere, leurs vuës & leurs intrigues; & les amans, pour tromper la vigilance des époux, & des meres, ou pour traverſer leurs rivaux.

Sur la fin du dixiéme ſiécle, où ces Pélerinages étoient des plus fréquens, un Seigneur François nommé de Pienne, qui ne vouloit pas être le ſeul de ſon tems, qui eût négligé le voyage de S. Jacques en Galice, partit avec ſa famille pour effectuer le vœu, qu'il en avoit fait dans une grande maladie. Une ſœur & une fille unique compoſoient, ſa famille; deux femmes pour les ſervir, & quelques hommes pour lui formoient ſon train. Ils étoient tous vêtus en Pélerins, & réſolus de vivre comme tels ſur la route, où quantité de perſonnes charitables, accoutumées à ces pélerinages, ſe faiſoient une loi de re-

tirer ces pieux Voyageurs. Argentine, c'étoit le nom de la fille du François, pouvoit avoir dix-huit à vingt ans, elle étoit extrêmement belle, & les biens de son pere assez considérables pour lui faire un riche établissement, & la rendre heureuse si son cœur eût été de concert avec la volonté de celui à qui les loix de la Nature l'avoient renduë soûmise ; mais le funeste amour, qui ne respecte que les siennes, l'avoit déjà surprise en faveur de Rodolphe Comte de Foix, auquel César de Pienne son pere l'avoit refusée. Le Comte de Foix étoit veuf; & quoique jeune encore, il avoit une fille de seize ans, qui devoit emporter tous les biens de sa Maison, comme unique héritiere de sa mere qui les y avoit apportés ; ce qui ne rendant pas le Comte un parti fort riche, il n'avoit pu convaincre le Seigneur de Pienne, qu'une grande naissance vaut autant qu'une haute fortune, qui malgré les larmes & les prieres de la trop sensible Argentine le conjura de ne plus nger à son alliance.

Cet

Cet Arrêt avoit été un coup de foudre pour les deux amans; ils en avoient gémi, ſoûpiré, murmuré; mais il avoit falut s'y conformer & ſe ſéparer. Le Comte de Foix retourna en Languedoc, & la triſte Argentine demeura chez ſon pere accablée de douleur. Comme le caractere de ſon cœur ne répondoit pas à ſa beauté, & qu'il s'en falloit beaucoup qu'elle eût autant de ſageſſe que d'attraits, elle ne regarda pas le Seigneur de Pienne que comme ſon perſécuteur, & les chagrins qu'elle lui donna par ſon humeur haute & fiere, furent en partie la cauſe de la maladie, dans laquelle il fit vœu d'aller à S. Jacques. La crainte qu'il eut que le Comte de Foix ne profitât de ſon abſence, le fit réſoudre à mettre Argentine du voyage; eſperant que la ſainteté du lieu qu'ils alloient chercher, & la pieté de ceux qu'elle y verroit la feroit rentrer dans ſon devoir. Cependant il n'auroit pas réuſſi ſans peine à l'y faire conſentir, ſi la paſſion dont elle étoit toûjours eſclave ne lui eût

montré ce voyage comme une occaſion, qui pouvoit lui devenir favorable. En effet elle écrivit à Rodolphe d'en profiter, & de prendre l'habit de Pélerin pour l'y venir trouver. Le Comte de Foix connoiſſoit trop bien ce qui ſe paſſoit dans l'ame de cette amante inconſiderée, pour ne pas voir qu'elle vouloit qu'il employât la violence pour l'enlever à ſon pere, & qu'elle ne lui propoſoit ce déguiſement qu'à ce deſſein ; & comme il n'étoit pas moins emporté qu'elle, il lui répondit qu'il ſuivroit ſes ordres avec l'exactitude d'un amant qui ne peut vivre ſéparé de ce qu'il aime.

Argentine n'eut pas plûtôt reçû cette réponſe, qu'elle parut la plus empreſſée à partir; le Seigneur de Pienne charmé de ſon obéiſſance & ſe perſuadant que ſon vœu avoit déjà produit ſon effet, ne tarda pas à ſe mettre en chemin. Argentine étoit ſi belle ſous l'habit de Pélerine, qu'elle attiroit les regards des moins curieux ; & ſon pere & ſa tante durent à ſes at-

attraits une bonne partie de la reception qu'on leur fit ſur la route, chacun s'empreſſant de les loger & de les regaler ; mais inſenſible à ces attentions, elle n'étoit occupée qu'à chercher le Comte de Foix dans tous les lieux par où elle paſſoit ; ſon plus grand ſoin étant de voir & d'entretenir les Pélerins qui faiſoient le même chemin : mais il ne parut point, & le Seigneur de Pienne arriva juſqu'à Burgos ſans qu'Argentine eût aucune nouvelle du Comte. La douleur fut le premier mouvement, que lui inſpira l'amour ; le dépit vint enſuite, & ſon cœur flottant entre la colere & la tendreſſe, la fit entrer dans Burgos capitale de la vieille Caſtille, dans une ſituation d'eſprit, qui n'avoit rien de favorable pour ſon Amant.

Cette Ville ſituée ſur le panchant d'une Colline, offrit aux yeux de nos Pélerins un vieux Château, ayant au bas la Riviere d'Arlanza que l'on paſſe ſur pluſieurs Ponts. La magnifique ſtructure de ce Palais, quoi qu'antique, excita

la curiosité du Seigneur de Pienne; il s'informa quel en étoit le maître, & s'il pouvoit espérer de s'y rafraîchir. On lui dit que Gonçales Fernandés, jeune Espagnol descendu des Rois de Castille, & Gouverneur de Burgos, en faisoit son séjour ordinaire; que généreux & charitable il n'en refusoit l'entrée à personne, & que les Voyageurs y trouvoient toutes sortes de commodités. Ce rapport l'ayant enhardy à s'y présenter, il y fut avec sa suite, & demanda l'hospitalité. Il ne fut point trompé dans son attente; Fernandés le reçût avec des graces, qui le prévinrent en sa faveur; & frappé des attraits d'Argentine, il n'épargna rien pour les régaler. L'Espagnol joignoit à tous les avantages du corps, l'ame la plus belle; & des biens immenses lui donnant la facilité d'en faire paroître la noblesse, son Palais étoit le séjour de la galanterie, & de la libéralité.

Argentine piquée contre Rodolphe, & trouvant Fernandés digne de porter ses fers, pour se ven-

ger

ger du mépris, qu'elle croyoit que le Comte avoit fait de ſes ordres, ſe livra au deſir de plaire à l'Eſpagnol. Une femme naturellement coquette ne laiſſe guéres échapper de conquêtes quelque tendreſſe qu'elle ſe ſente pour un autre. La fille du Seigneur de Pienne n'étoit pas ſcrupuleuſe, elle ne reſpectoit pas plus l'amour que la nature: & ſon courroux contre le Comte de Foix, lui faiſant croire qu'elle ne l'aimoit plus, elle ne voulut pas manquer par une fidelité trop exacte, un cœur, qui pouvoit l'amuſer dans le cours d'un voyage, qui commençoit à l'ennuyer, la pieté n'en ayant pas été le motif.

Ainſi, tandis que Fernandés mettoit tous ſes ſoins à la bien reçevoir, elle n'en eut point d'autre que de l'enchaîner. Il l'avoit trouvée ſi belle dès le premier abord, qu'elle n'eût aucune peine à le rendre le plus amoureux de tous les hommes; mais le Seigneur de Pienne ne s'étant pas encore fait connoître, & craignant que cette Pélerine ne fût engagée ou

peu digne de ſon amour, il s'en tint aux regards, & s'impoſa ſilence. Cependant ſes manieres généreuſes, engageantes & franches, firent une ſi forte impreſſion ſur le pere d'Argentine, qu'il ne put ſe refuſer la ſatisfaction de lui découvrir ſon nom & ſa qualité, afin qu'il fût perſuadé qu'il n'avoit pas fait une ſi magnifique reception à des gens du commun.

Cette déclaration mit Fernandés au comble de la joye ; il rendit mille graces à de Pienne de ſa confiance, & ſûr par cet aveu de la naiſſance d'Argentine, il ne lui déguiſa point l'amour qu'elle lui avoit inſpiré, & la lui demanda en mariage. Les feux légitimes, lui dit-il, ne veulent point de détours pour s'expliquer ; la franchiſe & la ſimplicité ſont les compagnes de la vertu, & je croirois offenſer Argentine, ſi je cherchois à ſéduire ſon cœur, avant que vous ayez conſenti à mon bonheur. Cette façon de penſer charma le Seigneur de Pienne, & le parti étoit ſi conſidérable qu'il l'accepta

ſur

ſur le champ, ne ſe figurant pas que ſa fille pût balançer entre Gonçales & le Comte de Foix; l'Eſpagnol étant plus jeune, beaucoup plus riche, favoriſé de tous les dons de la Nature.

Fernandés de ſon côté, qui croyoit avoir vû dans les yeux de la belle Pélerine une partie du feu dont il brûloit, ſe flattant d'en être aimé, ne douta point qu'elle n'aprouvât ſa demande; & dès le même inſtant le Seigneur de Pienne & lui, s'étant donné parole, ils conclurent que cet Hymen ſe feroit avant la continuation du Pélerinage du Seigneur de Pienne; & qu'Argentine, qui ne voyageoit que par complaiſance, reſteroit avec ſon époux; qu'il acheveroit ſon vœu ſans elle, & qu'à ſon retour il repaſſeroit à Burgos, pour reſter quelques temps avec eux. Ces choſes étant arrêtées, de Pienne apprit à ſa fille le ſort heureux, qu'il croyoit lui faire; mais quelle fut ſa ſurpriſe d'apprendre par ſes pleurs & ſes ſanglots, que ſon cœur ſe réfuſoit à cette alliance.

En effet la jeune de Pienne, violente dans ſes paſſions, qui ne ſuivoit jamais que leurs caprices, & qui n'étoit guidée ni par les loix de la ſageſſe ni par celles de la raiſon, n'ayant point eû d'autres vûës en ſe faiſant aimer de Fernandés, que de former une intrigue, qui la diſſipât du chagrin de ne point voir le Comte de Foix; & qui ne s'étoit pas imaginé que l'Eſpagnol iroit ſi vîte, ſentit renaître tout ſon amour pour Rodolphe, en apprenant qu'elle alloit être livrée entre les bras d'un autre: & quoi qu'elle fût haute, fiere, & peu capable de ſoûmiſſion, ſon amour contraignant ſon orgueil, elle ſe jetta aux pieds de ſon pere, & ne négligea rien pour l'obliger à changer de ſentiment.

Mais de Pienne, à qui l'honneur étoit préférable à tout, qui s'étoit engagé avec Fernandés d'une maniere à ne pouvoir ſe retracter avec gloire; & qui d'ailleurs ſoupçonnoit le Comte de Foix d'avoir part à ce refus, indigné de la continuation d'une ardeur, qu'il déſapprou-

ſapprouvoit, prit enfin le ton d'un pere abſolu, & lui commanda ſi poſitivement de ſe préparer à donner la main à Gonçales dès le lendemain, qu'elle n'eut point de réplique à lui faire.

Outrée de déſeſpoir, elle ſe retira dans ſon appartement, pour s'abandonner à ſa douleur, & s'épancher dans le ſein d'une des femmes de ſa ſuite, en qui elle avoit confiance. Cette fille ſe nommoit Blanche, elle étoit de condition; la conduite & l'amitié d'Argentine, n'avoient pû corrompre l'heureux naturel qui la portoit à la vertu; elle s'étoit prêtée à l'intrigue du Comte de Foix, tant qu'elle avoit eſperé que Céſar Seigneur de Pienne, conſentiroit à les unir; mais lorſqu'elle l'avoit vû contraire aux vœux des deux Amans, elle avoit employé toute ſon éloquence à faire rentrer Argentine dans ſon devoir; la connoiſſant aſſez pour voir que cet amour étoit plûtôt un effet de ſon temperament, qu'une paſſion tendre & délicate. Elle s'étoit apper-

çûë des ſentimens de l'Eſpagnol, & des complaiſances de la jeune de Pienne ; comme elle lui avoit caché ſa lettre à Rodolphe, & la réponſe, qu'il lui avoit été faite, elle s'étoit perſuadée que Fernandés l'avoit banni de ſon cœur ; & trouvant ce parti meilleur que l'autre, elle ſouhaitoit en ſecret que cette paſſion eût un ſuccès différent de la premiere, lorſque ſes larmes & ſes plaintes la tirerent de ſon erreur, en l'inſtruiſant de cet himen, & de la repugnance qu'elle y avoit.

La vertueuſe Blanche, ne lui cacha point combien elle étoit étonnée, qu'elle eût fait tant d'avances à Fernandés, ſans avoir de tendreſſe pour lui ; mais elle le fut encore d'avantage, lorſqu'elle lui avoua que ce n'avoit été que pour ſe diſſiper dans le chagrin que lui donnoit le manque de parole de Rodolphe, à qui elle avoit écrit de la venir trouver, eſpérant pouvoir s'échaper avec lui, & ſe rendre plus facilement dans le Comté de Foix, étant aux pieds des Pirenées,

nées, & par conſequent tout près de l'Eſpagne. Ce diſcours fit rougir & trembler Blanche, qui ne pouvant ſouffrir de pareils projets, ſe jetta à ſes pieds, & la conjura toute en larmes, d'avoir plus de ſoin de ſa gloire, & de ſonger que de ſemblables démarches dans une perſonne de ſa naiſſance, tachoient pour jamais ſa réputation; & ſe ſervant de ſes propres armes pour la vaincre: il ne faut point douter, lui dit-elle, que le Comte de Foix n'ait lui-même blâmé votre deſſein, & qu'il n'ait peut être attiré ſon mépris. Quelque violent que ſoit l'amour d'un homme d'honneur, il ne peut approuver de telles extrémités dans l'objet de ſa flâme, quand il a deſſein de l'unir à lui; on ne veut épouſer que ce l'on eſtime; & l'on ne peut eſtimer une Femme, qui ſort des bornes de la ſageſſe preſcrite à ſon ſexe: & quand Rodolphe ſouſcriroit à cette entrepriſe, & qu'il vous uniroit à ſon ſort, ſoyez aſſurée que ſon amour ſatisfait, ſe changeroit en indignation; ou que craignant

que

que vous fissiez pour un autre, ce que vous auriez fait pour lui, il vous tiendroit bien-tôt dans une captivité, qui vous feroit mille fois regreter votre facilité ; daignez donc rentrer en vous-même ; rappellez par votre obéïssance la tendresse d'un pere irrité ; songez que c'est pour le plus aimable des hommes qu'il contraint votre cœur ; que le Comte de Foix est veuf ; qu'il a une fille dont le pouvoir balançera le vôtre ; que cette fille heritiere, & des biens, & du nom de son pere vous fera la loi ; & que Gonçales est libre ; qu'il est jeune, aimable, & qu'il ne vous donnera pas un rang moins élevé que le Comte de Foix.

Soit qu'Argentine eût honte de recevoir des leçons de sagesse, d'une fille au dessous d'elle, soit qu'elle eût un retour à la raison, ou que son dépit pour le procedé du Comte la déterminât ; elle parut touchée du discours de Blanche, & l'embrassant tendrement, elle la remercia de ses conseils, & lui promit de les suivre, en la priant de

de ne jamais parler de ce qu'elle venoit de lui confier, que ſon amour pour Rodolphe, & le deſſein qu'il lui avoit inſpiré, demeuraſſent enſevelis dans un éternel oubli. Blanche lui jura un ſecret inviolable ; & trop contente de l'avoir perſuadée, l'aſſûra d'une fidelité à toute épreuve. Cette converſation finiſſoit à peine, qu'elles virent entrer le Seigneur de Pienne & Fernandés, qu'il preſenta à ſa fille, en lui ordonnant de le regarder comme un homme qu'elle devoit épouſer le lendemain. Argentine le reçut avec grace, & parut ſi ſoûmiſe, que ſon pere en fut ſurpris ; mais cachant ſon étonnement ; il ne lui marqua que de la joye & de la tendreſſe. Gonçales témoigna la ſienne par ſes tranſports & les aſſûrances du plus parfait amour ; & dès la nuit du lendemain, la Cérémonie du mariage ſe fit dans la Chapelle de ſon Palais. Jamais époux ne fut plus tendre, & plus digne d'être aimé ; & jamais pere ne crût être plus heureux que le Seigneur de Pienne,

qui

qui reſta encore huit jours avec les nouveaux Epoux : enſuite de quoi réprenant le bourdon, il continua ſa route vers S. Jacques.

Blanche demeura auprès d'Argentine, qui pendant les premiers jours de ſon mariage parut être au plus haut point de la félicité humaine. Gonçales, qui ne cherchoit qu'à lui plaire, & qui ſçavoit que les Françoiſes ſont nées pour la liberté, la lui laiſſa toute entiére, contre la coûtume ordinaire de ſa nation : mais que cette Dame méritoit peu cette diſtinction, & qu'il eut ſujet de ſe repentir de tant d'amour, & de complaiſance ! Tandis qu'il n'a d'attentions que pour elle, & qu'il ſemble ne reſpirer que pour lui procurer de nouveaux plaiſirs, le Comte de Foix revenoit ſans ceſſe à ſa mémoire ; & plus touchée de ſon mepris, que des tendres ſoins de ſon époux, elle conſervoit pour Rodolphe une ardeur d'autant plus vive qu'elle n'avoit pas aſſez de vertu pour la combattre. Son perfide cœur eût voulu pouvoir accor-

der

der l'époux avec l'amant ; l'empire qu'elle avoit sur Gonçales lui plaisoit & le souvenir du Comte de Foix la charmoit. Il n'étoit pas cependant aussi coupable qu'elle le croyoit ; tout près à marcher sur ses pas, il alloit partir comme il l'avoit promis, lorsqu'une fiévre ardente l'avoit forcé de mettre des bornes à son empressement. Cette maladie l'avoit arrêté tout le tems du voyage d'Argentine à Burgos, & lorsque sa convalescence lui permit de se mettre en chemin, il n'avoit pas perdu un instant pour la joindre ; mais malgré sa diligence il ne put arriver que quelques mois après son mariage.

Il avoit pris l'habit de Pélerin sur les Terres d'Espagne, & ne parut à Burgos que sous ce déguisement, qu'il avoit encore augmenté en se noirciſſant le visage. Il est aisé de se figurer son désespoir en apprenant que celle, qui lui coûtoit tant de peine & de fatigue, venoit d'être le prix de l'amour d'un autre. Aussi peut sensé qu'Argentine, son premier mouvement, fut d'aller poignar-

poignarder Gonçales, & ce fatal deſſein auroit eu ſon exécution, ſans un Gentilhomme à lui qui le ſuivoit toûjours, & en qui il mettoit ſa confiance, qui lui repreſentant les riſques d'une pareille entrepriſe, le contraignit à chercher des moyens plus doux pour voir Argentine & l'enlever à ſon époux. Cette vengeance, qui flattoit à la fois ſa haine pour ſon rival, & ſon amour pour cette Dame, lui fit changer de ſentiment, & ſçachant avec quelle bonté les Pélerins de quelque qualité qu'ils fuſſent étoient traités dans le Palais de Gonçales Fernandés, il réſolut de s'y préſenter, & d'y demander l'hoſpitalité, afin qu'y étant introduit il pût gagner quelque domeſtique pour avoir la facilité d'entretenir Argentine. Son deſſein réüſſit; il ſe rendit chez Gonçales avec ſon favori, & ſe diſant les plus pauvres de tous les Pélerins, les gens de ce genéreux Eſpagnol les retirerent, & leur donnerent tout ce qu'ils paroiſſoient avoir beſoin. Comme on étoit accoûtumé à cette cha-

charité dans ce Château, & que ces nouveaux venus n'avoient nulle apparence, leur arrivée ne passa pas d'abord les offices; mais Argentine toûjours inquiette du Comte de Foix, & qui ne pouvoit s'ôter l'espoir de le revoir, s'étant informée à ses femmes quelques jours après son arrivée, si l'on voyoit encore bien des Pélerins, une d'ent'elles, à qui Rodolphe & Leonard son Gentilhomme avoient déjà parlé plusieurs fois lui ayant repondu qu'il y en avoit deux nouvellement, venus qui paroissoient des plus misérables, quoi qu'ils eussent assez bonne mine, elle voulut les voir.

Cette fille à qui le feint Pélerin Leonard avoit fait connoître une extrême curiosité sur Argentine, sa beauté faisant, disoit-il, un grand bruit dans tous les endroits par où son camarade, & lui avoient passé, répondit à cette Dame qu'elle ne doutoit point que cette faveur ne les comblât de joye, lui ayant témoigné un ardent désir de la saluër, & d'obtenir de

sa

ſa généroſité quelque ſoulagement à leur miſere. Il n'en falut pas davantage à l'épouſe de Gonçales pour lui faire croire qu'il pouvoit y avoir du myſtere dans l'arrivée de ces Pélerins; & pour en être promptement inſtruite, profitant de l'abſence de ſon époux, qu'une partie de chaſſe avoit fait partir dès le grand matin avec pluſieurs Seigneurs Epagnols, elle ordonna à cette fille de conduire les étangers dans ſon cabinet par un eſcalier ſecret qui rendoit d'un Jardin du Palais dans ſon appartement. Cet ordre fut donné ſans que Blanche le ſçût Argentine la craignoit, & depuis le retour de ſa tendreſſe pour Rodolphe, elle ne lui faiſoit plus confidence de ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, ſa vertu la gênoit, ſes leçons la fatiguoient, & perſuadée qu'elle n'approuveroit pas ce qu'elle alloit faire, elle défendit à ſa nouvelle confidente de lui en rien dire. Cette fille charmée de ſe voir en faveur auprès de ſa maitreſſe, ſe fit une loi d' être diſcrete & ſe conduiſit avec tant de prudence qu'au-

qu'aucuns des gens du Palais ne s'apperçurent du rendez-vous dont elle étoit chargée.

En effet sous prétexte de faire remarquer aux Pélerins les beautés de ce superbe Château, elle les mena dans le jardin d'Argentine; & les faisant monter l'escalier dérobé: Mes enfans, leur dit-elle, puisque vous avez tant d'envie de voir Madame, vous allez être faitsfaits: elle veut bien permettre que vous baisiez sa robe; mais comme elle souhaite que les charités qu'elle va vous faire soient secrettes, ne parlez à personne de l'honneur que vous allez recevoir. Le Comte l'assûra d'un silence éternel, & se rendit dans le cabinet d'Argentine dans un état difficile à décrire, la colere, & l'amour l'agitant de maniere qu'il ne se connoissoit plus. Cette Dame entra presque en même-tems que lui, & Rodolphe, pour cacher son trouble à sa conductrice se jetta d'abord aux genoux d'Argentine: Leonard en fit autant, & tous deux baiserent le bas de sa robe. L'épouse de

Gon

Gonçales les prit d'abord pour des Afriquains, & ne les reconnut point ; elle leur demanda cependant ; de quel païs ils étoient, & pour quel motif ils avoient entrepris le Pélerinage de S. Jacques.

Nous sommes du Royaume de Tripoly, lui répondit le Comte en mauvais Espagnol, nous avons été pris par des François, qui nous ont fait changer de réligion ; & nous allons à S. Jacques espérant gagner quelque chose par les liberalités de ceux, qui soulagent les Pélerins. Rodolphe ne déguisoit point le son de sa voix ; & les regards enflammés dont il accompagnoit ses paroles, ne pouvoient marquer de le découvrir à ceux d'une femme, qui n'avoit que lui dans l'idée. Elle changea de couleur ; cependant s'étant remise : Restez ici quelques jours, lui dit-elle, je vous feray du bien, vous aurez sujet de ne pas regretter vos fatigues, je veux que vous accompliſſiez un vœu que j'ay fait ; attendez mes ordres, & ne vous fiez qu'à Elise, c'étoit le nom de celle, qui les

avoit

avoit conduits. A ces mots craignant qu'on ne les surprît avec elle, elle les congédia en leur promettant de les revoir incessament.

Le Comte n'osa jamais lui répondre, & sortit sans avoir pû gagner sur lui de lui faire connoître combien il étoit irrité de son infidélité, tout son amour s'étant ranimée à sa vûë. Elle n'en douta point elle sçavoit trop bien lire dans ses yeux les mouvemens de son cœur, pour n'avoir pas pénétré sa douleur & sa flâme ; & quoiqu'elle ignorât la cause de son retardement, sa presence lui suffit pour l'excuser : elle se crût même la seule coupable, & ne songea plus qu'aux moyens de se justifier. Une femme à qui la vertu eût été recommandable, auroit banni le Comte pour jamais, ne se fût pas même exposée à le voir & s'attachant à son devoir, auroit payé l'amour de son époux de la plus solide sagesse, si son cœur n'avoit pû le récompenser de toute sa tendresse ; mais Argentine ne pensoit pas de la sorte. Satisfaire ses

passions à quelque prix que ce fût, étoit l'unique loy qu'elle trouvoit inviolable ; elle avoit aimé le Comte de Foix par entêtement ; elle avoit aimé Gonçales par dépit & par coqueterie ; elle ne s'y étoit livrée que pour sortir d'avec un pere, dont la sévérité ne s'accordoit point avec, ses déréglemens ; & ne s'étoit pas plûtôt vûë sa maîtresse & connu le pouvoir qu'elle avoit sur son époux, qu'elle n'eut plus d'autre désir, que de briser des chaînes légitimes pour en former d'illicites : & si le Comte ne fût pas venu, son goût pour le changement, & son panchant à l'amour l'eût emportée vers quelqu'autre objet. Avec de tels sentimens on juge sans peine qu'elle mit tout en pratique, pour tenir sa promesse à Rodolphe. La même partie de Chasse que Gonçales fit encore le lendemain, lui en facilita les moyens : elle en fût informée de sa bouche à son retour, & dès le soir elle ordonna à Elise de lui amener les Pélerins aussitôt que son époux seroit parti. La Con-

Confidente les en inſtruiſit au même inſtant pour qu'ils ſe tinſſent prêts ; ce qui fit paſſer la nuit à Rodolphe avec une impatience qui ne pouvoit être égale qu'à celle d'Argentine. Enfin l'heure de ſe revoir parut ; cette infidéle femme du plus tendre des époux ſe rendit dans ſon cabinet, & ſa favorite Eliſe conduiſit à ſes genoux celui, qu'elle avoit choiſi pour ternir à jamais ſa gloire. Elle fit mettre Eliſe & Leonard en ſentinelle ; & reſtant ſeule avec Rodolphe, elle commença cet entretien par les reproches & par les larmes. Le Comte croyant avoir un plus juſte ſujet d'en faire, l'interrompit pour ſe juſtifier, & lui prouver qu'elle étoit bien plus coupable que lui, & par la fatalité attachée aux paſſions criminelles, cette converſation commencée par les noms d'ingrat & d'infidéle, ſe termina par les aſſûrances du plus violent amour : & tous deux emportés par le feu dont ils brûloient, oubliant devoir, gloire, honneur & probité, conclurent

de s'échapper enſemble du Palais de Gonçales, & d'aller à Foix faire éclater leur honte & leur amour.

Ce projet eût paru preſque impoſſible à d'autres ; mais Argentine levant toutes les difficultés, dit au Comte de ſe rendre le troiſiéme jour ſur les bords de la Riviere d'Arlanza avec des Chevaux, & de l'y attendre, lui promettant de s'y trouver au lever du Soleil. Les paroles données de part & d'autre, & ſignées du deshonneur de Gonçales, ils ſe ſéparerent charmés l'un de l'autre, & du deſſein qu'ils venoient de former. Rodolphe ne voulant rien négliger pour ſon exécution, ſortit du Palais pour aller à la Ville, afin d'y prendre ce qui lui étoit néceſſaire pour cet enlevement. Il y avoit laiſſé ſes gens en arrivant ; il les rejoignit, & rempli d'amour & d'eſperance il ne s'occupa qu'à rendre ſa fuite ſûre & ſecrete.

Tandis qu'il y travaille, Argentine prépare de ſon côté les ruſes dont elle a deſſein de ſe ſervir pour tromper ſon époux. Les feintes careſſes

reſſes n'y furent pas épargnées,& jamais la diſſimulation ne fut pouſſée plus loin. Gonçales enchanté de ſa femme béniſſoit ſon hymen à chaque inſtant du jour ; & l'infidéle trop certaine de ſon pouvoir, ne l'emploia que pour le trahir. Elle lui témoigna qu'elle avoit une extrême envie de ſe baigner ; qu'elle en avoit priſe l'habitude en France ; qu'elle n'avoit oſé juſqu'alors le prier de lui donner cette ſatisfaction ; mais que ſes bontés l'encourageoient à la lui demander, & qu'elle le conjuroit de la laiſſer aller dans une preſqu'Iſle de la Riviere d'Arlanza au bas de la colline, qui par ſa ſituation étoit des plus commodes pour ce deſſein.

Gonçales aveuglé par ſes affétéries, s'offenſa preſque de ce qu'elle n'agiſſoit pas en maîtreſſe abſoluë ; & lui dit qu'elle pouvoit choiſir tel endroit qu'elle jugeroit à propos ; qu'il n'avoit point d'autres volontés que les ſiennes ; & qu'il lui recommandoit ſeulement de prendre ſes femmes avec elle,

pour qu'elle fût accompagnée de façon qu'il ne lui arrivât rien.

Elise me suffit, Seigneur, lui repondit-elle, une plus grande suite me feroit connoître, & pourroit attirer des regards curieux; & mon intention est d'éviter les yeux de cette foule de Courtisans dont vous êtes sans cesse environné. Accordez-moi cette liberté; continua-t-elle en l'embrassant, je me fais un plaisir de cette solitude; & je n'en auray plus si je mene tant de monde avec moi. Ce discours suivi de mille façons attrayantes, produisit tout l'effet qu'elle en esperoit. Gonçales lui dit qu'elle pouvoit faire tout ce qu'elle voudroit, & qu'il ne la contraindroit jamais. Cette conversation se passa la veille de son rendez-vous avec le Comte; & trop exacte à lui tenir sa parole, elle monta avec Elise dans sa Litiere au lever de l'Aurore, ne prenant que deux Valets de pied, & partit. En arrivant dans l'Isle, elle mit pied à terre; & feignant de chercher un lieu commode pour prendre le bain elle s'éloigna

loigna de ſes gens, en leur commandant de l'attendre ; & s'appuyant ſur Eliſe, elle s'enfonça dans un petit Bois, où Rodolphe l'attendoit avec Léonard, tous deux bien montés bien armés, & deux autres hommes à pied pour leur aider en cas de beſoin.

Les deux Cavaliers ne les virent pas plûtôt paroître, que les autres ſe jetterent ſur Eliſe, lui cacherent la bouche pour l'empêcher de crier, & la mirent dans les bras de Léonard, tandis qu'Argentine s'élançoit dans ceux de Rodolphe ſans y être contrainte. Les raviſſeurs eurent à peine leur proye, qu'ils s'éloignerent d'une vîteſſe extrême des Terres de celui dont ils craignoient la vengeance ; mais ce tendre Epoux perſuadé de la fidélité de ſa femme étoit dans un ſécurité ſur cet article, qui lui donna tout le tems qu'il lui falloit, pour avoir une journée entiere d'avance ſur ceux qui la pourſuivroient. En effet, les Conducteurs de ſa Litiere & ſes deux Valets de pied ayant attendu près de cinq

heures ſans la voir revenir, prirent l'allarme, & ſuivirent le bord de la Riviere juſqu'à Burgos pour la chercher. Ils revinrent enſuite ſur leurs pas, en faiſant retentir les Echos des noms d'Argentine & Eliſe; & la nuit les ayant ſurpris dans cette occupation ſans aucun fruit, ils reprirent le chemin du Château de Gonçales Fernandés, dans une conſternation qu'on ne peut exprimer.

On n'étoit pas moins en peine dans ce Palais; Gonçales, qui croyoit toûjours qu'elle alloit venir, ne la voyant point arriver pour dîner, commença à s'inquiéter. Il ne mangea point; & ſans la crainte de paroître trop foible, il ſeroit parti dans le moment, pour ſçavoir la cauſe de ce retardement; mais chacun ſe flattant comme lui, que la promenade & la beauté du lieu, l'auroient retenuë, & qu'elle ne ſe ſeroit peut-être baignée que vers le ſoir, on le fit patienter juſqu'au coucher du Soleil. Alors n'étant plus maître de déguiſer le trouble qui s'élevoit

voit dans ſon cœur, il monta à Cheval avec pluſieurs des ſiens ; & s'étant rendu dans la preſqu'Iſle, il en fit le tour, il entra dans le Bois, pénétra dans toutes les routes, & fut forcé de s'en retourner auſſi mécontent qu'il étoit venu, mais avec bien plus de crainte & de douleur. Comme il avoit pris un chemin différent de celui qu'avoit tenu la Litiere, il ne la rencontra point, ce qui lui donna encore un foible eſpoir, s'imaginant qu'Argentine auroit été viſiter quelques Dames dans la Ville, & qu'il la trouveroit de retour. Il revint chez lui en ſe fortifiant dans cette penſée ; mais toutes ſes eſpérances s'évanoüirent en voyant arriver la Litiere à vuide & les gens d'Argentine qui lui conterent leur inutile recherche avec des pleurs qu'elle ne méritoit pas.

Gonçales auſſi ſurpris qu'affligé, crût d'abord qu'elle s'étoit noyée ; mais ayant trouvé dans la Litiere tous ſes ajuſtemens du bain qu'elle n'avoit pris que pour mieux abuſer Eliſe ; il ne douta

plus qu'un autre accident ne lui eût enlevé ſon Epouſe. Cependant comme il ignoroit le ſecret de ſon cœur, il ne lui vint jamais dans la penſée qu'elle eût fui avec un Amant. Il fit mettre toute ſa Maiſon en Campagne, les uns à Cheval, les autres à pied, & courut lui-même toute la nuit les environs de Burgos. Tandis qu'il ſe donnoit tant d'infructueuſes peines, les femmes d'Argentine porterent cette étrange nouvelle à Blanche qui étoit retenuë au lit depuis quelques jours par une fiévre continuë. Cette ſage fille fut vivement touchée ; mais elle pénétra la verité dans le même moment. Cependant ne voulant pas noircir Argentine ſans être mieux informée, elle fit venir tous les Domeſtiques ; & les queſtionnant enſemble & ſéparément, pour ſçavoir ſi quelques-uns d'entre eux, n'avoit point porté quelques Lettres ſecretes, ou fait parler quelque Etranger à leur Maîtreſſe, elle apprit enfin qu'ils n'avoient vû que deux Pélerins, avec leſquels Eli-

ſe

se avoit eû de longues conférences; l'assûrant qu'ils ne sçavoient pas si cette fille les avoit introduits près d'Argentine; & que tout ce qu'ils pouvoient lui dire, étoit que ces Pélerins n'avoient jamais voulu s'offrir aux yeux de Gonçales, & s'étoient en allés avec beaucoup de précipitation il y avoit trois jours, après avoir encore vû Elise en particulier.

Ce rapport ne laissa à Blanche aucun lieu de douter que ces Pélerins ne fussent des gens du Comte de Foix, ou lui-même qui s'étoit déguisé de la sorte pour n'être point connu. On ne peut exprimer la douleur que cette fille ressentit du déréglement de sa Maîtresse; elle n'en témoigna rien à ses femmes; mais Gonçales étant revenu pénétré du plus vif désespoir, & s'étant rendu près d'elle pour y chercher quelque consolation, sa vertu ayant attiré son estime, elle ne put voir la désolation de ce tendre Epoux pour la plus ingrate de toutes les femmes, sans y mettre des bornes par le récit de ses folles

amours ; mais pour le préparer à ce cruel revers : Ceſſez, Seigneur, lui dit-elle, ceſſez de vous déſeſpérer ; prenez ce coup comme une grace de la bonté Divine qui n'a pas voulu vous laiſſer plus long-tems avec une perſonne ſi peu digne de vous. Vos rares qualités, vos ſoins & votre amour méritoient un cœur tout entier, & vous n'avez jamais poſſédé celui d'Argentine. Ce diſcours vous étonne, continua-t-elle, en le voyant changer de couleur : cependant il eſt vray ; & j'atteſte le Ciel que ce fatal ſecret ſeroit mort avec moy, ſi votre Epouſe eût rappellé ſa raiſon, & ſe fût renduë digne de votre attachement ; mais il n'eſt plus tems de diſſimuler, vous êtes trahi ; Argentine vous abandonne pour un rival aimé depuis long-tems ; & ſi vous voulez la revoir, c'eſt dans les bras de Rodolphe Comte de Foix que vous devez la chercher.

Juſte ciel ! s'écria Gonçales. Ah ! blanche ; qu'oſez vous m'annoncer ? Ce que mon devoir m'oblige à vous apprendre, reprit-elle, pour votre

votre repos & votre consolation. Un homme tel que Gonçales ne doit point regréter une femme qui le déshonnore, & doit au contraire benir l'instant qui l'en a séparé. Alors lui récitant l'histoire d'Argentine depuis l'âge de raison jusques à son mariage, sans lui rien cacher de ce qui s'étoit passé de plus secret entr'elle & le Comte de Foix, elle finit par les Pélerins, dont on venoit de lui parler, en lui déclarant qu'elle étoit persuadée que la complaisance qu'elle avoit exigée de son amour, n'avoit été que pour fuir avec son Rival.

Jamais effet ne fût plus prompt que celui, que produisit la narration de Blanche sur le cœur de Gonçales: tout son amour se changea en mépris; sa douleur en désir de vengeance, & ses regrets en fureur. Vous avez réussi, Blanche, lui dit-il, Argentine n'est à présent qu'un objet odieux pour moi; l'amour est à jamais banni de mon cœur pour elle; mais en cessant de l'aimer, je ne dois pas oublier le soin de mon honneur outragé;

la mort de la perfide, & celle de son lâche Amant, doivent le reparer : rien ne peut retenir mon bras ; trop heureux si je puis les surprendre & les poignarder ensemble. Blanche effrayée de cette résolution, fit ses efforts pour lui persuader que sa gloire ne dépendoit point de la conduite de sa femme ; qu'elle seroit assez punie & lui suffisamment vengé par la perte de sa réputation. Mais le sang illustre des Rois de Castille, qui couloit dans les veines de Gonçales Fernandés, lui donnant des sentimens au-dessus des hommes ordinaires, ne lui laissa pas goûter des conseils si timides ; & sans vouloir les écouter davantage, il mit ordre aux affaires de son gouvernement, régla toutes choses dans son Palais, donna l'inspection du dehors au plus fidel de ceux qui lui étoient attachés, & celle du dedans à Blanche, sous laquelle il voulut que tous ses gens fussent subordonnés.

Cependant quelque impatience qu'il eut de se venger, & quelle

que

que fut sa dilligence, il ne pût partir de Burgos, que trois mois après le départ d'Argentine, dont la perte prétenduë étoit publique dans toute l'Espagne, Gonçales ayant pris le deüil pour faire croire qu'elle avoit été noyée en se baignant dans la riviere d'Arlanza; ne voulant déclarer sa honte qu'après sa vengeance. Son infidele épouse avoit donné lieu à cette croyance, ayant changé de nom sur la route, & dans le Comté de Foix, où Rodolphe l'épousa en arrivant comme fille, & maîtresse de son cœur, & de sa foy.

Enfin, lorsque Gonçales put quitter Burgos, il en partit avec deux des siens seulement, sous prétexte d'une affaire importante à l'Etat, qui l'appelloit dans le Royaume de Navarre. Son voyage jusqu'aux Pyrennées n'eut rien de fâcheux ni d'interessant; l'amour l'avoit entierement abandonné, il ne lui en restoit que la honte de s'être attaché à une femme si peu digne de lui: mais la haine & la fureur s'y étoient jointes, & toutes deux

deux guidoient ſes pas. Il n'eut pas plûtôt touché les bords de la Riviere de l'Oriege aux pieds des Pyrennées, à trois lieuës de Pamiers, ſur leſquels le Château de Foix eſt aſſis, qu'il prit l'habit de Pélerin, afin que ſa vengeance ſe fît ſous le même déguiſement, dont ſon Rival s'étoit ſervi pour le deshonnorer; & s'étant rendu à Pamiers pour prendre langue, & laiſſer ſes gens dans quelque Hôtellerie, il y apprit le mariage du Comte avec une perſonne qu'on diſoit être Eſpagnole: on lui dit auſſi que la nouvelle Comteſſe de Foix avoit pris un ſi grand empire ſur ſon époux, qu'elle en avoit obtenu d'enfermer dans une Tour du Château la jeune Princeſſe Sancie ſa fille, pour laquelle l'un & l'autre avoient des duretés, qui faiſoient répandre des larmes aux plus inſenſibles, eſpérant la faire mourir par leurs cruautés, afin d'être maîtres des grands biens, dont elle étoit l'unique héritiere.

Ces diſcours toucherent Gonçales; ſon cœur prit un tendre inter-

interrêt au sort de la jeune de Foix & cette pitié redoubla sa haine contre ceux qui la persécutoient ; & joignant à ces motifs particuliers le plaisir de l'en délivrer, il ne voulut plus retarder sa vengeance. Pour cet effet, ayant donné ordre à ses gens de l'attendre, il partit de Pamiers toûjours déguisé en Pélerin, mais bien armé sous ses vêtemens, portant deux pistolets de poche, une épée, & un poignard : non qu'il crût avoir besoin de tant de précautions contre les ennemis qu'il avoit dessein d'attaquer, puisque de la façon dont il s'y vouloit prendre, un poignard seul lui suffisoit ; mais se hazardant dans un Païs étranger, ayant des montagnes & des forêts à traverser, il s'étoit mis en état de se défendre en cas de quelque mauvaise rencontre. Il eut bientôt sujet de se louër de sa prudence. Comme il voulut être pris pour un véritable Pélerin, il partit de Pamiers à pied & dans le fort de la nuit, afin d'éviter la chaleur, & de pouvoir arriver au Château de Foix

Foix au Soleil levant. Il avoit déjà fait plus d'une lieuë, & le point du jour commençoit à paroître, lorſqu'en paſſant un bois aſſez long & fort épais, il entendit parler extrêmement haut & pouſſer des cris douloureux. La ſituation de ſon ame lui rendant tout intereſſant, il s'arrêta & prêta l'oreille du côté des voix, qui venoient juſqu'à lui.

Alors il entendit aſſez diſtinctement une femme, qui paroiſſant réſiſter à quelque violence, diſoit à celui qui ſembloit la vouloir emmener: Perfide, puiſque ton ordre eſt de me faire mourir, ôte moi promptement la vie; je n'y mettray point d'obſtacle; mais ſois aſſûré que je me briſerai plûtôt la tête contre ces arbres, que de conſentir à mon deshonneur, en me livrant à ton indigne amour.

Vous ne mourrez point, lui répondit cet homme, il n'eſt pas en mon pouvoir de tremper mes mains dans le ſang d'un objet que j'adore; mais il faut vous réſoudre à répondre à ma paſſion, puiſque c'eſt elle ſeule qui retient mon bras:

bras : tous vos efforts ſont ſuperflus, il faut me ſuivre. Ne vous arrêtez point à tous ces diſcours, diſoit une autre femme, plongez lui le poignard dans le ſein. Non, reprenoit l'homme, je veux qu'elle me ſuive. Alors Gonçales entendit que la premiere qui avoit parlé, ſe débattoit comme pour s'arracher des bras de ces Inconnus. Il étoit naturellement trop généreux pour ne pas ſecourir les malheureux; auſſi n'héſita-t-il point ſur ce qu'il avoit à faire; Quoi, dit-il en lui-même, encore un raviſſeur? Mais hélas! aujoûtoit-il, toutes les femmes ne ſont pas des Argentines. En faiſant cette réflexion, il avançoit toûjours du côté où ſe paſſoit cette étrange ſcêne; & le jour déjà grand, offrit à ſes régards un homme & une femme, qui vouloient contraindre une jeune perſonne à monter ſur un Cheval attaché à un arbre; & quoiqu'elle parût mignonne & délicate, elle ſe défendoit avec un courage, qui donnoit à ſon raviſſeur autant de peine que d'inquiétude. Notre illuſtre Pélerin prit

un

un de ſes Piſtolets, & tira ſi juſte ſur cet homme, qui pour prendre haleine avoit quitté ſa proye, qu'il tomba mort à ſes pieds. Ce coup parut ſi ſurprenant aux deux femmes, qui en virent l'effet ſans apperçevoir le bras d'où il étoit parti, que la plus vieille effrayée au dernier point, prit la fuite. Mais Gonçales qui la trouvoit auſſi coupable que le Cavalier, tira ſur elle un autre coup, & l'envoya tenir compagnie à celui qu'elle ſecondoit ſi bien.

La jeune Inconnuë, auſſi frappée de cette mort que de l'autre, immobile de frayeur, reſta preſque ſans mouvement au pied de l'arbre, contre lequel elle étoit appuyée ; mais malgré le trouble qui venoit d'effacer une partie des roſes de ſon tein, elle parut ſi belle aux yeux de Gonçales, que ſes touchans attraits firent preſque ſur lui le même effet que produiſoit ſur elle la ſurpriſe & l'effroi. Cependant voulant achever ſon ouvrage, ſçavoir qui elle étoit, & la mettre en lieu de ſûreté, il s'approcha

procha d'elle; & la saluant respectueusement : Je rends graces au Ciel, Madame, lui dit-il, de m'avoir conduit si fort à propos à votre secours ; rassûrez-vous, vous n'avez rien à craindre, & je suis prêt à vous servir d'escorte en quelque lieu que vous vouliez aller.

Le bourdon paroissoit s'accorder si peu avec la hardiesse de l'action qui venoit de se passer, que la belle Inconnuë ne pouvant s'imaginer que ce fût à ce Pélerin qu'elle avoit obligation de l'honneur & de la vie, le regarda d'abord comme un insensé ; mais après un moment d'attention remarquant dans son port & sur toute sa personne un air de Noblesse que son déguisement ne pouvoit cacher : Quoi c'est vous, lui dit-elle, qui m'avez délivrée du plus grand de tous les dangers?

Oüi, Madame, lui repliqua-t-il : si l'habit que je porte vous donne quelque incertitude, j'espere vous en tirer lorsque vous serez dans un endroit moins dangereux que celui-ci. Helas! reprit-

prit-elle en verſant des larmes, je n'en ſçai guéres dans ce païs ici où je n'aye quelque malheur à craindre: cependant puiſque vous venez de Pélerinage, vous devez ſçavoir quelles ſont les retraites où je pourrois être en ſûreté, du moins un jour ou deux, pour me donner le tems de me déterminer ſur le parti que je dois prendre.

Gonçales à qui l'amour faiſoit déjà ſentir ſes traits, la conjura de ſe fier à lui; qu'elle n'avoit pas beſoin d'un autre azile que celle qu'il avoit lui-même; & qu'étant à ſes côtés, il défieroit toute la Province de pouvoir rien tenter contr'elle; qu'il falloit à l'inſtant ſortir de ce Bois où l'on pourroit les ſurprendre; qu'il la conduiroit au plus prochain Village, & qu'après s'y être remiſe de ſa frayeur, & l'avoir inſtruit de ce qu'elle avoit à craindre; il s'engageoit de la mener ſans aucun péril par tout où elle voudroit. J'ai mille raiſons importantes, lui dit-elle d'un air charmant, pour ſuivre ce conſeil; mais la cruelle avanture qui vient de

de m'arriver m'ayant fait connoître les risques que peut courir une personne de mon sexe & de mon âge, avec un homme, j'avoue que c'est qu'en tremblant, que je me vois ici seule avec vous : vous ne m'avez pas sans doute secouruë, qu'après avoir entendu la violence qu'on vouloit me faire ; & ce seroit pour moi le comble du malheur, si mon Libérateur cherchoit à m'outrager. La crainte & la pudeur, étoient si bien peintes sur le visage de cette admirable Inconnuë, que Gonçales pour la persuader du respect, qu'il auroit pour elle, se mit à ses genoux, & lui présentant son Poignard : Gardez ce fer, lui dit-il, Madame, & m'en percez le cœur, si vous remarquez dans mes discours ou dans mes actions, la moindre chose qui puisse vous offenser.

Le Pélerin étoit aimable ; un air tendre & séduisant prevenoit en sa faveur ; & le service qu'il venoit de rendre à cette belle fille, se joignant à tant de charmes, elle crut

crut qu'il étoit impoſſible que la vérité même ne parlât par ſa bouche. Comme elle étoit née vertueuſe, elle avoit de la peine à porter ſon idée au crime ; & quoi qu'elle eût éprouvé dans l'inſtant les effets de la plus horrible trahiſon, Gonçales lui parut ſi fort au-deſſus du commun des hommes, qu'elle reſolut de s'y fier entierement. Je prends ce Poignard, lui dit-elle, en le regardant avec plus de courage, non pour en faire aucun uſage contre vous ; mais pour m'en percer moi-même, ſi vous étiez capable de m'offenſer, ou pour vous ſeconder ſi vous êtes fidelle à vos paroles, en cas qu'on voulût vous attaquer ; ainſi alons où vous voudrez, & quittons des lieux auſſi funeſtes que dangereux. A ces mots, lui donnant la main pour qu'il la conduiſit, elle lui inſpira autant d'admiration, que d'amour & de reſpect. Il détacha le Cheval de celui qu'il avoit tué, il le monta, & prit en croupe cette nouvelle compagne de ſon ſort, comptant la mettre dans le plus

prochain

prochain hameau pour quelques jours, & revenir sur ses pas pour achever d'exécuter son projet contre Argentine & le Comte de Foix; mais il trouva bien-tôt d'autres moyens de vengeance dans l'histoire de son Inconnuë. Il faisoit aller son Cheval d'une telle vîtesse qu'ils ne purent avoir aucune conversation dans le chemin; ils arriverent dans un mauvais petit Village, presque entouré de Montagnes, qui leur parut si propre à les cacher, qu'ils y descendirent, & entrerent dans la premiere Cabane de Païsan, qui s'offrit à leurs yeux.

Gonçales s'y présenta comme frere de la Dame qu'il conduisoit, & dit au Maître de la Cabane, qu'ils avoient fait vœu l'un & l'autre, d'aller en pélerinage à S. Jacques; mais que sa sœur s'étoit trouvée si mal en chemin qu'il avoit été obligé d'acheter ce Cheval sur la route, des aumônes qu'on lui avoit faites; qu'il le prioit de la retirer deux ou trois jours pour l'aider à reprendre ses forces: adjoutant

qu'il avoit encore de quoi le bien récompenſer ; mais qu'il ne vouloit pas que ſa ſœur fût expoſée à la vûë de perſonne. Le Païſan, qui par honneur ſe trouva un homme charitable & compatiſſant, lui répondit qu'il ne pouvoit avoir mieux choiſi, ſon habitation étant ſeule à l'extrêmité du Village, & hors des routes ordinaires ; qu'à ſon égard il taſſûroit de le recevoir le mieux qu'il pourroit, que ſa ſœur auroit un lit, & lui un autre, ſa femme & ſa fille, étant abſentes pour huit jours.

Nos Pélerins contents de la bonne volonté du Païſan, en profiterent, & s'inſtalerent chez lui. Il les conduiſit dans deux petites chambres, qui donnoient l'une dans l'autre, ayant chacun un lit; & les y ayant laiſſés pour leur apprêter à manger, Gonçales remarquant une profonde triſteſſe ſur le viſage de l'Inconnuë, prit la parole, & la regardant, attentivement: Je ne doute point, Madame, lui dit-il, que vous ne gemiſſiez en ſecret de vous voir dans un

un séjour si misérable, avec un homme que vous ne connoissez point, & qui vous paroît peut-être un simple avanturier; cependant j'ose vous assûrer qu'il n'est point de secours ni de consolation, que vous ne puissiez attendre de moi. Des raisons importantes me forcent à cacher qui je suis; l'habit que je porte, ne me sert que de prétexte, & qui que vous puissiez être, j'ose vous protester que peu de gens sont en état, comme moi, de vous garantir de vos ennemis. Il me seroit difficile, lui repondit-elle en rougissant, de ne pas adjouter foi à vos paroles, vous les accompagnez d'un air de grandeur, qui ne me laisse aucun lieu de douter que vous ne soyez fort au dessus de ce que voulez paroître; & ma mélancolie n'est point causée par les motifs que vous lui imputez. Hélas! dit-elle en soupirant, qu'une Cabane à l'abri des cruautés, des trahisons, & des perfidies, est préférable aux magnificences des Palais où je suis née: car enfin pour vous prouver que

je veux vous donner ma confiance, apprenez qui je suis, & les malheurs dont je suis accablée.

Je me nomme Sancie, adjouta-t-elle : Rodolphe Comte de Foix m'a donné la naissance ; mais j'ignore encore si je dois me louer ou me plaindre de la noblesse de mon sang. Cette reflexion lui faisant verser des larmes, elle fut obligée de s'interrompre pour leur laisser un libre cours ; & Gonçales rendit grace dans le fond de son ame à l'excès de sa douleur, qui l'empêcha de s'appercevoir du trouble dont il avoit été saisi en apprenant que celle dont il venoit de garantir l'honneur & la vie, & pour laquelle l'amour s'étoit encore emparé de son cœur, étoit la fille du ravisseur de sa femme.

Cependant, comme il n'étoit plus en état de raisonner, & que les jeunes attraits de Sancie l'avoient entiérement vaincu, cette nouvelle passion lui fit naître des idées bien différentes des premieres ; mais voulant sçavoir la suite de cette avanture pour prendre de justes

juſtes meſures, il conſola l'heritiere de Foix, & la conjura de pourſuivre ſon récit; ce qu'elle fit de la ſorte. Je perdis ma mere à l'âge de quatre ans: élevée & nourie dans le Château de mes Ancêtres; & le Comte toûjours à la Cour, je n'ai jamais goûté les douceurs paternelles; & juſqu'à l'âge de raiſon, je ne croyois pas avoir de pere. J'eus à peine atteint ma quinziéme année, qu'on me flâta du retour du Comte; les femmes qui prenoient ſoin de moi, me diſant à chaque inſtant qu'il viendroit à Foix avec une épouſe que je devois regarder comme ma mere. Il vint en effet; mais ſeul, triſte, farouche & ſombre: & j'appris que l'amour qu'il avoit pour Argentine de Pienne & le refus que ſon pere avoit fait de le choiſir pour ſon époux, étoient les motifs de cette humeur. Une de mes femmes que j'aimois, m'inſtruiſoit de tout ce qu'elle apprenoit par les autres domeſtiques. Je ne ſçai pour quoi je me prévins contre cette Argentine; mais je ne pouvois

l'entendre nommer sans trouble, & je sentois une joye secrette, de ce qu'elle n'étoit point devenuë ma belle-mere; mais cette satisfaction ne dura pas long-tems. Après un an de séjour, le Comte mon pere partit de Foix, sous prétexte d'un vœu qu'il avoit fait à S. Jacques, dans une maladie que le chagrin lui causa sans doute, & qui fut assez longue; & il ne me fit pas plus d'amitié en partant, qu'il m'en avoit marqué à son arrivée, ni tout le tems qu'il fut à Foix, soit que je n'eusse pas le bonheur de lui plaire, ou soit qu'il eût pris pour moi cette indifférence depuis le réfus du Seigneur de Pienne, qui, ne vouloit pas, disoit-on, faire entrer sa fille dans une Maison dont je devois emporter le meilleur, étant unique heritiere; il est certain qu'il ne m'aimoit point. Il partit enfin, & le bruit couroit qu'il ne reviendroit de long-tems; cependant son absence n'a duré que de deux mois, & il y en a trois que nous le vîmes arriver au moment que nous l'attendions le moins. Il étoit avec

une

une Dame assez belle, & tous deux vêtus en Pélerins. La premiere chose qu'il fit en entrant dans son Château, fut de m'envoyer chercher & d'assembler tous ses gens pour m'ordonner, ainsi qu'à eux, de regarder cette Dame avec le repect dû à la Comtesse de Foix. Il m'y présenta, non comme une fille chérie ; mais comme une Esclave qui vouloit qu'il lui fût soûmise. Cette femme me reçut avec une froideur méprisante, qui me la fit haïr au premier abord ; mais le respect & la tendresse que j'ai toûjours eu pour le Comte, malgré ses durerés, me firent cacher mes sentimens ; & pour lui plaire, je me contraignis jusqu'à donner le nom de mere, à cette nouvelle Comtesse de Foix.

Je n'en fus pas plus heureuse : ils furent mariés dans la Chapelle du Château la même nuit de leur arrivée par l'Aumônier du Comte ; & huit jours après je me vis arrachée de mon appartement, & conduite dans une Tour destinée aux criminels condamnez à

la mort, & traitée avec la derniere indignité. On m'ôta toutes mes femmes, & l'on me fit servir par cette perfide que vous venez de punir. Elle se nommoit Elise, & quoi qu'elle parût extrêmement attachée à la Comtesse, elle me témoigna tant de regret de la maniere dont on me traitoit, que je crus pouvoir en tirer quelque consolation. Comme j'ignorois le sujet de tant de cruautés, je la conjurai en larmes de me l'apprendre. Cette fourbe, qui vouloit s'insinuer dans mon esprit par quelque apparence de sincerité, m'instruisit que la Comtesse de Foix étoit Argentine de Pienne, que le Comte mon pere avoit enlevée à Gonçales Fernandés son époux, Prince descendu des Rois de Castille, & de Navarre; qu'elle avoit contribué à cet enlevement sans le sçavoir; mais qu'ayant vû que c'étoit une chose sans remède, elle s'étoit resoluë à suivre le sort de sa Maîtresse, & de faire sa fortune par cette occasion. Leonard Gentilhomme du Comte, étant devenu

nu amoureux d'elle, & prêt à l'épouser, lorsque quelques affaires qu'il avoit seroient terminées; qu'Argentine ne pouvoit me souffrir; & que jugeant bien que si on me marioit, sa fortune seroit très médiocre, elle avoit formé le dessein de se défaire de moi, soit en me faisant mourir de chagrin, soit d'une maniere plus violente. Alors la perfide ajouta qu'elle avoit une si grande compassion de mon sort, que si je voulois me fier à elle, Leonard me tireroit de captivité, & me conduiroit où je croirois être en sûreté.

Je n'avois pas assez d'expérience pour demêler le vrai d'avec le faux, mon innocence, & la franchise de mon caractere me faisant croire que d'autres en pouvoient avoir autant que moi; je goûtai la proposition d'Elise: l'horreur que je venois de concevoir pour l'action du Comte, & la conduite d'Argentine m'auroit fait désirer ma fuite, quand même je n'aurois pas été prisonniere. Je plaignis extrêmement Gonçales de s'être uni avec

une telle femme : Comme le Comté de Foix n'eſt ſéparé de l'Eſpagne que par les Pirennées, j'avois ſouvent entendu parler de ce Prince, & ſes belles qualités me le faiſoient juger digne d'un ſort plus heureux. Enfin pour ne pas allonger mon récit, je vous avouërai que je conſentis à faire ce qu'Eliſe me conſeilloit : je lui dis que ſi Leonard vouloit me faire ſauver en Eſpagne, où j'ai des parens de feu la Comteſſe de Foix ma mere, il y trouveroit une récompenſe proportionnée à ſon zéle.

Elle me promit d'y travailler, & me laiſſa dans l'eſpérance de réüſſir : je fus prés de trois jours ſans la voir depuis cette converſation, qui ſe paſſa le quinziéme de ma captivité. Je ne vous dis point que pendant tout ce tems je fis ce qui me fût poſſible pour obtenir une viſite de mon pere, & qu'il eut l'inhumanité de me refuſer, craignant de déplaire à ſon épouſe ; & preferant le pouvoir d'une flâme illicite aux droits de la Nature. Enfin déſolée de cet abandon,

&

& de n'entendre plus parler d'Eliſe, un des Gardes du Château m'apportant à ſa place ce qu'Argentine jugeoit à propos de m'envoyer pour ma nourriture qui ſe réduiſoit à du pain & de l'eau, je croyois ne devoir plus ſonger qu'a mourir, lorſque la nuit du quatriéme jours que je n'avois vûë Eliſe, elle entra dans la priſon une lumiere à la main, & ſans me donner le tems de me reconnoître me prenant par le bras: Venez Madame, me dit-elle, Leonard nous attend, il eſt ſoûmis à vos ordres, & vous conduira en Eſpagne, ainſi que vous le ſouhaitez. En prononçant ces paroles très-bas, elle me fit deſcendre de la Tour, & par une des cours de derriere du Château me mena dans la campagne, en me faiſant marcher preſque toute la nuit. J'étois d'une laſſitude extrême; cependant l'envie de quitter Foix me donnant du courage, j'arrivai au lieu du rendez-vous, qui étoit le même bois dont vous m'avez tirée. J'y trouvai véritablement Leonard avec

un cheval; mais dans des intentions bien différentes de celles que la perfide Elise m'avoit fait espérer.

Aussitôt que Leonard m'eût apperçûë, il s'avança au devant de mes pas; & me prenant d'un côté, tandis qu'Elise me tenoit de l'autre: Madame, me dit-il d'un air qui me parut troublé, Argentine qui nous a fait agir Élise & moi pour vous mieux tromper, m'a commandé de vous tuer. Cette fille ne vous a conduite ici qu'à ce dessein; mais si vous consentez à me suivre où je voudray vous conduire; que vous approuviez l'amour, que j'ay pour vous depuis près de deux ans; & que vous vous résolviez à m'épouser, je vous sauve la vie. Ne vous amusez point à la différence de nos conditions: outre que ces sortes de réflexions ne sont pas de saison, & que l'amour sçait rendre tout égal, c'est que je suis Gentilhomme; & que pour garantir ses jours, il n'est rien qui ne soit permis.

Jugez, mon généreux Libérateur, continua la belle Sancie, ce

que

que je devins à ces funestes paroles : ma surprise ne peut être comparée à l'horreur qu'elles m'inspirerent ; je connus, mais trop tard, que je m'étois moi même livrée entre les mains des créatures de mon ennemie, & que cette marâtre avoit formé ce dessein pour faire croire à son aveugle Epoux, que par une conduite aussi déréglée que la sienne, j'avois pris la fuite avec un Amant choisi parmi ses Domestiques. Enfin je vis toute l'étenduë de ma faute & de mon malheur ; mais préférant la mort à mon deshonneur, mon courage se ranima ; & m'arrachant des bras de mes perfides conducteurs, je ne voulus jamais monter à cheval, & les conjuray de me percer le sein ; & d'exécuter les ordres d'Argentine avec plus de fidélité qu'ils n'en gardoient aux promesses qu'ils m'avoient faites. Je ne vous rapporterai point les discours de ces misérables, ni les effort que je faisois pour me tirer de leurs mains, puisque c'est en ce moment que le Ciel vous a

fait venir à mon secours, & que vous ne leur avez pas donné la mort sans avoir apparemment entendu une partie de leur complot.

La charmante fille de Rodolphe n'eut pas plûtôt cessé de parler, que Gonçales l'instuisit à son tour de quelle sorte sa voix & ses plaintes étoient parvenuës jusqu'à lui, & l'avoient conduit à propos pour terminer ses tourmens. La situation où vous êtes, continua-t-il, me faisant connoître le péril que vous courez ici, & m'oblige à quitter l'entreprise qui m'a conduit en France, pour vous en faire promptement partir. Je n'ay plus rien désormais qui m'intéresse davantage; je peux reprendre mon projet dans un autre tems, & je risquerois de vous perdre en tardant à vous mettre en sûreté. Surtout, Madame, ajoûta-t-il, ne craignez ni feinte ni trahison de ma part; mon rang & ma naissance vous seront connus sitôt que nous aurons passé les Pyrenées, & vous jugerez alors du service que je vous rends.

La

La jeune Sancie à qui cet illuſtre Pélerin commençoit à plaire, ſentit une douce joye à ce diſcours ; & le regardant obligeamment : Quoique je me ſois trompée, lui dit-elle, dans le jugement que j'avois fait de mes premiers Conducteurs, je ne crois pas être tombée dans une pareille erreur avec vous. Je les regardois comme des gens, que la récompenſe faiſoit agir ; ils ne pouvoient m'inſpirer ni reſpect ni conſideration ; & par un effet tout contraire je ſens naître pour vous dans mon ame des ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance qui me prouvent la différence que le Ciel a mis entre eux & vous. Gonçales lui rendit graces de cette heureuſe prévention, en la ſuppliant de permettre qu'il l'en fît ſouvenir en Eſpagne. Sancie rougit, baiſſa les yeux, & ne répondit rien dans la crainte d'en trop dire. Cependant l'amoureux Eſpagnol l'ayant prié de prendre quelques heures de repos, pour être en état de partir la même nuit, il la laiſſa pour rêver en

en liberté à ſon extraordinaire avanture. L'amour qu'il avoit pris pour la belle Sancie venoit de changer tous ſes projets ; & lui faiſant regarder l'aſſaſſinat du Comte de Foix comme un crime qui mettroit un obſtacle invincible à ſon bonheur, il crut que ſa vengeance étoit bien plus grande de l'attaquer avec les mêmes armes dont il s'étoit ſervi pour l'outrager ; & qu'ayant enlevé ſa femme, il ne pouvoit mieux faire que de lui ravir ſa fille ; outrage qui lui ſeroit d'autant plus ſenſible, qu'il ſeroit perſuadé que ce n'auroit été que par vengeance, & pour priver l'infidele Argentine des biens qu'elle eſpéroit de la mort de Sancie ; & qu'ils ſeroient mille fois plus punis de l'avoir offenſé en apprenant ſon hymen avec cette jeune Princeſſe, que par la perte de leur vie. Cette réſolution occaſionnée par l'amour & cimentée par la raiſon fut exécutée ſans délay. Il auroit bien voulu ſe faire connoître à Sancie, afin de pouvoir l'inſtruire de ſa paſſion ; mais craí-

craignant que son nom ne l'effrayât & ne lui donnât quelque répugnance à le suivre, il aima mieux restraindre sa passion dans les bornes d'un respectueux silence jusqu'à Burgos, pour se déclarer d'une maniere plus digne de l'un & de l'autre.

Après avoir pris en lui-même tous ses arrangemens, il revint auprès de sa belle fugitive qui venoit de s'éveiller. Les douceurs du sommeil qu'elle n'avoit goûtées depuis long-tems avoient de telle sorte augmenté ses attraits, que Gonçales en fut ébloüi; il eut besoin en ce moment de tout le flegme de sa Nation, pour tenir la résolution, qu'il avoit prise de se taire; mais ses yeux ne furent pas si discrets, & leurs regards en firent assez entendre à la charmante Languedocienne, pour être sûre de sa conquête. Le panchant qu'elle se sentoit pour cet aimable Libérateur, l'empêcha de s'en allarmer; & contente de son silence, elle feignit de ne rien entendre au langage de ses yeux. Ils firent ensemble

ble un repas, qui tout champêtre qu'il étoit, leur fut mille fois plus agréable que le plus superbe festin; & lorsque les ombres de la nuit eurent entierement chassé la clarté du jour, Gonçales après avoir recompensé magnifiquement son hôte, monta à cheval, prit en croupe la belle Sancie, & quitta le Village au grand regret du Paysan, qui s'étoit flatté d'un plus long séjour. Ils arriverent en peu d'heures à Pamiers, où Gonçales sans s'arrêter, reprit ses gens & ses chevaux; & marchant jour & nuit, gagna sans nulle mauvaise rencontre le pied des Pyrenées, où prenant des voitures convenables à ces Montagnes, il fut en peu de jours sur les Terres d'Espagne. Alors n'ayant plus rien à craindre, il ralentit sa course pour ne pas fatiguer la jeune de Foix, à qui les soins, les attentions & le respect de son Conducteur faisoient benir à chaque instant celui qui l'avoit amené à son secours. L'estime & la confiance s'étant accruës entre eux pendant

ce

ce voyage, ils sembloient qu'ils ne faisoient qu'une ame & qu'un esprit; & quoique les mots d'amour & de tendresse ne fussent jamais prononcés dans leurs entretiens, ils n'en étoient pas moins intéressans pour eux, leur secrete inclination l'un pour l'autre leur donnant un caractére de douceur & de complaisance, qui disoit tout ce quils n'osoient encore exprimer. La modestie & la véritable sagesse, qui regnoient dans toutes les actions de Sancie, charmoient Gonçales; & lui firent connoître que la passion qu'il sentoit pour elle, étoit bien différente de celle que lui avoit inspirée Argentine. L'une ne l'avoit blessé que de ces traits passagers, que l'Amour, pour ainsi dire, se plaît de tirer en volant, & qui ne font qu'effleurer les cœurs; mais celui dont il s'étoit servi pour le soûmettre à Sancie, étoit de ceux dont l'atteinte étoit inévitable, & la blessure sans remede. Il sentit qu'il n'avoit aimé l'une que comme une maîtresse ordinaire, & qu'il aimoit celle-ci par

par eſtime, par choix, & comme étant digne de porter ſon nom.

La jeune de Foix de ſon côté trouvoit dans ſon Libérateur des graces, & des qualités ſi rares dans les hommes, qu'elle ne pouvoit ſe laiſſer de l'admirer, & de faire des vœux ſecrets pour qu'il fût d'une naiſſance égale à la ſienne. Avec de tels ſentimens, il eſt aiſé de croire que leur voyage ne les ennuya pas. Ils n'étoient plus qu'à deux journées de Burgos, où Gonçales vouloit la conduire d'abord, lorſqu'une nuit qu'ils s'étoient arrêtés dans une Hôtelerie pour prendre quelques heures de repos, Gonçales ne pouvant dormir, ſe promenant le long d'un corridor qui ſéparoit ſa chambre de celle de Sancie, entendit dans une autre aſſez près de la ſienne, deux hommes qui nommoient le Comte de Foix. Il s'approcha doucement de la cloiſon, & les reconnoiſſant à leurs voix pour deux Seigneurs de la Ville de Burgos attachés à lui dès ſon enfance, il redoubla ſon attention, & entendit

dit distinctement que l'un disoit à l'autre en continuant la conversation : Si je vous avois dit que je vous quittois pour aller assassiner Rodolphe vous m'auriez retenu, & c'est ce que j'ai voulu éviter. pour n'exposer que moi. Enfin mon cher Ramire, j'ai vengé Gonçales encore mieux que je ne l'esperois. Je ne vous eus pas plûtôt laissé à Pamiers, que m'étant mis en Pélerin, je me rendis au Château de Foix, où je demandai l'Hospitalité on me l'accorda, quoique tout le Palais fut en combustion pour la fuite de Sancie, qu'on disoit hautement s'être en allée avec un Gentilhomme de Rodolphe, pour lequel elle avoit pris de l'amour; mais les plus anciens des domestiques m'ont dit que c'étoit une calomnie d'Argentine, qui l'avoit fait enlever afin qu'on n'en entendît jamais parler. Cependant le Comte de Foix faisoit de grandes informations chez lui pour sçavoir la verité. J'étois assez embaraſſé pour m'introduire près de lui, n'ayant nul prétexte pour y parvenir, lorſ-

lorſque cette avanture m'en inſpira un. Je dis aux gens du Comte que je ſçavois un ſecret immanquable pour découvrir les deſſeins, les complots & les trâmes les plus cachées; & que je lui ferois certainement voir ſi l'on avoit enlevé ſa fille de force ou de gré, & quel chemin on lui faiſoit tenir; mais que je ne pouvois travailler qu'avec lui, & ſans témoins. Mon ſtratagême réüſſit : on fut auſſitôt avertir Rodolphe qu'un pauvre Pélerin qu'on avoit retiré chez-lui, avoit des choſes ſurprenantes à lui faire voir ſur l'enlevement de Sancie. Il eſt très certain que Rodolphe ne me crut pas Magicien; mais s'imaginant que j'aurois pû découvrir quelque intrigue ſur cette fuite, il voulut me voir. Je me préſentai hardiment à lui, n'en étant point connu; quant à mon accent je parle ſi bien Languedocien, que je ne craignois pas qu'il me prît pour un Eſpagnol. Je lui parlai en conſéquence de ce que j'avois dit à ſes gens, & je ſçus ſi bien exciter ſa curioſité, qu'il me donna rendez-vous

vous la même nuit dans un salon au fond de ses jardins éloigné de tout son monde, me défendant de dire à personne cette partie; ne jugeant pas à propos d'en instruire la Comtesse, ni de faire voir qu'il avoit la foiblesse de donner dans ce qu'il appelloit magie.

Tout cela convenoit si bien à mon dessein, que j'y acquiesçai sans difficulté: & pour travailler à ma sûreté, en même-tems qu'à la vengeance de Gonçales je pris congé des domestiques du Comte au sortir d'avec lui, & leur dis que ne voulant rien voir de ce que je sçavois, j'allois continuer mon chemin; & m'étant saisi sans qu'on s'en apperçût, d'une clef d'une des portes de derriere du Parc qui rendoit au Salon en question, je disdisparus à leurs yeux. Je me cachai pendant tout le jour, & la nuit étant venuë, je me rendis au lieu marqué. J'y arrivai le premier; le Comte parut un instant après seul en robe de chambre; & m'ayant dit de lui montrer ce que je lui avois promis, je commencai par

fermer

fermer la porte, & m'aprochant de lui, comme pour lui parler plus bas, je lui plongai mon poignard dans le sein, sans qu'il eût le tems de faire aucune resistance. Il tomba mort au même instant, & laissant sur une table un billet ouvert dans lequel ces mots étoient écris; c'est ainsi que l'on doit traihir les ravisseurs; je sortis au plus vîte, & marchant sans m'arrêter après avoir enterré mes habits de Pélerin, je regagnai Pamiers croyant vous y trouver; mais ayant appris que vous veniez d'en partir, je poursuivis ma route très-content de mon action; mais fort en peine de vous: & ce fut avec une extrême joye que je vous vis arriver hier dans cette Hôtellerie. Voilà, mon cher Ramire, le sujet pour lequel j'avois quitté Burgos, voulant avoir l'honneur de venger celui de Gonçales, outragé par un endroit si sensible. Il en auroit sans doute fait autant, s'il l'avoit sçû; mais il ignore encore l'infidélité de sa femme, & l'affront que lui a fait le Comte, puisque je n'en ai rien

ſçû que depuis ſon départ par un domeſtique de Blanche qui m'a tout conté.

Jamais ſurpriſe ne fut égale à celle de Gonçales à cette étrange avanture ; le zéle de l'Eſpagnol lui parut auſſi extraordinaire qu'inconſidéré : il ne pouvoit cependant s'empêcher de l'admirer : mais ſon amour pour Sancie ayant changé tous les mouvemens de ſon ame, & voyant qu'il ne pourroit ſe diſpenſer de pourſuivre l'aſſaſſin du Comte, il ſe réſolut de le ſauver, & de lui défendre de paroître jamais. Pour cet effet il frappa à la porte de cette chambre : les Eſpagnols croyant que c'étoit quelque valet de l'Hôtellerie ouvrirent à l'inſtant ; mais que devinrent-ils l'un & l'autre en reconnoiſſant Gonçales, qui s'adreſſant au vengeur de ſon honneur : Fui, lui dit-il, malheureux, je viens d'entendre tout ton récit ; évite la punition, que je ſerois forcé de faire de ton crime : & pour en connoître toute l'horreur, apprends

que c'eſt moi ſeul qui ſuis le raviſſeur de Sancie, que je la mene à Burgos, qu'elle ſera mon épouſe, & que c'étoit pour moi la plus parfaite de toutes les vengeances.

L'Eſpagnol ſe jetta à ſes pieds, & lui prouva ſi bien que ſon zéle l'avoit emporté ſur ſa raiſon, qu'il en eût pitié; mais ferme dans la réſolution de le faire fuïr, il l'obligea de partir ſur le champ; & commandant le ſecret à Ramire, il lui ordonna de le dévancer à Burgos pour y faire préparer une entrée ſomptueuſes à Sancie, & les ayant vû tous deux monter à cheval, & prendre différentes routes, il ſe retira dans ſa chambre, où cet étonnant évenement ne lui laiſſa prendre aucun repos. La mort du Comte de Foix ne pouvoit lui être qu'agréable; mais il n'auroit pas voulu qu'on l'en crût coupable, dans la crainte que Sancie ne le crût auſſi. Enfin après bien des réflexions, il jugea qu'il lui ſeroit aiſé de ſe juſtifier près d'el-

d'elle, & qu'il devoit lui être très-indifférent que le monde pensât différemment, puisqu'il étoit très-vrai qu'il n'étoit parti d'Espagne que dans le dessein de sacrifier Argentine & Rodolphe à sa vengeance; & que sans son amour pour la jeune de Foix, ils ne seroient morts que de sa main.

S'étant donc tranquillisé sur cet article, il résolut de taire cette avanture à Sancie, & d'attendre que la Renommée l'en instruisit, afin de la mieux persuader qu'il n'y avoit point de part. Le jour qui parut l'ayant tiré de tous ces embarras, il se rendit auprès de l'objet de sa flamme, avec laquelle il prit la route de Burgos. Quand ils n'en furent plus qu'à trois lieuës, Gonçales fit descendre Sancie dans une Maison de Plaisance qui lui appartenoit, où Ramire avoit déjà donné les ordres dont il l'avoit chargé. La beauté de ce petit Palais, rendit à Sancie une partie de sa gayeté. Elle fut encore plus charmée d'y trouver des habits

ſuperbes & convenables à ſon rang, ceux dont elle étoit vêtue étant des plus ſimples & dignes de la haine de la Marâtre qui les lui avoit fait prendre. Elle vit avec plaiſir qu'on rendoit dans cette maiſon de grands reſpects à ſon Conducteur ; mais comme on ne le nomma point, l'ayant abſolument défendu, elle ne put ſçavoir qui il étoit. Cependant on la para extraordinairement, & Gonçales ſe mit auſſi en état de paroître tel qu'il étoit. Ces nouveaux ornemens mettant en jour leurs graces naturelles, ils ſe regardoient avec une égale admiration. Gonçales plus content que ſur les Terres de France, donna un libre cours aux agrémens de ſon eſprit, & ſous prétexte de galanteries dit à Sancie mille choſes fines & délicates ſur l'éclat de ſa beauté, & les ſentimens qu'elle lui inſpiroit : elle y répondit ſur le même ton, & toûjours avec modeſtie. Enfin après s'être rafraichis ſuffiſamment, ils monterent dans une Chaiſe

ſe attelée de ſix ſuperbes Mules, & partirent. A quelque diſtance de Burgos, ils trouverent tous les Habitans de la Ville rangés en haye, & les Principaux qui vinrent baiſer la main à Gonçales & lui préſenter les clefs; mais il en décerna tous les honneurs à la charmante Sancie, qui connoiſſant à cette cérémonie la conſéquence de ſon Conducteur, le pria d'un air rempli de graces de lui dire ſon nom, & dans quelle Ville de l'Eſpagne ils alloient entrer, pour qu'elle réparât les fautes que ſon ignorance lui faiſoit commettre, & qu'elle lui rendît ce qui lui étoit dû.

Belle Sancie, lui répondit-il, un inſtant de plus va vous inſtruire de ce que vous voulez ſçavoir; donnez-moi la ſatisfaction de l'attendre, & ſoyez certaine que vous ſerez maîtreſſe abſoluë où je vous mene, & que je ſerai toûjours ſoûmis à vos volontés. En parlant de la ſorte ils entrerent dans Burgos au bruit de pluſieurs ſalves

de Canon, & des Tambours & des Trompettes. Les ruës, les fenêtres & les Balcons étoient remplis de monde, qui par des cris de joye, marquoit l'admiration que lui inſpiroit la jeune de Foix. Comme Ramire avoit publié par l'ordre de Gonçales, le rapt que Rodolph avoit fait de ſa femme, & que pour s'en venger, il lui avoit enlevé ſa fille, chacun diſoit hautement que Sancie étoit mille fois plus belle qu'Argentine. Ce nom qui fut ſouvent répété donna quelque inquiétude à Sancie; mais enfin étant parvenuë au Palais, Gonçales la faiſant paſſer par les plus beaux Appartemens, la conduiſit dans celui qui lui étoit deſtiné; & faiſant ſigne à la nombreuſe Cour qui les entouroit, de les laiſſer ſeuls, il fit aſſeoir Sancie, & ſe mettant à ſes genoux: Voicy le tems, lui dit-il, Madame, de vous apprendre où vous êtes, & qui je ſuis; le nom de cette Ville eſt Burgos, & le mien Gonçales Fernandés. O ciel! s'écria San-

Sancie; vous êtes l'époux d'Argentine. Je ne le fuis plus répritil avec vivacité, ſon indigne conduite à briſé nos nœuds. J'étois parti d'ici dans le deſſein d'aller poignarder le Comte de Foix, & ſa perfide Amante; j'y courois, lorſque je vous trouvai dans un péril, qui me fit tout oublier. Votre courage, votre beauté & votre ſageſſe me ſoumirent à vos loix; vous m'apprites votre naiſſance & vos malheurs; mon amour éteignit ma vengeance & ne pouvant me réſoudre à faire périr le pere de celle dont je voulois obtenir, le cœur & la main, j'abandonnai tous mes projets, content d'enlever à Rodolphe, un bien mille fois plus précieux que celui qu'il m'a ravi. Je vous ay ſecouruë; je vous ay conduite en Eſpagne; & malgré l'amour le plus ardent, je vous ay reſpectée & ſervie avec une exactitude, dont votre vertu doit être ſatisfaite.

Cependant, Madame, un autre

a fait ſans ma participation, ce que vous m'avez empêché de faire; Rodolphe eſt mort aſſaſſiné : la nouvelle en eſt publique à Burgos; mais on en ignore l'auteur. Vous devez être ſûre que je ne le ſuis pas, puiſque je ne vous ay point quittée, & le reſte m'eſt indifférent. Vous êtes à préſent maîtreſſe de mon ſort, je vous offre mon cœur & ma foy, avec un rang qui n'eſt pas à mépriſer, & qui vous vengera glorieuſement de votre indigne Marâtre. Cependant, réſolu de mourir plûtôt que de vous déplaire, ſi vous vous oppoſez à ma felicité, & que vous vouliez fuïr un homme qui vous adore; je ſuis prêt à vous conduire par tout où vous voudrez aller, trop heureux de vous prouver par un effort, qui me coutera la vie, mon reſpect & mon amour.

La belle Sancie étoit dans un étonnement qui ne lui permit pas d'interrompre Gonçales; incertaine de ce qu'elle devoit répondre, elle garda quelques tems le

ſilence ; mais enfin ſon cœur vivement pénétré du procedé généreux de ſon Libérateur, emporta la balance ſur les autres conſidérations, & le regardant en rougiſſant : Il ne ſeroit pas juſte, Seigneur, lui dit-elle, que celle qui vous doit ſon honneur & ſa vie, fût cauſe du malheur de la votre. Je vois avec la derniere ſurpriſe par quelles routes le ciel m'a conduite ici, & le chemin que la Providence a pris pour me faire ſervir à votre juſte vengeance, & me procurer un ſort digne d'envie ; je ne veux point m'oppoſer à ſes décrets. Je vous crois innocent de la mort du Comte ; mais je voudrois que toute la terre le crut auſſi. Ne trouvez point étrange ſi je donne des pleurs à celui qui ma donné le jour, ils ne vous empêcheront pas d'être maître de ma deſtinée, ni de voir en vous, mon appui, & mon Libérateur.

Gonçales au comble de la joye, à des paroles ſi favorables, la lui té-

témoigna par les plus fortes assûrances d'amour & de fidélité ; & voulant que son amour éclatât aux yeux de tous les Seigneurs Castillans, qui étoient à Burgos, il fit ouvrir les portes de l'appartement de Sancie, pour qu'ils vinssent lui rendre hommage. Quelques jours après leur arrivée, Gonçales reçut un Courier de la Cour d'Espagne, pour lui apprendre la mort du Comte de Foix, l'enlevement de Sancie, & la funeste Catastrophe d'Argentine, qui s'étoit tuée elle-même de désespoir, en se voyant chassée du Palais de Rodolphe, par ses propres domestiques, qui l'avoient accusée de cet assassinat, & d'avoir voulu faire mourir la jeune de Foix, en ayant donné la commission à une de ses femmes nommée Elise, & à un domestique du Comte appellé Leonard, qu'on avoit trouvés morts dans les Bois de Pamiers; & que toute cette Tragédie étoit l'Ouvrage d'un Pélerin qui avoit passé quelques

ques jours dans le Château du Comte. Gonçales ne dit de ces nouvelles à Sancie, que ce qui pouvoit lui être utile, pour ne pas reveiller ſes ſoupçons à ſon égard; & la mort d'Argentine ne lui laiſſant plus aucun ſcrupule, il fit part de ſon avanture à tous les Princes de l'Europe, & de la réſolution qu'il avoit priſe d'épouſer Sancie, qui fut généralement approuvée: ils ſolliciterent même cette belle Princeſſe, par leurs Envoyés d'y conſentir. Les parens qu'elle avoit en Eſpagne du côté de ſa mere, qui étoient à Seville, vinrent exprès à Burgos, pour l'y déterminer; & comme ſon cœur étoit de concert avec eux, elle épouſa Gonçales. Cet hymen ſe fit avec des magnificences ſurprenantes, & fut ſolemnellement célébré dans la Ville de Burgos, par les feux d'artifices & les illuminations.

Gonçales n'eut pas ſujet de ſe repentir de ſon choix: la tendreſſe & la fidélité de ſon épouſe ne ſe démen-

mentirent jamais, & le rendirent auſſi content de ſon ſort, qu'il avoit eu ſujet de s'en plaindre avec Argentine. Mais comme l'aſſaſſin du Comte de Foix ne put être découvert, & qu'il étoit certain que Gonçales avoit enlevé ſa fille; les ſoupçons de cette mort tomberent entierement ſur lui: & l'hiſtoire d'Eſpagne même en parle ſur ce ton. Cependant le Ciel bénit ſon union avec Sancie, par la naiſſance du fameux Sancie Garcia, ſurnommé le Trembleur, qui fut Roi de Navarre.

F I N.

LES CENT NOUVELLES NOUVELLES,

De Madame DE GOMEZ.

TOME DIXIE'ME.

A LA HAYE,
Chez PIERRE DE HONDT.
M. DCC. XXXVI.

TABLE
DES
NOUVELLES

Contenuës dans ce Volume.

LII. Les Revers de la Fortune, Page 1

LIII. La belle Hollandoise, 35

LIV. La Princesse de Java, 70

LV. Zoraide, 127

LVI. Les Evenemens heureux et tragiques, 227

LVII. L'Amante homicide, 291

AP-

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre: LES CENT NOUVELLES NOUVELLES, DE MADAME DE GOMEZ: *A Paris ce 23. Août* 1734.

JOLLY.

LES

LES REVERS DE LA FORTUNE.

LII. NOUVELLE.

L'Avidité des richeſſes eſt un des plus grands défauts de l'homme; l'opulence eſt une fauſſe divinité à laquelle il ſacrifie ſans ceſſe ſon repos, ſes jours, & ſa liberté; nul n'étant aſſez ſage pour ſe contenter de ce qu'il a, & pour ne pas déſirer ce qu'il n'a point. De-là viennent les entrepriſes périlleuſes, les navigations lointaines & pénibles, les travaux du corps, & les inquiétudes de l'eſprit: il ſemble à l'homme que rien n'eſt difficile pour acquérir du bien, &

qu'il ne peut être heureux qu'en cherchant à l'augmenter. Funeſte erreur, chimere dangereuſe, quand ceſſeras-tu de nous perſécuter ? Quand ſerons-nous aſſez Phiſolophes pour mépriſer des tréſors, dont nous ne jouiſſons jamais, & que nous ne pouvons emporter ? Mais finiſſons les réflexions, & voyons dans l'hiſtoire ſuivante un exemple des périls & des malheurs où l'aveugle Fortune précipite ſes eſclaves.

Un riche Négotiant Portugais nommé Talio, reſté veuf & n'ayant qu'un fils, dont les belles qualités méritoient toute ſa tendreſſe, prit la réſolution de fuïr les loix d'un ſecond himenée pour s'appliquer entiérement à ſon éducation, & le laiſſer unique héritier de ſes biens. Mais à meſure que le jeune Albano avançoit en âge, c'eſt ainſi que s'appelloit le fils de Talio, le déſir de le rendre un des plus riches partis du Portugal croiſſoit auſſi dans le cœur de ſon pere. Albano poſſedoit tout ce qu'il faut pour plaire, l'eſprit, les ſciences, &

& les talens les plus néceſſaires aux agrémens de la ſocieté, les qualités du cœur, & la nobleſſe des ſentimens répondoient à toutes ſes perfections, & ſembloient couronner les charmes dont la Nature avoit pris ſoin d'orner ſa perſonne. Talio en étoit idolâtre, & ne trouvoit rien qui fût digne de lui être comparé. Pour lui, auſſi modeſte qu'aimable, il ne tiroit aucune vanité de ſon mérite, & ne s'en croyoit pas plus qu'un autre; ce qui ne contribuoit pas peu à le faire regarder comme le Cavalier le plus accompli du Royaume. Il touchoit à ſa vingt-deuxiéme année, lorſque Talio ne ſe trouvant pas aſſez favoriſé de la Fortune pour donner à ce fils ſi cher une ſituation des plus brillantes, ſe réſolut d'aller chercher cette déeſſe dans les climats où l'erreur & l'ambition des hommes ont placé ſon empire.

Les Indes Orientales devinrent l'objet de ſes déſirs, & pour les ſatisfaire, il chargea un Vaiſſeau prêt à mettre à la voile pour Co-

chin dans le Malabar des sommes immenses, & d'un nombre infini des plus précieuses Marchandises, & s'y embarqua avec son fils, qui moins ambitieux que Talio, ne regardoit ce voyage avec joye, que parce qu'il alloit lui procurer le plaisir de connoître des peuples différens de ceux de sa nation, & de nouvelles découvertes pour orner son esprit.

Le Capitaine du Vaisseau, nommé Pardos, les reçût avec des démonstrations d'estime & de considération, qui leur donnant l'espoir d'une agréable compagnie dans le cours de la navigation, les liérent avec lui de confiance & d'amitié ; comme Talio ne prétendoit pas cacher le motif qui le conduisoit aux Indes, il entretint si souvent Pardos de l'éclatante fortune qu'il croyoit y faire, & des moyens qu'il portoit avec lui pour y parvenir, espérant y tripler son argent & ses effets, que le perfide Capitaine ne put résister au détestable desir de profiter lui-même de cette occasion de s'enrichir.

richir. Dans cette idée il amusa toûjours Talio & son fils par ses témoignages de bienveillance, & il gagna la meilleure partie de l'équipage pour réüssir dans le dessein qu'il avoit formé de se défaire d'eux. Il sçut si bien interesser les Matelots, & ceux qu'il pouvoit craindre, qu'ils consentirent sans peine à le servir dans ce cruel projet; enforte que le Pilote ne fut pas plûtôt dans la mer des Indes, qu'au lieu de suivre sa route vers Cochin, il prit du côté du Sud, vers l'Isle de Diego Garcia inhabitée. Alors le Capitaine & les Matelots s'étant jettés sur Talio & son fils, les désarmérent, & les ayant liés & mis dans une chaloupe, ils les débarquérent dans cette Isle, les attachérent à des arbres, & les laissant sans vivres & sans aucun secours, regagnérent leur Vaisseau, & continuérent leur route avec les richesses du malheureux Negotiant, qui pénétré de douleur & de désespoir, fit alors de tristes réflexions sur l'instabilité des choses humaines, la mauvai-

ſe foi des hommes, & le vain éclat de la Fortune. Ce qui le touchoit le plus vivement dans cet état, étoit Albano: O mon fils! lui dit-il, ne vous ai je donc tant aimé que pour vous faire périr dans une Iſle déſerte? devois-je vous expoſer à mourir malheureuſement en cherchant à vous enrichir? quels reproches n'avez-vous pas à me faire de ne m'être pas contenté de ma fortune, & de ne vous en avoir pas laiſſé jouïr en repos? Grand Dieu! continua-t-il en verſant un torrent de larmes, ſauvez mon fils, & ne puniſſez que moi de ma funeſte ambition.

Seigneur, interrompit, Albano n'augmentez point le déſeſpoir où je ſuis de vous voir prêt à périr par des regrets qui percent mon ame d'un trait bien plus ſenſible que celui que nous vient de porter le perfide Pardos. Je n'ai point de reproches à vous faire, & quoique le déſir d'une plus grande Fortune ne m'aye jamais tourmenté, & que je fuſſe ſatisfait de mon ſort, je ne m'afflige point d'avoir ſuivi

le

le vôtre ; & je rends grace à la Providence de ce qu'elle me fait partager votre malheur. Si vous étiez parti seul, & que cette cruelle avanture vous fût arrivée, je serois mort de douleur : je ne mourrai pas moins ; mais j'ai la consolation d'unir mes derniers soupirs avec les vôtres.

Il achevoit à peines ces paroles, que Talio s'écria qu'il voyoit quelqu'un qui s'avançoit à eux. Albano jetta les yeux où ceux de son pere étoient arrêtés, & vit en effet une figure de femme, qui par les differens mouvemens de ses pas marquoit sa crainte & son étonnement. Les deux Portugais lui criérent d'approcher, & tâchérent de l'attendrir par leurs plaintes & par leurs larmes. Cette personne rassûrée à ces touchantes marques de leur douleur, se déterminant tout à-coup, s'avança vers eux, & tirant aussi-tôt un couteau coupa les cordes qui les tenoient attachés & les mit en liberté. Tandis qu'elle s'occupoit à cette œuvre charitable, les deux Portugais

la regardoient avec attention, & virent avec le dernier étonnement que c'étoit une fille de dix-ſept à dix huit ans, d'une taille avantageuſe & d'une beauté réguliere. Quoiqu'il fut aiſé de remarquer que l'éclat de ſon teint avoit ſouffert de l'ardeur du Soleil, il ne furent pas plûtôt déliés qu'ils ouvrirent la bouche preſque en même tems, les uns pour témoigner leur reconnoiſſance, & l'autre pour demander par quel accident ils avoient été traités de la ſorte; mais quelle fut leur ſurpriſe en s'appercevant qu'ils parloient une langue differente, & qu'ils ne pouvoient s'entendre.

Ils parurent également ſenſibles à cet obſtacle; & comme rien n'unit ſi fortement les cœur, que la conformité des malheurs, l'interêt qu'ils prirent d'abord à ce qui les regardoit, les fit avoir recours aux ſignes les plus capables d'exprimer leurs ſentimens. La jeune fille en fit pluſieurs de compaſſion, mêlés de quelques mouvemens de joye, comme pour ſe féliciter d'avoir

voir des campagnons; & les Portugais mirent tout en usage pour l'assûrer de leur gratitude & de leur respect. Albano sur tout encore plus vivement touché que son pere du sort de la belle Inconnuë, se mit à genoux devant elle, & par ses gestes & ses regards passionnés lui fit comprendre que ce n'est pas toûjours dans les bras de la volupté que l'amour le plus ardent prend naissance. Elle n'en fit point paroître de colere, & lui laissant voir dans ses yeux un feu qui n'étoit reprimé que par la pudeur & l'innocence, elle lui tendit la main, l'obligea de se relever, & leur faisant signe de la suivre, elle les conduisit dans un espéce de verger où cueillant elle-même les plus beaux fruits les leur présenta, après en avoir goûté la premiere, comme pour leur prouver qu'ils en pouvoient manger sans risque. En effet ils les trouvérent délicieux. Quand ils se furent un peu rafraîchis, la jeune Inconnuë les mena dans une espéce de Caverne, que la Nature avoit formée

ſous un rocher; & leur montrant des monceaux de feuilles, leur fit entendre qu'elle n'avoit point d'autres lits à leur offrir.

Cette ruſtique habitation ne parut pas au jeune Portugais le plus rude de ſon avanture; la belle Inconnuë commençoit à lui devenir trop chere pour ne ſe pas plaire partout avec elle. L'Iſle déſerte, & le ſombre rocher auroient été pour lui le plus charmant ſéjour, ſi ſon pere & cette ſecourable fille y avoient eû leur néceſſaire. Talio ne penſoit pas tout-a-fait de même; ce triſte changement de fortune, en humiliant ſon orgueil, l'accabloit ſous le poids des réflexions douloureuſes qu'il étoit forcé de faire, & la pitié que lui inſpiroit l'Etrangere, ſe joignant à la tendreſſe qu'il avoit pour ſon fils, il regarda cette triſte demeure avec des tranſports de douleur que toute ſa raiſon ne pouvoit moderer. L'Inconnuë, qui le vit dans ce déſeſpoir, s'approcha de lui avec Albano, & tandis qu'il employoit ſon éloquence pour le conſoler,

elle

elle lui faisoit comprendre par ses gestes que la providence, qui les avoit conduits en ce lieu, pouvoit en faire venir d'autres pour les en tirer; & formant un nombre avec ses doigts leur marqua qu'elle y étoit seule depuis deux mois ou deux ans, les Portugais ne pouvant deviner lequel c'étoit des deux, & continuant ses signes sembloit les encourager à supporter leur malheur avec la même fermeté qu'elle avoit supporté le sien, & tout cela avec des graces si peu communes qu'ils ne pouvoient cesser de l'admirer. Comme dans le cours de ce muët entretien, elle avoit souvent prononcée le mot de Kelle en se montrant elle même, ils ne doutèrent point que ce ne fût son nom; pour en être certains ils s'en servirent pour l'appeller, & voyant qu'elle ne manquoit pas de tourner la tête, ou d'aller à eux lorsqu'elle l'entendoit, ils en furent assûrés. Ce nom étant le seul mot qu'ils pouvoient entendre fut souvent répété par Albano; l'Amour qui l'avoit épargné au milieu de

l'abondance & des délices de Lisbonne, l'attaqua avec tant d'avantage dans ce désert, que les premiers regards de l'Inconnuë marquérent les derniers momens de sa liberté. Cependant malgré l'ardeur dont il se sentoit brûler, & les innocentes attentions de cette belle fille, la sagesse qui regnoit dans toutes ses actions, mettant des bornes à ses désirs, lui fit conserver un respect égal à son amour.

Talio qui s'étoit apperçû de cette naissante flâme l'engagea encore à cette retenuë, en le conjurant de ne rien exiger de leur Bienfaictrice qui pût l'offenser. Quelque naufrage ou quelque trahison, lui dit-il, l'ont sans doute jettée comme nous dans cette Isle; ses maniéres nobles, & généreuses nous prouvent qu'elle a reçûë une heureuse éducation; & nous lui sommes trop redevables, pour ne lui en pas marquer par notre respect la seule reconnoissance qui soit en notre pouvoir.

Mon amour est extrême, lui répondit Albano; mais je croirois méri-

mériter le malheur où nous sommes tombés, si j'abusois des bontés de Kelle ; & si vous m'aimez assez pour lui servir de pere, je vous proteste que je ne la regarderai que comme ma sœur tant que le Ciel voudra nous retenir ici. Ce fut dans de semblables entretiens que les deux Portugais passérent une partie de la nuit, l'aimable Kelle leur ayant cedé l'endroit le plus commode de sa Caverne, & s'étant retirée dans le plus obscur. Le lendemain Albano sortit de cet antre de grand matin, & fut parcourir une partie de ce désert. Tout ce qu'il y remarqua redoubla son étonnement, rien ne paroissoit y manquer pour les utilités de la vie, des fruits en abondance, du gibier de toute espéce, une terre qui produisoit d'elle-même les choses les plus nécessaires, & cependant inculte, inhabitée, & sans apparence de l'avoir jamais été.

Le jeune Portugais dant l'esprit étoit orné de plusieurs belles connoissances, après avoir long-

tems raisonné en lui-même sur ce qu'il voyoit, & s'étant orienté depuis son départ de Lisbonne jusqu'au moment de la trahison de Pardos, se douta à peu près du lieu dans lequel il étoit ; il retourna à la Caverne, & faisant part à son pere de ses observations : Quelque rayon d'espoir, lui dit-il, s'empare de mon ame ; selon mon calcul nous devons être ici dan l'Isle des Serpens, ainsi nommée par la quantité de ces dangereux animaux, qui dévorant hommes & bêtes, ont empêché les établissemens que ceux qui l'ont découverte y auroient pû faire. J'ai lû que le premier qui la découvrit fut un jeune Espagnol apellé Diego, qui par une avanture aussi surprenante que la nôtre lui a laissé son nom. Je me souviens encore d'avoir lû que les Vaisseaux y viennent faire eau, lorsqu'ils craignent d'en manquer dans le cours de leur navigation, cette Isle renfermant une fontaine naturelle & inépuisable ; ainsi j'ose espérer que nous verrons peut-être arriver quel-

quelques-uns de ces voyageurs, & que nous pourrons nous en aller avec eux. Mais, continua-t'il, si cette Isle est celle que je pense, il faut être sur ses gardes contre les Sauvages & les Serpens, & ne vous pas éloigner de cet habitation jusqu'à ce que j'aye trouvé la fontaine en question, que je suis résolu de chercher à quelque prix que ce soit.

Talio qui ne voyoit dans ses conjectures que de l'incertitude, le pria d'attendre encore quelques tems pour faire cette recherche, ne voulant pas qu'il s'expos*ât* sur une frivole espérance. Puisque le perfide Capitaine, ajoûta-t'il, nous a conduits ici, d'autres peuvent en prendre le chemin; & sans vous donner tant de peines; vous serez toûjours à portée de leur demander du secours, & je n'aurai pas une augmentation de douleur & de crainte en vous voyant entreprendre un voyage, qui ne peut être que dangereux.

Quoi qu'Albano eût un désir extrême de pousser plus loin sa

Cla-

curiosité, il ne voulut point s'opposer à la volonté de Tailo, & consentit d'avoir patience quelque tems. Plus d'un mois s'écoula de la sorte, ne se nourrissant tous trois que des fruits les plus proches de la Caverne, n'osant s'écarter dans l'appréhension de quelque mauvaise rencontre. Cependant l'amour d'Albano prenoit de nouvelles forces chaque jour ; la douceur, la complaisance, & les tendres attentions de la belle Inconnuë l'attacherent de telle sorte, qu'il sembloit ne vivre & ne respirer que pour elle. Cette charmante Solitaire avoit trop d'esprit pour ne pas connoître la source de ses soins & de ses empressemens, & le jeune Portugais étoit trop aimable pour qu'elle y fût insensible. La difficulté de se déclarer leurs sentimens ne fit même qu'augmenter leur tendresse par le désir ardent de s'exprimer ; mais l'amour donnant à leurs yeux ce qui manquoit à leurs voix ils s'entendirent bien-tôt aussi parfaitement, que s'ils avoient parlé la

la même langue. Ils s'aimerent & se le dirent d'une maniere mille fois plus éloquente, que par les discours les mieux arrangés, & quoique le respect & la modestie fussent toûjours inséparables de toutes leurs actions, & que l'innocence réglât leurs moindres démarches, ils ne purent douter un instant de leur ardeur mutuelle.

Talio seul témoin & confident de cette passion, passoit ses jours à les admirer & à les plaindre, sans pouvoir se consoler de son malheur. Mais enfin l'amoureux Albano ne voyant arriver personne, & ne pouvant plus résister à la douleur que lui donnoit l'état déplorable de son pere & de sa maîtresse, résolu de mourir ou de chercher à les en tirer, pressa si fortement le premier de le laisser partir pour visiter toute l'Isle, qu'il fut obligé d'y souscrire. Il n'eut pas plûtôt obtenu ce consentement, qu'il fit entendre par signes son dessein à Kelle; cette belle fille en parut effrayée, & n'épargna ni larmes, ni priéres pour l'en détour-

tourner. Albano touché des actions ſuppliantes qu'elle employoit pour s'exprimer, la raſſûra le mieux qui lui fut poſſible en lui promettant un prompt retour ; & ne voulant pas retarder l'exécution de ſon projet il embraſſa ſon pere & la belle Inconnuë, qu'il recommanda à Talio d'une maniére à lui prouver, combien elle lui étoit chere ; & l'ayant conjuré de ne ſe jamais éloigner de ſa Caverne, & d'attendre ſon retour ſans inquiétude, il partit ; & marchant jour & nuit à travers les rochers, les bois & les bruyeres en marquant tous ſes pas par des pieux de branches d'arbres qu'il avoit ſoin d'arracher afin de retrouver ſon chemin, ſe nourriſſant des fruits qu'il trouvoit ſur ſa route, il parvint enfin après quatre jours de peines & de fatigues dans un eſpece de valon où couloient pluſieurs ruiſſeaux d'une eau très-claire : & s'etant arrêté derriere un hallier pour contempler cet endroit, il fut agréablement ſurpris de voir à l'extremité du valon une vingtaine de perſon-

ſonnes, qui paroiſſoient être dans une continuelle agitation.

Il les examina avec attention avant que de ſe montrer, & remarquant qu'ils avoient des habits de Matelots, & que le mouvement qu'ils ſe donnoient étoit pour remplir des tonneaux de l'eau d'une ſource dans laquelle ils puiſoient, il ne douta plus d'avoir trouvé ce qu'il cherchoit ; & que ce ne fuſſent des voyageurs, qui faiſoient eau dans cette Iſle. Alors quittant le hallier, il s'avança vers eux, & reconnut avec joye à leur langage qu'ils étoient Portugais. Il les aborda, & profitant du ſilence que leur impoſa l'étonnement de voir un homme en ce lieu, il leur dit qu'ayant été pris avec ſon pere & ſa ſœur par un Corſaire, il avoit eû la cruauté de les débarquer à l'autre cote de l'Iſle, & les y avoit laiſſés ſans nul ſecours : feignant cette avanture pour ne leur pas découvrir le malheur de Talio.

Les Matelots parurent touchés de ſon récit, & lui répondirent que le côté dont il parloit étant impra-

ti-

tiquable par la quantité des rochers, ils ne pouvoient se hazarder d'y aborder, & que s'il vouloit ils l'emmeneroient avec eux. Mais Albano uniquement occupé de Talio, & de la belle Inconnuë, leur dit qu'il ne vouloit point quitter l'Isle sans son pere & sa sœur, & les pria de souffrir qu'il les fût chercher, les assûrant qu'il ne seroit pas plus de sept ou huit jours pour aller & revenir, s'ils vouloient l'attendre.

A cette proposition les Matelots repliquérent qu'il leur étoit impossible de le satisfaire ; qu'ils n'étoient descendus que pour faire eau ; qu'ils alloient continuer leur route vers Siam ; qu'ils ne reviendroient que dans un an, & que s'il vouloit se trouver à cet rade avec son pere & sa sœur, ils les prendroient à leur retour, & que pour lui donner lieu de couler ce tems avec moins d'incommodités, ils alloient lui fournir les choses le plus nécessaires dans sa triste situation. Albano accepta leur offre, & quoi qu'il n'eût pas

un

un grand eſpoir pour un ſi long avenir, la nature & l'amour lui firent préférer une délivrance incertaine à l'occaſion preſente de ſortir de cet affreux déſert, ſans ce qu'il avoit de plus cher au monde. Les Matelots à qui de tels ſentimens paroiſſoient extraordinaires, firent ce qu'ils purent pour l'obliger à les ſuivre; mais le voiant déterminé à reſter, ils lui conſtruiſirent une petite charette de quelques morceaux de bois, dont les rouës étoient de deux groſſes planches arondies, qu'ils chargérent d'un petit baril de vin, de vingt livres de biſcuit, de quelques poignées de moruë, de deux fuſils, d'un baril de poudre, de cinquante livres de plomb; avec un chaudron, un pot, & quelques taſſes de terre, du fil, des éguilles, quatre chemiſes d'homme & deux de femme, des pierres, & un briquet pour faire du feu, une hache & un villebrequin, en cas qu'il en eût beſoin. Lorſque toute cette petite proviſion fut arrangée dans la charette, les Matelots donnerent à Albano

bano une eſpéce de bretelle de cuir pour la pouvoir traîner ; & chacun s'étant dit adieu, ils ſe ſéparerent, les Matelots pour ſe rembarquer, & Albano pour reprendre le chemin de ſa Caverne ; mais avec des penſées bien differentes: le jeune Portugais en rendant grace à Dieu de ce ſecours, & les autres en plaignant ſon ſort, perſuadés qu'ils ne le retrouveroient pas dans un an ; ce qu'ils ne purent s'empêcher de témoigner par pluſieurs ſignes de compaſſion, qu'Albano leur vit faire en s'en allant.

Mais ne s'arrêtant point à ces triſtes préſages, il ſe mit en devoir de tirer ſa charette, & de reprendre ſa route en cherchant les marques qu'il y avoit laiſſées pour ne ſe point égarer. Malgré ſa précaution il eut à peine marché un jour entier, qu'il perdit ſon chemin : dans cet embaras il prit le parti d'aller au bord de la mer, & de la ſuivre juſqu'à l'endroit où le traitre Capitaine les avoit débarqués. Il n'eut pas encore marché un jour, qu'il trouva une Riviére

viére qui fut un nouvel obſtacle à ſon deſſein, lui étant impoſſible de la paſſer. Cependant les difficultés ranimant ſon courage bien loin de le diminuer, il s'arma de patience, & remontant vers la ſource de cette Riviére, qui par bonheur n'étoit pas à une grande diſtance, il prit l'autre côté juſqu'au bord de la mer, qu'il continua avec des peines & des fatigues incroyables, trouvant preſque à chaque pas des rochers & & des montagnes à traverſer. Enfin il arriva à la Caverne au moment que Kelle & Talio déſeſperant de le revoir, s'abandonnoient à toute leur douleur, ayant été plus de quinze jours à ce voyage.

Sa vûë changea leurs larmes en tranſports de joye. Talio ne pouvoit ſe laſſer de l'embraſſer. & la belle Inconnuë de lui donner des marques de ſon innocente tendreſſe. On peut juger avec quel amour il répondoit à l'un & à l'autre, puiſqu'il ne s'étoit donné tant de tourmens que pour eux.

Après que ces premiers épanche-

chemens furent passés, Talio & l'aimable Kelle ayant marqué leur étonnement en voiant tout ce qu'Albano apportoit, il rendit compte à son pere de son avanture, & la fit comprendre à l'Inconnuë, moitié par signes, & moitié par ses parolles, cette belle fille commençant à entendre quelques mots de la langue Portugaise, que Talio s'étoit attaché à lui répéter dans l'absence de son fils, auquel il apprit que l'Inconnuë avoit toûjours été dans une tristesse mortelle, & qu'il avoit eû toutes les peines imaginables à l'obliger à manger. Ce récit qu'il lui prouvoit combien il étoit aimé de Kelle, l'unit à elle encore plus fortement; son retour fut célébré par le meilleur repas qu'ils eussent fait depuis long-tems.

Albano alluma du feu, & fit cuire de la moruë avec du biscuit qu'ils firent détremper dans l'eau pour l'amolir & le pouvoir manger. Le lendemain l'amoureux Portugais fut à la chasse; d'où il rapporta différentes piéces de gibier,

bier, dont ils firent plusieurs bons repas. Quelques jours se passerent de la sorte; & lors qu'Albano se sentit en état de recommencer son voyage, il disposa son pere & sa maîtresse à l'entreprendre: leur faisant comprendre que quoique ceux qu'il avoit trouvés à la grande fontaine ne dussent revenir que dans un an, il pouvoit y en arriver d'autres beaucoup plûtôt, & qu'il falloit se mettre à portée de les voir, & de s'en aller avec eux. Ce raisonnement étoit trop juste pour y contredire; & dès le lendemain de la proposition, ils quittérent tous trois leur Caverne, & s'étant recommandés à la Providence se mirent en chemin. Le pere & le fils traînoient alternativement la petite charette chargée de la provision, Kelle n'ayant jamais voulu y monter pour partager leur fatigue.

Mais comme Albano avoit oublié de demander des bas & des souliers, les leurs furent bien-tôt hors d'état de leur servir, & de les garantir des incommo-

dités d'une marche auſſi pénible. Les pieds de Kelle comme les plus délicats, furent les premiers à ſe ſentir de la fatigue; ils enflerent de ſorte que ne pouvant plus ſe ſoûtenir, elle fut forcée de céder aux ardentes priéres de ſon Amant, & de ſe laiſſer traîner par ceux même, qu'elle eût voulu mettre ſur un trône, ſi elle l'avoit eû en ſa puiſſance. Albano, qui dans toutes ſes actions n'enviſageoit que ſon pere & ſa maîtreſſe, ſans ſonger à lui, content de voir Kelle ſur ſa petite voiture, déchira ſa veſte qui étoit d'un fort beau drap pour en faire des ſemelles à Talio pour lui garantir les pieds, & quoi que les ſiens fuſſent déjà tous déchirés, & en ſang par les ronces, les épines, les broſſailes, & le cailloutage de la mer dont ils ſuivoient les bords, il ne pouſſoit ni plaintes ni ſoupirs pour le mal qu'il reſſentoit, & ne témoignoit d'inquiétude que pour les chers compagnons de ſon ſort. Enfin après tant de travaux ils arriverent à la fontaine où Albano avoit trouvé les Ma-

Matelots, où la voûte d'un rocher escarpé assez près de cette source, leur servit d'asile contre l'ardeur du Soleil, la chaleur étant extrême dans ce païs par la proximité de la ligne équinoxiale.

Là, l'infatigable Albano faisoit la guerre aux animaux de l'air, de la Terre & de l'Onde pour s'en nourrir avec son pere & sa maîtresse, qui ne cessoient point de le remercier, & de louër, dans leurs differens langages sa piété, sa constance, sa tendresse, & son courage. Quelques jours après leur arrivée ils eurent une nouvelle occasion de l'admirer. Comme ils se reposoient dans leur Caverne en plain midi, un des énormes Serpens de l'Isle y entra avec d'horribles sifflemens, & les eût indubitablement dévorés, sans le jeune Pourtugais, qui plus prompt encore à la défense que le monstre ne l'étoit à l'attaque, prit sa hache, & d'un bras guidé par l'Amour & la Nature, sépara sa tête de son corps. La frayeur du pere & de l'amante fut extrême; mais la surprise d'un

coup auſſi hardi qu'heureux, la ſurpaſſa. Pour prévenir de pareils dangers, Albano & ſon pere conſtruiſirent une eſpéce de porte de groſſes branches d'arbres qu'ils entrelaſſérent les unes dans les autres. Cependant ces jeunes amans, qui commençoient à ſe mieux entendre, prioient inceſſamment le Ciel de les tirer de ce déſert; Talio n'étoit pas moins ardent à l'implorer, & tous trois alloient à chaque inſtant aux bords de la mer pour voir ſi quelque Vaiſſeau ne s'offriroit point à leurs yeux. Enfin le grand Maître des évenemens, content d'avoir humilié Talio, & de la réſignation de Kelle & d'Albano, leur donna cette ſatisfaction au moment qu'ils en déſeſpéroient. Un jour que ſelon leur coûtume ils ſe promenoient ſur le rivage, ils virent débarquer d'une Chaloupe pluſieurs Matelots conduits par un Officier, qui venoient faire eau en cet endroit; & connoiſſant à leurs habits qu'ils étoient Européens, ils les abordérent. Albano, portant la parole pour

pour les autres, feignit la même avanture qu'il avoit contée aux Matelots dans son premier voyage, & les pria de les emmener. L'Officier lui répondit en Espagnol avec toutes sortes de politesse; il lui dit que son Vaisseau étoit au Roi d'Espagne, & que le Capitaine & les autres Officiers se feroient un véritable plaisir de les secourir, & de les conduire où ils voudroient: & les tonneaux ne furent pas plûtôt remplis, qu'il les invita à le suivre. Il est aisé de s'imaginer la joye de nos solitaires: cependant ils entrerent dans la chaloupe, & abordérent le Vaisseau Espagnol dans une situation d'esprit difficile à décrire.

Talio béniſſoit sa délivrance; mais il soupiroit en secret d'être obligé de rentrer dans sa patrie, sans bien & sans ressource. Albano, qui ne connoissoit point l'aimable Kelle, espéroit s'en instruire, & craignoit en même tems qu'elle n'appartînt à des personnes trop riches pour en faire le partage d'un homme ruiné: & la belle Incon-

nuë quoique charmée de quitter ſon affreux ſéjour, ne laiſſoit pas d'être inquiéte de ce qu'elle alloit devenir, & ſi celui qu'elle avoit vû ſi tendre dans le déſert, auroit les mêmes ſentimens dans les climas moins ſauvages. Ce fut dans cette agitation de cœur & d'eſprit qu'ils entrerent dans le Vaiſſeau, où chacun s'empreſſa de les recevoir agréablement, quoi qu'on les regardât avec une ſurpriſe ſans égale, en apprenant de l'Officier le lieu dans lequel il les avoit trouvés. C'étoit à qui leur feroit le plus de queſtions: Talio & Albano y répondoient, & ſe faiſoient très-bien entendre, la langue Portugaiſe étant familiére aux Eſpagnols.

Mais Kelle en eut un peu plus de peine, la ſienne n'étant pas uſitée parmi tous ceux du Vaiſſeau, excepté le Lieutenant, qui l'entendant parler reconnut à ſon langage qu'elle étoit Hollandoiſe. Il n'avoit pas ceſſé de la regarder depuis qu'elle étoit entrée; & tandis que les autres s'étoient empreſſés

au-

autour de ces nouveaux venus, il avoit toûjours gardé le silence sans pouvoir détacher ses yeux de dessus son visage. L'amoureux Albano en fut allarmé, la jeune Hollandoise en rougit, & leur trouble ayant augmenté la curiosité du Lieutenant de Vaisseau, il se détermina à s'approcher de Kelle : il l'aborda, & l'ayant tirée à part, il lui parla dans sa langue assez longtems pour inquiéter Albano, qui les entendoit parler sans rien comprendre de ce qu'ils se disoient ; mais que devint-il en voyant Kelle se jetter dans les bras de cet homme avec des transports de joye, qui prouvoient une tendresse extrême.

L'amoureux Portugais eut une peine inconcevable à modérer la fureur dont il se sentit saisir. A cet objet la jalousie s'empara de son ame ; & s'étant approché de Kelle sans trop sçavoir ce qu'il faisoit, leurs yeux se rencontrérent, & cette belle y remarquant une partie de ce qui se passoit dans son cœur, elle dit quelques mots au Lieute-

nant, qui la prenant par la main, & s'addreſſant au Portugais en ſouriant. Jeune Etranger lui dit-il, en Eſpagnol, les ſoins que vous avez eû de Kelle, & la longue ſocieté que vous avez faite enſemble vous ont acquis ſur elle des droits, qui ne lui permettent pas de vous laiſſer ignorer la cauſe des témoignages d'amitié qu'elle vient de me donner, & j'eſpére que vous jugerez favorablement de ſes actions, en vous apprenant que je ſuis ſon frere, & que je trouve en elle, non ſeulement une ſœur que je ne connoiſſois point, mais que je ne croyois pas même avoir.

Ces paroles dites aſſez haut pour être entenduës de tout le monde, ſurprirent agréablement Albano, & firent rapprocher le reſte de la compagnie. Les Officiers Eſpagnols, dont le Lieutenant étoit aimé & conſideré, s'empreſſérent à le féliciter ſur cette avanture; mais avant que de répondre à leurs complimens, il embraſſa les deux Portugais avec tendreſſe, en les aſſû-

rant

rant de la reconnoiſſance qu'il conſerveroit toute ſa vie de la maniére dont ils avoient vécu avec Kelle dans une ſituation ſi peu capable d'inſpirer du reſpect. Le pere & le fils répondirent à ſes careſſes avec franchiſe, & le tendre Albano prenant la parole d'un air à faire connoître l'intérêt qu'il avoit au ſort de la belle Hollandoiſe: L'admirable Kelle ne nous doit rien, lui dit-il, l'honneur & la reconnoiſſance nous obligeoient à la reſpecter, elle nous a ſauvé la vie, & c'eſt au ſeul déſir de ſa propre conſervation que nous devons la nôtre: ſans elle nous nous ſerions peut-être abandonnés au déſeſpoir, & nous n'aurions pas cherché avec tant de peines & de fatigues à ſortir de cette Iſle déſerte; mais ſa douceur & ſa patience ont animé notre courage, & ce n'eſt qu'à ſa vertu que nous devons la nôtre. Le jeune Portugais s'énonçoit avec tant de grace que le frere de Kelle en fut charmé, & recommençant ſes careſſes: De tels ſentimens, lui répondit-il, méritent un deſtin plus

heureux que celui que vous venez d'éprouver: je voudrois que ma fortune fut assez considérable pour vous l'offrir; mais telle qu'elle est je vous prie de la partager. Nous allons à Cadix vous y prendrez vos résolutions, & je ne vous quitterai point que je ne vous sçache dans un état tranquille. Cependant à ajoûta-t-il, il est juste qu'après avoir tenu lieu de pere & de frere à Kelle, vous soyez instruits des affaires de sa famille, & de l'avanture qui vous l'a fait trouver dans l'Isle de Diego Garcia.

Les deux Portugais le remercièrent de ses offres obligeantes, & lui témoignérent un tel empressement pour le récit dont il les flâtoit, que ne voulant pas retarder à les satisfaire, il les conduisit avec Kelle, & les Officiers Espagnols dans la chambre du Capitaine, où chacun lui prêtant un silence attentif, il commença son discours de la sorte, en s'adressant aux deux Portugais en langue Espagnole, qu'il parloit comme s'il eût été du Païs.

LA

LA BELLE HOLLANDOISE.

LIII. NOUVELLE.

UN même instant a fait naître dans mon cœur la joye & la douleur. Je viens de trouver une sœur que la Nature, & d'autres raisons encore me rendent extrêmement chere, & j'aprends en même tems de sa bouche la mort de mon père; & la perte de ses biens, & quoique le Ciel m'ait mis en situation de ne pas regretter les derniers, & que mon pere ait été la principale cause des peines & des traverses de ma vie, la nouvelle de sa mort, & la maniére dont il a péri m'ont bien fait connoître que la Nature

dans les ames bien nées ne perd jamais rien de ses droits. Il se nommoit Maldy, & c'est aussi le nom que je porte ; il passoit pour un des plus riches Négotians d'Amsterdam, lieu de sa naissance & de la mienne, & l'étoit en effet. Ma mere qui mourut peu de tems après m'avoir donné le jour le laissa veuf, & moi son unique héritier. Alors tournant toutes ses pensées sur moi, je parvins à ma vingtiéme année, sans qu'il parût avoir aucune envie de prendre un nouvel engagement. La tendresse qu'il me témoignoit, & les soins qu'il prenoit de mon éducation, me le persuadant à moi même, je vivois comme un homme à qui la fortune ne refuse rien ; & je puis dire sans trop d'amour propre, que j'étois regardé avec considération de mes compatriotes, & avec estime de toutes les Dames d'Amsterdam. Mon pere marquoit un désir extrême de me marier, & me pressoit fortement de choisir entre plusieurs partis qu'il me nommoit comme les plus avantageux. Cependant je balan-

balançois à me déterminer, & me voyant dans une opulence qui ne me laiſſoit rien à déſirer, je voulois que l'amour formât les chaînes de mon Himenée, & que l'interêt n'eût aucune part à cette union; puiſque j'étois aſſez riche pour ne me pas attacher au bien de celle qui pourroit me convenir par ſa ſageſſe & ſa beauté.

J'étois dans ces ſentimens lorſqu'un jour me promenant ſeul ſur le port, j'apperçus deux femmes qui contemploient comme moi cette prodigieuſe quantité de Vaiſſeaux de toutes Nations, qui font la richeſſe de la Hollande, & rendent ſon commerce le plus floriſſant de l'Europe. L'une étoit âgée & l'autre fort jeune, & d'une beauté ſi ſurprenante, que la voir & l'aimer éperduëment, furent pour moi la même choſe. Elles étoient miſes aſſez ſimplement, quoique d'un air à faire connoître qu'elles étoient au-deſſus du commun. Mon attention à les regarder, m'ayant obligé à les ſaluër, elles me rendirent mon ſalut avec politeſſe. De-

venu plus hardi par cette premiére démarche, je les abordai; & remarquant dans leurs habillements quelque différence avec ceux des Dames d'Amſterdam, je jugeai qu'elles n'en étoient pas &; m'adreſſant à la plus âgée, je lui demandai reſpectueuſement, s'il y avoit long-tems qu'elles étoient dans cette ville, & ſi on pouvoit lui être de quelque utilité, m'offrant à leur rendre ſervice en cas qu'elles vouluſſent l'accepter. Les veuves & les Orphelines, me répondit-elle, ont toûjours beſoin de ſecours : nous vous ſommes infiniment obligées de vos offres, & nous ne les refuſons point. Nous ſommes de Delft, continua-t-elle, mon époux ſe nommoit Olden, ſa fortune ayant été renverſée par la perte de pluſieurs Vaiſſeaux ſur leſquels il avoit mis ſon bien & ſes eſpérances, il en eſt mort de chagrin, & ne m'a laiſſé de notre Himen que cette jeune perſonne que vous voyez avec moi, & pour toute reſſource qu'une ſomme aſſez médiocre à la bourſe d'Amſterdam,

terdam, dont la nécessité ma forcée de venir chercher le rembourſement. Nous ne ſommes arrivées que d'avant-hier, & comme nous ne ſommes pas en ſituation de nous communiquer à beaucoup de monde, nous ne ſommes encore ſorties qu'aujourd'hui pour viſiter ce que cette ville a de plus remarquable, ne voulant pas que Kelle, dit-elle, en montrant ſa fille, s'en retourne à Delft ſans avoir eu cette ſatisfaction. Comme le nom & la famille d'Olden ne m'étoient pas inconnus, je redoublai à ſa veuve mes offres de ſervices; mais ayant deſſein de connoître le caractere & les ſentimens de Kelle, avant de déclarer qui j'étois, je pris le nom d'un jeune Négotiant de mes amis appellé Zuim très riche & fort aimable, & conjuray ſi fortement Madame Olden de ſe repoſer ſur moi du ſoin de ſon rembourſement, & de ne pas quitter ſi-tôt Amſterdam, qu'elle me l'accorda. Comme tous les Négotians ſe connoiſſent de nom, & qu'elle n'ignoroit pas celui que je prenois, elle

elle ne fit nulle difficulté de se fier à moi, espérant même beaucoup de soulagement de notre connoissance. Je la remenai chez elle, où je restai jusqu'au soir pour avoir le plaisir d'entretenir Kelle, qui me prouva dans le cours de la conversation qu'elle avoit autant d'esprit que de beauté. Je crus m'appercevoir que je ne lui déplaisois pas, & je m'en séparai le plus amoureux de tous les hommes.

Je ne parlai point à mon pere de mon avanture, voulant me donner tout le tems de me faire aimer, & de sçavoir qui j'aimois. Je passai la nuit à ne penser qu'à ma belle Hollandoise; & dès le lendemain m'étant muni d'une assez grosse somme, je la portai à Madame Olden, sous prétexte qu'elle pouvoit avoir besoin d'argent en attendant le sien, & que je la reprendrois sur son rembourſement. Elle étoit dans un état, qui ne lui permit pas de me refuser. Devenuë plus familiére par cette générosité, elle m'ouvrit son cœur, & me témoigna le chagrin qu'elle avoit

avoit de n'avoir rien à donner à sa fille pour lui faire trouver un parti digne d'elle. Mon amour étoit trop vif pour laisser échaper cette occasion d'en faire éclatter une partie ; je lui répondis que la charmante Kelle n'avoit besoin que d'elle-même pour rendre un époux heureux ; & qu'un homme, qui seroit capable de regarder sa fortune préférablement aux avantages qu'elle avoit reçûs de la Nature, me paroîtroit mériter d'être banni de la société humaine.

Ce discours est bien flateur, dit alors cette aimable fille en rougissant ; mais tous les hommes ne pensent pas de même : & vous sçavez que nous sommes d'un païs où les richesses tiennent souvent lieu de vertu & de beauté. Il est vrai lui répondis-je ; mais la régle n'est pas générale, & j'en connois à qui la beauté & la vertu tiendroient lieu des plus grands biens. Je prononçai ces paroles avec tant de feu, que la mere & la fille n'en purent méconnoître la source. L'une & l'autre ne m'en parurent pas fâchées ;

& sans nous expliquer encore trop clairement nous en dîmes assez pour nous instruire réciproquement des secrets mouvemens de nos cœurs. Enfin sans vous ennuyer d'un détail qui renouvelle mes douleurs, je vous dirai qu'après quinze jours d'assiduités, ayant reconnu que j'étois aimé, & que Madame Olden m'étois favorable, je me résolus de me découvrir, de déclarer mon amour à l'objet qui l'avoit fait naître, & de prier mon pere d'en faire la demande.

Pour cet effet m'étant rendu un jour chez Madame Olden à mon heure ordinaire, je fus assez surpris d'apprendre qu'elle étoit sortie avec sa fille, ce qui n'étoit pas encore arrivé depuis qu'elles étoient à Amsterdam, ayant toûjours vêcu dans une grande retraite, & ne voyant absolument que moi. Je revins chez-moi dans une inquiétude que je ne pus surmonter ; & m'enfermant dans mon appartement, je n'en sortis que sur le soir pour retourner à la mai-

maiſon de Kelle. On me dit qu'elles n'étoient pas revenuës. Mes allarmes redoublérent ; je repris le chemin de ma maiſon dans un état que je ne puis exprimer ; je paſſai la nuit à me promener dans ma chambre ; je ne vis point mon pere, & ne m'empreſſai point de le voir, & ſortant dès le matin je fus encore chez Madame Olden. Elle y étoit ; on fut l'avertir de ma viſite, elle me fit entrer ; elle étoit ſeule, Kelle n'étant pas éveillée ; mais elle me reçût avec une froideur qui me déconcerta : Cependant faiſant un effort ſur moi-même, je lui témoignai l'inquiétude, où ſon abſcence m'avoit mis, en la priant de m'en dire la cauſe. Généreux Zuim, me repondit-elle, je me ſouviendrai éternellement des obligations que je vous ai ; mais il m'eſt de la derniére importance que vous ceſſiez de nous voir ; & ſi vous avez quelque eſtime pour ma fille, vous terminerez ſans héſiter des aſſiduités que la ſituation préſente de nos affaires ne nous permettent plus de ſouffrir.

frir. C'eſt à regret continua-t-elle en voyant mon déſeſpoir ſur mon viſage, que je vous fais un pareil compliment, ayant connu la pureté de vos intentions, & me doutant de vos idées ; mais j'y ſuis forcée par les interêts de Kelle : de plus vous êtes jeune, & vous n'êtes pas votre maître.

Vous me connoiſſez ſi peu, Madame interrompis-je, outré de rage & de douleur, que vous ne pouvez ſçavoir juſqu'où s'étend ma liberté; je ne venois que pour vous en inſtruire, & pour offrir à votre charmante fille une fortune aſſez brillante pour lui faire mépriſer les autres : & je ne crois pas qu'aucune de mes actions ayent pû mériter le traitement que vous me faites. Je vous l'ai déja dit, reprit-elle, c'eſt avec douleur que je m'y vois contrainte ; mais enfin vous ne pouvez plus voir Kelle, & je vous en ai fait aſſez entendre pour vous obliger à prendre votre parti. A ces mots, entrant dans une autre chambre, elle s'y enferma, & me laiſſa dans le plus grand de tous les déſeſ-

ſeſpoirs. J'aimois avec violence ; on m'avoit fait entendre qu'on étoit ſenſible à mon amour, & je me voyois trompé dans toutes mes eſpérances de la maniére du monde la plus cruelle & la plus outrageante. Je fus long-tems ſans ſçavoir ce que je devois faire ; dans cette irréſolution je crus entendre la voix de Kelle dans cette même chambre où ſa mere étoit entrée ; je m'approchai de la porte, je prétai l'oreille ; mais je n'entendis que des ſoupirs & des ſanglots : & me flattant que c'étoit la jeune Olden que l'on contraignoit à me bannir, je priai qu'on m'ouvrit ; je dis que j'avois des choſes de la derniere conſéquence à déclarer ; mais bien loin de me répondre, on ſe tut tout-à-fait, & ne pouvant rien obtenir, & n'entendant plus perſonne, je ſortis de cette maiſon rempli d'amour, de fureur, & de confuſion. Je trouvai mon pere en arrivant au logis ; j'étois ſi changé qu'il en fut ſurpris : il demanda avec empreſſement ſi je me trouvois mal, je lui laiſſai croire que j'étois in-

incommodé, afin de me pouvoir retirer dans mon appartement pour m'y désespérer en liberté; il me la donna toute entiére : je n'en sortis de la journée, & ne cessai point de me tourmenter l'esprit pour pénétrer la cause de mon malheur sans y parvenir. Le soir mon pere vint me voir ; & après s'être informé de ma santé : Maldy continua-t-il, une affaire pressée m'appelle à Harlem, j'y serai trois jours, je vous laisse le maître ici, divertissez-vous, & faites en sorte que je vous retrouve en parfaite santé; adieu, continua-t'il, en m'embrassant, je part toute à l'heure.

Ce prompt départ me surprit, & je ne comprenois pas qu'ayant tant de commis gens de confiance, & Harlem n'étant qu'à deux lieuës d'Amsterdam, il fut nécessaire qu'il s'y transportât lui-même; mais comme dans l'état où j'étois, sa présence me gênoit infiniment; je me sentis très-soulagé de cette resolution, & je le vis partir avec joye. Cette nuit ne m'offrit pas plus de repos que les autres ; l'image de

Kelle

Kelle ne me quitta point, les triſtes réflexions m'aſſaillirent, les pleurs, & les gémiſſemens que j'avois entendus, me revinrent ſans ceſſe dans l'eſprit, & me rappellant les derniers jours que j'avois vû cette belle fille, je me ſouvins que je l'avois trouvée triſte & rêveuſe. Enfin me perdant dans mes imaginations, le Soleil parut ſans que j'euſſe fermé la paupiére. Ne pouvant plus ſoûtenir une ſi terrible agitation, je réſolus de faire une derniére tentative pour voir Kelle: je me fis habiller dans ce deſſein, & j'étois prêt à ſortir, lorſque je vis entrer dans mon appartement Zuim, cet ami dont j'avois pris le nom auprès de Madame Olden & de ſa fille. Il m'aborda d'un air inquiet, & me priant de paſſer dans mon cabinet: Je viens, me dit-il, vous faire part d'une avanture à laquelle je ne comprens rien, & vous prier de m'aider à le débrouiller.

Hier au ſoir comme je ne faiſois que de rentrer chez-moi, un de mes gens vint m'avertir qu'une femme

femme demandoit à me parler en ſecret : j'ordonnai qu'on la fit entrer dans mon appartement, & m'y rendis dans l'inſtant. Cette femme m'abordant avec crainte : Je vous prie, me dit-elle, de m'aſſûrer que je ne me méprends point & que vous êtes Zuim le fils.

Je lui proteſtai que j'étois celui dont elle parloit, & que je n'en conoiſſoit point d'autre. Hé bien, reprit-elle en me donnant une lettre, voilà ce que j'ai ordre de vous remettre; & s'étant retirée au même inſtant avec une extrême vîteſſe, ſans donner le tems de la queſtionner, je la perdis de vuë. J'ouvris le papier qu'elle m' avoit laiſſé, & j'y trouve dequoi redoubler mon étonnement. Le voilà, continua-t-il en me le préſentant, & vous pourrez juger vous-même, mon cher Maldy, ſi j'ay raiſon d'être ſurpris.

Je pris la lettre, & j'y lus ces paroles, que dix-huit ans de peine, de travaux, & de voyages n'ont pû bannir de ma mémoire.

LET-

LETTRE.

JE ne puis me refuſer la triſte conſolation de vous proteſter, que je n'ay nulle part au procedé qu'on me force d'avoir avec vous, & que je m'étois flattée qu'on me permettoit de vous donner des marques bien différentes de ma reconnoiſſance; mais généreux Zuim, ma mere éblouye par une fortune imprevûë, non contente d'ôter à mon cœur l'eſpoir le plus doux, diſpoſe de ma main malgré moi. J'épouſe demain un homme que je n'aime point, & que vous ſerez cauſe que je n'aimerai jamais. Adieu, généreux Zuim, oubliez la malheureuſe Kelle; mais n'oubliez pas de lui rendre la juſtice qu'elle mérite.

Vous concevez bien, continua Maldy, que je ne fus pas longtems à connoître ce qui cauſoit

ce quiproquo, & que le nom de Zuim avoit abusé Kelle ; mais il est impossible de vous imaginer l'excès de ma douleur : mon ami en fut épouvanté, & ne pouvant en pénétrer le motif, il crut que j'avois perdu l'esprit. Cependant faisant quelque treve à mes transports pour lui débrouiller ce mystere, je lui contai mon avanture, & dans quelle idée j'avois voulu passer pour lui auprès de Madame Olden, & de sa fille, qui me croyant tel, & voulant m'écrire n'avoit pû addresser sa lettre à un autre que lui. Cet éclaircissement ayant mis Zuim au fait, il me reprocha tendrement de ne l'avoit pas avertit de cette ruse ; & de ne l'avoir pas employé dans cette affaire pour me rendre service : ensuite il essaya de me consoler ; mais il ne put y parvenir. Mon état lui fit pitié, & pour m'en tirer il me proposa d'aller chez Madame Olden, comme un homme arrivé de Delft, qui demandoit à lui parler. J'acceptai la proposition ; mais je voulu l'accompagner pour tâcher d'entrer avec lui. Nous y fumes ;

mais

mais quel fut mon déſeſpoir, lorſque ſon hôte nous dit qu'elle n'étoit plus chez lui, & qu'elle en étoit partie pour n'y plus revenir, le même jour que je l'avois vûë, & qu'il ne ſçavoit pas où elle étoit allée. Cette nouvelle, qui ne devoit pas me ſurprendre après ce que je venois de lire, fut pourtant un coup de foudre pour moi; j'en fus accablé, de noirs preſſentimens s'y joignirent, & perdant entiérement la raiſon, je courus toutes les maiſons d'Amſterdam en demandant Kelle de porte en porte. Zuim, qui ne vouloit point me quitter en cet état, faiſoit de vains efforts pour m'obliger à me retirer chez-moi; & ce ne fut qu'après avoir paſſé la journée dans une perpétuelle agitation qu'il parvint à m'y conduire.

Il eſt inutile de vous fatiguer du récit de toutes mes extravagances, j'en fis de ſi grandes, & je tins des diſcours ſi peu ſenſés, que je ne m'en ſouviens jamais, ſans honte. Zuim ne m'abandonna de la nuit ni du jour ſuivant, qu'il m'em-

pêcha de sortir, pour que je ne me donnasse pas en public, & pour tâcher à me calmer; il y employa tant de raisons, & s'y prit d'une maniére si tendre qu'il me rapella à moi-même; & quoique ma douleur fut toûjours extrême, il en modera les effets. Mon pere devoit arriver le lendemain, un mouvement secret me faisoit appréhender son retour. Mon ami profitant de cette crainte pour m'obliger à me contraindre, me répéta tant de fois que je le ferois mourir si je me présentois devant lui dans ce désespoir, que je lui promis d'y mettre des bornes. En effet après avoir passé la nuit à me dire tout ce qui pouvoit être capable de me faire rougir de ma foiblesse me sentant un peu plus tranquille le matin, je priai Zuim de me laisser faire un tour dans la ville pour me dissiper entièrement. Il y consentit; nous fumes nous promener jusques à midi, & me trouvant plus raisonnable, comme je me préparois à retourner chez-moi, il me quitta pour faire un tour à sa maison où l'on

l'on pouvoit être en peine de lui, en me promettant de me réjoindre après le dîné. En rentrant au logis j'appris que mon pere étoit de retour, & qu'il me demandoit avec empreſſement.

Ce diſcours me troubla ſans ſçavoir pourquoi, cependant je fus d'abord à ſon appartement. Il étoit avec deux femmes, dont je ne pus voir le viſage, en entrant, ayant le dos tourné de mon côté. Mon pere ne m'eut pas plûtôt apperçu, que venant à moi pour m'embraſſer : Mon fils, me dit il en riant, vous avez tant tardé à me donner une brûë que je vous donne une belle-mere. Venez, continua-t'il en me prenant la main, que je vous préſente à Madame Maldy. A ces mots ces deux Dames s'étant tournées devant moi offrirent à mes yeux éperdus Madame Olden & ſa charmante fille. Elles firent en me voyant un cri terrible, & je tombai ſans connoiſſance dans les bras de mon pere. Je ne puis vous dire ce qu'un ſpectacle ſi nouveau lui fit penſer, n'étant pas en état

d'y faire attention ; tout ce que je sçai, c'est que je me trouvai quelques heures après dans mon lit entouré de Médecins, de Chirurgiens, & Madame Olden à mon chevet, qui paroissoit être dans une désolation sincere.

Je repris mes sens, & l'usage de la raison ; mais tant de monde m'étant incommode, je priai la mere de Kelle de le congédier : elle le fit aussitôt, & restant seule avec moi : Je vois bien, me dit-elle les yeux baignés de pleurs, que j'ai causé le malheur de ma fille & le vôtre ; & quoique je puisse trouver ma justification dans l'étrange mystere que vous nous avez fait de votre véritable nom, je ne veux accuser que moi de votre infortune. Je devois vous découvrir la connoissance que j'avois faite de Maldy ; l'amour qu'il avoit pris pour ma fille ; & la promptitude avec laquelle il a voulu faire son mariage : j'aurois sans doute évité par cette confidence ce qui vient de nous arriver : J'en suis outrée de douleur ; mais enfin c'en est fait, & la chose est sans remède. Quoi,

Quoi, Madame, m'écriai-je alors, il eſt donc vrai que Kelle eſt l'épouſe de mon pere. Rien n'eſt plus véritable, me répondit-elle, ils ont été mariés la nuit d'avant hier à Harlem dont nous venons d'arriver. Il y a huit ou dix jours, continua-t-elle, qu'impatiente de vous rendre ce que vous nous aviez ſi généreuſement prêté, je me rendis de très-bonne heure à la Bourſe avec ma fille: je demandai à qui je devois m'adreſſer; on me dit que c'étoit à M. Maldy. Je l'abordai, & lui contai ma ſituation. Pendant tout mon diſcours, il ne fit que regarder Kelle; & paroiſſant touché de mon état, il me dit de ne point ſolliciter mon rembourſement, & qu'il auroit ſoin de ma fille. Je vous avouë, continua-t-elle, que ſçachant Maldy puiſſamment riche, je crus ſon amitié d'un plus grand ſecours que la vôtre, & que je devois avoir plus de confiance dans un homme de ſon âge, qu'en vous. Dans cette penſée, je lui découvris de quelle maniére j'avois connu Zuim le fils, ne vous

pouvant nommer autrement, puiſque vous m'aviez dit que vous l'étiez ; je lui contai le plaiſir que vous m'aviez fait, & l'interêt que votre cœur me paroiſſoit prendre au ſort de Kelle. Il me répondit que Zuim n'étoit pas un parti qui lui convint; que ſon pere étoit riche & fort avare ; qu'il ne conſentiroit jamais à cet Hymen, & qu'il me conſeilloit de mettre fin à vos viſites, & termina la converſation en me promettant de me venir voir, & de m'indiquer les moyens de faire une fortune plus certaine. Il me demanda les heures où vous veniez chez-moi pour ne vous pas rencontrer; je les lui dis, & nous nous ſéparames très-contents l'un de l'autre.

Ma fille qui avoit été témoin de cet entretient me parut fort triſte à notre retour : j'en pénétrai facilement la cauſe ; mais réſoluë de ſuivre les conſeils de Maldy, je lui défendis de vous rien communiquer de cette nouvelle connoiſſance. Elle pleura beaucoup, & ne me répondit point ; ce qui m'obligea à ne la point quitter lorſque

que vous vintes nous voir. Maldy ne manqua pas de se rendre chez moi aux momens que vous ne pouviez y être, & nous ayant visitées trois jours de suite, en me donnant toûjours de magnifiques espérances pour l'établissement de ma fille, il vint le quatriéme se proposer lui-même pour être son époux, & m'offrit de si grands avantages, que je les acceptai sur le champ, malgré les larmes & les priéres de Kelle. Maldy me dit alors que comme il avoit un fils qu'il aimoit beaucoup, & qui n'étoit pas encore marié, il vouloit épouser ma fille sans lui en rien communiquer, dans la crainte qu'il ne crut que cette union ne lui fit tort; mais que lorsqu'elle seroit faite, il étoit assûré qu'il prendroit le parti d'en paroître content; que pour cet effet, il falloit nous rendre à Harlem; que l'Hymen s'y feroit, & que nous reviendrions ensemble. J'acquiesçai à tout, & le lendemain de nos conventions, je vous priai de cesser de nous voir dans l'inten-

tion de vous empêcher de ſçavoir ce qui ſe paſſoit.

Kelle cependant étoit au déſeſpoir ; mais inſenſible à ſa douleur, je me fis obéïr. Nous partimes pour Harlem : Maldy nous joignit ſur le chemin. Il nous a tenu toutes ſes promeſſes, & ma fille eſt ſa femme ; mais jugés de ma ſurpriſe & de la ſienne, lorſque nous avons trouvé dans ce fils, dont il nous avoit parlé, ce Zuim dont je venois de détruire toutes les eſpérances. Notre étonnement réciproque à produit ſur Kelle & ſur vous les mêmes effets ; elle s'eſt évanouïe dans mes bras, au moment que vous êtes tombé dans ceux de votre pere, qui preſque auſſi troublé que vous ne ſçavoit à qui des deux il devoit courir. On vous a portés l'un & l'autre dans vos appartemens : Madame Maldy eſt revenuë la premiére ; & voyant ſon époux près d'elle extrêmement inquiet de cette avanture, elle l'a prié de ne la point quitter, & de faire retirer le monde, pour l'entretenir ſans témoins. J'ignore ce qu'el-

qu'elle a deſſein de lui dire ; mais votre pere m'ayant conjurée de tenir ſa place auprès de vous, j'ai ſaiſi promptement cette occaſion pour vous aſſûrer que ſi vous vous étiez fait connoître ſous votre véritable nom, je n'aurois pas balancé à préferer le fils au pere.

J'avois écouté Madame Olden ſans l'interrompre, & lorſqu'elle eut ceſſé de parler, je me contentai de la remercier aſſez froidement de ſes ſoins & de ſes aſſûrances, & la priai de me laiſſer ſeul. Elle héſita : cependant s'appercevant qu'elle me genoit, elle ſe retira. Elle ne fut pas plûtôt ſortie, que je me levai, réſolu de quitter la Hollande pour jamais, puiſqu'il m'étoit impoſſible de voir Kelle entre les bras d'un rival dont je ne pouvois me venger, ni de vaincre mon amour. Je trouvai ſur ma table l'argent que j'avois donné à Madame Olden, je jugeai qu'elle l'y avoit mis en ſortant : j'y joignis tout celui que j'avois alors, & m'étant promptement habillé, profitant de l'occupation que le mal de Ma-

dame Maldy donnoit à tout le monde de la maiſon, j'en ſortis ſans que perſonne me vit; & m'étant rendu ſur le port, dans le deſſein de m'embarquer ſur quelque Vaiſſeau étranger, j'en trouvai un Eſpagnol prêt à mettre à la voile: je m'y engageai en qualité de ſoldat. Comme je ſçais la langue parfaitement, & que je n'étois pas d'un air à mépriſer, on me reçut avec joye; & trois heures après je dis adieu au port d'Amſterdam pour le reſte de mes jours. Dans le cours des voyages de notre Vaiſſeau ayant été aſſez heureux pour me diſtinguer par quelques actions de valeur, je parvins à la Lieutenance. Nous avons fait pluſieurs voyages aux Indes, dans leſquels l'argent que j'avois m'a profité, de ſorte que je me ſuis fait un aſſez doux établiſſement à Cadix, où nous allons préſentement. Nous venons de Cochin dans le Malabar, & comme nous avons paſſé à l'Iſle de Samatre pour des affaires que notre Capitaine y avoit, nous ſommes deſcendus en re-

revenant à celle de Diego Garcia pour y faire eau ; le bonheur a voulu qu'on vous y ait trouvé. Mais lorſque vous êtes entré dans notre Vaiſſeau, mes yeux frappés de la reſſemblance de la jeune perſonne que vous conduiſiez avec Madame Maldy ma belle mere dont les traits n'ont pû s'effacer de mon ſouvenir, malgré plus de dix-ſept ans d'éloignement, je n'ai pû détourner mes regards de ce charmant objet ; & quelques mots qu'elle a prononcés, m'ayant fait connoître qu'elle étoit Hollandoiſe, je me ſuis approché d'elle, & lui ai demandé dans la même langue qui elle étoit, & le nom qu'elle portoit. Jugez de ma joye & de mon étonnement, lorſqu'elle m'a dit qu'elle étoit fille de Maldy d'Amſterdam; & qu'elle ſe nommoit Kelle; vous penſez bien que je n'ay pas eu de peine alors à la reconnoître pour la fille de celle que j'avois tant aimée, & pour ma ſœur du ſecond lit. Cet évenement inattendu a cauſé les embraſſemens dont vous

avez été témoin, l'ayant instruite succintement de ma naissance ; mais l'ayant pressée de m'apprendre le sort de mon pere, celui de sa mere, & par quelle avanture elle s'étoit trouvée avec des Portugais dans l'Isle déserte, elle m'a conté qu'il y avoit dix-sept ans que Madame Maldy étoit morte en la mettant au monde que Madame Olden l'avoit élevée jusqu'à l'âge de quatorze ans, & que cette Dame lui avoit fait le récit de tout ce que je venois de lui dire, & que mon pere n'avoit rien négligé pour sçavoir ce que j'étois devenu, son épouse lui ayant avoué notre avanture ; qu'il en avoit paru très-touché : mais que Madame Maldy n'avoit pû surmonter la mélancolie qui l'avoit saisie depuis ce funeste évenement, ce qui n'avoit pas peu contribué à la faire mourir en accouchant ; que mon pere pour en conserver toûjours la mémoire, avoit voulu qu'elle portât le même nom ; que Madame Olden étoit morte, qu'elle n'avoit pas encore quinze ans ; & que par ma

ma longue abſence étant devenuë l'unique conſolation de mon pere, il avoit toûjours eu pour elle une tendreſſe ; extrême ; qu'il lui parloit ſouvent de moy les larmes aux yeux, & en témoignant un ardent deſir de me revoir ; que pour elle mes avantures l'avoient tellement intéreſſée à mon ſort, qu'elle avoit pris autant d'amitié pour moy ſans me connoître que ſi nous euſſions été élevés enſemble ; & qu'enfin par un revers de la Fortune aſſez ordinaire parmi les Négocians, les affaires de mon pere avoient mal tourné tout d'un coup, de telle ſorte que ne pouvant plus faire face à tous ſes engagemens, il s'étoit réſolu de paſſer aux Indes Orientales avec le débris de ſes richeſſes pour tâcher de ſe rétablir ; & que ne voulant point ſe ſeparer d'elle, ils s'étoient embarqués enſemble ; mais qu'après pluſieurs mois d'une heureuſe navigation, une affreuſe tempête les avoit aſſaillis & jettés contre un écueil où le Vaiſſeau s'étoit briſé ; qu'elle s'étoit ſaiſie d'une aſſez grande

grande planche à la faveur de laquelle les flots l'avoient jettée sur un rocher, d'où elle avoit la douleur de voir périr mon pere & tout l'équipage ; que tout ce spectacle & la crainte de sa propre vie l'avoient mise presqu'au désespoir, mais qu'ayant vû baisser la marée, le désir de vivre naturel à tous les humains l'avoit fait descendre du rocher pour gagner la terre qu'elle voyoit assez près d'elle, & que profitant promptemet du moment où la gréve étoit à sec dans l'appréhension d'être submergée, quand le flux reviendroit, elle étoit arrivée à l'Isle dans laquelle vous l'avez trouvée; quelle y avoit vécu plus de deux mois toute seule, ne se nourissant que de fruits, & se retirant la nuit & dans la chaleur du jour, dans le creux d'un rocher ; qu'à quelque tems de là se promenant une après midi, elle avoit apperçû deux hommes attachés à des arbres qui faisoient des plaintes douloureuses ; qu'elle en avoit d'abord été effrayée ; mais qu'à force de les examiner, ayant connu

que

que ce n'étoit point des Sauvages, elle avoit été à leurs secours, & les avoit délié. Ensuite, continua Maldy, elle m'a raconté les soins que vous avez eu d'elle, vos attentions pour sa vie, & les peines & les fatigues que le plus jeune de vous s'étoit données pour la tirer de ce désert; dont je me sens si pénétré, qu'il ne tiendra qa'à vous de me procurer l'occasion de vous en marquer ma reconnoissance.

Le Hollandois ayant fini son histoire; Talio, à qui son récit venoit de donner moins de honte à découvrir la vérité de son malheur l'instruisit à son tour de son nom, & de la trahison du Capitraine Pardos. Mais à peine eut-il achevé de prononcer ce nom, que Maldy l'interrompit; & le regardant avec étonnement: Quoy, lui dit-il, vous êtes celui à qui Pardos a volé les effets? Albano surpris de cette question, lui demanda s'il connoissoit cet homme? Ouy sans doute, reprit le frere de Kelle; & je rends graces au Ciel, de ce que je puis du moins

vous

vous annoncer une heureuſe nouvelle pour le prix des obligations que ma ſœur vous a. Que vos inquiétudes ceſſent, braves Etrangers, continua-t-il, & ſçachez que Pardos a reçu la juſte rétribution de ſon crime. J'étois à Cochin, lorſque ſon Vaiſſeau y arriva; mais le Ciel qui ne laiſſe rien d'impuni, ayant permis qu'il mécontenta un des Matelots qui étoient ſes complices, cet homme, pour s'en venger. ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il fut tout déclarer au Conſul, qui ſur le champ fit arrêter Pardos, lequel ayant été convaincu de ſon noir attentat, fut condamné à être jetté dans la Mer un boulet attaché aux pieds avec tous ceux qui avoient trempé dans cette conſpiration au nombre de quarante, ce qui a été ponctuellement exécuté; & tous vos effets ont été mis en dépôt dans le comptoir pour vous les rendre en cas que vous n'euſſiez pas péri, ou à ceux qui les reclameroient comme vos héritiers.

On ne peut exprimer la joye que cette nouvelle fit reſſentir aux deux

deux Portugais ; Talio en fut hors de lui-même ; & le jeune Albano ne put mieux faire connoître ce qui se passoit dans son ame, qu'en se jettant aux pieds de la charmante Kelle, pour lui faire entendre qu'il y mettoit le bien que la Providence lui avoit conservé : Brave Maldy, dit-il au Lieutenant, l'état où nous étions mon pere & moi, me forçoit à vous cacher l'amour que votre adorable sœur a fait naître dans mon cœur, n'osant vous offrir pour elle un homme accablé des disgraces de la Fortune ; mais puisque le Ciel nous rend nos biens, souffrez que je les partage avec elle, & que ma foy devienne le prix du sort que vous nous annonçez. Je parle hardiment, ajoûta-t-il, sçachant combien l'aimable Kelle est chere à mon pere, & j'ose me flatter que mon bonheur ne dépendra que de votre consentement.

J'ay trop bien senti le pouvoir de l'amour, lui répondit Maldy, pour n'avoir pas pénétré le vôtre ; j'ay même remarqué qu'il étoit ré-

ci-

ciproque. Mon deſſein étoit en arrivant à Cadix, de vous offrir la main de Kelle & ma fortune, la regardant comme mon héritiere, & m'étant encore plus chere par celle qui l'a miſe au jour que par la proximité du ſang ; & ſi j'ay quelque regret dans cette favorable conjoncture, c'eſt de ne vous avoir pas aſſûré de ſa poſſeſſion avant que de ſçavoir vos avantures, afin de vous prouver que votre ſeul mérite & ma reconnoiſſance m'y engagent. Mais enfin votre alliance m'eſt trop avantageuſe de toute façon pour la refuſer, ainſi recevez la parole que je vous donne devant cette compagnie, qu'elle n'aura jamais d'autre Epoux que le généreux Albano ; & que je remplirai votre attente auſſitôt que nous ſerons débarqués.

Ce fut alors que l'amoureux Portugais ſe trouva au comble de la félcité ; il la célébra par mille tranſports d'amour & de joye aux genoux de Kelle. Cette belle fille qui ne comprenoit qu'imparfaitement une partie de la vérité, en fut éclaircie

cie par ſon frere, qui lui ayant permis de ſuivre ſon panchant, la vit avec plaiſir profiter de cette liberté en donnant au fidele Albano les plus touchantes marques de tendreſſe & de reconnoiſſance. Cette avanture ayant égayé les eſprits, le reſte de la navigation ſe fit avec tout l'agrément poſſible, chacun s'empreſſant de divertir la belle Hollandoiſe pendant ſept mois qu'ils furent encore en mer; pendant ce tems Albano & Kelle s'attacherent ſi fort à appendre la langue Hollandoiſe & Portugaiſe, qu'ils parvinrent en moins de quatre mois à ſe parler & à s'entendre parfaitement.

Le dernier mois de la navigation, un jour que la converſation rouloit ſur la ſituation de l'Iſle de Diego Garcia, ce déſert faiſant ſouvent le ſujet de l'entretien des uns & des autres. Kelle témoigna un extrême deſir de ſçavoir pourquoy cette Iſle avoit un nom d'homme, ſans qu'aucun l'eût habitée. Les Eſpagnols préſens à cette queſtion, ayant avoué qu'ils n'en étoient que

mal

mal informés, & que tout ce qu'ils en ſçavoient étoit qu'un Capitaine de Vaiſſeau de leur nation nommé Diego l'avoit découverte, Albano s'offrit d'en mieux inſtruire la Compagnie. La belle Hollandoiſe, ſon frere & tous les Officiers l'en ayant prié avec inſtance, il en fit le récit de cette ſorte.

LA PRINCESSE DE JAVA.

LIV. NOUVELLE.

SE m'étois bien douté, dit Albano, en s'adreſſant à Kelle, que l'Iſle où nous étions, étoit celle de Diego Garcia; ce que j'ay lû & entendu dire m'ayant inſtruit de ſa ſituation bien long-tems avant le ſéjour que nous avons été forcés d'y faire: mais je voudrois qu'elle fut ſurnommée l'Iſle des Amans fideles, puiſque les avantures de celui qui la découvrit & la mienne, lui feroient porter ce titre avec juſtice.

En 1650. un jeune Eſpagnol appellé Diego Capitaine de Vaiſſeau,

ſeau, ayant ordre de paſſer aux Indes, fut jetté par une horrible tempête ſur les côtes de Iſles de la Sonde; mais ſon bonheur l'ayant fait échouer à la vûë du Port de la Ville de Bantam Capitale de l'Iſle de Java, les Habitans du Pays vinrent à ſon ſecours, & le ſauverent avec la meilleure partie de ſon monde, & le conduiſirent à Bantam. La maniere dont ce peuple l'accueillit, lui donnant la curioſité de le connoître plus particulierement que par les relations des voyageurs, il forma le deſſein d'y reſter quelques tems. Comme la Ville de Bantam étoit alors une des plus floriſſantes de l'Aſie par ſon commerce avec les autres nations, il la trouva riche, peuplée, & ſon Port rempli de quantité de Vaiſſeaux Européens qui venoient y trafiquer. Les principaux de l'Iſle ayant appris que Diego étoit un Officier de diſtinction, le préſenterent au Roy de Java jeune Prince à qui le commerce des Etrangers avoit donné une teinture des maniéres

Euro-

Européennes. Le Capitaine Eſpagnol qui étoit fait d'un air à s'attirer l'admiration de tout le monde, en fut parfaitement bien reçu. Il aimoit cette Nation; la langue même, quoique corrompuë, étoit uſitée à la Cour, ce qui facilita à Diego le moyen d'entendre & de répondre ſans avoir beſoin d'interprête. Ce Prince ſe nommoit Daën; il n'étoit parvenu au Trône que par ſes belles actions, & à condition qu'il épouſeroit l'aînée des filles du feu Roy. Il n'aimoit pas cette Princeſſe; ſon cœur ſoupiroit en ſecret pour la cadette; mais ne pouvant avoir la couronne qu'à ce prix, l'ambition l'avoit emporté ſur l'amour. Il prit une inclination particuliere pour Diego qu'il fit loger dans ſon Palais, voulant qu'il fût de tous ſes divertiſſemens, & le traitant toûjours avec conſidération.

Le jeune Eſpagnol charmé de ce Monarque, répondit à ſon amitié par toute la ſienne. Daën qui cherchoit quelqu'un à qui pouvoir ouvrir ſon cœur, pour ſe l'at-

tacher davantage, voulut qu'il jouît dans son Palais des mêmes privileges que lui, & qu'il entrât dans l'appartement des femmes; faveur qu'il n'accordoit pas aux plus Grands du Royaume, la Reine étant la seule à qui il fut permis de se laisser voir & de parler à ses Sujets. Mais Daën ayant ses desseins, présenta Diego à cette Princesse, à l'heure où toutes les Dames étoient rassemblées près d'elle. La Reine de Java, qui n'avoit pas pour son Epoux plus d'amour qu'il en avoit pour elle, n'eut pas plûtôt jetté les yeux sur cet aimable Etranger, qu'oubliant ce qu'elle devoit aux nœuds de l'hymenée; & ce qu'elle se devoit à elle-même, prit pour lui la plus vive de toutes les passions.

Mais tandis qu'il triomphoit dans le cœur de l'épouse de Daën de la fidélité conjugale, le sien se laissoit vaincre aux touchans attraits de la jeune Princesse de Java sœur de la Reine. Sa beauté aussi parfaite que rare dans ces climats, la rendoit l'objet de l'étonnement

ment de ceux du Pays, qui ne font consister les graces, qu'en ce qui forme la laideur parmi nous. La Princesse Garcia (c'étoit son nom) avoit la taille haute & bien prise, tous les traits beaux & réguliers, les yeux noirs, vifs & tendres, sa bouche admirable, & le nez fait au tour, ce qui paroissoit si ridicule aux Indiens, qu'elle passoit pour laide dans leur esprit, la Reine étant à leurs yeux un miracle de la Nature, parce qu'elle avoit le nez extrêmement plat, la bouche grande, & les lévres fort grosses.

Diego la trouva affreuse, & la jeune Garcia une des plus belles Princesses qu'il eut encore vûë. Elle étoit assise auprès de la Reine, & ne fut pas moins frappée qu'elle de la vûë de l'Espagnol ; mais avec cette différence, qu'elle renferma les sentimens qu'il lui inspira dès cet instant dans les bornes que lui prescrivoit la modestie attachée à son sexe, au lieu que la Reine de Java lui fit une réception aussi inconsidérée que l'étoit sa passion, l'admirant sans cesse,

n'ôtant pas les yeux de deſſus lui, & donnant des louanges outrées à ſes plus ſimples actions. Diego étoit trop occupé de Garcia, pour s'appercevoir du prompt effet que ſa préſence produiſoit ſur le cœur de cette Reine ; & Daën trop rempli des ſecrets projets qu'il avoit formés pour les pénétrer, au contraire il eut une joye extrême du plaiſir que cette Princeſſe paroiſſoit prendre dans la converſation de l'Etranger, & la pria même de lui accorder la permiſſion de la voir & de lui faire ſa cour, ſans qu'il lui fût néceſſaire d'employer les cérémonies en uſage parmi eux. La Reine de Java commençoit à s'intéreſſer trop fortement à lui pour refuſer une pareille grace ; elle annonça elle-même à Diego que ſon appartement lui ſeroit toûjours ouvert, & l'engagea à profiter ſouvent de cette faveur. Comme elle s'accordoit à l'amour naiſſant dont la belle Garcia étoit l'objet, il en témoigna une reconnoiſſance ſi vive, que la Reine ne put s'empêcher

cher de croire, qu'il étoit auſſi charmé d'elle, qu'elle l'étoit de lui.

Cette premiere viſite fut longue; Diego entretint auſſi la Princeſſe, qui dans ſes queſtions & ſes réponſes, lui fit voir tant d'eſprit de douceur & de ſageſſe, qu'il ſortit de cette entrevûë le plus amoureux de tous les hommes. Il ſe retira dans l'appartement que le Roy lui avoit donné, & fut ſervi avec magnificence; mais la ſeule Garcia étoit préſente à ſa penſée, & le ſoin qu'on prenoit de lui, étoit ce qui l'occupoit le moins. Il paſſa la nuit à rêver aux moyens de toucher le cœur de cette jeune Princeſſe, & de l'arracher à la Religion Mahometane, qui eſt celle qui regne parmi les Grands de cette Iſle, l'idolatrie étant reſtée parmi le bas peuple & les Sauvages. Il l'avoit trouvé ſi raiſonnable, qu'il ſe flatta d'y parvenir, & qu'il réſolut d'employer la liberté qu'on venoit de lui donner, à l'inſtruire des vérités de l'Evangile, avant que de lui parler de ſa paſſion,

bien persuadé qu'elle y seroit sensible, lorsqu'elle seroit guidée par les lumieres qui pouvoient lui en faire connoître la pureté. Cette idée le tranquillisa, & lui fit goûter le repos qu'il venoit d'ôter à la Reine de Java. Cette Princesse emportée par l'ardeur de sa passion, fut jusqu'au jour dans une continuelle agitation, pour se déterminer sur la maniere dont elle la feroit connoître à l'Etranger. Un reste de pudeur l'empêchoit de la déclarer elle-même, & la crainte d'être trahie, la rendit inquiete sur le choix d'une confidente, qui pût être son interprête.

D'un autre côté la jeune Princesse Garcia instruite par l'éclat de ses propres charmes, de la différence qu'elle devoit mettre entre l'Espagnol & les hommes de son Pays, l'avoit trouvé si digne de sa tendresse, que son cœur n'avoit pû se défendre des traits que l'Amour lui venoit de porter. Mais aussi timide que sage, & n'ignorant pas l'opposition que sa Religion mettoit à ses désirs, elle passa

cette

cette nuit à se fortifier dans la résolution de cacher le trouble de son ame, non-seulement à celui qui l'avoit fait naître, mais aussi à tous les autres, ne doutant point que cette passion n'attirât sur elle & sur Diego des malheurs inévitables, pour peu qu'on vint à la pénétrer. Le Roi de Java n'étoit pas dans un état plus tranquille: il n'aimoit point la Reine, il adoroit Garcia: l'effort qu'il s'étoit fait pour contraindre son amour au silence, ne l'avoit rendu que plus violent; & se voyant paisible possesseur de l'Isle de Java, il ne rêvoit jour & nuit qu'aux moyens de répudier la Reine, & d'épouser sa sœur. Mais pour y parvenir il avoit besoin de secours; il craignoit les droits que la Reine avoit à la couronne, & que les Grands ne prissent son parti, s'il n'agissoit que par la seule autorité. D'ailleurs il vouloit sçavoir les sentimens de la jeune Princesse, & s'assûrer de son consentement avant de rien entreprendre. Il étoit dans cette étrange perplexité à

l'arrivée de Diego, & comme c'étoit le premier guerrier Eſpagnol qui eût parû depuis long-tems à Java, ſa vûë lui avoit donné des idées, dont il eſpéroit tirer de grands avantages ; & ce n'avoit été que pour ſe le rendre favorable & le préparer aux propoſition qu'il vouloit lui faire, qu'il l'avoit reçû avec tant de diſtinction. Ces différents mouvemens ayant occupé ces quatre perſonnes juſques au jour, chacun d'eux ſe mit en état de les ſatisfaire auſſi-tôt que l'occaſion s'en préſenteroit. La Reine de Java fut à peine viſible, que Diego ſe rendit chez elle, eſpérant y trouver Garcia ; mais le même motif qui cauſoit ſon empreſſement, avoit obligé la jeune Princeſſe de reſter dans ſon appartement, voulant ſe priver d'une vûë trop dangereuſe pour ſon repos.

La Reine lui fit encore plus d'amitiés que la veille ; & n'oſant s'expliquer ſi-tôt de vive voix, fit parler ſes regards à ſon défaut. Diego qui ne penſoit qu'à la Princeſſe,

ceſſe, n'entendit point leur langage ; & prenoit pour un excès de politeſſe, ce qui ne partoit que de la violence de ſon amour. Comme elle avoit formé ſon projet & qu'elle vouloit accoûtumer ſa ſœur à le voir, elle fut la premiere à lui dire qu'il devoit lui faire ſa cour, & le conduiſit elle-même à ſon appartement. Daën y étoit déjà avec une partie des Dames. La jeune Princeſſe eut une peine extrême à déguiſer ſon ſecret en ce moment ; & ce fut pour elle un véritable bonheur que la préocupation du Roi & de la Reine, qui ne ſongeant qu'à leur réciproque infidélité, ne s'apperçûrent point de la rougeur qui couvrit ſon viſage en voyant l'Eſpagnol. Pour lui trop attentif à toutes ſes actions, pour ne la pas remarquer, il crut voir dans ſes yeux une partie du feu dont il brûloit ; & devenu plus hardi par cette flâteuſe eſpérance, il lui fit entendre par les mêmes interprêtes ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Ce langage

qu'ils ne pouvoient comprendre avec le Roi & la Reine, leur parut si facile l'un avec l'autre, qu'il ne leur fallut qu'un instant pour s'apprendre leur ardeur mutuelle, & l'attention qu'ils devoient avoir de la dérober à tant de témoins.

La conversation fut enjouée & spirituelle de part & d'autre, & chacun se sépara plus enchanté que jamais de l'objet de sa flâme. Daën fit dîner Diego avec lui ; & lorsque le repas fut fini, l'ayant conduit dans un grand cabinet qui terminoit son appartement, il fit signe à ceux qui les suivoient de les laisser seuls ; & regardant l'Espagnol avec amitié : Brave Etranger, lui dit il, il y a long-tems que je désire de voir dans cette Isle quelqu'un de votre Nation à qui je puisse ouvrir mon cœur ; & je regarde comme un bonheur pour moi l'accident qui vous y a fait aborder, me flattant que vous ne refuserez pas de me rendre un service important, & dont la réüssite peut être utile à votre Monarque. Diego lui répondit qu'il

se

se trouvoit lui-même heureux de ce qu'il le croyoit digne de sa confiance ; qu'il mettroit toute sa gloire à la mériter ; & que ce seroit pour lui le comble de la félicité de pouvoir lui marquer son zèle en travaillant pour son Maître.

Alors le jeune Monarque reprenant la parole d'un air moins embarrassé : Je suis, lui dit-il, le plus infortuné de tous les Princes. Quoique ma naissance soit des plus illustres de cette Isle, je n'avois nulle prétention à la couronne, n'étant d'estinée qu'à celui que le Roi choisiroit pour son gendre ; & par une fatalité attachée à mon sort, j'avois autant d'aversion pour celle, qui seule avoit droit de faire un Roy, que j'avois d'ambition pour le devenir. J'avois vû Mahada, c'est le nom de la Reine, dans des jours de cérémonie dont elle étoit obligée de faire les honneurs, comme présomptive héritiere, le Roi n'ayant point d'enfant mâle ; & mon cœur prit pour elle une telle anthipatie, qu'il s'en falut peu qu'elle n'éteignit l'ar-

dent désir que j'avois de regner.

Cependant comme on se flatte aisément, je cru qu'en me rendant digne de la couronne, je pourrois l'obtenir avec la liberté de me choisir une compagne, ou que je me ferois un parti assez fort pour l'emporter par les armes. Dans cette pensée je saisis toutes les occasions qui se présentérent de me signaler. Le Roi de Borneo ayant entrepris de nous faire la guerre, je battis ses troupes, & le vainquis lui-même à la tête de notre armée dont j'avois le commandement. Quelques Isles dépendantes de celle-ci, prétendant secouer le joug, se revoltérent ; & j'eus encore le bonheur de les punir de leur rebellion, & de les faire rentrer dans leur devoir. Je découvris une conspiration contre le Roi, & fis sauter en sa présence la tête de celui, qui s'étoit chargé de le tuer en allant à la chasse, & qui levoit déjà le bras pour le percer. Tant d'actions éclatantes m'attirerent bien-tôt l'amitié du Roi & l'amour des peuples ;

& comme je travaillois à groſſir le nombre de mes amis, ce Monarque fut attaqué d'une maladie mortelle. Je ne le quittai point afin d'être préſent à ſes dernieres volontés, & m'oppoſer à leur exécution, en cas qu'elles ne me fuſſent pas favorables.

Sur ſes derniers jours il fit aſſembler les Grands, & leur ayant fait mon éloge, il me déclara ſon ſucceſſeur, à condition que j'épouſerois Mahada. Il n'y eut pas une voix contraire à cette union, tous y applaudirent unanimement, & ſans me donner le temps de me reconnoitre, ils me conduiſirent à l'appartement de cette Princeſſe, & m'y préſenterent en qualité d'époux; & juſqu'à mes amis, il n'y en eût pas un, qui ne parut être prêt à s'armer contre moi, ſi j'avois balancé. Le Roi mourut; & dès le lendemain on me mit la couronne ſur la tête, & l'on me fit épouſer Mahada. Juſques-là l'ambition m'avoit toûjours accompagné, & m'efforçant de vaincre mon anthipatie, je me figurai

qu'un trône qu'on désiroit devoit consoler d'avoir une femme que l'on n'aimoit pas ; mais hélas ! que devins-je lorsque l'amour s'emparant de mon cœur pour un autre, se joignit à l'aversion que j'avois pour la Reine ? Oüy, brave Diego, la charmante Garcia sœur de la Reine, que je vis pour la premiere fois à la cérémonie de mon hymen, m'embrasa de l'ardeur la plus vive, & me fit sentir, mais trop tard, que tous les trônes de l'univers, ne consolent pas un homme véritablement amoureux de ne pouvoir posséder l'objet qu'il adore. Cependant je me contraignis ; je cachai ma haine & mon amour, & voulant m'affermir dans l'autorité suprême, j'ai gardé le silence depuis plus d'un an ; mais enfin las de me consumer en soûpirs & de me contraindre, j'ai resolu de rompre les nœuds qui me lient à Mahada, & de placer Garcia sur le trône.

Cette entrepriſe eſt périlleuſe ; je le ſçai, continua-t-il ; mais elle ré-

réüſſira ſi vous me ſecondez. Engagez le Roi votre maître à vous envoyer des troupes pour me ſoûtenir contre ceux de mes ſujets, qui voudront s'oppoſer à mes volontés ; rendez-vous maître de Java, & ſoutenez mon parti. Pour reconnoître un tel ſervice, je vous ſignerai un alliance perpetuelle avec le Roi d'Eſpagne ; je lui cederai une de mes villes pour y établir ſes ſujets, y faire bâtir un fort & aſſûrer le commerce, que je veux qui regne deſormais entre nos peuples.

La foudre tombée aux pieds de Diego, ne l'auroit pas plus ſurpris que le diſcours de Daën? & jamais ſituation ne fut plus cruel que la ſienne : il ſe trouvoit un rival dans le ſeul homme qu'il croyoit devoir le moins redouter, & ſe voyoit intereſſé à favoriſer ſon amour par les avantages qui pouvoient en revenir à ſon Roi. Ainſi combattu par la fidelité qu'il devoit à ſon Souverain, & par la crainte de voir l'objet de ſa flâme entre les bras d'une autre, il

il ne put avoir assez de politique pour ne pas montrer une partie de son trouble. Mais Daën, qui ne l'attribuoit qu'aux difficultès qu'il trouvoit à le satisfaire : He ! quoi, lui dit-il avec douleur, vous hésitez à me répondre, un tributaire tel que moi, est-il donc indigne de votre Roi ?

Cet paroles ayant donné à Diego le tems de se remettre, & de prendre sa resolution : Seigneur, lui dit-il mon silence ne vient point de l'embarras de vous rendre le service que vous désirez, & je puis même vous assûrer que le Roi mon maître ne vous refusera aucuns des secours dont vous aurez besoin ; mais je suis obligé en même tems de vous avertir que quelque gloire qui lui puisse revenir de votre alliance, il ne favorisera jamais la violence, & ne consentira à ce que vous désirez, que lorsqu'il sera persuadé qu'en suivant votre inclination vous ne forcez point celle de la Princesse Garcia. Si vous êtes aimé autant que vous aimez, il nous

sera

ſera facile de contraindre vos ſujets à la recevoir pour Reine à la place de ſa ſœur, puiſque votre choix tombe toûjours ſur le ſang du feu Roi deſtiné à les commander; mais ſi la Princeſſe, ſoit par averſion pour vous, ſoit par amitié pour Mahada, s'oppoſe à votre deſſein & ſe refuſe à votre amour, je vous le répéte, Seigneur, mon Roi ne prêtera point les mains à cette entrepriſe.

Mon cher Diego, réprit Daën, je ne cherche point à vous abuſer; je vous ay dit que j'ai caché mon amour pour la Princeſſe avec autant de ſoin que ma haine pour Mahada; l'une & l'autre ignorent mes ſentimens, & je n'ai pû pénétrer ceux de Garcia, n'ayant jamais ôſé lui déclarer ma flâme Elle ma toûjours marqué une tendre amitié; mais je n'ai pû ſçavoir ſi ſon cœur étoit diſpoſé à porter plus loin ſa tendreſſe, & c'eſt ſur vous que j'ai jetté les yeux pour m'en inſtruire. Je ne vous ay donné une libre entrée chez la Reine, que dans cette in-

intention; il vous ſera plus aiſé qu'à moi de l'entretenir ſans être obſedé des femmes qui l'environnent: d'ailleurs je vous avoue que je crains bien moins la révolte entiére de mes ſujets qu'un ſeul des regards de cette Princeſſe.

Soyez donc mon interprête brave Diego, continua-t-il; déclarez lui vous-même ma vive ardeur & mes deſſeins; faites briller à ſes yeux l'éclat de la couronne, & de la différence de l'état d'eſclave de ſa ſœur, dans lequel elle eſt comme anéantie, à celui de ſouveraine; enfin n'épargnez rien pour me la rendre propice; & ſongez qu'en la gagnant pour moi, vous gagnez à votre Roi le plus floriſſant pays des Indes.

Cette derniere propoſition penſa deconcerter entiérement l'Eſpagnol; cependant la jalouſie qui commençoit à s'emparer de ſon ame, lui faiſant déſirer de ſçavoir le ſecret du cœur de Garcia, il accepta la commiſſion, & promit même de s'en acquitter avec zéle.

zéle. Le Roi de Java rempli de joye & d'eſpérance, l'embraſſa mille fois, & lui promit à ſon tour qu'il lui donneroit dès le lendemain les moyens de parler à la Princeſſe ſans crainte d'être interrompu. Mais tandis que ce Prince mettoit l'amour de Diego à cette rude épreuve, la Princeſſe de Java étoit dans le même embarras à la Reine ſa ſœur.

En effet, ne voyant perſonne qui lui dût être plus attaché que Garcia, s'étant reſoluë de lui confier ſa foibleſſe, exigeoit d'elle en ce moment de parler pour elle à l'Etranger. Tu ſçais, ma chere Princeſſe lui dit-elle, que ce n'eſt point l'amour qui m'a liée à Daën, & que les ſeules volontés du Roi mon pere ont formé nos nœuds; cependant j'avois conſervé ma liberté juſqu'au jour fatal de l'arrivée de Diego. Cet aimable Etranger en a triomphé; je l'aime, ma chere Garcia, & ſes regards me flattent d'un tendre retour; mais j'y lis la crainte que lui inſpire mon rang: il n'oſe ſans doute

me

me declarer ſa flamme ; & je ne puis gagner ſur ma fierté de lui découvrir la mienne ; c'eſt à toy, ma chere Princeſſe, à mériter ma confiance, en nous tirant tous deux de la peine que nous ſouffrons, & c'eſt par tes ſoins que j'eſpére dérober à tous les yeux le feu dont nous brûlons. Menage ta Reine, ajouta-t-elle, en affectant une pudeur qu'elle ne connoiſſoit pas ; mais fais entendre à Diego ce qui ſe paſſe dans mon ame. Je te ferai naître les occaſions de l'entretenir ſeule & n'attends de ſecours que de toi. Je ne recommande point le ſecret ; tu n'ignore pas quelle ſeroit ma vengeance, & que ta vie courroit autant de riſque que la mienne, ſi tu me trahiſſois.

La jeune Princeſſe rougit plus d'une fois pendant ce diſcours ; elle frémit du déſordre de Mahada, ſon peu de retenuë la couvrit de confuſion ; mais la connoiſſant capable de tout entreprendre pour ſe ſatisfaire, & redoutant bien plus les effets de ſa vengeance pour Diego que pour elle-

elle-même, elle prit son parti sur le champ; & sçachant qu'il étoit inutile de lui remontrer son devoir, elle feignit de se trouver honorée de sa confiance, & lui promit d'agir selon ses désirs. Mais résoluë en secret d'obliger l'Espagnol à fuir un séjour, qui ne pouvoit que lui être funeste, soit qu'il fut insensible ou qu'il répondit au criminel amour de la Reine, ce qu'elle ne croyoit pas. Ses yeux l'avoient trop bien instruite de quel côté panchoit sa tendresse pour s'y méprendre; mais cette certitude ne faisant que redoubler sa crainte, elle aimoit mieux se priver pour jamais du plaisir de le voir, que de l'exposer un instant à la fureur jalousie de la Reine de Java, la connoissant pour être violente & cruelle à l'excès.

Comme les femmes renfermées dans le Palais ne sortoient jamais, & ne voyoient ordinairement personne; les Rois de Java avoient mis en usage une chasse générale, qui se faisoit deux ou trois fois l'année, afin de donner aux Dames

le

le plaiſir de voir & d'être vûes; mais le peuple n'avoit point de part à ce divertiſſement, les ſeuls Grands de la Cour y étoient admis.

Daën & Mahada, ayant donc un même interêt à joindre Diego & Garcia, vous jugez bien que l'occaſion s'en préſenta ſans peine. L'un & l'autre ne ſe virent point le reſte de ce jour, qu'ils paſſerent dans une égale inquiétude; mais le lendemain Daën ayant propoſé cette partie à toutes les Dames du Palais, il nomma l'Eſpagnol pour ſervir de Chevalier à la jeune Princeſſe; & diſtribuant les Signeurs de ſa Cour à chaque Dame, il ſe reſerva la Reine, dans l'intention de l'amuſer, de ſorte qu'elle ne pût avoir l'œil ſur les autres. Cet arrangement parut trop favorable aux deſſeins de Mahada pour y contredire; & ne doutant point que Garcia n'en profitât pour la ſervir, elle en fit voir ſa ſatisfaction par milles choſes galantes qu'elle affecta de dire au Roi ſon époux, ſur le plaiſir qu'elle feignoit

reſſentir de l'avoir pour Chevalier. Elle pouſſa même ſi loin ſes témoignages de tendreſſe, qu'il en fut interdi, & ne put s'empêcher de ſe reprocher en ſecret le peu d'inclination qu'il avoit pour elle.

Pour nos jeunes Amants, ils tenoient le plaiſir qu'on leur procuroit d'une cauſe trop fatale à leur repos pour en gouter toutes les douceurs, & ce qui dans une autre occaſion auroit fait leur félicité, ne leur donnoit en ce moment que trouble & qu'inquiétude. Cependant on partit pour la chaſſe; chaque Cavalier étoit auprès de ſa Dame, & l'aidoit à pourſuivre les animaux qu'elle vouloit chaſſer: & comme chacun faiſoit la guerre à différentes eſpeces, on ne fut pas plûtôt dans la forêt propoſée pour cette amuſement, que les chaſſeurs prirent diverſes routes; & le Roi s'étant enfoncé dans le bois avec la Reine, & ceux qui voulurent les ſuivre, l'amoureux Eſpagnol éloignant Garcia du reſte de cette Cour, & la conduiſant dans une eſpece de ſalon,

que

que la Nature avoit formé à l'endroit le plus solitaire de cette forêt : Pardonnez, lui dit-il, Madame, si j'ose vous séparer de la Reine ; mais j'ai tant de choses à vous dire, & des secrets d'une telle importance à vous découvrir, que je suis forcé de profiter du seul instant que le hazard me donne.

Le hazard, lui repondit-elle, n'a point de part à la complaisance que j'ai de vous suivre, & si je n'avois aussi à vous entretenir, vous n'auriez peut-être pas trouvé tant de facilité à m'amener ici : Mais Seigneur, ajouta-t elle en rougissant, je me doute à peu prés de ce que vous avez à me réveler ; & quoique mon caractere soit entierement opposé à la commission dont je suis chargée, votre repos, votre sûreté, & la gloire de Mahada, m'ont obligée à la prendre pour vous faire connoître le péril que vous courez, si vous écoutez les mouvemens d'une passion, qui tôt ou tard ne peut avoir que de funestes suites.

Ces paroles qui convenoient aussi-

auſſi-bien à l'amour du Roi, qu'à celui de la Reine, faiſant croire à Diego que la Princeſſe ſçavoit déjà les intentions de Daën ; la regardant avec étonnement : Quoi! Madame, réprit-il, vous êtes inſtruite de l'amour du Roi, & du deſſein qu'il a formé de vous mettre la couronne ſur la tête? Moi-s'écria Garcia : Ah! Seigneur, que m'apprenez-vous ? Je ne vous apprends rien, répondit-il triſtement, puiſque vos paroles m'ont fait voir que vous êtes informée de cette vérité ? Non, Seigneur, répliqua-t-elle avec vivacité, nous ne nous entendons point : j'ignore le coupable projet dont vous parlez ; mais je ſçai que la Reine vous aime ; qu'elle ſe flatte que vous l'aimez de même, & qu'elle m'ordonne de vous le dire. Voilà, Seigneur, de quel amour je veux vous détourner & de quel péril je cherche à vous garantir. O ciel! dit alors Diego, quel emploi nous donnent-on en ce jour ? Je vous adore, trop charmante Princeſſe,

& c'eſt moi que Daën choiſis pour vous déclarer ſon amour; & c'eſt par vous que Mahada m'inſtruit du ſien. Pour moi, Madame, ma réponſe eſt toute prête, je deteſte la Reine & ne puis vivre que pour l'incomparable Garcia: heureux ſi vous pouviés me répondre que le Roi ne peut vous plaire, & que vous ne haïſſez point le paſſionné Diego. Vous m'apprenez des choſes ſi ſurprenantes, lui dit-elle avec douleur, qu'il m'eſt aſſez difficile d'y répliquer ſi promptement; cependant je ne vous puis diſſimuler que je regarde avec horreur l'amour de Daën, & que je ne me ſens point offenſée de l'aveu du votre. Mais ne croyez pas en être plus heureux; trop d'obſtacles s'oppoſent à ce qui feroit notre félicité, pour nous occuper d'une eſpérance vaine; & ſi je vous ſuis chere, vous ne devez ſonger qu'à fuïr ces funeſtes bords.

La belle Garcia pororonça ces mots d'un air ſi tendre, que Diego

Diego ne pouvant plus modérer ſes tranſports ſe jetta à ſes pieds, pour lui rendre grace du ſoin qu'elle vouloit prendre de ſa vie; & la regardant avec tout l'amour qu'elle lui avoit inſpiré: Puiſque vous n'aimez point Daën, lui dit-il, & que je mourrois mille fois, plûtôt que de répondre à la tendreſſe de Mahada, fuyons enſemble, belle Princeſſe; quittez une religion & des climats barbares; ſongez que le Ciel ne vous a faite ſi différente de ceux de ce Pays, que pour vous obliger à mettre la même différence dans votre ame & dans vos ſentimens. Tous les obſtacles que vous craignez s'évanoüiront, ſi vous conſentez à me ſuivre. Devenez chrétienne; enfin acceptez l'amoureux Diego pour époux, & vous ne trouverez plus rien de difficile. Je ſçais que je vous propoſe bien promptement des choſes qui demandent du tems & de la réflexion; mais Princeſſe, le péril preſſe; & nous ſommes perdus, ſi nous balançons à nous en tirer.

Alors il lui détailla toute sa conversation avec Daën, & ce qu'il prétendoit faire pour lui donner la place de Mahada.

Voyez, continua-t-il, dans quels abîmes de dangers nous courons risque de tomber, si nous tardons à prendre le parti de la fuite. Daën impatient de vous posséder, travaille à se rendre assez puissant pour agir en maître : si je refuse de le servir dans son entreprise, il attaquera ma vie, & s'adressera immanquablement à d'autres, pour réüssir dans ses desseins. Mahada de son côté instruite de l'outrage qu'on lui prépare, & vous connoissant pour sa rivale, mettra tout en usage pour se venger, & vous perdre ; & quand même elle ignoreroit mon ardent amour pour vous, sa jalousie n'en seroit pas moins à craindre, la perte de son rang étant suffisante pour exciter sa haine & sa fureur.

Tandis que Diego parloit de la sorte, la jeune Princesse paroissoit en-

enſevelie dans une profonde reverie. L'amoureux Eſpagnol reſpectant ſon ſilence, finit ſon diſcours ; & ſes yeux attachés ſur elle, attendoit ſa réponſe, ſans oſer la preſſer de la faire. Elle leva les yeux, & rencontrant ceux de cet Amant ſoûmis, elle ſembla puiſer dans leurs regards la réſolution qu'elle vouloit prendre. C'en eſt fait, Seigneur, lui dit-elle, vous triomphez dans mon cœur, de Mahomet, & de mes craintes. Ne penſez pas cependant ne devoir cette victoire qu'à ma tendreſſe ; je connois la vertu, je ſçai les loix qu'elle impoſe à mon ſexe, & vous auriez peut-être ignoré toute votre vie l'impreſſion que vous avez faite ſur mon ame, ſi le déſir d'être chrétienne n'avoit pas prévenu votre arrivée en ces lieux : Oüi, Seigneur, continua-t-elle, je n'ai point eu d'autre penſée depuis que la raiſon m'éclaire, & la ſeule impoſſibilité de me ſatisfaire, m'a forcée de combattre mon panchant. Mahade & moy

ne ſommes ſœurs que de pere ; ſa mere étoit du Royaume d'Achem, & la mienne étoit Gênoiſe. Un malheureux naufrage la fit aborder à Java ; ſa beauté la conduiſit dans le Palais du Roy ; & je ſuis le fruit de leurs amours. Elevée par ſes ſoins, elle m'a fait ſucer avec ſon lait, les principes de ſa religion ; perſuadée que ſi je ne pouvois la ſuivre dans tous ſes points, elle me donneroit du moins cet amour de la ſageſſe ſi néceſſaire dans tous les états de la vie, & ſi peu connuë parmi nos peuples.

Voilà, Seigneur, le ſeul motif qui me fait envisager votre amour comme le port de mon ſalut, & l'unique cauſe du conſentement que je donne à vos propoſitions ; bien certaine que ſi vous me trompez, & que vos intentions ne ſoient pas auſſi légitimes que les miennes, votre Dieu auquel j'abandonne mon ſort, deviendra votre perſécuteur & ſera mon vengeur. On ne peut exprimer la joye de Diego à ce diſcours ; l'eſtime qu'il

qu'il prit en ce moment pour Garcia en se joignant à son amour, en augmenta l'ardeur ; comme l'honneur & la probité l'accompagnoient, il fit si bien connoître à la jeune Princesse la franchise & la noblesse de son caractere, qu'il l'obligea de prendre une entiere confiance en luy. Alors guidés par la prudence & la vertu, ils résolurent d'amouser Daën & Mahada par de fausses espérances, jusqu'à ce que le Vaisseau de Diego fût en état de mettre à la voile ; afin de profiter de la liberté qu'ils auroient de se voir, pour s'instruire réciproquement de ce qu'ils avoient à faire, & de quelle maniere ils pourroient, partir : & terminant cet entretien par les sermens les plus sacrés d'une inviolable fidélité, ils rejoignirent la chasse pour commencer l'un & l'autre à voiler les yeux de leurs dangereux rivaux.

Le Roy & la Reine de Java les voyant revenir d'un air content, en tirerent un heureux pré-

ſage ; & ſe hâtant mutuellement de reprendre le chemin du Palais, ſous pétexte qu'ils étoient fatigués, ils ſe rendirent dans leurs appartemens avec une égale impatience d'entretenir leurs illuſtres confidens ; Diego ſuivit Daën, & la Princeſſe accompagna la Reine. Le Roy de Java ne fut pas plûtôt avec l'Eſpagnol, que prenant la parole : Hé bien, mon cher Diego, lui dit-il, en croirai-je vos yeux, & pourrai-je me flatter d'être heureux ? Comme ce tendre Amant de Garcia, malgré tout ſon amour, ſentoit une ſecrete peine de trahir la confiance de ce malheureux Prince, il chercha des expreſſions équivoques pour s'expliquer. Seigneur, lui répondit-il, pluſieurs conſidérations ont fait trembler la belle Garcia en apprenant votre amour & vos deſſeins ; cependant j'ay ſçû vaincre ſes craintes, & l'ay preſque obligée à m'avouer que dans la peinture de la félicité que je lui promettois, l'autorité ſuprême

étoit

étoit ce qui la touchoit le moins, & je l'ay preſſé de telle ſorte qu'elle n'a pû ſe diſpenſer de conſentir à ce que j'ay projetté pour votre commun repos ; ainſi, Seigneur, il ne dépend plus que de vous de me mettre en état d'achever mon ouvrage. L'aveugle Roy de Java rempli de bonne opinion ſur lui-même, ne fit nulle difficulté de tourner à ſon avantage toutes les paroles de l'Eſpagnol, & lui demanda avec empreſſement ce qu'il falloit faire pour avancer ſon bonheur. Diego n'héſita point & lui répondit ſur le champ qu'il failloit le laiſſer partir pour l'Eſpagne ; qu'il mettroit Sa Majeſté Catholique dans ſes intérêts, & reviendroit avec des troupes ſuffiſantes pour contenir ſes Sujets, ou pour les contraindre à ſe ſoûmettre à ſes déſirs.

Daën rêva un moment ; enſuite regardant Diego en ſoupirant, il faudra bien du tems pour ce voyage, lui dit-il, & je crains de vous voir partir. Si vous envoyez au

Roy votre Maître un homme fidel chargé de mes Lettres & des vôtres, votre préſence & les ſervices que vous pouvez me rendre auprès de Garcia, me feroient attendre ſon retour avec moins d'inquiétude. Diego lui répondit froidement qu'il feroit ce qu'il voudroit; mais qu'il étoit à craindre que ceux qu'il enverroit, ne s'acquittaſſent mal d'une ſi délicate commiſſion, ou que le ſecret fût divulgué, ne pouvant ſe diſpenſer d'en inſtruire celui qui partiroit, afin qu'il prît de plus juſtes meſures; & que toutes ces précautions néceſſaires feroient perdre un tems conſidérable: au lieu que s'il partoit lui-même, il n'auroit beſoin que d'aller & revenir, étant certain qu'il obtiendroit bien plus promptement du Roy d'Eſpagne le ſecours dont il avoit beſoin. Ce raiſonnement paroiſſant inconteſtable à Daën, & voyant d'ailleurs qu'il étoit impoſſible qu'il n'arrivât quelque déſordre dans ſes Etats, lorſqu'il ré-

répudieroit Mahada, il se résolut de laisser partir Diego, & d'attendre son retour ; & convaincu que plus son départ seroit prompt, & plûtot il le reverroit, il le conjura de tout préparer pour s'embarquer.

L'amoureux Espagnol, qui n'avoit point eu d'autre crainte que d'être retenu par ce Prince, ne perdit pas un moment pour profiter de son impatience ; & Daën ayant donné ses ordres pour qu'on lui fournît tout ce qu'il auroit besoin, son Vaisseau fut bientôt en état de quitter le Port. Cependant Mahada encore plus empressée que son Epoux, fut à peine retirée avec Garcia qu'elle voulut être informée de ce qu'elle avoit dit à l'Etranger. La jeune Princesse reglant sa reponse sur ce qu'ils avoient conclu, lui répondit que Diego avoit témoigné autant de sensibilité que de respect, en apprenant le bonheur qu'il avoit de lui plaire ; mais qu'il paroissoit craindre de trahir l'amitié dont le

Roy l'honoroit : qu'il regardoit comme le plus noir des attentats de ravir le cœur de l'épouſe d'un Prince, qui l'avoit reçû dans ſes Etats comme ami & comme ſon égal; & qu'il la conjuroit de ſouffrir qu'il renfermât dans un éternel ſilence la hardieſſe qu'il avoit de l'aimer; qu'il ſentoit bien qu'il alloit être le plus infortuné des hommes, mais qu'il aimoit mieux être malheureux que criminel. Cette réponſe qui n'ôtoit pas l'eſpérance à Mahada, & qui cependant lui remontroit délicatement ſon devoir, la fit rougir; mais emportée par ſa paſſion, elle regarda bientôt les ſcrupules de Diego comme une chimére; & ſe flattant de les vaincre par ſa perſévérance, elle ordonna à la Princeſſe de lui parler encore, & de l'obliger à ſe rendre la nuit du troiſiéme jour dans les Jardins du Palais pour l'entretenir elle-même. La Princeſſe frémit à cette propoſition; mais ne pouvant qu'obéïr, elle promit de faire ce qu'on exigeoit

geoit d'elle. Le lendemain de la chaſſe les deux Amans s'étant réciproquement inſtruits de ce dont ils étoient chargés, prirent de nouvelles meſures ; & le départ de Diego étant fixé juſtement pour le ſurlendemain, qui ſe trouvoit le même que Mahada lui donnoit rendez-vous, ils réſolurent que Garcia l'aſſûreroit de l'exactitude de Diego, à s'y trouver, afin que cette jeune Princeſſe eut plus de liberté pour ſortir du Palais d'un côté oppoſé, où l'amoureux Eſpagnol devoit la venir prendre, & de-là s'embarquer avec elle.

Mais le Ciel qui vouloit éprouver la belle Indienne, & purifier ſon cœur par les traverſes avant ſa converſion, renverſa tous leurs projets en un inſtant. Quoique Daën & Diego tinſſent un grand ſecret ſur ce départ, les mouvemens qu'on ſe donnoit au Port pour l'Eſpagnol ne pouvant ſe cacher, les Indiens en pénétrérent bientôt le motif; & ne croyant pas qu'il y eût du myſtere, & voyant

embarquer tous ceux qu'ils avoient ſauvés du naufrage, ſe dirent tant de fois les uns aux autres que l'Etranger alloit quitter Java, que le bruit en vint juſqu'à la Reine. Cette Princeſſe attentive à toutes les actions de Diego, avoit déjà remarqué ſon étroite liaiſon avec le Roy; & la réponſe que Garcia lui avoit faite l'ayant encore renduë plus curieuſe, elle obligea un Eſclave attaché à Daën, mais qui lui devoit la place qu'il occupoit dans le Palais, de l'inſtruire de tous les entretiens de ce Prince avec Diego, & de faire en ſorte d'en écouter quelque choſe. Comme cet ordre étoit accompagné de préſens conſidérables, & qu'en général tous les chrétiens ſont haïs de ces peuples barbares, l'Eſclave qui commençoit à devenir jaloux de la faveur de l'Eſpagnol, ne fit aucune difficulté d'obéïr à ſa Reine; & prit ſi bien ſes précautions, que s'étant caché ſous un grand tapis de Perſe dans le cabinet du Roy, il entendit

dit la veille du moment tant desiré par nos Amans, que Diego prenoit congé de ce Prince, & l'assûroit d'un prompt & puissant secours, & que le Roy l'embrassoit en le conjurant de hâter son retour pour le délivrer de Mahada, & couronner la Princesse Garcia.

Il n'en fallut pas davantage à l'esclave pour lui faire connoître l'importance du service qu'il pouvoit rendre à la Reine; & dès qu'il put sortir sans risque, il courut l'avertir de ce qu'il venoit d'entendre. Il est aisé de s'imaginer la surprise & la rage de cette Princesse: elle ne douta point qu'on ne l'eût trahie; & se rappellant toutes les actions de Daën, ses soins auprès de sa sœur, la complaisance qu'il avoit eu de lui laisser voir l'Espagnol, & l'affectation qu'il avoit témoignée le jour de la chasse de le nommer son Chevalier, elle jugea d'abord de leur intelligence, & que Daën se servoit de Diego pour corrompre Garcia, & la

chas-

chaſſer du Thône. Mais auſſi diſſimulée que vindicative, elle cacha ſa fureur pour en rendre les effets plus certains; ce qui ne lui fut pas difficile étant toute puiſſante ſur l'eſprit de ſes Sujets, qui la regardoient comme le reſte précieux & la vivante image du feu Roy qu'ils avoient aimé juſqu'à l'adorer. Entourée de gens qui lui étoient dévoués, elle réſolut de s'en ſervir pour perdre la Princeſſe, & lancer ſur elle les premiers traits de ſa vengeance.

En effet, dès le point du jour du lendemain, tous les Habitans du Palais furent éveillés par des cris redoublés qui ſortoient de l'appartement de la Reine. Daën & l'amoureux Diego y coururent auſſitôt ſuivis de tout leur monde, pour ſçavoir la cauſe de tant de clameur; mais que devinrent-ils l'un & l'autre en apprenant que la charmante Garcia venoit d'expirer dans les bras de la Reine; elle étoit encore étendue ſur des carreaux aux pieds de cette Princeſſe,

un

un voile jetté sur son visage qui n'en cachoit même qu'une partie, & qui laissoit voir le ravage que les horreurs de la mort venoient de faire sur tant d'atraits.

Ce touchant spectacle produisit différens effets dans le cœur de ces Amans; la douleur de Daën le rendit immobile; & celle de Diego agissant avec plus de violence, il n'eut pas plûtôt jetté les yeux sur le corps de Garcia, qu'il sortit de cet appartement & du Palais comme un insensé; & gagnant le Port sans sçavoir ce qu'il faisoit, monta dans son Vaisseau; & faisant mettre à la voile dans le même moment, s'éloigna pour jamais du Port de Bantam & de l'Isle Java, sans presque se reconnoître. Mais il ne fut pas plûtôt en pleine mer, qu'étant revenu à lui-même, il fit éclater son désespoir par tout ce qu'un amour désolé peut produire de plus vif. Le nom de Garcia étoit incessamment dans sa bouche; ses yeux étoient abandonnés aux larmes; les soupirs & les

les ſanglots faiſoient ſon unique occupation la nuit comme le jour; & le Vaiſſeau s'éloignoit toûjours des Iſles de la Sonde, ſans que le Pilote ſçût la route qu'il devoit tenir, ni que le malheureux Diego ſongeât à ce qu'il vouloit devenir. Tout ſon monde effrayé de l'état dans lequel il étoit, n'oſoit s'en informer; chacun craignoit de l'aborder; & la conſternation étoit ſi générale parmi l'équipage, qu'on eût dit que c'étoit un Vaiſſeau abandonné aux flots.

Enfin après pluſieurs jours de navigation, le Pilote voulant ſçavoir les intentions du Capitaine, pria le Lieutenant de le tirer de peine, & de prendre les ordres de Diego. Cet Officier s'y hazarda; & par cette queſtion l'ayant comme réveillé de ſon aſſoupiſſement, il en parut étonné: il demanda où il étoit; & ſçachant qu'ils cotoyoient encore Sumatra, il commanda d'y aborder; mais le vent étant devenu contraire, ils furent forcés de prendre beaucoup plus bas.

bas. Diego qui ne prétendoit pas que son désespoir devint funeste à ceux qui l'accompagnoient, monta sur le tillac pour reconnoître où il étoit; & découvrant la terre du côté où le vent sembloit les pousser, il y fit tourner la prouë du Vaisseau malgré l'opposition du Pilote qui soutenoit, que ce qu'il voyoit étoit un écueil, Diego piqué de sa contradiction, & ne prenant plus aucun soin de sa vie, fit mettre la chaloupe en mer, & suivi de quatre Officiers & de quelques Matelots, fit voguer au lieu de la dispute. Il vit en effet que le Vaisseau n'y pouvoit aborder, la rade ne pouvant supporter que la chaloupe; mais curieux de voir ce que c'étoit, il y descendit avec son monde, & fut extrêmement étonné de trouver une Isle qui paroissoit d'une très-grande étenduë, superbe par sa situation, abondante en fruits; mais sans aucune marque d'habitation, & déserte de tous côtés. Cette affreuse solitude convenant à l'état de son

ame,

ame, il porta ſes pas dans les endroits les plus obſcurs, gravant ſur tous les rochers avec la pointe d'un javelot qu'il avoit à ſa main le nom de Garcia & le ſien. Comme il étoit enſeveli dans une profonde rêverie en parcourant ce déſert, il parvint juſqu'à une grande fontaine, qui formant pluſieurs ruiſſeaux, arroſoit un vallon charmant, ſans s'appercevoir qu'il avoit fait un chemin conſidérable.

Les Officiers qui le ſuivoient, n'ayant pas l'eſprit auſſi préoccupé que lui, l'en avertirent; & lui faiſant connoître qu'il pouvoit y avoir du danger en pénétrant plus loin; il étoit prêt de rependre les bords de la mer, lorſqu'il apperçut ſous un rocher, qui formoit un antre aſſez profond, une perſonne qui paroiſſoit s'y être endormie. Il la montra à ſa ſuite; & leur faiſant ſigne d'obſerver le ſilence, il s'approcha doucement du rocher, & connut à ſes habits que c'étoit une femme; mais ſon viſage

tour-

tourné de l'autre côte, l'empêchoit de la voir entierement. Cette vûë agita son cœur d'un mouvement extraordinaire; & ne pouvant résister à sa curiosité, il fit du bruit pour l'obliger à s'éveiller. En effet, cette femme se levant avec précipitation, en faisant un cris qui marquoit son effroy, se tourna d'abord vers l'Espagnol: Jugez de l'étonnement de l'un & de l'autre, en se reconnoissant pour Diego & Garcia. Cette belle Princesse saisie de joye & de surprise, leva les mains au Ciel, comme pour lui rendre graces sans pouvoir prononcer autre chose que le nom de son fidel amant. Pour lui le laissant tomber à ses pieds, sans être encore bien persuadé de ce qu'il voyoit: N'est-ce point un songe, ô ma chere Princesse! s'écria-t-il, est-ce vous que je vois; & suis-je assez heureux pour que vous jouissiez de la clarté du jour? N'en doutez point, cher Diego, lui dit-elle alors en lui tendant la main, c'est Garcia qui s'offre à vos regards; c'est

c'eſt la Princeſſe de Java. qui ne peut plus être malheureuſe, puiſque le ciel vous a conduit à ſon ſecours. Ces paroles ayant entierement convaincu le tendre Eſpagnol qu'il ne rêvoit pas, il s'abandonna à toute ſa joye avec de ſi grands tranſports, que ſes compagnons de fortune, qui ne ſçavoient rien de ſon avanture, ne purent s'empêcher d'en marquer leur étonnement. Diego qui s'en apperçut, promit de leur expliquer ce myſtére auſſi tôt qu'ils ſeroient de retour dans le Vaiſſeau; & ne voulant pas laiſſer Garcia plus long-tems en ce lieu, il la conjura de le ſuivre; & lui donnant le bras pour l'aider à marcher, ils regagnérent la Chaloupe avec une promptitude; qui faiſoit aiſément connoître le changement que cette rencontre, avoit produit ſur le cœur de Diego. Ceux du Vaiſſeau, qui le virent revenir avec une femme, ſurpris de cette nouveauté, l'entourérent pour s'en inſtruire. Mais ſon premier ſoin, en fai-

faisant connoître la Princesse à ses Officiers, fut de lui faire rendre les respects, qui lui étoient dûs ; ensuite ayant ordonné qu'on fit voile en Espagne, il conduisit Garcia dans la chambre de poupe, où les principaux du Vaisseau s'étant rassemblés, il leur fit le recit de tout ce qui s'étoit passé entre le Roi de Java & lui ; & finissant par le cruel spectacle qu'on avoit offert à ses yeux en lui montrant Garcia dans les bras de la mort, il peignit si vivement à cette jeune Princesse l'état de son ame en ce moment, & le desespoir qui l'avoit suivi depuis Bantam jusqu'à l'Isle, dont ils venoient de sortir, qu'elle ne put se dispenser de repandre des larmes.

Il cessa de parler, & Garcia après l'avoir tendrement remercié des pleurs qu'il avoit données à sa mort, l'instruisit à son tour qu'une de ses femmes ayant entendu le rapport qu'un des Esclaves du Roy avoit fait à Mahada de sa derniere conversation avec ce Prin-

Prince, par laquelle une partie de ſes deſſeins lui avoit été découverte, étoit venu l'en avertir; qu'à cette nouvelle elle n'avoit point douté de ſa perte ; mais que moins craintive pour elle, que pour lui, elle ſe préparoit à lui faire ſçavoir cet accident, lorſqu'elle avoit vû entrer la Reine dans ſon appartement, ſuivie de quatre Indiens, qu'elle connoiſſoit pour être les miniſtres de ſes ordres ſecrets ; & que leur ayant commandé avec fureur de ſe ſaiſir d'elle, ils l'avoient arrachée du Palais, en la conduiſant par des détours qu'elle ne connoiſſoit point; qu'ils l'avoient fait monter dans un Palanquin qui l'avoit menée ſur le port, & qu'on l'avoit fait embarquer dans un Vaiſſeau rempli de gens qu'elle n'avoit jamais vûs ; que pendant tout ce tems, elle n'avoit pas ceſſé de prier la providence divine d'avoir pitié de ſon innocence ; qu'elle avoit voulu quelques fois queſtionner ſes raviſſeurs ſur le crime dont on l'accu-

l'accuſoit, & ſur ce qu'ils vouloient faire d'elle, ſans avoir pû les obliger à rompre le ſilence.

Qu'enfin après quelques jours de navigation, on l'avoit miſe dans une Chaloupe, & qu'on l'avoit fait aborder à l'Iſle dans laquelle il venoit de la trouver; qu'alors l'Indien, qui paroiſſoit conduire toute cette trame, lui avoit parlé en ces termes. Notre grande Reine, que vous aviez deſſein de chaſſer du trône pour vous y placer, nous a commandé de vous ôter la vie, ne voulant pas le faire elle-même par un reſte de conſidération pour le Roi, à qui elle aime mieux faire croire que vous êtes morte naturellement, que de lui réprocher ſon infidélité en lui annonçant ſa vengeance; pour cet effet une eſclave chretienne, dont les traits ſont à peu près auſſi difformes que les vôtres, & qui mourut hier, va tenir votre place aux yeux de toute la Cour; mais comme malgré votre crime nous vous regardons encore avec quelque com-

paſſion, nous avons formé le deſſein de vous faire mourir ſans tremper nos mains dans votre ſang, en vous conduiſant dans l'Iſle des ſerpens, déſerte & inhabitée à cauſe de ces monſtres, dont vous allez être la proye ; ainſi rendez graces à notre pitié, qui vous donne le tems de vous recommander à notre Prophete, & de vous repentir de vos coupables projets : qu'à ces mots l'ayant laiſſée dans l'Iſle, ils étoient rentrés dans la Chaloupe, & qu'elle les avoit perdus de vuë. Mais, continua-t-elle, bien loin d'en être fachée, & de me recommander à Mahomet, je me ſentis un ſi grand ſoulagement d'être débaraſſée de ces barbares, que la crainte ne put pénétrer dans mon ame; & m'étant armée du ſigne des chrétiens, en implorant le Dieu fait homme, je marchai hardiment dans ce déſert, & choiſiſſant le rocher, où je m'étois endormie quand vous êtes venu; pour en faire mon azile, je me ſuis nourrie des fruits & déſaltérée de l'eau

l'eau de la fontaine que vous aviez vûë; n'ayant point d'autre inquiétude que celle que me donnoit votre sort, & la douleur où je ne doutois point que vous seriez en apprenant ma mort.

La belle Princesse de Java ayant achevé son récit, pendant lequel l'amoureux Diego avoit mille fois changé de couleur, de colere, de crainte & d'admiration, il recommença ses transports de joye. Les témoins de son bonheur n'en firent pas moins paroître, & regardérent cette avanture comme un miracle. Cependant Diego étant le premier Européen, qui eût abordé cette Isle jusqu'alors inconnuë, tout l'équipage la nomma l'Isle de Diego Garcia, pour servir de monument à sa découverte ainsi qu'à son amour. Les deux Amans arrivérent heureusement en Espagne; la jeune Princesse de Java y fut baptisée avec pompe, & quelques jours après épousa Diego, à qui le Roi d'Espagne fit de magnifiques présens, pour lui témoi-

moigner qu'il étoit bien plus content de ce qu'il avoit fait cette illustre Proſélite que s'il lui eût rendu toute l'Iſle de Java tributaire.

Albano ayant ceſſé de parler, reçut mille loüanges de toute la compagnie, de la maniére dont il avoit conté cette hiſtoire. L'aimable Kelle en fut charmée; & Maldy, qui comprenoit bien à quelle intention le jeune Pottugais en avoit voulu faire le récit, le regardant en ſoûriant : Il ne faut pas, lui dit-il, que les amours de Diego & de Garcia ſoient les ſeuls fortunés; & puiſque vous avez eu preſque le même ſort, ma ſœur & vous, je prétends que vous le terminiez auſſi de la même maniére.

Cette promeſſe réïtérée fut célébrée par mille marques d'amitié, de la part de Kelle & d'Albano, & par les applaudiſſemens de tous ceux du Vaiſſeau, qui parvint enfin ſans accident au port de Cadix, où Maldy reçut chez lui ſa ſœur & les deux Portugais

avec

avec la derniere magnificence ; & ne voulant pas qu'Albano s'imaginât qu'il attendoit le retour de sa fortune pour le rendre heureux, il se hâta de combler ses désirs en l'unissant à Kelle. Leur hymen se fit avec éclat au grand contentement des deux Amans, qui se recompensérent avec usure dans les douceurs d'une ardeur légitime de tous les maux qu'ils avoient soufferts. Talio écrivit à Cochin, pour qu'on fit venir ses effets à Lisbonne par le premier Vaisseaux ; & lorsque les fatigues d'un si long voyage furent passés, ils partirent tous quatre pour cette Capitale du Royaume de Portugal, où Maldy fit transporter son bien pour s'y établir avec sa sœur & son beau frere ; ayant resolu de ne se jamais marier, son cœur conservant toûjours un trop tendre souvenir du premier & seul objet, qui l'avoit charmé. Les effets de Talio étant arrivés quelque tems après, il rétablit si parfaitement ses affaires, qu'il se vit

auſſi riche qu'auparavant ; mais bien moins attaché à l'aveugle Fortune, dont le revers lui avoient appris l'inſtabilité, & le peu de fond que le veritable gage doit faire.

ZORAIDE.

LV. NOUVELLE.

LE Royaume de Ghana en Afrique étoit autrefois le plus puiſſant Etat de cette partie du monde: la fertilité de la terre y faiſoit regner l'abondance, & rendoit le commerce floriſſant, les peuples d'alentour étant obligés d'y venir chercher ce qui manquoit dans leurs Pays pour les aiſances de la vie, dont ceux de Ghana joüiſſoient avec profuſion. Les Habitans de ce Royaume étoient alors laborieux, bons guerriers, induſtrieux & ſpirituels: ils ont encore quelques-unes de ces bonnes qualités; mais comme la décaden-

ce des Empires entraîne presque toûjours celle des peuples, les différens gouvernemens par lesquels ils ont passé, le changement des loix & les caracteres opposés des Princes qui les ont commandés, ne leur ont presque rien laissé de leur premiere félicité. Du tems que je parle, trois Etats composoient le peuple de Ghana; les Grands du Royaume formoient le premier, les Guerriers le second, & les Bergers le troisiéme. L'abondance du pays & la beauté des pâturages obligeant la plus grande partie de ce peuple d'être Bergers ou Laboureurs; le reste n'étoit regardé que comme esclaves destinés à une servitude perpétuelle.

La Ville Capitale nommée Cano est située sur les bords d'un grand lac, dont les eaux conduites par des canaux souterrains dans les Palais des grands Seigneurs, les rendent des plus charmans. Les Villes de Tassava & de Germa sont les plus considérables après la Capitale: les Campagnes y sont char-

charmantes, les Prez émaillés de fleurs, & l'on y trouve des Vallons délicieux. Comme la plûpart des Guerriers que l'âge ou le dégoût d'un service dur & pénible obligeoient de se retirer de la Cour, se faisoient un amusement des plaisirs champêtres, & prenoient la houlette à la place des fléches & du sabre, pour joüir d'un doux repos, les Bergers y étoient civilisés, galans, & n'avoient rien de bas & de rustique. Ceux qui avoient des enfans, & qui s'étoient retirés de la guerre, en les élevant à garder leurs troupeaux, ne laissoient pas de leur donner une éducation convenable au rang qu'ils tenoient avant leur retraite, afin de les rendre dignes de servir l'Etat en cas de besoin, & de posséder les emplois militaires: en sorte que par une alternative assez singuliere on y voyoit les Guerriers devenir Bergers; & les Bergers devenir Guerriers; ce qui rendoit le tiers Etat très considérable, & fort estimé des Grands, qui ne dédaignoient pas

de prendre souvent part à leurs divertissemens, & de se mêler avec eux dans leurs jeux & dans leurs Fêtes. Ce commerce perpétuel des Grands avec les Bergers, rendoit ces derniers d'une société douce, aimable, & ne leur donnoit que des sentimens nobles & relevés ; ce qui faisoit que les habits des Bergers & de Bergeres cachoient souvent des cœurs héroïques, des vertus solides & des génies supérieurs.

Tel étoit le Royaume de Ghana sous le regne de Morade dixiéme Monarque de ce Pays, depuis l'établissement de la Monarchie.

Ce Roy qui gouvernoit son peuple avec autant de douceur que de sagesse, en étoit adoré, & se proposoit de leur laisser un successeur digne de lui dans le jeune Prince Mulsay son fils âgé de neuf mois, lorsque les Rois de Zegzeg & de Cassene jaloux de sa grandeur, s'unirent ensemble pour lui faire la guerre, le détrôner & partager ses Etats.

Ces deux Royaumes contigus

à

à celui de Ghana, étoient d'autant plus animés à le détruire, qu'ils en étoient tributaires, les prédéceſſeurs de Morade les y ayant forcés par leur valeur & le nombre prodigieux des troupes qu'ils tenoient toûjours ſur pied prêtes à les ſubjuguer, en cas qu'ils vouluſſent ſecouer le joug. Le Roy de Caſſene dont l'ambition étoit ſans bornes, eût bien voulu attaquer à la fois celui de Zegzeg & celui de Ghana, pour ne faire qu'un Royaume des trois; mais n'étant pas aſſez fort lui ſeul pour un projet ſi vaſte, il propoſa au Roy de Zegzeg de ſe lier avec lui pour attaquer Morade, en lui promettant la moitié de toutes les conquêtes qu'ils feroient ſur ce Monarque.

La propoſition fut acceptée, & le traité ſigné de part & d'autre ſans nulle difficulté; en ſorte que lorſque le Roy de Ghana leur envoya demander le tribut, ils ne répondirent que par une déclaration de guerre. Morade quoique touché de cette rupture, n'en fut point

ébranlé, & se prépara à les faire repentir de leur entreprise. Il rassembla ses troupes, en fit un corps d'armée considérable, & marcha contre ses ennemis, qui s'étoient avancés dans les plaines de Germa dont ils prétendoient faire le siége, pour s'ouvrir un passage à la Capitale du Royaume. Morade comptant sur la valeur de ses troupes & la justice de sa cause, leur donna la bataille; mais malgré ses efforts, & le courage des siens, le sort des armes ne tourna pas en sa faveur; ses troupes furent taillées en piéces, & lui-même perdit la vie en donnant la mort au Roy de Zegzeg. Celui de Cassene délivré à la fois d'un Allié, qui lui faisoit ombrage, & d'un Ennemi qu'il redoutoit, poursuivit sa victoire avec une rapidité sans égale, prit d'assaut la ville de Germa, passa au fil de l'épée tous ceux qui voulurent lui résister, & s'en étant rendu maître fut assieger Cano. Cette Ville, qui renfermoit la famille Royale, étoit défenduë par un Guerrier du sang de Morade

rade nommé Hazafe. Instruit de la mort du Roy & de la perte de la bataille, & prévoyant qu'il ne pourroit tenir long-tems contre une armée triomphante, il ne songea d'abord qu'à sauver le jeune Prince de la fureur du Vainqueur. Pour cet effet ayant supposé le fils d'une de ses esclaves à la place de Mulsay de concert avec sa nourrice, il le fit sortir secretement de Cano; & l'ayant mis en des mains fidéles, le fit conduire parmi les Bergers de Tassava pour y être nourri & élevé, comme appartenant à celui auquel il le confia, qui étant Berger lui-même, pouvoit le cacher plus aisément que lui; & lorsqu'il fut assûré de ce côté, il ne s'occupa plus que de la défense de la Ville, à laquelle il parut d'autant plus attaché, qu'il vouloit faire croire que le jeune Prince y étoit enfermé.

Mais toute sa résistance ne servit qu'à relever la gloire du Roy de Cassene, auquel il fut contraint de se rendre après deux mois de siége, pour garantir les Habitans

du triſte ſort de ceux de Germa. En effet, ſa valeur & ſa prudence avoient ſi fort charmé le Roy de Caſſene, que pour ſe l'attacher, il conſentit à toutes les conditions qu'il exigea de lui, qui furent de ne rien détruire dans la Ville, d'en empêcher le pillage, de pardonner à tous les Habitans la défenſe qu'ils avoient faite & de ne jamais attenter à la vie du jeune Prince, qu'il feignoit être dans le Palais.

Iſſaha, c'eſt ainſi que ſe nommoit le Roy de Caſſene, ſigna cette capitulation ſans héſiter, & donna de ſi bons ordres, qu'elle fut exactement obſervée. Il entra triomphant dans Cano; & comme la réduction de cette place entraîna tout le reſte du Pays ſous ſon obéïſſance, & que ſon ambition étoit aſſouvie par ſon importante conquête, il voulut l'affermir par la douceur & la clémence; & ſa politique ſçut mettre ces deux vertus en pratique en tant d'occaſions diférentes qu'il fit bientôt oublier aux peuples le regne de Morade. Azafe lui-même en reçut

çut tant de bienfaits, qu'il ne put lui refuſer ſon eſtime, malgré le zele qu'il conſervoit dans le fond de ſon cœur pour ſon légitime Souverain. Iſſaha s'étant approprié le Royaume de Zegzeg, que la mort de ſon Roy avoit laiſſé en proye au plus heureux, l'unit avec le ſien à celui de Ghana dans lequel il fit ſa réſidence, établiſſant le ſiége de ſon Empire dans la ville de Cano, ainſi que les autres Rois ; & pour témoigner au Prince Azafe la conſidération qu'il avoit pour lui, il le fit loger dans le Palais, & lui laiſſa la direction de ce qui regardoit la perſonne du jeune Mulſay. Mais quoique toutes ces marques d'amitié paruſſent ſinceres, Azafe ne voulut point s'y fier, & laiſſa toûjours paſſer le fils de ſon eſclave pour celui de Morade ; ne pouvant s'empêcher de craindre pour le véritable. Il n'eut pas ſujet de ſe repentir de ſa prudence. Quelques mois après la victoire de Iſſaha le faux Mulſay mourut ; & la joye qu'il vit éclater dans les yeux

yeux de ſon Uſurpateur à cette nouvelle, lui faiſant juger combien la vie de cet enfant lui avoit été à charge, il s'applaudit mille fois en ſecret de ſon innocent artifice.

La perte de ce prétendu Prince ſembla réveiller les Afriquains d'un profond ſommeil, & les faire appercevoir qu'ils avoient changé de Maître. La douleur qu'ils reſſentirent à cette mort, fit diſparoître à leurs yeux les qualités qu'ils avoient d'abord trouvées à leur Vainqueur; il ne leur parut plus qu'un Uſurpateur, qui par une adroite politique cachoit ſous des apparences de bonté & de magnanimité une véritable tyrannie : ils le ſoupçonnerent même d'avoir avancé les jours du jeune Mulſay; & cette opinion ſe rendit ſi forte dans leurs eſprits, que la plûpart prirent les armes & exciterent les Habitans de Cano à la révolte. Iſſaha voiant par là de quelle conſéquence la mort du Prince étoit pour lui, ne laiſſa pas groſſir l'orage; & ceſſant de ſe contraindre, il fit faire main baſſe ſur les

ſé-

séditieux, fit punir leurs Chefs des plus cruels supplices, & répandit tant de sang dans cette premiere révolte, qu'il fit perdre aux plus hardis le désir d'en éprouver une seconde. Ce fut alors que le sage Azafe s'applaudit en secret de sa défiance ; mais plus politique encore que Issaha, & content d'avoir vû en cette occasion l'amour des peuples pour le sang de ses légitimes Rois, il déguisa si bien ses sentimens, & se ménagea de telle sorte avec l'Usurpateur, que ce Prince croyant l'avoir entierement dans ses intérêts, ne prenoit conseil que de lui dans les plus grandes affaires. Cette faveur le rendit dans peu aussi redouté que le Roy même. Cependant la crainte avoit tellement affermi l'autorité de ce Monarque, qu'Azafe ne voyant aucun jour à le chasser du Trône, se résolut d'attendre que le hazard lui fournît une occasion favorable d'instruire les peuples de la vie de Mulsay, espérant que le tems & ses soins augmenteroient si fort

son

ſon pouvoir, qu'il deviendroit en état de les engager à une révolte générale. Dans cette idée il s'appliqua à ſe faire des créatures de tous côtés, en obligeant Iſſaha de donner les charges & les emplois les plus conſidérables à ceux qu'il avoit deſſein de s'attacher.

Ses vaſtes projets & ſon aſſiduité à la Cour ne l'empêcherent pourtant pas de donner la meilleure partie de ſon attention à l'éducation du jeune Prince, qu'on nourriſſoit parmi les Bergers de la Province de Taſſava. Le Paſteur qu'il avoit chargé de ce précieux dépôt, nommé Talisba, étoit vieux guerrier que pluſieurs bleſſures avoient contraint de quitter le métier de Mars; &qui par une inclination pour la vie de champêtre, s'étoit retire de la Cour avec ſa famille. Les bienfaits & les récompenſes, qu'il avoit reçûs du Roy Morade, l'avoient enrichi, de ſorte qu'il paſſoit pour le plus conſidérable des Bergers de Taſſava. Vingt eſclaves avoient ſoin de ſes troupeaux; & malgré

la simplicité de sa maison, le goût & la propreté y regnoient de maniere à faire aisément connoître que celui qui l'occupoit n'étoit Berger que de nom ; les hommes & les femmes esclaves qui le servoient dans ses travaux rustiques, étoient tous gens choisis, d'aimable figure, & qu'il prenoit plaisir à vêtir galamment.

Et comme par émulation les autres Bergers de la contrée cherchoient à l'imiter, on peut dire que les plaines, les coteaux & les vallons de Tassava l'emportoient de deaucoup sur cette délicieuse vallée de Tempé tant chantée par les Poëtes. Ce fut dans ce charmant séjour & sous les yeux de ce Berger que fut élevé le jeune Mulsay, que je n'appellerai plus qu'Iphis, nom qui lui fut imposé dès l'instant de sa fuite. Talisba pénétré de reconnoissance de la confiance d'Azafe, voulant s'en rendre digne, commença par assûrer cet important secret, en faisant passer cet enfant pour celui de sa sœur morts de frayeur en accouchant,

couchant, pendant le sac de la ville de Germa; ce qui lui fut d'autant plus aisé à persuader, qu'aucun des Habitans de cette malheureuse Ville n'avoit échappé aux armes du Vainqueur. Ensuite mettant tous ses soins à remplir ce qu'Azafe attendoit de son zéle, il seconda si bien les heureuses dispositions dont la nature avoit doué le jeune Prince, qu'il fut l'objet de l'admiration des Grands & des Bergers avant qu'il eût encore atteint l'âge de raison. Azafe qui avoit des maisons de plaisance à Tassava, y faisoit souvent des voyages, pour joüir du plaisir de voir cet aimable enfant que toute la Contrée n'appelloit par excellence que le bel Iphis. En effet, il sembloit que la nature s'étoit divertie à l'orner de toutes les qualités du corps & de l'esprit. Ses inclinations nobles & ses sentimens relevés commençant à donner une idée de son caractere, faisoient juger sans prévention, que son ame auroit des beautés, qui l'emporteroient encore sur celles

les de l'extérieur. Le Prince Azafa en étoit idolâtre; & si la tendre amitié qu'il avoit toûjours témoigné à Talisba, n'eût pas comme aveuglé ceux qui les approchoient le plus familierement; ils auroient immanquablement découvert qu'un intérêt plus pressant l'attachoit au jeune Iphis.

Cependant la joye qu'il ressentoit en le voyant croître en âge & en vertus, ne laissoit pas d'être troublée par la nécessité de cacher sa naissance, & de ne pouvoir espérer de le rétablir sur le Trône. Quinze ans s'étoient déjà passés depuis la victoire d'Issaha; & sa cruauté avoit si fort effrayé les peuples, qu'il n'étoit pas possible d'imaginer qu'ils vouluſſent faire aucune tentative contre lui. D'ailleurs ce Prince qui ne se fioit que foiblement à ses nouveaux Sujets, tenoit toûjours sur pied une armée formidable composée de ceux de Zegzeg & de Cassene. Son Palais étoit entouré d'une nombreuse Garde; & de quelque maniere qu'on eût voulu

s'y

s'y prendre, pour l'attaquer, on couroit risque de se perdre, sans espoir de faire changer la face du gouvernement. Toutes ces considérations retenant le zéle d'Azafe, il résolut de laisser Iphis dans l'ignorance de son illustre origine, pour lui épargner la douleur de se voir au nombre des Sujets de celui à qui il auroit dû commander; & quoiqu'il le fit élever dans des sentimens de Prince, & que Talisba l'instruisit de toutes les connoissances nécessaires à un Monarque pour regner dignement, l'un & l'autre lui faisoient entendre que ces instructions étoient aussi utiles pour la vie privée que pour celle des Grands; & que pouvant un jour servir l'Etat, il étoit bon qu'il en sçût la politique & les intérêts; & qu'en cas que sa destinée le fit rester Berger, il en tireroit toûjours les regles de sa conduite dans les divers évenemens où la fortune des hommes est sujette. Avec de tels principes & ses dispositions naturelles, Iphis ne pouvoit manquer de se rendre fort

fort audeſſus de ce qu'on vouloit qu'il parût. Jamais Berger n'en eut moins l'air ; & ſes belles qualités éclatoient de telle ſorte aux yeux des autres, qu'étant forcés de lui ceder en tout, ils avoient pour lui une déférence qui tenoit du reſpect, & le regardoient comme le Roy des Bergers, lui donnant même ſouvent ce titre dans leurs jeux & dans leurs amuſemens champêtres.

Cependant l'aimable Iphis, en établiſſant une eſpece d'Empire ſur les Bergers de Taſſava, n'en étoit ni plus fier, ni moins attentif à s'en faire aimer. S'il primoit parmi eux, c'étoit avec douceur ; s'il remportoit le prix de la courſe ou de la lutte, il ſçavoit conſoler le vaincu par tant de témoignages d'amitié, qu'il triomphoit autant de ſon cœur que de ſa force ou de ſon adreſſe. Enfin Iphis étoit ſans ceſſe l'objet de leur amour & de leur admiration ; mille jeunes Bergeres aſpiroient en ſecret au bonheur de lui plaire ; & leurs meres recherchoient avec em-

empreſſement l'eſtime de l'épouſe de Talisba, dans l'eſpoir de le faire entrer dans leur famille. Mais tandis que Taſſava retentiſſoit du nom de cet illuſtre Berger, la ville de Cano voyoit luire un Soleil, dont les rayons n'étoient pas moins éclatans.

Iſſaha avoit une fille unique du même âge que Mulſay. Tant qu'elle n'avoit été qu'un enfant; il avoit eu ſeul le privilege de la voir cachée dans le fond de ſon Palais, au milieu d'un nombre de femmes deſtinées à la ſervir. On ne la connoiſſoit que de nom; & quoiqu'on entendît quelques fois dire à ceux qui par leurs emplois étoient en pouvoir de l'approcher, que c'étoit un miracle de beauté, on ne prenoit ces louanges que pour des effets de l'adulation, dont on encenſe ſouvent les Princes aux dépens de la vérité. Le politique Iſſaha qui connoiſſoit tout le prit du tréſor dont il étoit poſſeſſeur, & qui le regardoit comme la plus ferme colone ſur laquelle il prétendoit affer-

fermir ſon autorité, attendoit le moment de le mettre au jour ſans s'embarraſſer de ce qu'on en penſoit, bien aſſûré que Zoraïde, (c'étoit le nom de la Princeſſe) n'auroit qu'à paroître pour s'aſſujettir tous les cœurs. Cet inſtant que la curioſité des peuples leur faiſoit déſirer avec ardeur, arriva. Enfin Zoraïde n'eut pas plûtôt atteint ſa ſeiziéme année, que le Roy ſon pere fit publier dans toute l'étenduë de ſes Etats que l'héritiere de ſa Couronne ſeroit déſormais viſible à ſes Sujets; & pour rendre le premier jour qu'elle devoit s'offrir à leurs yeux plus pompeux, & joüir de l'effet que ſa vûë devoit produire, il ordonna un Sacrifice ſolemnel dans le Temple de la principale des Idoles adorées par ces peuples barbares.

La Princeſſe y devoit paroître la Couronne ſur le front & le ſceptre à la main, entourée de toutes les Dames du Palais & des Grands du Royaume. La veille de cette cérémonie Iſſaha fit ouvrir l'appar-

tement de Zoraïde, & permit aux Seigneurs de sa Cour de venir baiſer la robe de cette Princeſſe. Azafe étoit à leur tête, gémiſſant en ſecret de ſe voir forcé de rendre hommage à un autre qu'à ſon Prince, qu'il croyoit ſeul digne de ſes reſpects & de ſon admiration. Ces ſentimens le ſuivirent juſqu'aux pieds de l'Eſtrade où Zoraïde étoit aſſiſe avec le Roy ſon pere; mais la vûë de cette Princeſſe l'en fit bien-tôt changer; l'étonnement qu'elle lui cauſa, auſſi bien qu'à ceux dont il étoit accompagné, leur fit oublier à tous ce qu'ils venoient faire en ce lieu; & loin de s'humilier, ils reſterent debout devant elle, les yeux attachés ſur ſon viſage, & les bras croiſés ſur leur eſtomac ſans ôſer preſque reſpirer, s'imaginant que le moindre mouvement feroit diſparoître ce qu'ils voyoient, ne pouvant comprendre que tant de beautés fuſſent réelles. Leur admiration étoit ſi bien peinte dans leurs regards, que le Roi & la jeune Princeſſe ne purent s'offenſer de

de leur immobilité. Zoraïde auſſi modeſte que belle rougit de l'effet de ſes charmes, & les yeux d'Iſſaha en brillerent de joye.

Le vif incarnat qui ſe répandit ſur le viſage de la Princeſſe, en lui donnant un nouvel éclat, fit enfin connoître à ſes admirateurs que ce qu'ils voyoient n'étoit pas une illuſion; mais en revenant de leur extaſe, ils furent tellement ébloüis de cet amas de graces & d'attraits, qu'ils furent contraints de ſe proſterner à ſes pieds autant pour ſatisfaire les mouvemens de leurs ames, que par l'obligation de lui rendre leurs reſpects. Iſſaha les ayant tous nommés à Zoraïde, elle leur commanda de ſe lever, & leur donnant la main à baiſer d'un air charmant, elle acheva de captiver leurs cœurs. Le Prince Azafe que ſon grand âge & ſa faveur auprès du Roi mettoient en droit de s'expliquer ſans crainte, revenu de ſa premiere ſurpriſe, prit la parole, & regardant Iſſaha: Seigneur, lui dit-il, ſi tu veux faire gouter à tes ſujets les douceurs

de la liberté, fait voiler demain l'incomparable Zoraïde, ou prépare-toi à ne plus régner que sur des Esclaves. Vaillant Asafe, répondit la jeune Princesse en soûriant, laissez-moi sortir de captivité, j'aurai soin du repos des sujets du Roi mon pere; je ne veux que leur estime, & je vous demande la vôtre?

Ces mots prononcés avec des graces surnaturelles saisirent Azafe d'une nouvelle admiration; il se prosterna une seconde fois, & par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il lui jura un zéle & une fidélité inviolable. La jeune Princesse en témoigna de la joye, & lui donna plusieurs marques d'une amitié particuliere. Le Roi de Ghana, qui ne pouvoit s'empêcher de craindre ce Prince, charmé de se l'attacher par différents moyens, lui dit obligeamment qu'il comptoit donner un second pere à sa fille dans le Prince Azafe, & faire aux Afriquains un présent, qui devoit effacer de leur souvenir les pre-

premieres années de ſon régne, en leur laiſſant une Souveraine auſſi parfaite que Zoraïde. Azafe à qui ce diſcours remit devant les yeux le ſort d'Iphis, ne put s'empêcher de ſoûpirer. La jeune Princeſſe l'entendit, & par un regard rempli de douceur & de compaſſion, lui fit comprendre qu'elle n'ignoroit pas le deſtin de la famille Royale de Morade, ni la mort de Mulſay.

Mais comme l'un ni l'autre n'avoient intention de s'expliquer ouvertement ſur cet article, ils remirent la converſation ſur la cérémonie du lendemain. Les Seigneurs Afriquains, qui, à l'exemple d'Azafe, avoient employé toute leur éloquence pour exprimer dignement les ſentimens que Zoraïde leur venoit d'inſpirer, la rendirent des plus brillantes par les galanteries ſpirituelles qu'ils mêlerent à leurs reſpects. Les Dames du Palais, que la longue clôture de la Princeſſe avoit extrêmement ennuyées, ne contribuerent pas peu aux agrémens de cet entretien; chacune d'elles cherchant à s'em-

parer des cœurs, qui n'osoient prétendre à la Princesse. Cette journée s'étant écoulée de la sorte, la Cour se sépara pour se préparer à celle qui lui devoit succeder. Le Prince Azafe ne fut pas plûtôt en liberté de se livrer à ses pensées, qu'Iphis & Zoraïde se présenterent à son esprit comme les plus parfaites de toutes les créatures, & les seules qui fussent dignes l'un de l'autre: Quel Prince, disoit-il en lui-même, peut être comparé à Zoraïde, si ce n'est Mulsay, & quelle Princesse mérite mieux que Zoraïde de partager le Trône de Mulsay? Cette réflexion qui plaisoit à son cœur l'occupa quelques momens; mais lorsqu'il vint à se rappeller que cette admirable Zoraïde étoit la fille de l'ennemi de son légitime Roi; qu'il avoit détrôné Morade; qu'il étoit cause de la mort de ce Monarque & de l'état vil & rustique du Prince son fils; toutes les idées flâteuses disparurent, la haine & la vengeance prirent leurs places, & plus Zoraïde avoit d'appas, plus

elle

elle lui parut dangereuſe & capable de mettre obſtacle au rétabliſſement du Prince. Ces penſées l'agitérent toute la nuit ; mais l'heure du ſacrifice l'eut à peine obligé de ſe rendre auprès du Roi, que la vûë de Zoraïde fit évanouir à ſon tour les mouvemens qui s'étoient élevés contre elle dans ſon ame ; & cette belle Princeſſe lui fit un acceuil ſi rempli de graces, qu'il ſe ſentit auſſi fortement attaché à elle, qu'il l'étoit à Iphis. Cependant Zoraïde ſortit du Palais vêtuë ſuperbement, toute couverte de pierreries, & mille fois plus brillante encore de ſes propres charmes. Elle étoit aſſiſe dans un Palanquin, dont tous les rideaux étoient ouverts ; douze Eſclaves le portoient ſur leurs épaules ; tous les Grands de la Cour l'entouroient ; une partie des Gardes du Roi marchoit devant & derriere ; le Palanquin de ce Monarque venoit après avec le reſte des Seigneurs, & la marche étoit fermée par un Char rempli des Dames du Palais, & une nom-

breuſe ſuite d'Officiers & d'Eſclaves de la Maiſon du Roi. Ce cortege traverſa preſque toute la Ville, dont les fenêtres & les ruës étoient garnies d'une affluence prodigieuſe de monde.

Ce qu'Azafe avoit prévu ne manqua pas d'arriver: la Princeſſe s'empara dès ce moment du cœur de tous les Afriquains, qui témoignérent leur étonnement & leur admiration de cent maniére différentes. Les uns ſe proſternoient devant elle, les autres levoient les mains au ciel pour lui rendre graces d'avoir une telle Reine, & tous enſemble faiſoient retentir ſon nom & ſes louanges. Les acclamations ne furent pas moins grandes à ſon arrivée dans le Temple: elle y fut reçûës au ſon de pluſieurs inſtrumens; & le peuple idolâtre ne pouvant exprimer les ſentimens que cette Princeſſe lui inſpiroit, crut ne pouvoir mieux faire que de l'adorer, chacun diſant hautement que c'étoit à elle qu'il falloit offrir des ſacrifices; & ce ne fut qu'avec peine qu'on parvint à faire

faire ceſſer leurs cris & leurs battemens de mains. Iſſaha au comble de la joye fit répandre de l'argent au peuple. Zoraïde préſenta un Dain pour être immolé ; & lorſque la cérémonie fut achevée, Iſſaha déclara la Princeſſe légitime héritiere des Royaumes de Ghana, de Caſſene, & de Zegzeg, & fit prêter ſerment à tous ſes Sujets de la reconnoître pour leur Reine après ſa mort. Aucun d'eux ne balança, & jamais ſuffrages ne furent plus unanimes. Azafe fut le premier à donner l'exemple, & malgré ſon zéle pour Iphis, il ne put s'oppoſer à la voix générale, ni vaincre le panchant qui l'entraînoit comme les autres à regarder Zoraïde comme une divinité.

Toute cette prophane cérémonie étant finie, la Cour reprit le chemin du Palais dans le même ordre qu'elle étoit venuë, & ſuivie de la même multitude. Iſſaha mangea en publique avec la Princeſſe, & regala pendant pluſieurs jours les Dames & les Seigneurs de ſa Cour ; & depuis ce moment

les graces, les charges, & les emplois, ne purent s'obtenir que par la recommandation de Zoraïde, qui par l'extrême tendresse du Roi son pere, l'ardent amour de ses Sujets, devint aussi absoluë dans ses Etats, que si elle eût déjà régné seule. Mais de tous ceux qui l'approchoient, Azafe étoit celui en qui elle avoit le plus de confiance; & ce Prince lui découvroit chaque jour tant de rares qualités, qu'il resolut enfin de tout hazarder pour l'unir à Mulsay, & par ce moyen le faire remonter au trône de ses Ayeuls. Pour cet effet il fit répandre parmi le peuple par des gens affidés, que le Prince de Ghana n'étoit point mort, & qu'on avoit trompé Issaha par un enfant supposé, espérant connoître par ce bruit les véritables sentimens du Roi, de Zoraïde, & des Afriquains. Cette ruse eut en partie tout le succès, qu'il s'en étoit promis; mais elle ne servit qu'à lui prouver qu'il ne pouvoit apporter trop de soin à cacher cette vérité. Le peuple en témoigna de

la

la joye, les Grands disoient qu'il falloit découvrir sa retraite, & lui faire épouser la Princesse ; mais Issaha troublé de cette nouvelle fit bien-tôt cesser tous ces discours, en menaçant hautement de la plus horrible punition, ceux qui prétendoient faire revivre Mulsay, & protestant de le faire expirer lui-même dans les tourmens, en cas que quelqu'un eut eû la témerité de l'avoir abusé. Sa fureur n'en resta pas là, & jugeant qu'Azafe étoit le seul qui put en avoir connoissance, il le fit arrêter.

Cette violence mit la consternation dans les cœurs ; mais Zoraïde touchée du malheur de ce Prince, se servit si bien de son pouvoir sur l'esprit de son pere, qu'elle obtint de l'interroger elle-même, & que sa liberté dépendroit de son rapport. Munie de cette permission, elle donna ordre qu'on lui amenât Azafe, & l'ayant fait entrer dans son cabinet : Seigneur, lui dit-elle, je ne vous demande point votre secret : je n'ai pas encore assez mérité votre con-

fiance pour en exiger cette preuve ; mais je crois vous avoir assez marqué mon amitié, pour prétendre que vous me donniez un témoignage de la vôtre. Toute la preuve que j'en desire, consiste à consentir de jurer au Roi mon pere que vous ne l'avez point trompé ; que les bruits qui se répandent sont faux ; & que Mulsay est mort : Je ne doute point continua-t-elle, que si le Prince est vivant, ce ne soit votre crainte pour ses jours, qui vous ait inspiré quelque stratagême pour l'ôter du Palais du Roi, je ne puis même blâmer ce zéle en faveur d'un sang qui vous est si précieux ; mais songez qu'il lui deviendroit funeste en le faisant revivre aujourd'hui, qu'Issaha tout puissant dans Ghana, ne balançeroit point à s'en défaire, pour assûrer sa conquête ; que ce seroit vous perdre l'un & l'autre, & mettre tout l'état en combustion, sans en tirer aucun avantage. Attendez donc, Seigneur, un tems plus favorable, s'il est vrai que Mulsay soit vivant ; garantissez-le du

péril,

péril, qui le menace, en assoupissant le bruit, qui s'en repand; & me tirez des allarmes où je suis pour vos jours, en réïterant au Roi votre serment de fidélite. Voilà, Seigneur, l'unique récompense que je demande de l'estime, que j'ai prise pour vous, & du soin que je veux avoir de votre destinée.

Zoraïde étoit si belle en parlant de la sorte, & la sincerité de son caractére étoit si bien marquée sur son visage, qu'Azafe enchanté fut sur le point de lui tout déclarer; mais craignant de joindre une seconde imprudence à la premiere, il se retint: & résolu de suivre les conseils de cette admirable Princesse, en dissimulant même avec elle, il l'assûra de la mort du Prince; qu'il n'avoit aucune part à ce qui s'en publioit, & que si quelqu'un étoit assez hardi pour faire poroître un fils du feu Roi, il seroit le premier à le traiter d'imposteur; que ces discours étoient sans fondement, & ne pouvoient partir que de quelques malintentionnés; ou peut-être ajoûta-

t-il en la regardant attentivement, les ai-je occasionnés innocemment, en témoignant le regret que sa mort a renouvellé dans mon ame depuis que la divine Zoraïde s'est montrée à nos yeux. Je l'avouerai, Madame, continua-t-il en soûpirant, j'ai desiré qu'il fut vivant pour être votre époux; j'ai dit hautement que le sang des légitimes Rois de Ghana étoit seul digne d'être uni au vôtre, & que je vous croyois assez de grandeur d'ame pour lui rendre la couronne en permettant qu'il la partageât avec vous. Voilà tout mon crime incomparable Princesse; & si les vœux doivent être punis, je ne puis défendre de mériter la mort.

Vos souhaits, vaillant Azafe, lui répondit Zoraïde, me sont trop avantageux, pour vous en faire un crime; je vous suis même obligée de l'opinion que vous avez de mes sentimens, & quoique je sçache que ce ne sont pas ceux du Roi mon pere, je ne vous déguiserai point que j'en suis capable, & que je voudrois même au prix de

de plus d'une couronne que votre Prince fut encore sur le trône de Ghana ; mais, Seigneur, puisque nous ne pouvons aller contre l'ordre des destinés, laissons d'inutils desirs, & ne songeons qu'à remettre le calme dans l'esprit d'Issaha, & qu'à vous rendre sa confiance & la liberté. Azafe l'ayant assûrée qu'il étoit prêt à faire tout ce qu'elle voudroit, elle lui donna la main ; & le conduisant elle-même aux pieds de ce Monarque, elle s'y prit de maniere à lui prouver qu'il étoit coupable lui-même d'avoir soupçonné ce Prince de trahison, & que bien loin d'exiger de lui de nouveaux sermens, il lui devoit une réparation aussi autentique que l'avoient été les effets de sa colere.

Azafe, qui pour lui plaire joignoit à ses paroles toutes celles qui pouvoient rassûrer Issaha, le fit si bien revenir de ses craintes, qu'il l'embrassa en lui demandant pardon de son emportement ; & pour lui prouver le retour de sa confiance, lui donna dans le même

me

me inſtant le gouvernement de Taſſava, qui ſe trouvoit vacant. Le renouvellement de la faveur d'Azafe ayant remis la tranquillité dans la Cour & la Ville, on ne parla plus que de jeux & de fêtes. Cependant ce Prince, ennuyé de ſe contraindre, demanda congé au Roi quelques jours après cette avanture, ſous prétexte d'aller prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement; mais en effet pour s'approcher d'Iphis. Cette priere paroiſſoit trop juſte, pour ne la pas accorder. La Princeſſe le vit partir avec chagrin; & comme elle avoit entendu dire pluſieurs particularités des Bergers de Taſſava, qui lui donnoient un ardent deſir de les connoître, elle dit obligeamment au Prince Azafe qu'elle iroit prendre la houlette, s'il ne revenoit pas bien-tôt l'inſtruire de la maniere dont il falloit régner.

Azafe lui répondit reſpectueuſement, qu'elle n'avoit beſoin que d'elle-même pour ſe conduire, mais que ſi elle vouloit l'honorer de ſa préſence à Taſſava, elle y

ſeroit reçûë de façon à ne pas regretter les honneurs qu'on lui rendroit dans Cano. Ce Prince partit dès le lendemain de cet entretien, & ſe rendit à ſon gouvernement, dans la réſolution de n'en plus ſortir. Son premier ſoin fut de voir Talisba, & le charmant Iphis. L'impreſſion que Zoraïde avoit faite ſur lui, ne l'empêcha pas d'être ſurpris à la vûë de ce Berger; ſa taille avantageuſe, la regularité de ſes traits, les graces qui étoient répanduës dans toutes ſes actions, ſon adreſſe & ſa force dans tous les exercices du corps, le lui firent regarder comme le chef-d'œuvre de la Nature.

Son eſprit & la vivacité de ſon génie, ne lui cauſérent pas moins d'admiration : Iphis l'entretint long-tems, & dans le cours de la converſation lui fit connoître une ſi forte averſion pour Iſſaha, & un tel mépris pour les Grands, qui lui faiſoient la cour, qu'il jugea qu'il étoit plus dangereux que jamais de lui apprendre ſa naiſ-

ſan-

ſance, puiſqu'avec de ſemblables diſpoſitions à la haine, il ne manqueroit pas en ſe connoiſſant de chercher à ſe venger, & de ſe précipiter dans le péril, dont il vouloit le garantir: & pour détruire en quelque ſorte les mouvemens, qui paroiſſoient s'élever dans ſon cœur contre le Roi de Ghana, il excuſa ſon ambition, le loüa ſur ſa valeur, & s'attacha ſur tout à lui peindre Zoraïde. Mais malgré ce qu'il put dire, Iphis lui répondit toûjours que l'hiſtoire de ſon païs étoit préſente à ſon eſprit, & qu'il ſentoit au fond de ſon ame quelque choſe de ſi tendre pour la memoire de Morade, qu'il lui étoit impoſſible de ne pas haïr ſon uſurpateur. Azafe eut avec lui pluſieurs entretiens ſur le même ton, qui lui firent croire que quand les choſes tourneroient à le faire remonter au trône, il ne conſentiroit jamais à s'unir avec la fille de ſon ennemi; mais il ne ſçavoit pas le trait que lui préparoit l'Amour, ni par quels

quels détours cette passion devoit terminer un projet que tout son zèle n'avoit pu faire réüssir.

Il y avoit déjà près de trois mois qu'Azafe étoit à Tassava, lorsqu'il prit envie à Zoraïde de visiter les principales villes du royaume, & sur tout la contrée des Bergers si vantée à sa Cour. Cette Princesse aimoit la chasse; son plaisir le plus doux étoit de parcourir les forêts le carquois sur l'épaule, & le dard à la main, dont elle se servoit avec une adresse extrême; & le pays de Tassava étant par la situation plus propre à cet amusement, que les environs de Cano, elle brûloit d'y faire la guerre aux animaux, dont ses bois étoient remplis. Issaha qui sçavoit parfaitement que le plus sûr moyen de gagner les Afriquains, étoit de leur montrer souvent cette admirable Princesse, pour laquelle leur amour alloit jusqu'à l'adoration, & qui se flattoit de s'en faire aimer par cette complaisance, consentit sans peine à lui donner la satisfaction qu'elle désiroit; & fit partir

tir ſes ordres, pour que les Gouverneurs lui rendiſſent les honneurs dûs à ſon rang, & lui procuraſſent tous les amuſemens, qui pouvoient augmenter les agrémens de ſon voyage : & lorſque tout fut prêt pour la recevoir, elle prit le chemin de Taſſava, accompagnée des principales Dames de ſon Palais, & de tous ſes Officiers.

Le Prince Azafe, que les lettres du Roi avoient averti, lui fit une entrée auſſi galante que ſuperbe. Tous les Bergers vêtus ſinguliérement furent au devant d'elle : Iphis étoit à leur tête, & malgré la répugnance, qu'il ſe ſentoit pour ce qui appartenoit à Iſſaha, il ſe faiſoit une loi d'obéïr au Gouverneur, & de remplir dignement l'emploi champêtre, qu'il lui avoit confié : il parut comme un Roi triomphant entouré de ſes ſujets. Zoraïde, qui ſur ſa route avoit vû voler pour ainſi dire tous les cœurs ſur ſes pas, fiere des effets de ſes charmes, dont le pouvoir s'étendoit ſur les vieux & les jeunes, regardoit de loin cette multitude de Bergers,

gers, qui s'avançoit vers elle, & se préparoit déjà de la joindre à ses autres conquêtes, avec autant de joye, qu'Iphis sentoit en secret de dépit d'être contraint de la reconnoître pour sa Souveraine. Mais que ces différents sentimens changerent de faces, lorsqu'ils furent à portée de s'examiner; le trait lancé par le bras le plus ferme, n'auroit pas été plus prompt, que le fut celui dont ils se blesserent réciproquement. Leurs yeux attachés l'un sur l'autre marquérent leur étonnement; Iphis fut embrasé d'amour, & la fiere Zoraïde devint l'esclave du Berger. Il étoit chargé de lui présenter les clefs de la ville, & s'éforçant de cacher le trouble de son ame, il mit un genou en terre, & la regardant avec un respect qui tenoit de l'adoration: Princesse, lui dit-il, recevez par ma voix les hommages des Bergers de Tassava, & quoiqu'ils ne vous paroissent que des conducteurs des plus paisibles animaux de la terre, soyez assûrée qu'ils deviendront des

des lions terribles, lorſqu'il s'agira de combattre pour vous.

Cette courte harangue prononcée d'un air noble & majeſtueux charma la Cour de la Princeſſe, & fut applaudie par mille cris d'acclamations. Pour elle, encore plus ſurpriſe de l'éloquence d'Iphis, que des charmes de ſa perſonne, elle eut une peine extrême à trouver des termes pour lui répondre; & cette Zoraïde, qui faiſoit chaque jour l'étonnement des Grands de ſon Royaume par la vivacité de ſon eſprit, & la pénétration de ſon génie, devint timide & craintive à la vûë d'un ſimple Berger. Cependant prétextant ſon ſilence ſur le bruit qui s'étoit élevé au diſcours d'Iphis, elle prit la parole, & lui faiſant ſigne de ſe lever: Si tous vos Compagnons vous reſſemblent, lui dit-elle, je ne doute point de leur mérite; & je tiens Iſſaha le plus heureux des Rois, d'avoir de tels ſujets.

Iphis ne lui repliqua que par une action reſpectueuſe; & le cortége ayant

ayant recommencé sa marche, les Bergers l'accompagnérent jusqu'aux portes de la ville, où le Prince Azafe attendoit Zoraïde avec tous les habitans. Mais comme il n'étoit pas permis aux jeunes Bergers, qui n'avoient pas encore été à la guerre, de quitter la Campagne, la troupe d'Iphis se rangeant en haie de chaques côtés du char de la Princesse, la laissa entrer dans la ville sans l'y suivre; non sans que le Berger la conduisit des yeux, autant qu'il lui fut possible, ni sans qu'elle tournât souvent la tête de son côté.

Mais lorsque l'un & l'autre ne furent plus en état de se voir, ils leur sembla que le Soleil s'étoit éclipsé, & qu'une sombre nuit couvroit la surface de la terre. Iphis se retira dans les bois, & Zoraïde entra dans la ville avec si peu d'attention à tout ce qui se faisoit pour elle, qu'Azafe, qui s'en apperçut, ne put s'empêcher de lui en marquer son inquiétude. Elle en rougit, & s'excusa avec tant de douceur sur un peu de fatigue,

gue, qu'il la crut, & se rassûra. Il la conduisit dans son appartement; & la laissant en liberté de prendre le repos, dont elle disoit avoir besoin, il se retira pour ordonner les fêtes, dont il vouloit la régaler.

Ce fut alors qu'il entendit publier les louanges d'Iphis; tous ceux qui l'approchérent ne lui parlérent que de sa beauté, de ses graces, & de son esprit, en regrettant qu'il ne fût pas né un grand Prince, la Nature n'ayant jamais formé deux personnes plus semblables que Zoraïde & lui, & chacun ajoûtant des questions à tous ces discours, l'un lui demandoit s'il le connoissoit, & l'autre de qui il étoit fils. Azafe, qui s'étoit bien douté de ce qui arrivoit, & qui n'avoit fait paroître Iphis qu'à ce dessein, quoique pénétré de joye dans le fond de son cœur, répondant toûjours avec indifférence, satisfaisoit leur curiosité sans affectation, en les instruisant de la prétenduë naissance de ce Berger; rapportant toutes les qualités, qu'on lui trouvoit, à l'éducation,

tion, qu'il avoit reçûë du guerrier Talisba son oncle. Tandis que l'appartement d'Azafe rétentissoit du nom d'Iphis, la belle Zoraïde renfermée dans le sien, confioit à Nisis son esclave favorite le trouble dont son ame étoit agitée.

Qu'ai-je vû, chere Nisis, lui dit-elle, quel est cet audacieux Berger, dont les charmes l'emportent sur ceux de Zoraide ; & qui jaloux des fers qu'elle donne, vient de l'enchaîner elle-même ? Ces paroles accompagnées des larmes que la honte lui faisoit répandre, attendrissant la jeune esclave : Que je vous plains, grande Princesse, lui répondit-elle en pleurs, & que votre sort sera cruël si l'Amour une fois trouble votre repos. Fuyez, ajoûta-t-elle, fuyez ce dangereux objet, quittez ce dangereux funeste séjour; peut être qu'en sortant de Tassava vous rependrez votre liberté.

Hà ! Nisis, reprit la tendre Princesse, quel conseil ose-tu me donner ? Ce que je viens de voir peut-il jamais sortir de ma mémoire ? L'image de ce Berger est gravée

dans mon cœur, elle me ſuivroit en tous lieux. Helas! au moment que je te parle, je le vois, je l'entends, j'admire la beauté de ſes traits, celle de ſa taille, ſon port majeſtueux, ſon air doux, & guerrier tout enſemble, & mille graces inexprimables, qui portent dans les ames, l'amour le reſpect, & la crainte. Non non, continua-t-elle avec tranſport, bien loin de l'éviter, je ne veux plus m'en ſéparer. Comme lui déſormais j'habiterai les forêts & les plaines; & puiſque je ferois des efforts ſuperflus pour vaincre ma tendreſſe, & que mon orgueil & ma vertu me forcent à la cacher, j'aurai du moins la ſatisfactiond'en voir ſans ceſſe l'unique objet. J'adoucirai par cette chere vûe le rigoureux tourment d'un ſilence néceſſaire : que ſçai-je même ſi cette complaiſance pour ma flamme, n'en fera pas la guériſon ? Peut-être qu'en pratiquant ce Berger, je lui trouverai des défauts que la fuite me laiſſeroit ignorer; & que la baſſeſſe de mon choix toujours préſente à mes re-

regards, en me couvrant de confusion, me forcera de briser des fers si peu dignes de moi.

C'est ainsi que la charmante Zoraïde s'abandonnoit à sa passion, en se flattant de la pouvoir éteindre ; & Nisis n'osant s'opposer à ses volontés, se contenta d'y applaudir. Iphis, de son côté, s'étant enfoncé dans les bois, se livroit à toutes les réflexions douloureuses, que peut faire naître un amour sans espoir. La Princesse s'étoit emparée toutes les facultés de son ame ; il ne songeoit point à vaincre sa passion, il ne rêvoit qu'aux moyens de la cacher. Effrayé lui-même de la témérité de ses vœux, la crainte d'en offenser l'objet, d'attirer ses mépris, & de perdre pour jamais le bonheur de la voir, en laissant échaper quelques éteincelles de sa flamme, la lui fit condamner à un éternel silence. Je veux l'aimer, disoit-il, la servir, l'adorer, & mourir. Mais reprenoit-il, que sont donc devenus les mouvemens de haine dont j'étois animé contre Issaha ? Qu'est

devenu ce zéle ardent que je sentois pour les legitimes Rois deGhana, & la douleur que m'inspiroit le récit des victoires de l'Usurpateur de Morade? Hélas! tout a disparu à la vuë de l'incomparable Zoraïde,& l'excès de mon amour me persuade qu'il falloit encore de plus grands évenemens pour préparer le regne de cette Princesse. C'est ainsi que la Nature en use dans les biens, qu'elle nous prodigue: le ravage des aquilons, les frimats, & les glaces précédent toujours les douceurs du Printemps, & le Soleil n'est jamais plus éclatant, que lorsqu'il est devancé par les ténébres. C'étoit de la sorte que l'amoureux Iphis commençoit d'excuser l'ambition du Roi de Cassene, & qu'il trouvoit qu'il n'avoit pas encore assez de trois couronnes pour orner la tête de Zoraïde.

Cependant résolu de dérober ses secrets sentimens à la pénétration d'Azafe & de Talisba, il n'admit personne dans sa confidence; & comme il se croïoit d'une naissance obscure, & que son amour propre

propre lui faiſoit craindre le ridicule, qu'une paſſion ſi diſproportionnée pouvoit lui donner parmi les Bergers de la Contrée, il forma le deſſein d'aimer, de ſouffrir, & de ſe taire. Cette réſolution que ces deux amans prenoient en même-temps, ne les empêcha pas de ſaiſir toutes les occaſions, qui pouvoient les dédommager de la contrainte, qu'ils s'étoient impoſée. Zoraïde dès le lendemain de ſon arrivée dédaignant les fêtes & les jeux, dont on vouloit l'amuſer dans la ville, & brûlant de revoir Iphis, ſortit des murs de Taſſava avec un petit nombre de ſes femmes; & ſous prétexte de la chaſſe, fut parcourir les plaines, eſpérant y trouver l'objet de ſa tendreſſe. Iphis, attentif à toutes ſes démarches, & qui n'avoit pas moins d'empreſſement à la chercher, s'offrir d'abord à ſes regards.

Alors tous deux animés de la même ardeur, Iphis abandonna à ſes eſclaves le ſoin de ſon troupeau, & Zoraïde le déſir de chaſſer; & s'avançant l'un vers l'autre,

en se regardant avec une égale admiration, le Berger se prosterna : la Princesse le fit relever, & plus hardie que la veille l'entretint longtemps sur différents sujets, dans lesquels il fit si bien briller son esprit, & la délicatesse de ses sentimens, qu'il acheva de triompher de sa liberté. Comme ils marchoient toûjours en parlant, ils arrivérent dans un Valon délicieux, entouré d'un bois épais, & coupé de plusieurs ruisseaux. Leur doux murmure, & la diversité du chant des oiseaux, qui s'y faisoient entendre, rendoit cet endroit si charmant, que les Bergers l'avoient orné de lits de verdure pour y venir goûter les douceurs de la solitude.

Zoraïde enchantée d'un lieu si conforme à la situation de son ame, s'y arrêta avec ses femmes, & l'aimable Iphis, qui la voyant tombée dans une espéce de rêverie, se mit à ses pieds, & mêlant sa voix au son du haut-bois, la transporta de telle sorte, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier : O Berger ! que cette Contrée est heureuse de te pos-

posseder ; que la vie champêtre a d'appas, & que notre condition est rempli d'amertume en comparaison de la tienne. Ce n'est pas pour l'auguste Zoraïde, lui répondit il, que ces réflexions sont faites : doüée de tous les avantages de la Nature, adorée de ses sujets, quelles peuvent être ses peines ? Notre état, Madame, n'en est pas exempt ; & tel qui d'entre nous paroît le plus heureux, est souvent le plus à plaindre. L'homme n'est jamais content ; les passions les agitent tous également dans les differentes situations où le ciel les fait naître. Comme les Grands, nous avons de l'ambition ; comme eux nous formons des projets, & comme eux, ajouta t'il en soupirant, nous désirons souvent des biens où nous ne devons pas prétendre.

Les regards d'Iphis interprêtoient si parfaitement le sens de ses paroles, que Zoraïde en rougit ; & craignant d'en entendre davantage, elle lui répondit en se levant d'un air assez sérieux : S'il est des désagréments dans tous les é-

tats de la vie, les vôtres sont du moins adoucis par la liberté dont vous jouïssez. Pour nous, dont le rang élevé nous met en vûë à tout l'Univers nos jours ne sont que gêne, & que contrainte; & la grandeur dont nous sommes revêtus ne sert qu'à nous en rendre les esclaves. A ces mots ayant rejoint le reste de sa suite, elle remerçia le Berger de l'avoir amenée dans cette belle solitude; lui promit d'y venir souvent, & en étant séparée, mille fois plus charmée que la veille, le laissa de son côté le plus amoureux de tous les hommes. La belle Zoraïde avoit trop bien examiné le Berger pour ne pas connoître ce que son respect l'empêchoit de lui dire; & le tendre Iphis avoit trop d'amour pour ne se pas appercevoir du plaisir qu'elle avoit pris à l'entendre: mais quoi qu'ils se flattassent l'un & l'autre d'une ardeur réciproque, ils n'en devinrent ni plus hardis ni moins attentifs à ce que le respect, la prudence, & la vertu exigeoient d'eux; & dans les jours suivant s'étant encore

re trouvés au même lieu, comme si le seul hazard les y avoit conduits ils s'abordérent, & s'entretinrent avec une telle reserve, que les témoins de ces entrevûës ne purent jamais découvrir le secret de leurs cœurs ; & n'attribuoient l'exactitude que Zoraïde avoit à se rendre dans le Valon, qu'au plaisir qu'elle prenoit aux innocentes occupations des Bergers & des Bergeres, avec lesquels elle affectoit souvent de s'amuser, pour ôter tout soupçon, sur le seul qu'elle venoit chercher.

Elle les faisoit même assembler quelquefois & proposant des prix pour la course, ou la lutte, se divertissoit à couronner le Vainqueur Iphis l'étoit toûjours, & la tendre Princesse, en ornant son front de Mirthe ou de Lauriers, soupiroit en secret de ne les pouvoir changer en véritable Diadême. L'amoureux Berger entendoit ce muët langage, & mettoit ses Couronnes à ses pieds, en lui disant par ses regards qu'il y mettroit de même celles de toute la terre, si

elles étoient à sa disposition. L'on s'accoutuma si bien dans Tassava à voir la Princesse au milieu de cette troupe champêtre, qu'on y fit presque plus d'attention. Azafe & Talisba, qui sans pénétrer la verité, étoient charmés de l'accoutumer avec le jeune Iphis, contribuoient de tout leur pouvoir à lui rendre ce séjour agréable, par les fêtes, qu'ils faisoient inventer aux Bergers pour la divertir. Mais comme un amour extrême, quelque discret qu'il soit, a plusieurs façons de s'expliquer, & qu'il cherche toûjours à connoître les progrés qu'il fait dans le cœur de l'objet aimé; Iphis voulant sçavoir les sentimens de Zoraïde, & lui déclarer sa flamme, sans qu'elle pût s'en offenser, en trouva le moyen d'"une maniére si singuliére & si délicate, que cette Princesse en sentit redoubler sa tendresse.

Assez près du Valon, où ces deux Amans se voyoient presque tous les jours, étoit un temple à demi ruiné, qui ne servoit plus qu'à retirer les Bergers, lorsque les orages

ges les surprenoient dans la Campagne, où qu'ils vouloient éviter la trop grande ardeur du soleil: Iphis, qui s'etoit apperçu que Zoraïde étoit curieuse des antiquités, l'y conduisit un jour, qu'elle se promenoit en l'écoutant chanter. Sa Favorite seul étoit avec elle, le reste de sa suite s'amusant avec les autres Bergers dans le fond du Valon. Ce qu'il avoit prévû, ne manqua pas d'arriver: la jeune Princesse n'eut pas plûtôt vû le Temple, qu'elle demanda au Berger ce que c'étoit. Iphis alors la regardant d'une air triste: L'histoire, lui répondit-il, en est singuliére; & touchante; & je suis surpris, Madame, qu'on ne vous l'aye pas comptée depuis que vous êtes à Tasseva. Zoraïde l'assûra qu'elle n'en sçavoit rien, & le pria d'en faire le récit; & pour lui prêter plus d'attentions, elle s'assit sur les marches du Temple: sa Favorite prit sa place un peu plus loin, & l'amoureux Iphis selon sa coutume, se mit à genoux devant elle, & commença de la sorte.

J'avois bien raison de vous dire, ô grande Princesse ! que notre condition n'est pas exempte des peines attachées à la vie, & que tout Bergers que nous sommes, nous ne sommes pas moins sujets que les Grands aux troubles, que les passions excitent dans les cœurs. Le Royaume de Ghana, continua-t-il, fut jadis gouverné par une Reine, dont les vertus, & la surprenante beauté la faisoient passer pour la plus parfaite Princesse de la terre. On ne pouvoit la voir sans l'aimer ; ni cesser de l'aimer, quand elle s'étoit une fois emparée des cœurs : ses yeux lançoient des traits, dont il étoit impossible de se garantir. Tous ses sujets brûloient, & soupiroient pour elle ; mais le respect les contraignant au silence, ils cachoient leur amour sous les devoirs, qu'ils étoient obligés de lui rendre. Un Berger de cette Contrée sentit comme les autres le pouvoir de ses charmes : le plus violent amour vint embraser son ame, & tout ce que sa raison lui représenta, pour lui faire connoître la té-

témérité de sa passion, ne fit que la rendre plus ardente. Cependant conservant encore assez de jugement pour dérober ses feux à celle qui les avoit allumés, il se tut, & brûloit en secret. Mais comme une contrainte si cruelle ne pouvoit durer long-temps, & que c'est un des plus rigoureux tourmens de l'amour, que d'aimer sans l'oser dire, le passionné Berger ne pouvant plus renfermer dans son sein la vive flamme, dont il étoit consûmé, imagina un moyen de la rendre autentique, sans que la Reine pût l'accuser de témérité. Il assembla tous les Bergers de la Contrée; & leur ayant fait avouër qu'ils ne croïoient pas que cette Princesse pût être mortelle, ils leur proposa de lui donner une preuve éclatante de leur admiration, en lui construisant un Temple, dans lequel on viendroit chaque jour lui présenter des vœux, l'adorer, & lui rendre hommage; & se chargeant de faire élever le Temple, que vous voyez, il ne voulut pour le prix de ses soins, que l'hon-

neur d'en être le Grand-Prêtre.

Les Bergers approuvérent son idée, & plusieurs d'entr'eux se consacrérent comme lui au service du Temple, qui fut construit d'une vîtesse extrême, par les soins de l'amoureux Berger. Il y fit mettre le portrait de la Reine, & comme Grand-Prêtre de son Temple, & sous prétexte de lui rendre un culte divin, il exprimoit hautement l'excès de son amour. La Reine instruite d'un zéle si rare, & qui n'en soupçonnoit point le motif, voulut honorer le Temple de sa présence, & recevoir elle-même l'encens que le Grand-Prêtre brûloit jour & nuit sur son Autel. Elle y vint avec toute sa Cour, & se plaça sur un Trône, qu'on avoit élevé à ce dessein. Le tendre Berger emporté par l'excès de sa flamme se mit à ses génoux, & la regardant avec autant de respect, que d'amour : Il m'est donc permis ô ! divine Princesse, lui dit-il, de vous offrir mes vœux, de vous sacrifier mon cœur, de vous en découvrir l'ardeur, & de vous adorer sans

sans crainte de vous déplaire. Né le plus petit de vos sujets, aurai-je jamais osé vous découvrir le feu, dont je suis consumé ; mais aujourd'hui, Grand-Prêtre d'un Temple, qui n'est que la figure de celui que l'amour à construit dans le fond de mon ame à ma divine Reine, je puis sans l'outrager faire éclater à ses yeux l'excès de la plus tendre, & de la plus respectueuse passion qui fut jamais. Semblable aux divinités, entre lesquelles je l'ai placée, elle vient écouter ma voix ; recevoir mes hommages, & me consoler dans mes tourmens par des regards favorables. Mais, ô! trop admirable Reine, quelques grandes que soient les graces que vous me faites, mon amour les surpasse encore ; & mes forces ne sont pas suffisantes pour y résister. Le sacrificateur peut adorer sa déesse ; mais la déesse ne peut s'abaisser au point d'aimer le sacrificateur : c'est là ma peine ; c'est ce qui fait mon supplice, & ce qui me donne la mort ; mais heureux mille fois, en mourant, d'avoir pu vous en in-

inſtruire, par un monument, qui rendra mon amour auſſi durable dans le ſouvenir des hommes, qu'il fut tendre, fidel, & diſcret dans mon cœur. A ces mots le Berger pâlit, & tombant aux pieds de la Reine, il y expira d'amour, de joye, & de douleur.

Iphis ceſſa de parler; & preſque dans le même état du Berger de ſon ingénieuſe allégorie, il attendit les yeux baiſſés la réponſe de Zoraïde. La tendre Princeſſe touchée de la délicateſſe de cette déclaration, & de l'air noble & paſſionné, dont le Berger avoit fait ſon récit, ne put en entendre la fin ſans répandre des larmes; & cherchant en elle-même des termes, qui puſſent remettre Iphis du trouble, dont il paroiſſoit agité, & cependant ne rien découvrir de celui de ſon cœur, elle garda un moment le ſilence. Enfin prenant ſa réſolution, elle ſe préparoit à parler, lorſqu'un lion terrible, qui venoit droit à elle, l'en empêcha, & lui fit faire un ſi grand cris, qu'Iphis

épouvanté se releva avec précipitation, & tournant la tête pour voir quel en étoit le sujet, apperçut le cruel animal ; mais aussi vaillant qu'amoureux, & plus allarmé de la frayeur de la Princesse, que de la vûë de ce feroce ennemi, il se mit entr'elle & lui ; l'attendit de pied ferme ; & le voyant venir à lui la gueule ouverte & beante, prêt à le dévorer, il le mira si juste en lui lançant un dard égu, qu'il tenoit toûjours à la main, qu'il le lui enfonça dans le plus profond de la gorge, & le fit tomber à ses pieds perdant tout son sang.

Les cris de Nisis & ceux de Zoraïde, ayant fait accourir ses Gardes, ses Femmes, & tous les Bergers, ils arrivérent au moment de la mort du lion, & trouvérent son Vainqueur bien moins glorieux de sa victoire, que pénétré de douleur de l'état de la Princesse, qui s'étoit évanouie dans les bras de sa Favorite. Ils n'épargnérent rien de ce qu'on fait en ces sortes d'occasions, pour rappeller ses esprits. Elle revint ; mais si fort agitée de tout

tout ce qu'elle venoit d'entendre & de voir, qu'elle ne put proferer un seul mot. Cependant sa tendresse & sa reconnoissance ne lui permettant pas de quitter Iphis, sans lui donner quelque consolation, elle attacha les yeux sur lui, & par des regards, dont il connoissoit tout le prix, lui fit comprendre que si elle ne parloit pas, c'étoit pour avoir trop de choses à dire. Le Berger l'entendit, il soûpira, la salua respectueusement, la vit monter dans son char, & s'éloigner avec autant de douleur, que s'il eût dû ne la revoir jamais. Mais tandis que la valeur d'Iphis faisoit l'entretient de tous les habitans de Tassava; que Zoraïde cherchoit en elle-même les moyens de lui marquer sa reconnoissance, sans intéresser sa gloire; & que ce passionné Berger brûloit d'amour sans espérance, le Roi de Ghana leur préparoit, sans le sçavoir, des peines & des plaisirs, auxquels ils ne s'attendoient pas. Issaha, qui par l'absence de la Princesse sa fille, avoit une

Cour

Cour assez solitaire, passoit la plus grande partie des heures, qu'il ne donnoit point aux affaires du gouvernement, dans l'appartement des femmes. Comme sa tendresse pour Zoraïde l'avoit toûjours empêché de faire une Reine, son cœur ne formant que de frivoles engagemens, il entretenoit dans son Palais un certain nombre de beautés, qui ne s'occupoient qu'à le divertir & lui plaire; & dont le sort étoit de jouir en liberté, & dans tel lieu qu'il leur plaisoit, des bienfaits que leur complaisance leur avoit acquis, lorsque le Roi paroissoit n'avoir plus d'amour pour elles. Ce Prince, qui les avoit un peu négligées, depuis que la Princesse s'étoit montrée à la Cour, reprit dans son absence ses premieres habitudes, & se rendit réguliérement tous les jours dans le Pavillon, qui renfermoit ces belles Esclaves de ses volontés. Un soir qu'il en sortoit, & qu'il traversoit sans bruit & sans suite, les superbes jardins, qui séparoient ce Pavillon, de son Palais, il entendit des

des voix de femmes dans un cabinet de charmille, derriere lequel il falloit qu'il paſſât pour ſe rendre à ſon appartement.

La curioſité de ſçavoir ce qu'elles diſoient, & de connoître celles, qui ſe promenoient ſi tard, l'obligea de s'arrêter; & prêtant l'oreille à leurs diſcours, il entendit une de ces femmes qui diſoit à l'autre: Je ne comprends pas le deſſein d'Azafe, d'attendre un tems ſi conſidérable pour déclarer la naiſſance de Mulſay, & le faire connoître aux peuples? He! de quoi lui ſerviroit de révéler ce myſtére, répondit l'autre femme? Ne ſçavez-vous pas quelle fut la fureur du Roi, au bruit qui s'en étoit répandu? Voulez-vous qu'Azafe expoſe ſon Prince à périr? D'ailleurs quelle preuve pourroit-il donner, que celui qu'il préſenteroit comme fils de Morade, le fût effectivement; puiſque tout l'Etat eſt perſuadé de ſa mort? Helas, pour mon malheur, je ſuis la ſeule avec vous, inſtruite de la vérité; puiſqu'il n'eſt que trop certain

main qu'il mit mon fils entre vos bras à la place du Prince; & que ce changement, qui devoit faire ma fortune & la sienne, a causé son trépas.

Je vous proteste, ma chere Azatide, lui répliqua la premiere qui avoit parlé, qu'on a faussement soupçonné Issaha d'avoir avancé ses jours; & je lui dois rendre cette justice qu'il avoit pour cet enfant, qu'il croyoit être Mulsay, une véritable compassion; & que si on l'a vû se réjouir de sa mort ce ne fut que par la douleur que la Cour en fit paroître. A l'égard de prouver la naissance du Prince, rien n'est plus facile; puisqu'il porte sur le bras gauche une couronne si bien formée, qu'elle fit l'admiration des Grands de la Cour, qui furent, selon notre usage, pour être témoins de l'accouchement de la Reine: & comme ils sont encore vivans, & qu'il est aisé d'ouvrir le tombeau de votre fils, dont la force de nos Aromates a conservé le corps dans son entier, leur rapport ne manque-

queroit pas d'être cru véritable ; & je suis assûrée que le Roi étant persuadé que ce Prince ne lui disputât point la couronne de son vivant, il lui feroit épouser sa fille, & le déclareroit son successeur.

Cette femme s'étant levée en parlant de la sorte, & s'étant éloignée du cabinet ; pour reprendre le chemin du Pavillon, le Roi n'entendit plus rien ; mais son étonnement fut si grand, & la diversité des mouvemens qui s'élevérent dans son ame, l'agita de telle sorte, qu'il ne put quitter de long-tems l'endroit, qu'il avoit choisi pour se cacher. Enfin s'étant un peu remis, il rentra dans son Palais, & se retira dans la plus cruelle des incertitudes sur ce qu'il devoit faire. Il jugeoit par le discours de cette femme, qu'il avoit reconnuë pour la Nourrisse de Prince, qu'on avoit mis un autre enfant à sa place ; que le faux Mulsay étoit mort ; que le véritable étoit existant ; & que touchant à sa vingtiéme année, il n'étoit pas possible qu'il ne se fût acquis des cré-

créatures, soit par lui même, soit par les soins d'Azafe, qui l'avoit trompé; que d'ailleurs ce vieux Guerrier à qui il venoit de confier le plus important gouvernement du Royaume, seroit en état de s'opposer à ce qu'il tenteroit contre le Prince ou lui, au premier mouvement qu'il feroit pour les perdre. Il craignoit encore tous les Grands de la Cour, qui depuis la faveur d'Azafe commandoient en chef les meilleures troupes de la couronne; & ne voyant de tous côtes que des Sujets d'appréhension, il passa la nuit sans pouvoir prendre aucune résolution. Pour achever de la troubler, il reçut à son réveil la nouvelle d'une sédition arrivée dans le Royaume de Zegzeg, dont les peuples ennuyés de n'être gouvernés que par des particuliers chargés des ordres du Roi de Ghana, avoient pris les armes; qu'ils avoient taillé en pieces les troupes de Cassene; mais que celles de Ghana avoient fait des merveilles, vaincu les rebelles, & remis

remis le calme dans ce Royaume. Cette action dont toute la gloire étoit dûë aux Guerriers de Ghana, lui prouvant combien il devoit appréhender de les irriter, & le peu de fond, qu'il avoit à faire sur ceux de Zegzeg & de Cassene, dont la valeurs étoit journaliere, le mit encore dans un plus grand embarras; prévoyant bien que ce peuple se revolteroit immanquablement contre lui, si pour récompense de son zéle & du service qu'il venoit de lui rendre, il faisoit périr son Prince légitime; ce qu'il ne pourroit ignorer, puisqu'il seroit obligé de faire des perquisitions pour découvrir sa retraite. Toutes ces réflexions, jointes à celles que son âge avancé lui faisoient faire, le forcérent enfin à résoudre de déclarer Mulsay son successeur, à condition qu'il épouseroit Zoraïde; mais avant que de mettre ce dessein en exécution, il voulut être sûr de la vérité. Pour cet effet, ayant assemblé les Grands du Royaume, il leur demanda si Mulsay étoit né avec une couronne

au

au bras gauche. Comme ils le croyoient mort, & que cet aveu étoit ſans conſéquence, s'imaginant même que ce jouêt de la Nature, n'étoit ignoré de perſonne; ils répondirent que rien n'étoit plus vrai. Alors Iſſaha leur ayant ordonné de le ſuivre dans le ſoûterrain, qui renfermoit les tombeaux des Rois de Ghana, il fit ouvrir en leur préſence celui du pretendu Mulſay; & l'ayant trouvé auſſi frais, que s'il ne venoit que d'y être mis, il leur commanda de voir s'ils lui trouveroient cette marque. La ſurpriſe des Seigneurs fut extrême à toute cette cérémonie, & la devint encore davantage, en n'appercevant rien de ce qu'ils cherchoient ſur ce petit corps. Ils voulurent parler; mais Iſſaha leur impoſa ſilence: & les ayant ramenés dans la chambre du Conſeil, il envoya prendre la Nourriſſe du Prince; la fit entrer dans l'Aſſemblée, & lui déclarant tout ce qu'il avoit entendu de ſa converſation, il l'intimida ſi fort par la crâinte des tourmens, dont il la

menaça, si elle n'avoüoit pas la vérité, que cette femme effrayée & plus morte que vive, se jetta à ses pieds, lui découvrit le stratagême du Prince Azafe, & que l'Esclave avec qui elle s'étoit entretenuë, étoit la même dont il avoit pris l'enfant. On la fit venir aussi; & voyant qu'il lui seroit inutile de feindre, puisque la Nourrisse avoit parlé, elle certifia ce qu'elle venoit de dire; mais l'une & l'autre ignorant ce qu'Azafe avoit fait du Prince, elles en firent des sermens si grands, qu'Issaha n'hésita point à les croire: & les ayant renvoyées au Pavillon sous une bonne garde, afin qu'elles ne pussent écrire ni voir personne, il parla de cette sorte aux Grands assemblés. Vous voyez, leur dit-il, de qu'elle maniere j'ai été trompé d'Azafe, & qu'elle punition mériteroit son crime. Non que je le blâme d'avoir craint pour son Prince, lorsqu'après ma victoire, je vins assiéger Cano. Un vainqueur est toûjours à redouter; mais n'est-il pas coupable de s'être défié de ma

ma générosité, quand par mes bienfaits il a dû tout espérer de ma clémence? Ne lui ai-je pas conservé ses biens & son rang; ne lui avois-je pas laissé son Prince en garde; m'avoit-il vû résolu de m'en défaire, pour continuer un pareil artifice? Ne devoit-il pas au contraire remettre dans le Palais le véritable Mulsay; l'élever sous mes yeux, & me forcer à l'aimer en l'attachant à moi? A quel dessein l'en a-t-il fait sortir, & l'a-t-il fait élever; ne dois-je pas croire que ce n'est que pour m'arracher la couronne & la vie, lorsqu'il en pourra trouver l'occasion? N'est-il pas criminel encore des bruits, qui se sont repandus sur ce Prince en dernier lieu; & de m'avoir trompé pour la seconde fois, en m'assûrant de sa mort? Avouez-le, Ghanaens, de telles trahisons ne méritent-elles pas la mort? Pour moi je ne vous déguiserai point que si cette étrange avanture fût arrivée au commencement de mon regne, je n'eusse fait périr la Nourrisse,

l'Eſclave, Azafe, & Mulſay lui-même, ſi je l'eût découverte.

Mais les tems ſont différents : l'âge, & les évenemens changent les cœurs. Je ſuis vieux ; je n'ay point de fils pour me ſucceder, & je veux récompenſer le zèle & la valeur de ceux, qui viennent de ſoûmettre pour moi un peuple rebelle ; c'eſt donc à ces conſidérations que vous devez aujourd'hui la vie d'Azafe & celle de Mulſay : Oüi, continua-t-il, je conſens qu'il régne, & je lui rends le trône, à condition qu'il le partagera avec Zoraïde. Vous l'avez déjà tous ſolemnellement reconnuë pour votre Reine, ne ſouffrez pas qu'une autre prenne ſa place ; & lorſque je ſuis prêt à vous donner pour votre Prince, toutes les ſûretés que vous voudrez exiger, jurez-moi que vous ne le reconnoîtrez jamais pour votre Roi, ſi ma fille n'eſt pas aſſiſe à ſes côtés.

Jamais étonnement ne fut comparable à celui des Grands ; la joye d'apprendre que Mulſay n'etoit point

point mort, & qu'Iſſaha conſentoit qu'il épouſât Zoraïde & régnât avec elle, les tranſporta de telle ſorte, qu'ils ſe jettérent tous à ſes pieds, en lui diſant que c'étoit véritablement de ce jour qu'il étoit leur Vainqueur, & quils le reconnoiſſoient pour leur Roi; & lui jurérent qu'ils feroient tout ce qu'il jugeroit à propos en cette occaſion: qu'ils le ſupplioient ſeulement de pardonner au Prince Azafe, & de conſidérer que s'il avoit caché Mulſay, ce n'avoit été que pour conſerver un ſang ſi précieux, & non pour l'armer contre lui; que ſi le Prince étoit vivant, il ne pouvoit ſans être le plus barbare de tous les hommes, refuſer ſon cœur, & ſes hommages à l'admirable Zoraïde; mais que s'il en étoit capable, ils lui proteſtoient qu'ils feroient les premiers à le dégrader de ſon rang, à le traiter d'ennemi, & à prendre les armes contre quiconque voudroit ſoutenir ſon droit à la couronne.

Comme c'étoit là tout ce que

desiroit Issaha, il en parut content ; & les ayant engagés par des sermens inviolables parmi eux, il fut résolu que l'on observeroit un grand secret dans cette affaire, & que le Roi accompagné des principaux d'entr'eux, & des troupes, dont ils avoient le commandement, partiroit pour Tassava ; qu'il y prepareroit Zoraïde à donner sa main à Mulsay ; & que pour ôter tout soupçon au Prince Azafe, & l'obliger à découvrir l'asile du fils de Morade, ce seroit en leur présence qu'il lui déclareroit sa volonté suprême. Les choses ayant été réglées de la sorte, on ne songea plus qu'à les exécuter avec franchise de part & d'autre. Issaha reprit sa tranquillité, persuadé qu'il n'avoit plus rien à craindre, ayant mis les Grands de son parti ; & qu'il avoit pris le plus sûr pour gagner leur confiance, & conserver la couronne, en consentant au rétablissement du jeune Prince. Ainsi pour ne pas retarder l'effet de sa parole ; il dit hautement le soir d'après le Conseil, qu'il vouloit

loit aller trouver la Princeſſe à Taſſava; & qu'il partiroit le ſurlendemain. Tous ceux qui pouvoient ſe flatter d'être du voyage, s'y préparérent promptement: Iſſaha en nonma une partie; mais le reſte fut obligé de reſter à Cano. Six des premiers du Conſeil ſecret, qui tenoient les principaux emplois militaires, ſe mirent à la tête de leurs troupes, & furent attendre le Roi à quelques milles de la Capitale. Ce Monarque les joignit au jour marqué; & tous enſemble prirent le chemin de Taſſava, où ils arrivérent le lendemain de l'avanture du Lion.

Comme ce Monarque n'avoit point fait avertir Azafe de ſon deſſein, il fut dans la derniere ſurpriſe, lorſqu'on vint lui dire que les troupes du Roi entroient dans la Ville, & s'emparoient de tous les quartiers. Il ſortit du Palais à l'inſtant même, pour ſçavoir ce qui en étoit; mais il en fut bientôt inſtruit par l'arrivée de ce Prince au milieu d'une Cour brillante, & compoſée de ſes meilleurs a-

mis. Cette vûë le raſſûra, & s'étant avancé pour le recevoir, il lui demanda, en le ſaluant profondement, ſi Taſſava avoit eu le malheur de lui déplaire pour la priver de l'avantage de célébrer ſon arrivée, par les honneurs qui lui étoient dûs.

Iſſaha, lui répondit en riant, qu'il avoit voulu le ſurprendre; & que puiſqu'il faiſoit préférer à la Princeſſe le ſéjour de Taſſava à la Ville de Cano, il lui amenoit une Cour, qui ne pouvoit plus ſupporter ſon abſence. Tandis qu'ils s'entretenoient de la ſorte, le bruit de l'arrivée du Roi s'étant répandu dans le Palais, il parvient juſqu'à Zoraïde, qui ne put s'empêcher de craindre ſa préſence; l'état de ſon cœur lui donnant bien moins d'empreſſement à le recevoir. Elle s'y prépara cependant, & fut au-devant de lui, comme il entroit dans ſon appartement. Le Monarque l'embraſſa avec une tendreſſe extrême, en lui reprochant galamment le plaiſir, qu'elle paroiſſoit prendre, éloignée de lui. Tous les Grands, remplis d'une nou-

nouvelle admiration à sa vûë, lui rendirent leurs hommages, & la trouvérent encore plus belle, que lorsqu'elle étoit partie. Cette premiere entrevûë s'étant passée en galanterie de part & d'autre, Issaha entra dans l'appartement, qui lui étoit destiné, avec Azafe, & ceux qu'il vouloit rendre témoins de ce qu'il alloit dire; & faisant retirer les autres: Azafe, lui dit-il, en le regardant attentivement, j'ai de grands sujets de me plaindre de vous; & si j'étois aussi cruel que vous vous l'êtes imaginé, je ne tarderois pas à vous en punir: mais pour vous prouver que vous ne m'avez pas connu, je viens moi-même vous apprendre votre crime, vous le pardonner, & vous demander votre amitié.

Azafe rempli de trouble & d'inquiétude à ce discours, mais se préparant à tout, le supplia de l'instruire en quoi il avoit manqué, en l'assûrant qu'il étoit prêt d'en recevoir la punition. Le Roi de Ghana, sans lui répondre, lui fit présenter l'écrit, qu'il avoit fait faire,

de tout ce qui s'étoit passé dans le Conseil au sujet de Mulsay, & lui ordonna d'en faire hautement la lecture : On conçoit aisément, quel fut l'étonnement de ce Prince en voyant son secret découvert par l'aveu de la Nourrisse ; & de l'Esclave ; mais il est impossible de bien décrire l'excès de sa joye, à l'article qui concernoit les résolutions d'Issaha sur le mariage de Zoraïde & de Mulsay, avec la signature & les sermens des Grands, qui ne, le laissoient point douter de la sincérité du Roi de Ghana. A peine se donna-t-il le tems de l'achever, pour se jetter à ses pieds : Seigneur, lui dit-il, je suis coupable, il est vrai ; mais je ne puis me répentir de mon crime, puisqu'il fait paroître aujourd'hui toute la magnanimité de votre ame : je l'avouë, j'en ai douté, j'ai tremblé pour Mulsay, j'ai cru devoir le soustraire au Vainqueur de son Pere & de ses Etats ; mais je n'en ai point fait un ennemi de votre Majesté : & bien loin de le nourrir dans des sentimens de haine & de ven-

vengeance, élevé comme le plus simple de vos sujets, & dans l'ignorance de sa naissance, il passe ses jours dans une triste obscurité. Je ne puis vous déguiser que la vûë de la divine Zoraïde m'avoit fait naître un ardent désir de l'en tirer; & que ne trouvant que mon Prince, qui fut digne d'elle, j'avois tenté de connoître vos sentimens dans les premiers bruits, qui se répandirent qu'il étoit vivant; mais votre courroux à cette nouvelle, & l'opposition que vous marquates pour cette alliance sur de simples soupçons, me forcérent à continuer mon artifice. Cependant l'aimable Mulsay caché sous un nom, & des habits rustiques, à qui les bois servent d'azile, vient de sauver la vie à la Princesse, que vous craignez qu'il refuse de couronner. Tout Berger qu'il paroît aux yeux de Zoraïde, son esprit, son entretien, & sa valeur ont fait depuis son séjour en ces lieux, ses plaisirs, & son admiration. Isaha fit relever Azafe, & lui réïtérant son pardon: Je voulois régner dans

Ghana, lui dit-il, & j'y suis parvenu. Votre Prince, il est vrai, me faisoit ombrage; & si j'avois eu un fils, je ne réponds pas de ce que l'ambition m'eût obligé de faire. J'en espérois un, lorsqu'on fit revivre Mulsay; & cet espoir causa ma fureur, & votre détention. Mais trompé dans mon attente, toutes mes pensées se sont arrêtées sur Zoraïde; & puisqu'il lui faut un époux, je ne puis mieux choisir que Mulsay. Ensuite curieux de sçavoir l'explication de ce qu'Azafe venoit de lui dire sur ce que ce jeune Prince avoit fait pour Zoraïde, il lui commanda de lui en rapporter la verité. Ce récit étoit trop à l'avantage d'Iphis, pour qu'il voulût la déguiser: ainsi il rapporta l'avanture du Lion telle qu'elle lui avoit été contée par Nisis favorite de la Princesse, qui, charmée de ce Berger, n'avoit rien oublié pour relever sa gloire. Ce récit ayant donné au Roi de Ghana un vif désir de voir Iphis, avant qu'il fut instruit de sa naissance; il commanda à Azafe de garder le secret

secret sur cette évenement jusques à nouvel ordre ; lui confiant le dessein, qu'il formoit de surprendre Zoraïde, & de pénétrer ses sentimens. Il fut obéï ; & dès le même jour s'étant allé promener du côté de la maison de Talisba, il y entra sous prétexte de voir la retraite de ce Guerrier. Iphis y étoit alors, & reçut le Roi d'un air si noble, & si peu embarrassé, que ce Monarque en fut étonné. Les graces de sa personne ne le surprirent pas moins ; saisi d'admiration & de tendresse à l'aspect du Berger, il pensa s'oublier, & lui tendre les bras ; mais s'étant remis : Vaillant Iphis, lui dit-il, la Princesse te doit la vie, & ce service éclatant exige une récompense, qui lui soit proportionnée. Demande donc, & sois certain d'être exaucé.

Seigneur, lui répondit Iphis avec une hardiesse respectueuse, la mort du Lion a fait ma récompense : la mienne étoit assûrée, si la Princesse eût périe ; j'ai sauvé ma vie en garantissant la sienne, &. je ne dois point être récompensé du

ſoin que j'ai pris de mes jours. Ceux de Zoraïde, reprit Iſſaha en le regardant fixement, te ſont donc bien chers, puiſque tu ſerois mort de ſa perte. Notre vie, repartit le Berger en rougiſſant, doit être attaché à celle de nos Souverains, & nous devons mourir de honte & de déſeſpoir, lorſque nous ne pouvons leur être utiles. Zoraïde, répondit le Roi, ne peut trop payer de ſi nobles ſentimens : elle va bien-tôt épouſer un grand Prince, & quitter Taſſava ; je veux que tu la ſuive, & qu'elle ait ſoin de ta fortune. L'amoureux Iphis, qui ne s'attendoit pas à ce coup, en fut accablé : il pâlit ; & ne pouvant preſque ſe ſoûtenir, il ne trouva point d'autre moyen pour cacher ſon trouble, que de ſe proſterner aux pieds d'Iſſaha, comme pour lui rendre graces de ſes bontés. Mais le Monarque étoit trop ſçavant en amour, pour ſe laiſſer tromper. Il pénétra d'abord juſqu'au fond de l'ame du Berger ; & le trouvant trop digne d'être aimé, pour que ſa fille fût inſenſible à

tant

tant de charmes, il ne douta point du motif, qui l'avoit si long-tems retenuë à Taſſava. Azafe témoin de tout cet entretien, eut les mêmes penſées ; le changement du viſage d'Iphis lui ouvrit les yeux, & vit en cet inſtant tout ce qu'il n'avoit pas remarqué pendant près de trois mois. Le Roy & lui ſe jettérent des regards d'intelligence ; & ce Prine ayant fait relever le Berger, lui dit encore quelques paroles obligeantes, & ſe retira dans l'intention d'aller joüir d'une pareille ſatisfaction auprès de la Princeſſe.

Pour Iphis, abandonné à toute ſa douleur, il courut dans le Vallon, ſeul confident de ſon amour & de ſes peines, pour s'y plaindre en liberté de la cruauté de ſa deſtinée. Tandis qu'il annonce ſon malheur aux échos d'alentours, & qu'il prend la funeſte réſolution de mourir ; Iſſaha charmé de ce jeune Prince, & d'avoir découvert ſon amour, ne ceſſa pas d'en parler avec Azafe, tout le tems qu'il mit à rentrer dans ſon Palais ;

lais ; & se communiquant leurs desseins, ils furent travailler chacun de leur côté à les faire réussir. Issaha passa dans l'appartement de la Princesse, avec un visage assez sérieux; & l'ayant priée de faire retirer ses femmes : Zoraïde, lui dit-il, je crois que vous ne doutez pas de la tendresse que j'ay pour vous ; cependant je veux encore vous en donner de plus fidéles preuves, en vous assûrant la tranquille possession de mes Etats : mais tel est mon sort que je ne puis y parvenir, qu'en vous faisant épouser mon ennemi, ou qu'en lui donnant la mort, si vous refusez de vous unir à lui. Mulsay est vivant, continua-t-il sans lui donner le tems de parler, mes soupçons & mes craintes n'étoient que trop véritables ; Azafe m'a tout avoué, & ce Prince va paroître. Je lui laisse la vie, & le déclare mon successeur, si vous consentez à lui donner la main ; mais il faut qu'il meure, si vous n'acceptez pas la sienne. Nous ne pouvons regner vous & moy en sûreté, sans

ôter

ôter la vie à ce Prince, ou sans l'attacher à nous par les plus tendres nœuds : sans cet hymen, en lui laissant le jour, il attaquera les miens ; & ne me regardant que comme le destructeur de sa famille & l'usurpateur de ses Etats, il portera le poignard dans mon sein. En vous épousant, l'amour triomphera de la haine ; vous arrêterez son bras ; vous enchaînerez son cœur, & captiverez sa volonté : je regneray sans crainte ; je mourray sans remords ; & je vous laisseray un époux digne de vous. C'est donc à vous, ma chere Zoraïde, à décider du sort de Mulsay ; vous en êtes souveraine maîtresse, ne voulant point contraindre votre cœur. Parlez sans crainte ; attendez tout d'un pere, qui vous aime, & soyez assûrée que je n'agirai que selon vos désirs. Pendant tout ce discours, la jeune Princesse changea tant de fois de couleur, & le trouble de son ame étoit si bien peint dans ses yeux, qu'il fut aisé au Roy son pere d'en connoître la sour-

ce ;

ce ; mais réſolu de ſuivre ſon projet, il feignit de n'en rien voir, & lui donna tout le tems de ſe remettre, & de lui répondre ; ce qu'elle fit, après quelques momens de ſilence. Je m'étois flattée, Seigneur, lui dit-elle en retenant ſes larmes, que vous me laiſſeriez joüir encore quelques années de mon heureuſe liberté ; comme j'en connois tout le prix, j'avouë qu'il me paroît cruel de la perdre : cependant ſoûmiſe à vos commandemens, & trop généreuſe pour être cauſe de la mort de Mulſay, ſi mon hymen ſeul peut le ſauver, je ſuis prête à luy donner ma foy ; mais je ne réponds pas que cet effort, qui doit garantir ſa vie, n'arrête le cours de la mienne. Peut-être que ce Prince, touché de reconnoiſſance, vous feroit auſſi dévoué, ſans être mon époux ; & je luy céderois avec joye les trois Couronnes, ſi j'étois maîtreſſe de mon ſort. Quoy, reprit Iſſaha, votre haine pour l'hymenée vous feroit préférer une vie privée au grand titre de Rei-

Reine? Ah! Princeſſe, ajoûta-t-il, ce dégoût des grandeurs vient d'un autre motif. Auriez-vous oublié que victime de l'Etat, votre cœur n'eſt point à vous; & quelqu'autre que la gloire s'en ſeroit-il rendu maître?

Zoraïde pénétrée de ces paroles, qui lui rappelloient la honte de ſon choix, & de qui la vertu ſurpaſſoit l'amour, qu'elle avoit pour Iphis, confuſe de l'oppoſition que cette paſſion mettoit à ſon devoir, prit en ce moment ſa réſolution, & regardant Iſſaha avec une fermeté, qui l'étonna: Notre cœur, Seigneur, lui dit-elle, ne dépend point de nous; mais il eſt en notre pouvoir d'en ſurmonter les foibleſſes. Vous voulez que j'épouſe Mulſay, ou qu'il meure: hé bien, Seigneur, qu'il vive, ce malheureux Prince: je lui donne ma foy, & feray mes efforts pour lui donner mon cœur. Iſſaha l'embraſſa, applaudit à la magnanimité de ſon action, & lui dit de ſe préparer à voir Mulſay le lendemain; & l'ayant quittée,

tée, la laissa dans une situation plus facile à s'imaginer, qu'à bien exprimer.

Quoique cette Princesse n'eût jamais eu d'espoir en aimant Iphis, qu'elle n'eût même jamais formé de vœux qui fussent contraires à son devoir, & qu'elle s'attendit chaque jour à s'en séparer; la douce habitude qu'elle s'étoit faite de le voir; le plaisir qu'elle goûtoit à l'entendre; & le charme inconcevable qu'elle trouvoit dans l'innocence, le secret & la pureté d'une passion, qu'elle ne doutoit point qui ne fût réciproque, soûlevoit si fort son cœur contre ce qu'on exigeoit d'elle, qu'elle fut contrainte de laisser un libre cours à ses larmes, lorsqu'elle se vit seule avec Nisis. Cette fidéle Esclave épouvantée de l'excès de sa douleur, se mit à ses genoux, & la supplia de se souvenir qu'elle étoit née Princesse; & que le Ciel l'avoit destinée pour un grand Roy, & non pour un Berger.

Ne crains pas, ma chere Nisis, lui répondit-elle avec douceur,

ceur, que mes pleurs éteignent ma vertu; & ne t'oppose point au seul soulagement d'une tendresse malheureuse. Témoin de mes actions; dépositaire de mes pensées, tu sçais quelle contrainte je me suis imposée, & le silence que j'ay gardé, malgré la plus vive ardeur; de tels efforts doivent te répondre de ta Princesse. Mais, ô! ma chere Nisis, quand je me sacrifie pour sauver la vie d'un Inconnu, & lui rendre un Empire, dont l'injustice & la violence l'avoient chassé, ne puis-je me plaindre avec toi de la rigueur de mon sort, & ne puis-je un moment regretter Iphis? Dans quel Prince oserois-je espérer trouver les charmes & le respect de cet admirable Berger? Avec quel art & quelle délicatesse m'a-t-il fait entendre la flâme dont il est embrasé? Avec quelle valeur m'a-t-il garantie d'une mort funeste? Il m'adore, Nisis, & peut-être sçait-il que je l'aime; cependant aussi discret que passionné; aussi jaloux de ma gloire, que moi-même,

me, il a caché dans le fond de ſon ſein des feux, dont il ſçait que je dois rougir. Sans eſpoir comme moy, comme moy ſans déſirs, il borne ſon bonheur à me rendre ſes hommages ; & pour récompenſe d'un ſi parfait amour, il va me voir entre les bras d'un autre, & je vais lui porter un poignard dans le cœur.

Cette réflexion mit le comble au déſeſpoir de Zoraïde, & lui fit encore tenir les diſcours les plus touchans. Mais enfin, après avoir donné un aſſez long tems à ſa douleur, elle prit une nouvelle réſolution ; & s'armant elle-même contre ſa propre foibleſſe, elle ſe contraignit, pour ne ſonger qu'à l'action qu'elle alloit faire. Comme elle avoit l'ame grande, ſon éclat la frappa ; il falloit épouſer Mulſay, ou le voir mourir. Il lui ſembla honteux d'avoir héſité dans un pareil alternatif ; & plus Iſſaha lui paroiſſoit injuſte & cruel en l'exigeant, & plus il lui parut beau de ſe ſacrifier, pour l'empêcher de faire

un

un crime, & pour rendre le Trône à ſon Roy légitime. Elle s'en applaudit, & ſentit même une ſecrete impatience de voir le Prince. Mais l'heure de ſa promenade ordinaire ne ſe fit pas plûtôt entendre, que l'image d'Iphis effaça toutes ſes idées de magnanimité; & ne pouvant plus réſiſter à ſa douleur, elle monta dans ſon Char, & ſe fit conduire au Vallon. Le déſeſpéré Berger y étoit ſeul, n'attendant que cette Princeſſe, pour ſe donner la mort. Elle s'avança vers lui en s'appuyant ſur Niſis : il lui parut changé ; il la trouva triſte. Zoraïde ignoroit la viſite du Roy; elle s'allarma de la mélancholie du Berger : mais Iphis inſtruit du ſort de la Princeſſe, ſentit quelque conſolation de la voir abattuë. Il s'humilia devant elle, ſelon ſa coûtume ; elle le fit relever ; & le regardant d'un air languiſſant : Vaillant Iphis, lui dit-elle, je viens te voir pour la derniere fois ; un ſort fatal va m'arracher de ces beaux lieux ; tout m'y plaiſoit ; tout y charmoit

moit & mon cœur & mes yeux; j'y descendois avec joye de la grandeur suprême pour y recevoir tes hommages, & j'y préférois tes champêtres amusemens aux pompes de ma Cour; mais hélas ces jour heureux ne reviendront plus. Un hymen, funeste à mon repos, en m'arrachant à moi-même, va me priver de ces innocens plaisirs. Plains mon sort, brave Berger; souviens-toi quelquefois que je te voyois avec joye, & sois assûré que je n'oublirai jamais cette charmante solitude. A ces mots, saisie de douleur, & le visage baigné de pleurs, elle remonta dans son Char, & fit reprendre le chemin de la Ville d'une viteſſe extrême. L'amoureux Iphis, qui l'avoit écoutée les yeux attachés sur les siens, & la mort dans le cœur, la vit partir, sans avoir la force de lui répondre, ni de la suivre; & ne trouvant point de termes capables d'exprimer son désespoir, il ne l'eut pas plûtôt perdue, de vûë, que tournant la pointe de son dard contre son estomach,

il

il alloit le plonger dans son sein, lorsqu'un bras secourable arrêta le sien, & fit voler le dard à plus de cent pas du Berger. C'étoit Azafe, qui par l'ordre du Roy, cherchoit partout Iphis, pour le conduire au Palais.

Il s'étoit d'abord rendu chez Talisba; & ne l'y trouvant pas, il avoit parcouru tous les lieux où ce Berger avoit accoûtumé de se rendre dans la chaleur du jour. Cette recherche l'ayant conduit au Vallon, il y étoit arrivé pendant le discours de la Princesse; mais pour ne les pas interrompre, & sçavoir leurs sentimens secrets, il s'étoit caché entre les arbres. Nulle des paroles de Zoraïde ne lui avoit échapé: il avoit admiré l'adresse avec laquelle sa douleur s'étoit expliquée, sans jamais sortir des bornes de la modestie; & jugeant par les regards d'Iphis, de ce qui se passoit dans son ame, il eut à peine vû partir la Princesse, qu'il s'étoit avancé vers le désolé Berger, & l'avoit joint assez promptement, pour em-

pêcher ſon funeſte deſſein : Que faites-vous, Iphis, lui cria-t-il ; à quel excès vous abandonnez-vous ? Qu'eſt devenu ce fier courage, qui vous faiſoit jadis affronter les Lions furieux ? Votre vie eſt-elle à vous, pour en diſpoſer ? Rougiſſez de votre foibleſſe, & venez recevoir du Roy le prix de votre vertu. L'illuſtre Berger avoit été ſi troublé de la vûë d'Azafe, qu'il en étoit reſté preſque ſans mouvement ; mais s'étant remis tandis qu'il parloit : Seigneur, lui dit-il, quel prix peut mériter le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes ? Le plus coupable pour avoir élévé mes penſées juſques à la Princeſſe ; & le plus malheureux, puiſque je la perds pour jamais. Iphis, lui répondit Azafe d'un air ſérieux, vous n'êtes point criminel & vous n'êtes plus malheureux ; il ne m'eſt pas permis de vous en dire davantage ; mais rendez le calme à votre cœur, & m'accompagnez chez le Roy. Iphis étoit trop accoûtumé à ſuivre les ordres d'Azafe,

zafe, pour lui réſiſter : il leva les yeux au Ciel ; il ſoûpira ; mais il obéït. Ce ne fut pas ſans effort que le Gouverneur de Taſſava ſe contraignit à lui cacher le ſort qui l'attendoit : tranſporté par l'ardeur de ſon zéle, il eût bien déſiré de lui rendre hommage le prémier ; mais engagé par ſa parole avec Iſſaha à lui laiſſer l'honneur de faire connoître à Iphis ſon auguſte naiſſance, il le conduiſit à ce Monarque, ſans avoir oſé violer ſes ſermens, Pour ce Berger, inſenſible à tout ce qui pouvoit le regarder ; & toûjours réſolu de ne pas ſurvivre à la perte de Zoraïde, il ſuivoit ſes pas ſans daigner ſeulement s'informer de ce qu'on vouloit faire de lui.

Hazafe le fit paſſer par un eſcalier ſecret juſques au cabinet du Roy, qui les attendoit, entouré des Grands du Royaume. Azafe en entrant ſe proſterna : Iphis en voulut faire autant ; mais Iſſaha le retenant dans ſes bras & le preſſant tendrement : O Mulſay, lui dit-il, ce n'eſt point toi qui doit me

rendre ces respects ; reçois-les de tous tes Sujets, & partage ton cœur entre Zoraïde & moi. L'action & les paroles de ce Monarque surprirent si fort le bel Iphis, qu'il crut rêver ; & jettant les yeux de tous côtés, il vit avec le dernier étonnement toute cette Cour à ses pieds, & le Prince Azafe & Talisba lui baiser les mains, en les mouillant de leurs larmes. Ce spectacle lui faisant comprendre une parti de la vérité, il fit de nouveaux efforts pour embrasser les genoux du Roy ; mais l'en empêchant toûjours : Seigneur, lui dit le jeune Prince, que je sois Iphis ou Mulsay, je noublierai jamais que vous êtes mon Souverain, & le pere de la divine Zoraïde.

A ces mots Issaha redoubla ses caresses ; & faisant relever les témoins de cette entrevûë, il fit mettre le Prince à ses côtés ; & voulant lui même lui faire le récit de toute cette avanture, il la détailla jusqu'aux moindres circonstances, ne lui déguisant rien de

de ce qu'il avoit fait pour assouvir son ambition, ni les craintes qu'il lui avoit causées ; & finit son discours par des marques si sinceres d'estime & d'amitié, que le jeune Prince pénétré de tendresse & de reconnoissance, l'appella son pere, & le conjura de le regarder comme son fils. Cette conversation tira des larmes de joye de toute l'assemblées ; Mulsay embrassa mille fois le fidéle Azafe & le vieux Talisba ; & fit à tous un accueil si rempli de graces, qu'ils ne pouvoient cesser de l'admirer, & de lui donner des louanges.

Ces mouvemens tumultueux étant appaisés, Issaha remit le Prince aux soins d'Azafe, jusqu'au moment qu'il devoit voir la Princesse. Le Gouverneur de Tassava ayant rapporté à ce Monarque ce qui s'étoit passé dans le Vallon, il en frémit ; & craignant que Zoraïde ne prit aussi quelque violente résolution, il voulut avancer son entrevûë avec Mulsay. Pour cet effet ordonna qu'on le mit en état de paroitre à ses yeux se-

lon ſon rang, & paſſa dans l'appartement de cette Princeſſe, pour la diſtraire, & la préparer à cette importante viſite Elle étoit au milieu de ſes femmes entourée d'une nombreuſe Cour ; mais triſte languiſſante, & gardant le ſilence. La brillante aſſemblée, qui l'environnoit, s'occupoit à différents jeux ; pour elle nonchalamment panchée ſur un ſopha, rêvant avec la jeune Niſis, elle ſembloit avoir oublié tout le reſte du monde.

La préſence du Roy la tira de cette eſpéce de létargie ; elle ſe leva, & paſſa dans ſon cabinet. Le Monarque l'y ſuivit ; & lui dit d'un viſage riant, que Mulſay venoit d'arriver ; qu'il n'étoit encore connu que de lui ; qu'il alloit s'offrir à ſes regards, & qu'il n'avoit jamais vû d'homme ſi bien fait & ſi digne de ſon rang : Que je vous ſuis obligée, ma chere Zoraïde, continua-t-il, d'empêcher la mort de ce Prince, & que j'auray de joye de le voir votre époux.

Sei-

Seigneur, lui répondit-elle triſtement, j'ay toûjours fait la mienne de vous obéir & de vous plaire ; & s'il falloit quelque choſe de plus que le ſacrifice que je vous fais pour y parvenir, je ne balancerois pas à m'y ſoûmettre. Iſſaha lui repartit qu'il n'en doutoit point, mais que lorſqu'elle auroit vû Mulſay, elle ne donneroit plus à ſon hymen le nom de ſacrifice. Comme il finiſſoit ces paroles, on vint anoncer le Prince : Zoraïde pâlit, & comme on conduiſoit Mulſay par les jardins, pour ne point traverſer les appartemens, Iſſaha en ouvrit lui-même les portes, & fut audevant de lui. Ce tendre Amant, qui s'étoit attiré l'admiration des Grands & des petits ſous les ſimples habits de Berger, paroiſſant alors ſuperbement orné & tous couvert de pierreries, ne pouvoit manquer d'inſpirer l'amour & le reſpect. Le Roy de Ghana en fut ſaiſi de joye ; & l'ayant embraſſé, le conduiſit à Zoraïde. Mulſay tranſporté par l'ardeur de ſa paſ-

sion, & voulant être toûjours pour elle le reſpectueux Iphis, jetta d'abord à ſes pieds. La craintive Princeſſe n'oſant preſque le regarder, lui faiſoit ſignes de ſe relever ; mais Mulſay s'humiliant encore davantage : Non, divine Princeſſe, lui dit-il, c'eſt dans cette poſture que mourut le Grand-Prêtre du Temple du Vallon ; & c'eſt auſſi dans cet état, que le téméraire. Iphis veut mourir aujourd'huy. Cette voix étoit trop chere à la Princeſſe, pour la méconnoître : ſes regards curieux s'attachérent ſur le Prince ; & voyant en lui cet Iphis, qui régnoit dans ſon cœur : O Ciel ! s'écria-t-elle, en croirai-je mes yeux?

Ouï, ma chere Princeſſe, reprit-il, l'audacieux Iphis eſt le trop heureux Mulſay. Ces paroles accompagnées des tendres careſſes du Roy de Ghana, l'ayan t aſſûrée de la vérité de ce qu'elle voyoit, elle conjura les deux Princes de ne la pas laiſſer plus longtems dans l'agitation, que lui cauſoient

ſoient l'eſpérance & la crainte. Ils la ſatisfirent à l'inſtant; & ce récit l'ayant entierement raſſûrée, elle apprit enfin à l'amoureux Iphis, qu'il en étoit auſſi parfaitement aimé, qu'elle en étoit adorée. Jamais Amans ne ſe récompenſérent d'un long ſilence avec plus de ſatisfaction; l'eſprit, l'amour & la reconnoiſſance brilloient dans tous leurs diſcours, & le Roy de Ghana bénit mille fois en ce moment la fidélité qu'Azafe & Talisba avoient gardée à cet aimable Prince. Iſſaha, Zoraïde & Mulſay ne ſe quittérent plus; & dès le lendemain le Monarque fit publier dans ſes trois Royaumes, que le Prince de Ghana voyoit le jour; qu'il le déclaroit ſon ſucceſſeur, en lui faiſant épouſer ſa fille, invitant les peuples de ſe rendre par députation dans la Ville de Cano, pour y être témoins de cet auguſte hymen, & de la reconnoiſſance du Prince.

Enſuite de quoy ayant reçû les hommages & les félicitations; des habitans de Taſſava, ils en parti-

rent pour retourner dans la Capitale; non ſans que Zoraïde & Mulſay fiſſent le projet d'y revenir, & d'éterniſer leur amour, en lui élevant un monument à la place du Temple, qui avoit donné ſujet à l'ingénieuſe fable d'Iphis. Lorſque tous les ordres des Royaumes de Ghana, de Zegzeg & de Caſſene furent aſſemblés, les Grands rendirent un témoignage autentique de la naiſſance de Mulſay, de la marque qu'il avoit apportée en venant au monde, & de la maniere dont Azafe l'avoit fait élever; & quelques jours après, ſon hymen avec la Princeſſe fut célébré avec une pompe des plus éclatantes, & l'applaudiſſement général de tous leurs Sujets.

LES

LES EVENEMENS HEUREUX ET TRAGIQUES.

LVI. NOUVELLE.

AU deſſus de Strasbourg, vers Schleſtat, le long de la riviere de Blind, eſt un gros Bourg appellé Binderen, dans lequel eſt un vieux Château qui ſe nomme Belt, & qui donne ſon nom à ceux qui en ſont les Seigneurs. Celui qui l'étoit du tems de cette hiſtoire, avoit diſſipé tant de bien dans ſa jeuneſſe, que ne pouvant plus faire une figure convenable à ſa naiſſance, il s'étoit retiré dans

ce Château, afin d'y vivre avec assez d'œconomie, pour soûtenir à l'armée un Fils unique qu'il avoit Lieutenant d'Infanterie dans un Régiment François. Mingel, ainsi se nommoit le Cavalier, étoit un garçon de vingt-cinq ans, bien fait, aimable, brave & rempli de mérite.

La même raison qui retenoit son Pere dans son Château, l'obligeoit d'y revenir tous les ans au retour de la Campagne, pour n'être pas contraint à faire des dépenses indispensables à un Gentilhomme, lorsqu'il veut paroître à la Cour, ou se distinguer parmi ses camarades; Mingel ayant trop de cœur pour ne pas faire comme les autres. Il y avoit déjà quelques jours qu'il étoit de retour de larmée, lorsqu'un soir revenant à pied du Bourg de Rhinau sur les bords du Rhin, où il avoit une Parente, il voulut hazarder de passer la riviere de Blin, dont les eaux lui parurent basses, sur des arbres & des plan-

planches qui y étoient tombées ; mais comme cette eſpéce de Pont ſe mouvoit ſous ſes pas, & rendoit ſa marche vacillante, le pied lui gliſſa ; il tomba dans l'eau ; & ſe ſeroit indubitablement noyé, ſi le bruit de ſa chûte n'eût attiré à ſon ſecours une jeune fille, qui ſe promenoit alors ſur les bords de la riviere.

Cette charitable perſonne touchée du péril du Cavalier, ſe mit dans l'eau juſqu'à la ceinture ; & ſe tenant d'une main aux branches des arbres, qui avoient ſi mal ſoutenu Mingel, de l'autre elle le prit par ſes habits, & eut aſſez de force & de courage pour le tirer à bord. Comme il avoit perdu connoiſſance, elle le mit ſur le panchant d'un foſſé, la tête beaucoup plus baſſe que le corps. Cette attitude ne manqua pas de produire l'effet qu'elle en attendoit ; Mingel rendit toute l'eau qu'il avoit buë, & par ce ſoulagement reprit entierement ſes eſprits. Son premier ſoin fut de remercier celle qui l'avoit ſe-

couru si fort à propos: il étoit trop nuit pour qu'il pût distinguer ses traits ; mais le son de sa voix, & l'esprit qu'il remarqua dans les réponses qu'elle faisoit à ses honnêtetés, le charmérent. Cependant comme il étoit extrêmement foible & tout trempé, elle le pria d'accepter la maison de de son Pere pour azyle cette nuit, qui étoit une grosse Ferme dans le voisinage, dont il étoit Fermier. Il y consentit ; & cette jeune personne lui aidant à marcher, le conduisit à cette maison, où d'abord ayant appellé du monde & des lumieres, plusieurs gens de basse-cour parurent avec des flambeaux, qui firent voir à Mingel dans sa libératrice la plus parfaite de toutes les beautés.

Il en fut frappé ; & quoiqu'elle fut dans un état peu favorable, ses habits dégoutant l'eau de tous côtés comme il en étoit la cause, & que plus elle étoit mal en ordre, & plus il lui étoit redevable du danger, où elle s'étoit exposée pour le sauver, elle ne lui

lui en parut que plus aimable, & que plus redoutable au repos de de ſon cœur. Un vénérable Vieillard vint les recevoir; & les fit entrer dans une ſalle baſſe, où ſa Fille le laiſſa avec Mingel, après l'avoir inſtruit de ſon accident. Tolon, c'étoit le nom du Fermier, prit un ſoin tout particulier de ce nouvel Hôte, qui de ſon côté ne négligeoit rien de ce qui pouvoit exprimer ſa reconnoiſſance; exagérant avec tranſport le ſervice, que ſa charmante fille venoit de lui rendre. C'eſt un bonheur ſans pareil pour moi, lui dit-il, que l'action de cette généreuſe perſonne ne ſe ſoit pas paſſée en plein jour; je ſerois certainement mort de déſeſpoir, d'avoir vû tant d'attraits s'expoſer à périr pour moi.

Pauline n'a fait que ſon devoir, Seigneur, lui répondit Tolon; & je l'aurois extrêmement blâmée d'en avoir agi autrement: elle ne mérite pas toutes les louanges que vous lui donnez; mais telle qu'elle eſt, je la trouve très-heu-

reuſe

reuſe de vous avoir été de quelque ſecours. Cette belle Fille parut comme il achevoit ces paroles: elle avoit changé d'ajuſtement; & quoiqu'il fut des plus ſimples, elle le paroit de telle ſorte, qu'on ne lui devoit ſouhaiter rien de plus magnifique. Mingel n'ôta pas les yeux de deſſus elle; elle en rougit, & n'en fut que plus charmante. Le Cavalier l'entretint ſur différentes matieres; & la trouvant auſſi ſpirituelle que belle, & s'appercevant à ſa façon de parler, qu'elle avoit euë de l'éducation, il ne put s'empêcher de dire à Tolon qu'il étoit d'autant plus louable d'avoir ſecondé la Nature, en ornant l'eſprit de la belle Pauline, que ceux de ſon état élevoient toûjours leurs enfans dans une groſſiere ignorance. Ceux qui en uſent ainſi, Seigneur, reprit Tolon, étant nés dans l'obſcurité, & pour être groſſiers eux-mêmes, ne peuvent donner ce qu'ils n'ont pas; pour moy, dont la naiſſance & l'éducation ont été nobles, j'ay donné

à

à ma fille une partie de ce que j'en ai reçu; quoique cet avantage lui soit très-inutile dans la situation où mes malheurs m'ont réduit. J'étois autrefois Gentilhomme & riche; je suis aujourd'huy Payſan & pauvre: mais quoy? ainſi va le monde; le plus ſage & le plus heureux eſt celui qui prend ſon mal en patience. Il y a quarante ans que je ſuis tombé dans la miſere; j'en ai près de quatre-vingt. Un ſi long-tems m'a fait oublier ce que j'étois, pour ne me point affliger de ce que je ſuis; & ſi je m'en ſouviens quelquefois, ce n'eſt que pour en conſerver l'honneur & les ſentimens: & lorſque je repréſente à ma Fille ce qu'elle auroit été ſans mes traverſes; ce n'eſt que pour l'obliger de joindre à la ſimplicité d'une Payſanne, la gloire qui doit accompagner toutes les actions d'une Demoiſelle; afin que dans un état ſi bas, elle ne faſſe jamais de baſſeſſe. Mingel enchanté d'un diſcours ſi ſenſé, & qui l'inſtruiſoit que celle qu'il commençoit

çoit d'adorer, ne lui étoit pas inférieure, embraſſa Tolon, en l'aſſûrant qu'il s'étoit douté à ſon air & celui de ſon admirable Fille, qu'ils étoient audeſſus de ce qu'ils vouloient paroître, & le conjura de lui conter par quel accident il étoit tombé dans cet état. Mais le Vieillard le pria de l'en diſpenſer; & continuant dans ſa premiere franchiſe: Le récit de mes infortunes, Seigneur, lui dit-il, ne changera pas mon ſort, & me rappelleroit des choſes chagrinantes; il y a quarante ans que je mets tous mes ſoins à les oublier, & je perdrois en un quart-d'heure le fruit de mes peines. Ne croyez pas cependant que l'envie de parler, ſi commune à ceux de mon âge, m'ait obligé de vous dire ce que je ſuis né; une raiſon plus forte m'en a fait ſaiſir l'occaſion. Pauline vous paroît belle; elle vous a ſauvé la vie; vous êtes jeune, bien fait, rempli de reconnoiſſance; avec de ſemblables qualités, un Cavalier comme vous, qui ne ſe croit qu'avec une Païſane, porte quelque-

fois

fois ſes penſées trop loin; & c'eſt pour leur donner des bornes, que je vous ai découvert une partie de la verité: du reſte, Seigneur, n'en eſperez pas ſçavoir davantage; j'ai changé de nom; perſonne ne me connoît, & j'emporterai mon ſecret au tombeau.

Quand vous ne ſeriez que ce que vous voulez qu'on vous croye, lui repartit Mingel, la charmante Pauline inſpire trop de reſpect, pour que je puiſſe en manquer: peut-être en me connoiſſant mieux, aurez vous plus de confiance en moi. Le Vieillard ſoûrit à ce diſcours; & n'y répondit que par des complimens. Cependant ayant fait retirer ſa Fille, il contraignit le Cavalier de ſe mettre au lit, qui malgré la tranquillité qu'il affectoit, étoit aſſez mal; ſa chûte, un peu de frayeur, & l'eau qu'il avoit buë, lui ayant donné quelques mouvemens de fiévre. Tolon ne le quitta qu'après l'avoir vû coucher; & s'étant chargé d'envoyer le lendemain matin à Binderen avertir le Baron de Belt ſon pere, il le laiſſa en liberté

berté de se livrer au sommeil ; mais il n'en goûta de long-tems les douceurs : l'aimable Pauline avoit mis son cœur dans un état à ne lui permettre aucun repos. Il y rêva toute la nuit ; & quoiqu'il fit ses efforts pour en détourner sa pensée, il se trouva au jour le plus amoureux de tous les hommes. Pauline ne fut guéres plus tranquille : la vûë du Cavalier lui avoit appris qu'il n'est point d'azile contre l'Amour ; & que l'obscurité dans laquelle elle vivoit, ne la garantissoit pas de ses traits. Comme le premier qu'il lance, est toûjours le plus fort, il ne fut pas en son pouvoir d'en repousser l'atteinte ; mais sage, prudente, & reservée, elle se disposa à si bien cacher le trouble de son cœur, que personne ne put en avoir connoissance. Cependant le Baron de Belt informé de l'accident de son Fils, vint le prendre lui-même dans sa chaise chez Tolon, à qui il voulut donner des preuves de sa reconnoissance ; mais le Vieillard s'en offensa, & poussa son désintéressement juf-

juſqu'à défendre à ſes domeſtiques de rien recevoir du Baron ni de ſon Fils.

Mingel eut bien déſiré que ſon Pere eût eu moins d'empreſſement, & ne put ſe ſéparer de la belle Pauline ſans douleur. Le Baron de Belt, qui ne regardoit le Pere & la Fille, que comme des gens de peu de choſes, ne fit pas grande cérémonie pour emmener ſon fils, & l'adieu fut ſi prompt, que Mingel eut à peine le tems de faire dire à ſes yeux ce que ſon cœur reſſentoit en ce moment. Enfin il revint à Belt, où s'étant entiérement remis de ſon accident, & ne pouvant bannir Pauline de ſon eſprit, il ſe réſolut de retourner chez Tolon, ſous prétexte de lui devoir ſa premiére ſortie; & s'y étant rendu, le Vieillard & ſa Fille le remercierent de ſon obligeante attention, & le reçurent avec mille témoignages de conſidération. Cette ſeconde viſite augmenta de telle ſorte ſon amour, que n'ayant plus la force de le renfermer dans ſon cœur, il

y revint encore le lendemain, dans le dessein de le déclarer à celle qui l'avoit fait naître. L'occasion lui fut favorable; Pauline étoit seule, Tolon étoit sorti, & personne ne pouvoit les entendre. Cependant malgré tant de facilités, la modestie de cette jeune fille l'intimida si fort, qu'il en perdit toute sa résolution; il fut interdit, & garda le silence. Son embarras étoit si bien marqué dans ses regards, que Pauline ne pouvant en ignorer la cause, & n'étant pas elle-même dans une situation plus tranquille, en parut inquiéte; elle rougit. Cette petite émotion ranimant le courage de Mingel, & lui faisant connoître une partie de ce qu'elle pensoit: Ne craignez rien, belle Pauline, lui dit-il d'un air à lui prouver son respect, je vous adore; mais je vous considére. L'amour que vous m'avez inspiré, n'a rien qui vous puisse offenser; & si je viens vous offrir mon cœur, ce n'est que pour l'accompagner du don de ma foi. Ces paroles ayant rassûré Pauline: L'offre que

vous

vous me faites, Seigneur, lui dit-elle, m'eſt ſi glorieux, que quand vous ne vous en ſerviriez, que pour m'obliger à vous écouter, je ne vous en ſerois pas moins redévable, puiſque cette précaution ſuppoſe que vous avez aſſez d'eſtime pour moi, pour croire qu'on ne peut me parler d'amour, ſans y joindre l'hymenée. Mais quoiqu'il en ſoit, épargnez-moi de vous y répondre. Je dépends d'un Pere; je ſuis ſoûmiſe à ſes volontés; lui ſeul régle les miennes; il ne m'a point élevée dans l'eſpoir de trouver un ſi noble parti: & comme j'ignore quels ſeront ſes ſentimens, en apprenant les vôtres, ſouffrez que je vous laiſſe ignorer les miens, juſqu'au moment qu'il m'ordonnera de vous en inſtruire. Mingel charmée de la ſageſſe de Pauline, & qui démêloit à travers de ſa modeſtie, qu'il ne lui déplaiſoit pas, lui dit qu'il n'exigeoit d'elle, que la permiſſion de découvrir ſon amour à Tolon, & de donner ſon conſentement à tout ce qu'il alloit lui déclarer. La franchiſe

chiſſe de ce tendre Amant ne lui donnant pas lieu de douter qu'il ne ſongeât ſérieuſement à elle, la contraignit à ne lui point déguiſer, qu'elle ſe trouveroit extrêmement heureuſe, ſi ſon Pere approuvoit ſes deſſeins. Mingel au comble de la joye, n'en demanda pas davantage; & Tolonne fut pas plûtôt de retour, qu'il lui découvrit la ſituation de ſon cœur, & le conjura de lui accorder ſon aimable Fille, perſuadé que le Baron de Belt avoit trop de tendreſſe pour lui, pour s'oppoſer à ſa ſatisfaction.

Tolon à qui l'âge donnoit plus d'expérience qu'à Mingel, reçut ſa demande avec tout le reſpect poſſible; & l'aſſûra qu'il regaderoit cette union, comme la fin de toutes ſes infortunes, ſi le Baron de Belt y conſentoit. Mais, brave Mingel, continua-t-il, ne vous en flattez pas: je connois la Nobleſſe de ce païs, fiére, haute, & pleine d'orgueil, elle préfére le moindre de ſes titres aux plus grands biens: jugez donc ſi le Baron votre pere conſentira à vous voir é-

pou

pouſer une fille, non ſeulement ſans biens ; mais encore ſans naiſſance? Car enfin Pauline n'eſt que la fille d'un malheureux Fermier ; puiſqu'il y a quarante ans que je le ſuis, & qu'elle n'en a que dix-huit : & quand il ſçauroit ce que je ſuis né, il ne rougiroit pas moins de mon alliance, voyant ce que je ſuis à préſent. Je ne crois donc pas que vous réüſſiſſiez dans votre généreux deſſein : cependant j'en aurai toute ma vie une forte reconnoiſſance, & ſouhaite très ſincérement que vous ne ſoyez pas trompé dans votre attente.

Mingel lui rendit mille graces ; & rempli d'amour & d'eſpérance, reprit le chemin de ſon Château. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il fut entretenir ſon pere des charmes de Pauline, de ſon eſprit, de ſa ſageſſe, & du ſervice qu'il en avoit reçu : il finit cet éloge, en ſe jettant à ſes pieds, pour le ſupplier de lui permettre de l'épouſer. Le Baron de Belt frémit de colere à cette propoſition ; le traita d'une maniére terrible, & lui défendit de revoir

jamais Tolon & sa Fille, s'il ne vouloit attirer sur eux les effets de son indignation. Mingel voulut en vain l'assûrer que ce Vieillard n'étoit pas ce qu'il paroissoit ; il se moqua de cette prétenduë Noblesse, & se mit dans une si grande fureur, que cet Amant désolé fut obligé de sortir de son appartement, d'éviter sa présence, pour ne se pas exposer à lui manquer de respect. Il passa le reste du jour, & toute la nuit dans une agitation continuelle ; & sur le matin s'étant échappé du Château, il se rendit chez Tolon. Il étoit si changé que le Fermier se douta d'abord de la verité. Mingel la lui avoüa, & le conjura d'avoir pitié de lui. J'ai vingt-cinq ans, lui dit-il, je ne dois plus être traité en enfant, & le métier de la guerre m'a mis hors de tutelle : consentez que j'épouse secretement Pauline ; le temps & mes soins adoucirons mon Pere ; & peut-être qu'en voyant la chose faite & sans retour, qu'il deviendra plus raisonnable. Tolon lui répondit avec douceur qu'il ne mettoit

toit aucune différence entre un mariage secret, & un mariage clandestin; que l'honneur de sa fille lui étoit plus cher que toutes les grandeurs du monde? que le Baron ne manqueroit pas de faire casser cet hymen, lorsqu'il en auroit connoissance; & que pour lui il avoit des raisons très-importantes pour que son nom ne fut porté dans aucun Tribunal de Justice; & qu'il lui demandoit en grace de ne se point attirer la colere de son Pere; de se guérir de sa passion par l'absence, & de cesser des visites qui feroient tort à sa fille.

La malheureux Mingel eut beau prier, presser, & se désespérer; il ne put faire changer de résolution au Pere de Pauline, ni le faire consentir à la lui laisser voir pour la derniére fois. Outré de douleur, & plus amoureux que jamais, il se retira chez lui dans un état à toucher les cœurs les plus insensibles; mais comme les obstacles augmentent ordinairement les passions au lieu de les éteindre; ceux que Mingel & Pauline rencontrérent

dans la leur, révoltérent si fort leurs cœurs, contre ceux qui s'opposoient à leur bonheur, qu'ils ne firent que s'en aimer davantage. Mingel ne pouvant vivre sans voir cette belle Fille, trouva moyen de lui écrire, pour la prier de se rendre au même endroit où le hazard l'avoit conduite à son secours. Cette lettre, qui lui fut renduë avec adresse, la trouva dans les prémiers transports de douleur, où Tolon l'avoit mise en lui contant le refus du Baron, & la défense qu'il lui avoit faite de recevoir Mingel. Cette touchante situation la rendit favorable aux vœux de son Amant; & s'imaginant qu'elle lui devoit cette consolation pour prix de l'honneur qu'il avoit voulu lui faire, elle accepta l'assignation, & s'y rendit exactement.

Mingel y étoit déjà: les pleurs & les soupirs commencérent l'entretien; & Pauline jugeant bien qu'il lui seroit inutile de déguiser sa tendresse, puisque la démarche qu'elle faisoit en étoit une preuve, elle y ajouta le sincere aveu de ses sen-

sentimens ; mais avec tant d'esprit & de délicatesse, qu'il en sentit redoubler son amour & son desespoir ; Pauline de son côté aussi vivement touchée que lui, & qui ne pouvoit imaginer sans frémir, qu'elle seroit peut-être le partage d'un homme bien différent de Mingel, étoit inconsolable. Cette idée qui ne le troubloit pas moins qu'elle le contraignit à lui faire plusieurs propositions, pour se soustraire l'un & l'autre à l'autorité paternelle ; mais quoique cette belle Fille l'aimât avec ardeur, elle lui fit connoître un tel éloignement pour tout ce qui pouvoit attaquer sa gloire, qu'il fut forcé d'imiter sa sagesse, & cette entrevue se termina à y faire des sermens réciproques d'une éternelle fidelité : Mingel jura de n'avoir jamais d'autre épouse que Pauline, & Pauline promit de faire tous ses efforts pour n'être à personne, si le ciel lui refusoit Mingel.

Ces assûrances mutuelles furent suivies d'un tendre adieu ; & s'étant séparés avec une égale douleur,

chacun reprit le chemin de chez soi, ne croyant pas qu'il lui pût arriver de plus grand malheur. Mais le Baron de Belt leur en préparoit encore de plus sensibles: il avoit si bien fait épier les actions de son Fils, qu'on l'avoit informé, qu'il avoit vû Tolon depuis sa défense, & qu'il avoit eû une longue conversation avec Pauline sur les bords de la riviére de Blind. C'en fut assez pour lui persuader que le Pere & la Fille étoient d'intelligence, pour engager Mingel à faire cette alliance sans son consentement; & comme il la trouvoit indigne de lui, il se résolut de se mettre à couvert des craintes que cette intrigue lui donnoit, en se rendant maître du sort de Pauline.

Pour cet effet le lendemain du rendez-vous de Mingel, ayant assemblé un assez bon nombre de Villageois qui dépendoient de lui, il s'en fit accompagner; & s'étant mis en embuscade autour de la maison de Tolon, & fait épier les démarches de Pauline, il la vit

ſortir ſeule, & prendre le côté d'un petit bois, qui n'en étoit qu'à une médiocre diſtance. Il l'y ſuivit avec ſon monde; & ne voyant perſonne qui pût s'oppoſer à ſon deſſein, il l'aborda: & la ſaiſiſſant avec force, la prend dans ſes bras; & malgré ſes cris & ſa réſiſtance, aidé des hommes qu'il avoit avec lui, il la fit entrer dans ſa chaiſe, ſe mit à ſes côtés, & fit prendre à toute bride le chemin de Schleſtat, où il la mit dans un Couvent, dont ſa Sœur étoit Supérieure. Il inſtruiſit cette Dame du ſujet de ſa violence, & lui recommanda que Pauline fût étroitement gardée; mais traitée avec douceur, & qu'excepté d'écrire, de recevoir des lettres, & des viſites, rien ne lui fût refuſé. La Supérieure, qui comme ſon frere, croïoit cette Fille fort au deſſus de ſon Neveu, lui promit d'exécuter ſes volontés. Pour l'aimable Pauline revenuë de ſa frayeur, en ſe voyant dans un Couvent, & ſçachant que ſon Raviſſeur étoit le Pere de Mingel, elle ceſſa ſes pleurs, & ſentit mê-

me une secrette consolation d'être dans un lieu qui la mettoit à l'abry des engagemens que Tolon pourroit avoir dessein de lui faire prendre.

Le Baron de Belt très-content de son expédition, se rendit chez lui; & jugeant bien de l'inquiétude du Pere de Pauline, & ne prétendant pas cacher ce qu'il en avoit fait, il l'envoya chercher, & lui dit d'un air assez fier, que pour l'empêcher de séduire son Fils, il avoit mis sa Fille dans un Couvent; qu'elle étoit bien; qu'il ne lui couteroit rien pour sa pension; mais qu'il ne la lui rendroit, que lorsqu'il viendroit l'assûrer qu'il la marioit.

Tolon, lui repartit du même air, qu'il ne connoissoit personne en droit de lui ôter sa Fille, & que s'il vouloit la ravoir, il ne l'en empêcheroit pas; mais qu'ayant aussi peu de disposition que lui, pour la donner à Mingel, & n'étant pas d'humeur à leur laisser former une intrigue, il étoit charmé qu'elle fût en lieu de sûreté pour sa gloire, & qu'il ne la lui rede-

redemanderoit, que lorſqu'il lui auroit trouvé un époux tel qu'il le ſouhaitoit; & ſe retira ſans attendre qu'il lui répondit. Le Baron le laiſſa ſortir; & faiſant appeller ſon Fils, lui apprit la même nouvelle; mais avec plus de douceur: en lui repreſentant que cette Fille n'étant pas de condition à prétendre à ſon alliance, il n'y devoit plus penſer; qu'il convenoit qu'elle étoit belle, ſage, & bien élevée; mais que plus elle avoit de mérite, & plus il devoit menager ſa réputation; que les aſſiduités d'un homme de ſa qualité, ne pouvant être priſes en bonne part, feroient un tort conſidérable à Pauline; & que s'il avoit quelque eſtime pour elle, il devoit être fort aiſe de la ſçavoir dans un Couvent. Le deſeſpoir de Mingel fut extrême à ce diſcours; il ſe jetta aux pieds de ſon Pere, en le conjurant de ne lui pas donner la mort, & de rendre Pauline à Tolon: Cet homme vénérable, lui dit-il, n'eſt pas connu de vous, il n'eſt rien moins que ce qu'il paroît: des malheurs

qui peuvent arriver à tout le monde, l'ont réduit en cet état, & sa vertu mérite un autre traitement c'est lui ravir toute sa consolation; c'est abréger ses jours que de lui enlever la charmante Pauline; & s'il faut enfin vous sacrifier mon amour, pour vous obliger à la délivrer, je jure d'aller mourir si loin d'elle & de vous, que vous ne craindrez plus les effets de ma passion.

Le Baron lui repondit froidement, qu'il ne devoit point s'allarmer pour Tolon; qu'il étoit content du sort de sa Fille, & que c'étoit de son consentement qu'elle resteroit au Couvent. Le malheureux Mingel voyant qu'il ne pouvoit rien gagner de ce côté, courut chez le Pere de Pauline, pour l'engager à prendre des mesures pour la revoir; mais il n'eut pas plus de satisfaction de lui, que du Baron: Tolon lui avouant avec sincerité, qu'excepté la façon dont son Pere en avoit usé, il approuvoit très-fort qu'il eut mis Pauline hors d'état de l'écouter. Min-

gel

gel n'ayant plus aucun espoir de fléchir ces deux arbitres de sa destinée, se rendit à Schlestat, & fut au Couvent de sa Tante, qui vint le recevoir dans son Parloir. L'Amant de Pauline employa toute son éloquence pour la faire consentir à lui laisser voir l'objet de sa flamme; mais elle fut inflexible: & quoique son desespoir la touchat vivement, & qu'elle l'aimât avec tendresse; la crainte du Baron son frere, la retint dans sa rigidité. Cependant pour le consoler, elle lui apprit que Pauline étoit adorée dans sa maison; qu'elle la chérissoit comme sa fille, & qu'elle étoit traitée de même; sa sagesse, son esprit, & sa complaisance, lui attirant l'estime de toute la Communauté: Et je vous avoue même, mon cher Mingel, continua-t-elle, que je voudrois de toute mon ame que votre Pere consentît à votre union; connoissant bien qu'une femme de ce caractére est préférable à des biens & des grandeurs, qui souvent ne servent qu'à rendre les hommes

plus miſerables. Mingel trouva véritablement une eſpéce de ſoulagement à ſa douleur, en entendant ſa Tante parler de la ſorte; il la ſuppliat de lui conſerver ces ſentimens, & de travailler à les inſpirer au Baron. Elle le lui promit, & l'ayant quitté au ſon d'une cloche, qui l'appelloit au Chœur, elle l'invita à ſe rendre dans l'Egliſe, lui faiſant eſpérer de le revoir encore, après le ſervice divin.

L'air dont elle lui dit ces paroles lui donnant lieu d'y croire du myſtére, il s'y rendit; & s'étant placé contre la grille des Religieuſes, il eut le plaiſir lorſqu'on ouvrit le rideau, de voir la charmante Pauline aſſez près de lui, pour s'en faire remarquer; mais trop loin pour oſer lui parler. Cette belle Fille ne l'eut pas plûtôt apperçû, qu'elle n'ôta plus ſes regards de deſſus lui; en fit de même, & leurs yeux ſervant d'interprêts, ils ſe jurérent par ce muet langage de braver tous les obſtacles qu'on leur oppoſoit, &

de

de se conserver une éternelle fidélité. Après le service, Mingel retourna au Parloir de la Supérieure ; mais elle lui fit dire, qu'elle ne pouvoit s'y rendre, & qu'il devoit se contenter de ce qu'elle avoit fait. Ce compliment l'ayant instruit que c'étoit par elle, qu'il venoit de joüir de la vûe de Pauline, & qu'elle en resteroit là, il sorti du Couvent, & de Schlestat avec moins de desespoir ; mais non pas sans douleur. En entrant au Château de Belt, il apprit que l'ordre de la Cour venoit d'arriver pour que tous les Officiers se rendissent à leurs Regimens ; la Campagne devant s'ouvrir incessamment. Quoiqu'il fût dans le dernier chagrin de s'éloigner de la Fille de Tolon, n'hésita point à suivre son devoir ; & comme il se faisoit un supplice du séjour de Belt, par la rigueur de son Pere, il eut moins de peine à le quitter.

Leurs adieux furent assez froids, chacun se gênant également ; Mingel partit, & joignoit son Regiment

dans la ferme réſolution de chercher la mort, en s'expoſant dans les occaſions les plus périlleuſes. La Campagne qui s'ouvrit peu de tems après ſon départ, les lui fournit aſſez fréquemment; mais ce ne fut que pour le faire vivre avec plus de gloire, par ſes actions de valeur. Pendant ſon abſence le Baron de Belt permit à Tolon de voir ſa Fille, en préſence de la Supérieure; ce qui mit le Vieillard dans une telle colére, qu'il réſolut de marier Pauline le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible, pour la tirer des mains de ſon Perſécuteur. Comme il ignoroit qu'elle aimoit Mingel, il lui parla de ſon deſſein, & lui propoſa même un parti qui ſe préſentoit; mais cette belle perſonne lui répondit ſans balancer, qu'elle n'épouſeroit jamais un Païſan, quelque riche qu'il fût, & qu'elle ſe feroit religieuſe, s'il prétendoit la contraindre. Cette réſolution le ſurprit, & l'affligea; & craignant qu'elle ne l'exécutât malgré lui, il fut obligé de la laiſſer en repos ſur cette arti-

article. Le tems s'écoula de cette sorte pendant l'absence de Mingel, que ni les dangers de la guerre, ni les loüanges qu'ils s'attiroit de toutes parts, ni l'éloignement ne purent détourner un moment de la fidélité qu'il avoit jurée à Pauline. Quoique que le Baron de Belt espérât le revoir dans des sentimens bien différents; il fut cependant forcé d'en juger autrement, & de sentir par expérience que quel qu'élevé qu'on soit, on ne doit jamais mépriser personne, & que l'on ne sçait pas de qui l'on peut avoir affaire.

Sur la fin de la Campagne, un Partisan Allemand vint une nuit à Binderen, força le Château de Belt & fit le Baron prisonnier, croyant en tirer une bonne rançon. Ce Seigneur que la surprise & l'âge, empêchoient de pouvoir faire résistance, se laissa conduire par ce Partisan au fort de Loor, situé sur le bord de la Vallée de Kinche, auprès de la forêt noire; où l'Allemand ayant trouvé un autre Partisan de sa connoissance,

lui

lui conta son expédition, & lui nomma son Prisonnier. Cet homme qui s'appelloit Golt, ne l'eut pas plûtôt entendu, qu'il pria son ami de lui donner le Baron de Belt, en échange d'un autre Prisonnier, qu'il avoit aussi conduit à Loor : l'Allemand y consentit, & Belt fut remis à l'instant entre les mains de Golt, qui le traita avec considération, le consola de son malheur, & l'assûra qu'il ne l'avoit échangé que pour lui épargner sa rançon, & le rammener lui même dans son Château.

Le Baron qui ne sçavoit à quoi devoir attribuer des manieres si généreuses, lui en marqua une vive reconnoissance, en lui avouant sincerement que sa situation n'étoit pas assez brillante, pour refuser le plaisir qu'il lui faisoit. Ils restérent encore quelques jours au Fort, pendant lesquels Belt en reçut tous les honneurs possibles; après quoi il lui tint sa parole, & le conduisit en grand équipage au Château de Belt, dans lequel ils furent à peine arrivés, que Mingel

gel s'offrit aux yeux de ſon Pere. Le Baron charmé de ſon retour le préſenta à Golt, en lui apprenant ſon avanture, & les obligations qu'il lui avoit. Le Partiſan étoit un homme de près de cinquante ans, de bonne mine, d'une humeur agréable, & qui dans un air un peu trop martial, ne laiſſoit pas de conſerver aſſez de politeſſe pour faire juger qu'il avoit eu de l'éducation. Sa phyſionomie prévint Mingel en ſa faveur, il lui parut même qu'elle ne lui étoit pas inconnuë; mais ne pouvant ſe la remettre, il ne s'occupa qu'à lui témoigner ſa reconnoiſſance, ſur le ſervice qu'il rendoit au Baron ſon pere. Golt, ſur lequel il n'avoit pas fait moins d'impreſſion, l'embraſſa tendrement; & reçût ſes remercimens en homme qui ſentoit plus de plaiſir, lorſqu'il en pouvoit faire, que ceux à qui il en faiſoit. Mingel & le Baron, l'ayant prié de reſter quelques jours avec eux; il y conſentit: & les premiers complimens étant finis, le jeune Seigneur de

Belt,

Belt, qui ne faiſoit qu'arriver de l'armée, étant ſorti pour donner ordre à ſon équipage, auſſi bien qu'à celui de Golt, qui étoit conſidérable, le Partiſan qui s'étoit apperçû qu'il avoit un fond de mélancholie, qu'il ne pouvoit cacher, en demanda la cauſe au Baron. Le Vieillard qui regardoit toûjours l'amour de ſon Fils, comme une folie de jeuneſſe, lui conta en peu de mots la paſſion qu'il avoit priſe pour Pauline, qu'il traitoit de Païſane; & la façon dont il l'avoit miſe au Couvent : ajoûtant que c'étoit peut-être encore le ſouvenir de cette Fille qui le rendoit triſte; mais qu'il eſpéroit que huit mois d'abſence auroient éteint ſa flamme.

Il eſt des feux qui ne s'éteignent jamais, lui répondit Golt en ſoûpirant; j'en fais chaque jour la cruelle épreuve : la mort ma ravi depuis un an, une épouſe que j'adorois; & quoique je faſſe tous mes efforts pour me conſoler, je ne puis y parvenir : & toute morte qu'elle eſt, je l'aime avec la mê-

même ardeur, & je l'ai toûjours préſente à mon ſouvenir. Mingel rentra, comme il achevoit ces parcles, & le rapport, qu'elles avoient à la ſituation de ſon ame, redoubla ſon amitié pour le Partiſan: & voulant le connoître parfaitement, dans le deſſein de lui donner ſa confiance, & de l'engager à parler pour lui au Baron: On ſoulage quelquefois plus ſes maux, lui dit il, en les récitant, que par toutes les raiſons qu'on ſe dit à ſoi-même; & ſi vous vouliez nous les apprendre, nous y trouverions peut-être pour vous des motifs de conſolation, que vous n'êtes pas en état de vous donner.

Pour des raiſons de conſolation, répondit-il, j'en ai de très-fortes; & vous ne pouvez m'en faire naître de plus grandes, puiſque je ſçai qu'aux choſes auſquelles il n'eſt point de remède, le meilleur eſt de prendre ſon parti. Pour du ſoulagement en vous inſtruiſant des ſecrets de ma vie, il eſt certain que je ne puis manquer d'en avoir, par le plaiſir de vous entretenir

nir de ce qui faiſoit toute ma joye. Alors Mingel, & le Baron l'ayant aſſûré de l'interêt qu'ils prenoient à ce qui le regardoit, il commença de la ſorte.

Je ſuis né Gentilhomme ; mon Pere étoit d'Ausbourg : mon nom véritable eſt Oberki ; celui de Golt étant celui que j'ai pris pour n'être point connu. Mon Pere étant reſté ſon maître fort jeune, & poſſedant de grands biens, devint amoureux d'une fille de qualité, à laquelle il étoit allié. Il la demanda en mariage à ſon Pere, qui l'ayant promiſe à un autre, la lui refuſa. Oberky outré de déſeſpoir, & ſçachant qu'il n'étot pas haï de la Demoiſelle, réſolut de ſe défaire de ſon rival, & d'enlever ſa maîtreſſe. Ce projet fut à peine conçu, qu'il fut exécuté ; il mit ordre à ſes affaires ; ſe munit de tout ce qui lui étoit néceſſaire pour l'enlevement ; & ſans en avertir Eugénie, c'eſt ainſi que ſe nommoit celle qu'il aimoit, & lorſque tout fut prêt, il attendit un jour ſon rival ſur le chemin d'une maiſon de campagne, où

où le Cavalier devoit régaler Eugénie; il l'attaqua, le força de se battre, & le tua. Comme ce Gentilhomme étoit à cheval sans domestique, ayant envoyé son monde à sa maison, Oberky n'eut point de témoins de son combat. Dans le même instant montant sur le cheval du mort, il se rendit à cette maison de plaisance, comme venant de sa part ordonner qu'on lui donnât un équipage pour aller prendre Eugénie. On le crut; il fut obéï dans le moment, & laissant le cheval, il monta dans le carosse, revint à Ausbourg, où faisant arrêter chez un jeune homme de ses amis qu'il avoit mis du secret, il lui donna sa place, & l'ayant instruit de ce qu'il avoit à faire, il fut l'attendre hors des portes de la ville. Cet ami se fit mener chez Eugénie, qui attendoit effectivement qu'on la vînt prendre. Son Pere ne pouvant se rendre chez son Gendre prétendu que le soir, elle monta seule en carosse, avec l'ami d'Oberky, qu'elle ne connoissoit pas; & comme il lui dit, en lui donnant

nant la main, qu'ils alloient prendre d'autres Dames, elle ne fit aucune difficulté. Mais bien loin d'arrêter chez perſonne, il fit toucher à toute bride, où d'Oberky l'attendoit avec une chaiſe de poſte, & tous leurs domeſtiques à cheval, qui le piſtolet à la main arrêtérent le caroſſe, & menaçant le cocher de le tuer, en tirérent Eugénie, la mirent dans la chaiſe plus morte que vive; & faiſant lier le cocher au pied d'un arbre, de façon qu'il ne pût aller avertir perſonne de ce qui ſe paſſoit, ils quittérent les environs d'Ausbourg d'une vîteſſe extrême, & par des chemins détournés ſe rendirent à Strasbourg. Oberky étoit maſqué, ainſi que tout ſon monde & ce ne fut que dans cette ville qu'il ſe fit connoître à Eugénie. Jugez de ſa ſurpriſe & de ſa douleur, lorſqu'elle vit que l'offenſe qu'on lui faiſoit, partoit d'un homme qui lui étoit ſi cher. Elle voulut s'en venger, en lui marquant combien elle ſe ſentoit outragée d'une ſemblable violence; mais Oberky ſe jettant

à

à ſes pieds, & l'inſtruiſant de ſon combat, & de la mort de ſon rival, la fit changer de langage Il lui fit ſi bien comprendre, qu'après avoir tué ce Cavalier, il eût fallu fuir, & la perdre pour jamais, s'il n'avoit pas pris le parti de la rendre compagne de ſa fuite, que cette généreuſe perſonne touchée du péril, où l'ardeur de ſon amour l'avoit entraîné, ne ſongea plus à l'abandonner, & voulut ſuivre ſa fortune, quoiqu'il pût arriver.

Oberky charmé de cette réſolution, l'épouſa ſecrettement dès le lendemain, & tous deux ayant changé de noms, ſe cachérent avec un ſoin extrême en attendant des nouvelles d'Ausbourg, où ils envoyérent un homme fidel, pour apprendre ce qui s'y paſſoit; mais ils n'eurent pas ſujet d'en être contents. Leur meſſager leur écrivit que la famille du mort, & le pere d'Eugéne s'étoient unis pour le pourſuivre à outrance; qu'on lui faiſoit ſon procès dans toutes les formes, & qu'on le cherchoit par-tout. La crainte alors s'emparant du cœur d'Eu-

d'Eugénie, elle ne voulut plus rester à Strasbourg, & contraignit Oberky d'en sortir; mais comme il appréhendoit qu'on les reconnût sur les chemins, il la fit consentir à n'aller pas plus loin que Binderen, où s'étant déguisés, ils entrérent au service d'un Fermier, n'ayant plus que très-peu de chose pour subsister. Cependant Eugénie devint grosse, & me mit au monde; mais le trouble dans lequel elle étoit perpétuellement, altera si fort sa santé, qu'elle mourut très-peu de tems après. La douleur de mon Pere fut excessive, ne pouvant accuser que son imprudence de tous ses malheurs, qui parvinrent à leur dernier période, par l'acharnement de ses Parties; en faveur desquelles tous ses biens furent confisqués; ses maisons furent rasées, & sa tête sur l'échaffaut en effigie.

Il vous est aisé de concevoir qu'étant par là hors d'état de paroître jamais dans le lieu de sa naissance, il ne s'y hazarda pas; & comme en perdant ma Mere, il avoit per-

perdu tout ce qui pouvoit lui faire regretter ſes biens, il réſolut de s'enſevelir dans l'occupation ruſtique qu'il avoit embraſſée : ce qu'il fit, ſans qu'on ait pu l'y découvrir ; ſes ennemis ne ſe figurant pas qu'il ſe fût caché ſi près d'eux, & ne le faiſant chercher qu'en Hollande, en Angleterre, & en France. Oberky me fit nourrir & élever en Païſan juſqu'à l'âge de quatorze à quinze ans ; mais alors voulant me donner quelque teinture d'une plus noble éducation, & des ſentimens plus relevés que ſa condition préſente, il m'apprit tout ce que je viens de vous dire ; avec des circonſtances, dont je n'ai pas voulu vous ennuyer, pour en venir à ce qui me regarde perſonnellement : ce que je vous ait conté n'étant que pour vous apprendre qui je ſuis. Le récit de mon Pere m'enfla le courage ; j'eus honte en me connoiſſant, de vivre en Païſan ; & mépriſant la chaumiére qui nous ſervoit de retraite, je quittai ſecretement le ſein paternel, pour chercher une meilleure

fortune ; & sous le nom Golt, que je pris en partant, je parcourus toute l'Allemagene. M'étant rendu en Hongrie, où la guerre étoit vivement allumée contre les Turcs, je pris parti dans une Compagnie de Cavalerie Allemande ; & dans un combat, que l'opiniâtreté des Turcs rendoit des plus sanglants, ayant eu le bonheur de sauver la vie à un Capitaine de Hussards Allemands, en abattant d'un coup de sabre le bras d'un Turc, qui l'ayant terrassé, alloit lui couper la tête ; il en eut une telle reconnoissance, qu'il me donna la Lieutenance de sa troupe, avec laquelle je fis plusieurs Campagnes.

Je me distingai de telle sorte, & je devins si redoutable aux Turcs, que le Visir Alibek mit ma tête à prix pour dix mille risdales, qui valent trente mille livres monnoye de France ; ce qui excita deux de mes valets à gagner cette somme, en me livrant aux ennemis. Notre compagnie étant en quartier d'hyver à Gran sur le Danube,

nube, je fus paſſer quelques jours à la Ville de Rab, où ces deux malheureux me ſuivirent pour exécuter leur lâche trahiſon. Pour cet effet un jour à mon dîner ils mirent une drogue dans mon vin, qui me provoca un ſommeil ſi profond, qu'ils me liérent ſur un cheval, & me firent ſortir de la Ville de Rab, ſans que j'en ſentiſſe rien. Cependant ſoit que la miſtion fût à ſon terme, ou que le mouvement du cheval eût ranimé mes eſprits, je m'éveillai, & reconnus qu'on me conduiſoit à Bude ſur le Danube dans la baſſe Hongrie au Viſir Alibek. Ma rage fut extrême; mais ne pouvant me défendre, étant trop bien lié, j'étois perdu ſans reſſource, lorſqu'en paſſant dans un bois, j'apperçus une femme à cheval ſuivie de deux eſclaves. Je la reconnus pour l'épouſe de mon Capitaine de Huſſards, l'ayant vûë pluſieurs fois chez lui: elle me reconnut auſſi; & ſe doutant d'une partie de la vérité, elle mit le piſtolet à la main, & du premier coup caſſa la tête à un de

mes ſcélérats. La peur ayant ſaiſi le ſecond, il prit la fuite, & me laiſſa ſeul avec cette Dame, qui me fit promptement délier.

Je lui rendis mille graces du ſervice qu'elle venoit de me rendre, & la priai de me dire par quel heureux hazard je l'avois rencontrée ſi fort à propos. Elle m'apprit alors que mon Capitaine ſon époux venoit d'être tué en duel par ſon neveu, qui étoit volontaire dans ſa Compagnie; & que ce jeune homme venoit d'être élû Capitaine: ce qui l'avoit obligée de ſortir de Gran, pour ſe rendre à Rab où elle alloit. Ce diſcours me fit réſoudre à quitter ma troupe, le nouveau Capitaine n'étant pas de mes amis; & ne jugeant pas néceſſaire de rejoindre la Compagnie, je retournai à Rab avec Ulnie: (c'étoit le nom de la Veuve de mon Capitaine.) En arrivant dans cette Ville, je fis amitié avec un Partiſan Hongrois, avec qui je m'aſſociai. Il me reçut avec joye, & nous devinmes inſéparables. Cependant la re-

con-

connoiſſance m'engageant à voir ſouvent Ulnie, elle prit de l'eſtime pour moy; & me fit entendre que ſi je voulois l'épouſer, elle ſe croiroit heureuſe. Elle étoit aimable, fort riche, & je lui devois la vie; c'en étoit aſſez pour me faire accepter la propoſition: & quoique je n'euſſe point d'amour, ma reconnoiſſance étoit ſi vive, qu'elle m'en tenoit lieu. Mais au moment d'être unis pour jamais, je m'en vis ſéparé par la plus cruelle de toutes les avantures.

La veille de notre hymen, nous promenant à cheval l'un & l'autre aux environs de Rab, le ſien s'abattit & lui caſſa une jambe. Je la pris dans mes bras, & la remis à cheval: elle ſouffroit de ſi grandes douleurs, que je fus obligé de la conduire à un moulin, qui étoit proche, où je la laiſſai, pour courir à la Ville lui chercher une voiture plus commode; ce que je fis. Mais que devins-je en revenant au moulin, quand je le vis tout en feu? J'ap-

pris qu'un parti Turc venoit de faire cette expédition ; & je trouvai la pauvre Ulnie consumée par les flammes. Mon désespoir n'eut point de bornes; & jurant de ne faire grace à pas un Turc, je m'attachai si bien à les chercher & à les combattre, que ma tête fut mise à prix une seconde fois pour vingt mille risdales, qui valent soixante mille livres de France.

Cependant mon Capitaine Partisan ayant été tué à l'attaque du Château de Schambock, je fus mis à sa place. J'emportai ce Château d'assaut; & trouvant là de quoy exercer ma vengeance, je passai tout au fil de l'épée. Comme je traversois un corridor, j'entendis de si grands cris dans une chambre prochaine, que j'y entrai pour en sçavoir la cause. Malgré ma furer contre les Turcs, & l'habitude que j'avois à répandre du sang, le spectacle qui s'offrit à mes yeux, me fit horreur. Je vis six femmes à qui les miens venoient de couper la tête, & une jeune personne plus belle que l'astre

l'astre du jour, à qui ils préparoient le même sort. J'arrêtai ce funeste coup : & faisant retirer mes barbares soldats, je me jettai aux pieds de cette charmante Fille; & l'amour ramenant la pitié dans mon cœur, je lui demandai pardon de tant de violence d'un air si passionné, que je la rassûrai : il me parut même qu'elle me regardoit avec plaisir. Elle me pria de me relever, & de lui marquer ma considération, en la renvoyant au Visir Alibek son pere, qu'elle n'avoit quitté, que pour venir passer quelques jours avec une Sœur de ce Visir, qui étoit du nombre des femmes que mes soldats avoient massacrées.

Quoique le nom d'Alibek me dût être odieux, puisqu'il mettoit à tout moment ma tête à prix, la vive passion que m'inspira la charmante Azarine sa fille, me la fit traiter avec tout le respect qu'elle eût pu desirer du plus petit des siens : je la fis changer d'appartement, & lui promis d'écrire au Visir, pour qu'il l'envoyât cher-

cher, sous prétexte qu'il étoit dangereux pour moi de la conduire en personne, & que je n'osois la confier à des soldats ; mais en effet pour avoir la satisfaction d'être plus long-tems avec elle. Cependant l'ardeur de ma flamme ne m'empêchant pas d'être généreux, j'écrivis au Visir Alibek, comme je l'avois promis ; & peu de tems après je reçus sa réponse : elle étoit pleine de reconnoissance & d'estime ; & pour m'en donner des preuves sensibles, il m'offroit trente mille risdales, valant trente mille écus de notre monnoye, & sa Fille en mariage avec des des biens immenses, si je voulois embrasser la religion de Mahomet. Mon amour étoit extrême ; mon ambition n'étoit pas moins forte, & cependant je résistai à l'un & à l'autre ; & crus qu'il valoit mieux mourir, en me séparant d'Azarine, que de vivre avec elle à ce prix : ainsi je la renvoyai avec une bonne escorte, sans rançon & sans espoir de la re-

revoir. Nos adieux furent tendres & touchans: je n'avois jamais aimé; elle étoit le premier objet qui m'eût véritablement enflammé, & je fus d'autant plus sensible à cette séparation, que je connus que je n'en étois pas haï. Enfin elle partit pour Bude ; & je retournai à Rab, où je passai près d'un mois dans une mélancholie, que je ne pouvois vaincre, la belle Azarine ne sortant point de ma mémoire, ni l'amour de mon cœur.

J'étois en cet état, lorsqu'un soir mes gens m'amenérent trois Cavaliers, qui demandoient à me parler, entre lesquels je reconnus ma charmante Prisonniere : jugez de ma joye & de ma surprise. Je la fis passer dans mon Cabinet; & lui demandai avec transport, si j'étois assez heureux pour pouvoir lui rendre quelque service. Vaillant Golt, me dit-elle, je t'ai trompé; & je viens réparer ma faute. Je ne suis point fille d'Alibek : ma Mere, que tu vois avec moi sous l'abit d'un Cavalier, est

de Neuſtat en Hongrie, & née Chrétienne. Elle étoit veuve, & n'avoit que moi d'enfant, lorſque ſa beauté la fit enlever par un parti de Turcs, qui la menérent avec moi au Bacha de Bude, ſi connu ſous le nom d'Alibek. La paſſion qu'il prit pour elle, & les tréſors qu'il étala à ſes yeux, la touchérent; elle eut la foibleſſe de conſentir à l'épouſer. Je n'avois qu'un an; le Viſir prit pour moi la tendreſſe d'un pere, & me fit élever avec ſoin. Cependant la Sultane Vabelle ma mere ayant de ſecrets remords de ce qu'elle avoit fait, m'inſtruiſit ſecretement dans la Religion de ſes peres, eſpérant toûjours que quelques revers l'y feroit rentrer. Nous avons vêcu dix-ſept ans dans cet eſpoir; & comme elle ſaiſiſſoit toûjours les occaſions, qui lui paroiſſoient favorables, pour fuir du ſerail d'Alibek, une Sœur de ce Viſir ayant ſouhaitté de me voir, elle obtint la permiſſion de m'envoyer au Château de Schambock, où elle étoit; dans le deſſein de faire

re en sorte de m'y joindre & de fuir ensemble. Mais tu vins attaquer ce Château, & tu me renvoyas au Visir, que je te dis être mon Pere, pour t'obliger à me considérer davantage. La Sultane ma mere charmée de ton procédé, & de ta fermeté à refuser les avantages qu'Alibek t'avoit proposés, demandoit sans cesse au Ciel de lui donner les moyens de t'aller joindre, quand ses vœux & les miens ont été exaucés au moment que nous l'espérions le moins. Une sédition s'est élevée il y a huit jours dans la Ville de Bude; les Turcs ont forcé le Palaisd'Alibek,& l'ont étranglé. Pendant le tumulte ma Mere & moi, avec une jeune Esclave que nous aimons, nous avois emplis trois cassettes d'or, d'argent & de pierreries; nous sommes sortis du sérail, & nous étant travesties en hommes, nous avons quitté Bude, & sommes venues à Rab mettre sous tes loix nos biens, nos vies & nos libertés.

La belle Azarine cesse de par-

ler ; & je fus si transporté de tout ce que je venois d'entendre, que je fus long-tems sans pouvoir m'exprimer que par des actions. J'embrassai mille fois ses genoux ; je me jettai aux pieds de sa Mere, & fis enfin tout ce qu'un homme éperdu d'amour est capable de faire en pareille occasion. La Sultane Vabelle jugeant bien qu'il falloit que j'eusse une grande passion pour sa Fille, puisque je témoignois une joye si vive, me fit les plus tendres amitiés ; pendant lesquelles m'étant un peu calmé, je les assûrai que c'étoit d'elles que j'attendois ma destinée, & que puisque l'opposition des Religions ne nous séparoit plus, il ne tiendroit qu'à elles de nous lier des plus doux nœuds Vabelle me répondit qu'elle se trouveroit des plus heureuses d'avoir un gendre tel que moi ; & la charmante Azarine m'avoüa qu'elle avoit formé le dessein de de n'avoir jamais d'autre époux. Cet aveu ayant achevé ma félicité, nous résolumes de travailler dès

dès le jour suivant à notre commun bonheur. Je les fis loger chez moi ; & leur ayant fait prendre des vêtemens convenables à leur sexe, je trouvai dans la Sultane Vabelle des restes d'une si parfaite beauté, que je ne fus point surpris qu'elle eût mis au monde une Fille si remplie d'attraits. Leur Esclave favorite étoit aussi toute charmante ; & quoiqu'elle parût accablée d'un profonde tristesse, je puis vous dire que je ne vis jamais trois personnes plus accomplies. Nous soûpames ensemble, & passames une partie de la nuit à nous entretenir : leur esprit, leur sagesse, & la délicatesse de leurs sentimens me charmérent. Ultone, (c'est le nom de la jeune Esclave,) me marqua beaucoup d'envie d'être Chrétienne ; mais comme il falloit l'instruire, & que cela demandoit du tems, je la remis après mon mariage. Enfin m'étant fait un véritable effort pour les quitter, je les laissai en liberté de prendre le repos dont elles avoient besoin. Je passai la

meilleure nuit que j'eusse eu depuis long-tems ; & dès le matin je fis les démarches nécessaires pour l'abjuration de Vabelle & d'Azarine, & pour mon hymen. J'étois trop amoureux pour traîner les choses en longueur ; je les pressai de telle sorte, que trois jours après, la Sultane & sa Fille firent abjuration dans une Eglise de Rab ; & que j'épousai Azarine. Jamais satisfaction n'égala la nôtre : le même soir Vabelle me remit les trois cassettes, qu'elles avoient apportées, en me disant que c'étoit la dot de sa Fille. Je ne voulois pas les recevoir ; mais Azarine & sa Mere m'en conjurérent avec tant d'instance, que je ne pus m'en défendre : & dans moins d'un instant je me vis d'une richesse à ne me laisser rien désirer ; ces petites cassettes renfermant des sommes immenses en pierreries. Enfin j'étois le plus heureux mortel qui fut au monde ; mon Epouse possédant toutes les qualités, qui peuvent rendre un homme content de son sort ; Vabelle

belle étant une femme d'un mérite solide, & la jeune Ultone d'une douceur & d'une complaisance adorable. Je bénissois à chaque heure du jour le moment qui me les avoit fait connoître ; mais je joüissois d'une félicité trop parfaite, pour qu'elle fût durable. Il y avoit près de trois mois que j'étois marié ; lorsqu'un jour étant dans l'appartement d'Azarine avec sa Mere & Ultone, où je disois mille galanteries à mon aimable femme, qui ne m'avoit jamais paru plus belle, elle s'approcha de moi en badinant, pour me faire taire ; mais la prenant dans mes bras en continuant mes folies, je la vis changer de couleur. Je m'effrayai ; & lui demandant ce qu'elle avoit, elle pancha sa tête sur mon épaule, & rendit le dernier soupir.

Comme je crois qu'il ne fût jamais d'avanture pareille, je crois aussi qu'il n'y eut jamais de désespoir semblable au mien. Je fis un cri terrible, & serois tombé avec le corps d'Azarine, que je tenois

nois toûjours, ſans Vabelle & Ultone, qui s'approchérent promptement pour me ſoutenir. Jugez de leur étonnement, quand elles virent Azarine morte, & moi prêt d'expirer. Elles appellérent du ſecours. Les Médecins & les Chirurgiens arrivérent. On me fit revenir d'un long évanouïſſement ; mais tout leur art ne put rendre la vie à ma chere Azarine. Je ne vous entretiendrai point des effets de ma douleur; ils furent des plus violents, puiſqu'ils me firent oublier juſques à ma Religion, & que je voulus me tuër pluſieurs fois. L'excès de mon déſeſpoir obligeant Vabelle, & la triſte Ultone à renfermer le leur, pour me calmer, elles y employérent tant de ſoins, qu'elles y parvinrent. La piété de ma Belle mere rappella ma raiſon, & les touchantes attentions d'Ultone me rendirent à moi-même ; mais ſans m'arracher le regret de ma perte, qui me fit faire des réflexions ſi ſérieuſes ſur toute ma conduite, que je réſolus de me retirer ; de venir chercher mon Pere, & de paſſer le reſte

reſte de mes jours avec lui, ſi je le trouvois encore en vie : puiſque par la généroſité de Vabelle, j'étois d'une richeſſe à pouvoir réparer ſes malheurs. Je l'avois inſtruite de tout ce qui lui étoit arrivé, auſſi bien que ma chere Azarine, & l'aimable Ultone ; & lorſque je leur déclarai mon deſſein, elles me preſſérent ſi fort de l'exécuter, que je ne ſongeai plus qu'à partir. Mais ne voulant pas arriver à Binderen avec tant de monde, j'envoyai Madame de Vabelle & Ultone à Schleſtat dans un Couvent, où un Officier de mes amis a une Parente, à laquelle il me promit de les recommander, s'étant chargé de les conduire lui-même.

Comme c'eſt un parfaitement honnête homme, & d'un âge à n'en rien craindre, je les lui confiai. Elles ne furent pas plûtôt parties, que je me préparai à les ſuivre de près, leur ayant promis de n'être pas un mois ſans les réjoindre ; mais nos Généraux ayant une expédition d'importance à faire, jettérent les yeux ſur moi pour l'entre-

treprendre. Le péril qu'il y falloit courir me faisant trouver de la honte à les refuser, je l'acceptai ; & j'écrivis sur le champ à ma Bellemere pour la tirer de peine, en lui mandant que je me rendrois à Schlestat, aussi-tôt la campagne finie. Elle me répondit qu'Ultone & elle m'attendoient avec la dernière impatience ; qu'elles avoient été parfaitement bien reçuës de la Supérieure, & qu'elles avoient trouvé dans cette maison une seconde Azarine pour la beauté, l'esprit & la sagesse ; qu'elles ne vouloient pas m'en dire le nom, pour se venger de mon retardement ; & qu'elles m'assûroient que je ne pourrois m'empêcher de l'aimer. Cette lettre m'ayant tranquillisé à leur égard, je me mis en campagne avec ma troupe pour l'expédition dont j'étois chargé, dans laquelle il s'agissoit d'attaquer de nuit un quartier du Camp des Turcs ; de faire en sorte d'y porter la terreur & l'effroi, & d'en enlever toutes les richesses. Ce dessein n'étoit pas sans difficulté, ni sans danger ;

ger; mais comme on regarde un Partisan sans conséquence, & que sa vie n'est de nulle importance au reste d'une Armée, on le sacrifie ordinairement à l'interêt public. Cependant je m'en tirai avec honneur, & fis tout ce qu'on attendoit de moi. Je surpis les Turcs endormis; je fis nombre de prisonniers, & le butin fut immense.

Cette affaire augmenta mes richesses de la moitié; ma part ayant été doublée pour récompense. La Campagne s'étant terminée par cette action, je quittai le service, au grand regret de ma troupe & des Officiers Généraux; & m'étant rendu à Loor, pour mettre au Fort un prisonnier dont je devois avoir une rançon raisonnable, j'y attendis mes équipages, que j'avois devancés. Le lendemain de leur arrivée je vis entrer un Partisan de mes amis, nommé Almen, avec un prisonnier; mais il ne m'eut pas plûtôt nommé le Baron de Belt, que me souvenant de l'avoir vû dans ma jeunesse, je résolus

lus de l'échanger. J'en fis la propoſition à Almen, qui l'accepta. Le reſte vous eſt connu, Seigneur, continua Golt; & je puis vous aſſûrer que je ſuis charmé que le hazard m'ait procuré cette occaſion de rendre ſervice à une perſonne, que je regarde comme mon compatriote, étant né ſi près de ſon Château.

Le Baron de Belt & Mingel ſe préparoient à lui répondre, lorſqu'on vint dire au Baron, que Tolon demandoit à le voir. A ce nom le Partiſan paroiſſant tranſporté de joye, courut audevant du Fermier, ſans donner au Seigneur de Belt le tems de parler; & ſe jettant dans les bras du Vieillard: O! mon Pere, s'écria-t-il en l'embraſſant, il eſt donc vrai que j'ai le bonheur de vous revoir. Le vénérable Tolon, ſurpris de cet accueil, le regarda quelques momens, ſans le reconnoître; mais enfin la Nature ayant produit ſon effet, on n'entendit plus que les noms de Fils & de Pere répétés mille fois. Jamais étonnement ne

fut

fut plus grand que celui du Baron & de Mingel, qui s'approchant de Golt, s'écriérent enſemble: Quoi! vous êtes le Fils de Tolon; quoi, Tolon eſt Oberky? Ces mots ayant mis quelque intervalle aux careſſes du Pere & du Fils, & Golt ſe tournant du côté de Mingel: Oüi, lui dit-il, brave Cavalier, voilà mon Pere; voilà cet Oberky, dont je viens de vous apprendre les infortunes; & dont je voulois vous cacher le nom ſuppoſé, juſqu'à ce que je l'euſſe trouvé.

Oberky voyant qu'il étoit connu, certifia cette vérité; & s'adreſſant au Baron de Belt: Je venois, Seigneur, lui dit-il, vous prier de me rendre ma Fille, quoique je craigniſſe encore un refus; mais j'eſpére à préſent que vous ne la refuſerez pas aux priéres de ſon Frere. Le Baron étoit ſi confus, qu'il ne pouvoit prononcer une parole; mais l'amoureux Mingel, prenant ſon parti tout d'un coup, ſe jetta à leurs pieds, & leur déclara qu'il ne les quitteroit point qu'ils n'euſſent accordé

la

la charmante Pauline à l'ardeur de ſes feux. Golt, qui ne croïoit pas avoir une ſœur, embraſſa Mingel, & le força de ſe relever, en l'aſſûrant qu'il ſeroit content, auſſitôt qu'on lui auroit expliqué ce myſtere. Oberky prit alors la parole, & dit à ſon Fils qu'il y avoit environ dix-huit ou dix-neuf ans qu'il s'étoit remarié à une pauvre Demoiſelle de Binderen ; qu'elle étoit morte ; & qu'il en avoit eu une Fille, dont il lui conta l'avanture avec Mingel, & de quelle maniére le Baron de Belt l'avoit enlevée.

A préſent que je ſuis au fait, reprit le généreux Golt, je puis terminer tous vos embarras. Le Baron ne vouloit point de ma Sœur pour ſon Fils, la croyant ſans naiſſance & ſans bien ; Mingel moins intereſſé, l'aimoit aſſez pour paſſer par deſſus ces obſtacles ; & je veux ſatisfaire à la fois la gloire du Pere, & la généroſité du Fils. Ainſi je donne à Pauline deux cent mille francs, à condition qu'elle épouſera Mingel ; & que mon Pe-

re,

re, les Dames que je vais chercher, & moi, vivrons enſemble dans ce Château.

Le Baron de Belt revenu de ſa confuſion par ces paroles, embraſſa les deux Oberky ; leur demanda mille pardons de ce qu'il avoit fait, & leur proteſta qu'il conſentiroit à tout ce qu'ils exigeroient de lui. La joye de Mingel ne ſe peut décrire ; mais Golt ne voulant pas retarder ſon bonheur, ni l'impatience qu'il avoit de revoir Madame de Vabelle & Ultone, l'obligea de faire tréve à ſes tranſports, en leur propoſant d'aller à l'heure même à Schleſtat. Perſonne n'y réſiſta ; ils montérent tous quatre dans le caroſſe du Partiſan, ſe faiſant ſuivre par deux chevaux de ſelle pour Mingel & lui, lorſqu'ils rameneroient les Dames, & ſe rendirent au Couvent. Pendant le chemin Golt fit à ſon Pere un récit abregé de ſes avantures, qui lui donnérent autant d'étonnement, que de joye, en apprenant ſon opulence ; mais tous leurs diſcours ayant ceſſé à la vûë

du

du lieu qui renfermoit celles qu'ils venoient chercher, ils se firent annoncer à la Supérieure. Elle vint aussi-tôt; & le Baron de Belt l'ayant instruite du sujet de leur arrivée, elle en fut charmée; & fit avertir dans l'instant les trois Dames, qui parurent peu de tems après. Madame Vabelle étoit au milieu de Pauline & d'Ultone. La joye de la premiere & de la derniere en voyant Golt, fut immoderée; mais Pauline, craintive & tremblante à la vûë de son Pere, de son Amant, & du Baron, ne put s'empêcher de rougir, de pâlir, & de répandre des larmes. Mais Tolon ne voulant pas la laisser dans cet état, lui dit en peu de mots le changement de sa fortune.

Cette belle Fille fit mille tendres amitiés à son Frere, dont elle sçavoit déjà l'histoire par les deux illustres Hongroises; & Madame de Vabelle la fit connoître à Golt, pour celle dont elle lui avoit écrit si favorablement. Toute cette conversation s'étant passée en témoi-

moignages de tendreſſe, on la finit en faiſant ſortir les Dames du Couvent; mais quand il fut queſtion d'emmener Ultone, elle déclara qu'elle vouloit être Religieuſe; & que ſi ſon amitié pour la jeune Oberky, la faiſoit ſortir du Couvent, pour être témoin de ſon hymen, ce ne ſeroit qu'à condition qu'elle y rentreroit immédiatement après. Comme ſes deux Amies ſçavoient que ſa réſolution étoit priſe, elles obtinrent de Golt la promeſſe qu'elle déſiroit: enſuite ayant pris congé de la Supérieure, ils retournérent tous enſemble au Château de Belt, où les jeunes Amans eurent la ſatisfaction de ſe pouvoir dire à tous momens qu'ils s'aimoient, ſans bleſſer leur devoir. Ce ne furent que fêtes & que divertiſſemens, en attendant le jour de l'hymenée: la ſeule Ultone, inſenſible à la joye, quoi qu'elle ne la fut pas à la félicité de Pauline, & qu'elle ſe contraignit le plus qu'il lui étoit poſſible, conſervoit une mélancholie dans le fond de ſon cœur qui ſe répandoit ſur toutes ſes actions

Enfin quelques jours avant le mariage de Mingel, ce jeune Seigneur, qui, comme les autres, avoit pris pour elle une véritable eſtime, la conjura & la fit prier par la compagnie avec tant d'inſtances, de leur découvrir la cauſe de ſa triſteſſe, qu'elle ne put s'en défendre. Golt, Azarine & Vabelle, n'avoient jamais pu parvenir à ſçavoir ſes avantures; & l'aimable Pauline l'en avoit ſollicitée en vain dans le Couvent: mais comme elle ſentoit qu'elle alloit s'en ſéparer pour toute ſa vie, & qu'il étoit même néceſſaire de les en inſtruire, pour leur faire approuver ſa vocation, elle ſe rendit à leurs prieres; & voyant qu'ils lui prétoient une oreille attentive; elle prit la parole en ces termes.

L'A-

L'AMANTE HOMICIDE.

LVII. NOUVELLE.

SEgedin en Hongrie, Ville ſituée ſur la riviere de Teiſſe, dont le fameux Calek eſt Gouverneur, eſt le lieu de ma naiſſance: je vis le jour dans le Serail de ce Bacha, & je le dois à ſon Boſtangy Bachy ou grand Jardinier: Je fus nourrie & élevée auprès de la Sultane favorite de Calek, nommée Limec, dont la beauté a tant fait de bruit dans nos climats. Comme le Bacha n'étoit pas ſuſ-

ceptible de jalouſie, ainſi que tous les Orientaux, Oſman ſon Fils, & le jeune Amet ſon Neveu, avoient une libre entrée dans les appartemens des Femmes. Oſman étoit auſſi rempli de vices, que ſon Couſin Amet avoit de vertus; jamais deux caractéres ne furent plus oppoſés. Amet étoit bien fait, bel homme, doux, complaiſant, brave, & fort ſçavant, contre l'ordinaire des Turcs: Oſman au contraire étoit laid, mal fait, emporté, violent, lâche, & debauché.

Cependant ces deux hommes ſi différents furent élevés enſemble; & par la prudence & la ſageſſe d'Amet, n'eurent jamais aucune diſpute. Comme le Bacha n'avoit que lui de Fils, toutes ſes Femmes ne lui donnant que des Filles, il l'aimoit avec un aveuglement, qui n'étoit pas pardonnable, & l'avoit deſtiné pour époux à la Sultane Felime ſœur d'Amet, de laquelle j'étois inſéparable; ce qui me donnoit occaſion de les voir l'un & l'autre preſque

que tous les jours. J'étois extrêmement aimée dans le Serail, & l'on me flattoit d'avoir quelque beauté; mais n'ayant encore nul desir de plaire, j'étois insensible à toutes les loüanges qu'on me donnoit.

Cependant lorsqu'avec l'âge un peu plus de raison m'eut appris à connoître le mérite d'Amet, l'amour propre me fit bien-tôt souhaiter, que ce qu'on disoit de moi fût véritable. Tandis qu'un panchant secret m'éclairoit sur ses belles qualités, l'amour lui persuadoit que je possedois celles qu'il falloit avoir pour toucher son cœur; & je m'apperçus que j'étois aimée, presque aussitôt que je connus que j'aimois. Cette sympathie ne nous fit pas long-tems garder le silence; & la facilité que nous avions de nous voir & de nous parler, nous procuroit trop d'occasions, pour les négliger. Nous en profitames; & quoique très-jeunes l'un & l'autre, notre ten-

dreſſe mutuelle nous tint lieu d'expérience ; & nous nous expliquames avec toutes les précautions, que le nombre des années fait prendre aux autres.

Mais en nous découvrant le ſecret de nos cœurs, nous primes la réſolution de le cacher à ceux, qui nous pouvoient nuire ; n'oſant nous flatter qu'on approuvât notre innocente ardeur. Ainſi depuis ce jour, nous ne nous parlions que des yeux, ou par des préſens ſignificatifs, lorſque nous étions en préſence des Sultanes, ou d'Oſman. Cependant cette douce intelligence ne fut pas ſans allarmes. Oſman, que Calek vouloit faire épouſer à Felime, par une biſarrerie du ſort, que je n'ai jamais pû comprendre, en étoit aimé, quoiqu'il fut haïſſable ; & Felime toute belle & toute aimable, ne put parvenir à lui plaire, & j'eus le malheur de prendre dans ſon cœur la place qu'elle y devoit occuper.

La jalouſie eſt un des attribus

de

de l'amour mépriſé : Félime n'étant pas ſatisfaite des froids devoirs, que lui rendoit Oſman, voulut en pénétrer la cauſe, & l'examina avec tant d'attention, qu'elle connut qu'il avoit plus de panchant pour moi, que pour elle. Cette découverte la mit au déſeſpoir ; & s'imaginant que je lui enlevois ſon Amant, elle me traita d'une maniere ſi outrageante, que je ne pus m'empêcher de m'en plaindre à mon cher Amet. Il lui en parla, & la conjura de lui dire quel ſujet de mécontentement je pouvois lui avoir donné. Elle ſe fit long-tems preſſer ; & lui avoua enfin la jalouſie, en m'accuſant d'aimer Oſman. Quoi qu'Amet ſçût mieux que perſonne, combien ſon Couſin étoit indigne d'être aimé ; & qu'il dût être perſuadé de ma tendreſſe, il faut ſi peu de choſe pour allarmer un cœur ſenſible, qu'il ne put ſe défendre d'un mouvement de crainte. Cependant n'en faiſant rien connoître à ſa Sœur, il l'aſſûra qu'elle ſe trom-

poit; & pour lui prouver que j'étois incapable d'aimer Osman, il lui confia son amour pour moi; & l'approbation que je donnois à sa flamme, en la priant de nous être favorable, de me rendre son amitié, & de mériter sa confiance, en nous gardant un secret inviolable. Felime charmée de cet aveu, & des engagemens que j'avois avec son Frere, lui jura d'être discréte; & confuse de ses soupçons, & de la façon dont elle agissoit avec moi depuis quelques jours, me fit appeller dans l'instant; & s'étant jettée dans mes bras, me demanda tant de pardons de son injustice, que je fus obligée de l'oublier.

Mais comme j'en ignorois les motifs, je voulus en être instruite; & je fus de la derniere surprise en les apprenant: ne m'étant nullement apperçûë de l'inclination d'Osman, qui même jusqu'à ce jour ne m'avoit jamais dit la moindre galanterie. Il me fut aisé de me justifier à Felime, la vérité parlant

lant pour moi; mais je ne laissai pas d'être fachée que cette avanture l'eût mise dans notre confidence. Pour Amet, quoiqu'il affectât de se divertir de la jalousie de sa Sœur, il ne fut pas exempt d'inquiétude, & me la témoigna de maniére à m'en donner. Puisque Felime, me disoit-il, jeune & belle comme elle est, aime Osman avec tous ses défauts, ne pourriez-vous pas penser comme elle? Le rang & les grands biens que sa naissance lui donnent, ne peuvent-ils pas vous toucher? Ah! ma chere Ultone, que deviendrois-je, si vous m'étiez infidelle? Ces discours me perçoient l'ame; & quoique je les détruisisse par mes sermens, & le peu d'apparence qu'il y avoit à l'amour d'Osman, je ne laissai pas d'éviter toutes les occasions de le voir. D'abord qu'il entroit chez Felime, je sortois de son appartement pour me rendre auprès de la Sultane Limec, ou dans les jardins du Serail, quand je croyois

y trouver Amet. Cette conduite étoit trop marquée, pour qu'il ne s'en apperçût pas; & ce que je croyois faire pour m'épargner de la peine, devint au contraire la source de tous mes malheurs. Un jour qu'Osman vint voir Felime, sans Amet, & que selon ma coûtume, je les laissai seuls; n'ayant pû entrer chez la Sultane; le Bacha Çalek étant avec elle, je descendis dans les Jardins, où je me promenois en révant, lorsque je me sentis saisir par derriere par un homme, qui me panschoit de force la tête contre la sienne, pour m'embrasser: Je reconnus Osman: & me démêlant de ses bras en cryant, je lui marquai toute l'indignation, que son audace méritoit. Je cherchois à m'en aller, lorsque me retenant par ma robe: Ultone, me dit-il en me regardant avec des yeux éteincelans, je vois que vous me fuyez avec un soin, qui m'apprend que vous êtes instruite que je vous aime: je vous l'aurois dit plûtôt, si l'occasion

casion s'en étoit offerte ; mais toujours avec Amet ou Felime, je ne l'ai rencontrée qu'aujourd'hui. Profitez-donc de votre bonheur, & quittez une fierté hors de saison. Le respect que j'étois obligée d'avoir pour le Fils d'un homme, dont nous dépendions mon Pere & moi, m'empêcha de répondre à cet insolent discours, avec le mépris qu'il m'inspiroit ; ainsi contraignant ma colére : Seigneur, lui répondis-je ; votre amour ne doit être que pour la Sultane Felime, & vos emportemens que pour vos Esclaves : l'une doit être votre femme, les autres vous sont soumises ; & comme je ne suis pas née pour être l'une, ni pour être mise au rang des autres, je vous conjure de me laisser en repos.

Felime, me repliqua-t-il en me retenant toûjours, peut être mon épouse, & Ultone ma maîtresse : & si vous refusez l'honneur que je veux vous faire, & que vous ne preniez pas ce titre de bonne grace, je sçaurai bien vous le donner

de force. Peut-être qu'en achevant ces paroles, il se seroit émancipé à vouloir m'outrager, si Felime, qu'il vit venir dans l'allée où nous étions, ne l'eût retenu. Il quitta ma robe; & me faisant un signe menaçant, si je ne taisois mon avanture, il fut au devant de la jeune Sultane, qui ne m'ayant point apperçuë, me laissa la liberté de me retirer dans mon appartement, où je répandis un torrent de larmes de l'indigne flamme que j'avois allumée. Je fus long-tems irrésoluë sur la conduite que je devois tenir : je pouvois bien porter mes plaintes au Bacha; mais je craignois que pour ôter à Osman les moyens de m'offencer, on ne me fit aller en lieu où je ne pus voir Amet : de conter à Felime ce qui m'étoit arrivé, c'étoit courir risque de renouveller sa jalousie; ainsi dans l'incertitude de ce que je devois faire, je m'affligeois sans pouvoir rien résoudre, lorsque je vis entrer Amet. L'état douloureux dans lequel il me trouva, ne me donnant pas la facilité

lité de lui cacher ce qui le cauſoit, je lui dis mot à mot ma converſation avec Oſman; & lui demandai en grace de me conſeiller ce qu'il vouloit que je fiſſe.

Ma chere Ultone, me répondit-il d'un viſage riant, vous me rendez la vie en m'apprenant la témérité de mon Rival. Je l'avouë, je craignois qu'il n'eût pris pour vous une ardeur ſemblable à la mienne, délicate, tendre, & légitime; & que cette façon d'aimer, ſeule capable de vous toucher, jointe au rang qu'il peut vous donner, ne vous le fit un jour préférer au fidel Amet; mais à préſent que je vois que vos charmes & toute votre ſageſſe n'ont pas eu le pouvoir de le rendre plus vertueux, & qu'il vous aime d'une ardeur, qui ne peut attirer que votre haine, je ſuis tranquille, & je n'appréhende plus qu'il m'enleve mon adorable Ultone Calmez-vous donc, continua-t-il, & gardez-vous de révéler au Bacha la témérité d'Oſman; il nous ſépa-

reroit pour jamais. J'ai formé mon plan ; je vous tirerai du Serail ; je vous conduirai dans celui de mon Pere, dont le consentement m'est assûré, & je serai votre époux. Mais en attendant cet heureux jour, qui ne dépend que du retour de mon Pere, qu'une affaire importante retient à Bude, voilà un poignard, dit-il, en me donnant celui qu'il portoit à sa ceinture, qui vous garantira des tentatives d'Osman : C'est le plus lâche & le plus timide de tous les hommes ; mille occasions me l'ont prouvé : vous n'aurez seulement qu'à le faire briller à ses yeux, pour qu'il ne vous approche jamais.

Cet expédient me charma, je reçus ce fatal présent avec une joye, que je ne puis vous exprimer ; & par une folie, que ma grande jeunesse peut seule faire excuser, je brûlois d'en faire l'épreuve. Cependant je fus près de huit jours sans qu'Osman marquât aucun empressement pour me parler ; mais me defiant de cette froi-

deur,

deur, je portois toûjours mon poignard, que je cachois soigneusement sous ma robbe. Hélas! je ne croyois pas m'en servir si cruellement pour moi. Amet, qui ne négligeoit rien de ce qui pouvoit avancer son bonheur, me dit un jour que son Pere étoit arrivé; qu'il avoit fait son possible pour l'engager à me demander à Calek; mais que n'étant pas trop bien avec lui, il ne vouloit point faire cette démarche; qu'il lui avoit dit de m'enlever du Serail; de me conduire chez lui; qu'il nous feroit marier dans l'instant, & que la chose étant faite, il braveroit le couroux de son frere. Ainsi, ma chere Ultone, ajoûta-t-il, tenez-vous toûjours prête à me suivre, ne pouvant vous en dire le moment; étant obligé de profiter de la premiere occasion, où je verrai jour à me débarrasser d'Osman, qui me suit par-tout, & de me glisser dans ce Palais, sans que personne s'en apperçoive.

Je lui promis tout ce qu'il voulut;

lut; & l'assûrai qu'à quel qu'heure que ce fût, je suivrois ses pas avec joye. Nous nous séparames dans la douce espérance d'être bientôt unis, pour ne nous quitter jamais. Je fus quelques jours après cet entretien, sans le voir; cependant je ne m'en inquiétai pas, jugeant bien qu'il avoit autant d'impatience que moi. J'étois dans cette heureuse tranquillité, lorsqu'un soir Felime se trouva si mal en se mettant au lit, que tout fut en allarme dans son appartement. La frayeur me prit; & m'imaginant qu'elle alloit expirer, je courus à l'appartement de la Sultane Limec, pour l'avertir. En traversant un corridor assez mal éclairé, je vis passer Osman; & dans l'instant le peu de lumiere qui me guidoit, s'étant éteinte, je me sentis saisir par le bras. Alors ne doutant point que ce ne fut ce téméraire, & l'esprit troublé de l'accident de Felime, je tirai mon poignard, & le conduisit si malheureusement, que je l'enfonçay

dans

dans le sein de celui qui me retenoit ; qui tombant à mes pieds, s'écria d'une voix foible & mourante : Ah ! ma chere Ultone, qu'as-tu fait ? Ces funestes paroles me glacérent les sens : je reconnus la voix de mon cher Amet ; & marquant ma surprise & ma douleur par un grand cri, je tombai évanoüie sur le corps de ce malheureux Amant.

Le bruit que j'avois fait, fit venir tous les gens du Serail, & la Sultane Limec elle-même, qui virent Amet expirant, & moi prête à le suivre au tombeau. Felime, qu'on avoit guérie par des eaux de senteur, & qui se trouvoit beaucoup mieux, inquiéte du tumulte qu'elle entendoit, s'y transporta aussi : jugez de son étonnement à ce spectacle. Tandis que la Sultane & elle gardoient un morne silence, & se demandoient des yeux ce que cela vouloit dire, je repris mes esprits ; & l'éclat des flambeaux m'ayant confirmé mon malheur, j'arrachai le poig-

poignard du sein de mon Amant, & le plongeai dans le mien, sans qu'on fût assez prompt pour m'en empêcher. Les Sultanes outrées de ce nouvel accident, firent emporter le corps d'Amet, & me firent porter dans ma chambre ; où les Chirurgiens ayant été appellés, travaillérent à ma playe, qui contre mon gré ne se trouva point dangereuse, le fer ayant glissé le long des côtes, & n'étant entré que dans les chairs. Je m'opposai de toutes mes forces à ma guérison; j'arrachai l'appareil, & fit voir un si grand désespoir, qu'on fut contraint de me lier.

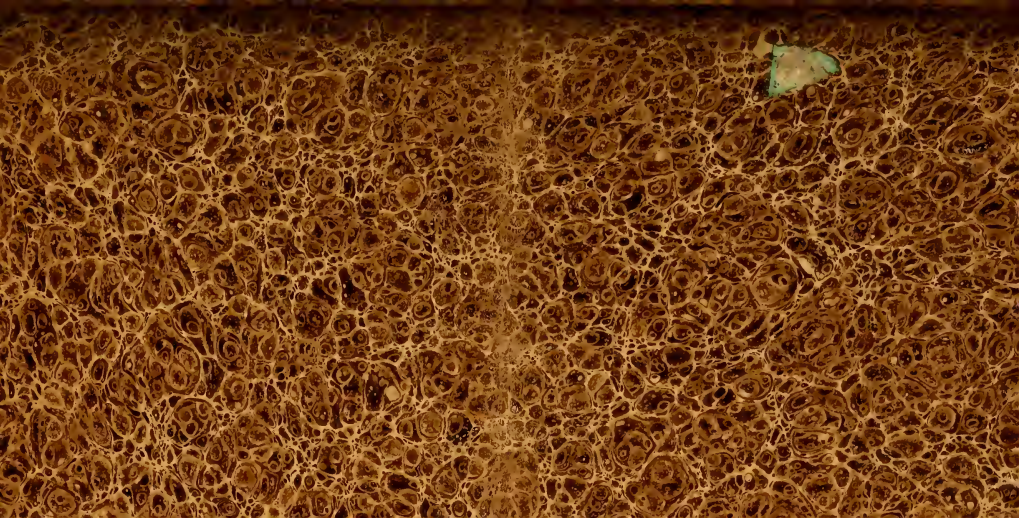
Cependant espérant mourir en disant la verité, je contai tout aux Sultanes, en les conjurant d'exciter le Bacha Calek à me faire périr; mais ayant pitié de mon état déplorable, & voulant me sauver malgré moi, elles lui rapportérent le fait tout autrement, & lui dirent qu'Amet étant amoureux de moi, & voulant m'enlever, s'étoit tué de désespoir de ne pouvoir me

me faire consentir à sa flamme ; & lui demandérent ma grace, qu'il leur accorda, à condition que je ferois chassée de son Serail, & conduite à celui de Bude. Cet Arrêt me fut annoncé, aussi-tôt que je pus être transportée ; & comme aprés la perte que j'avois faite, il m'importoit que dans quel lieu je finisse mes malheureux jours, & que le Palais de Segendin m'étoit devenu odieux, je le quittai sans nul regret ; & j'entrai dans celui d'Alibek, pour y être éternellement esclave, sans me soucier de ma liberté, les Loix de notre Pays étant de devenir esclave, l'orsqu'on est bannie d'un Serail pour entrer dans un autre. Je fus mise en cette qualité auprés de la Sultane Vabelle & de sa charmante Fille, qui par leurs bontés & leur tendre confiance m'auroient fait oublier mes infortunes, si c'en étoient qui pussent s'effacer jamais de la mémoire. La sédition de Bude, & la mort de Calek, leur ayant procuré la facilité de sortir du Serail,

rail, elles me proposérent de les suivre : j'y consentis, m'étant attachée à elles de façon à ne pouvoir m'en séparer ; & les discours que je leur avois entendu tenir sur la Religion chrétienne, m'ayant donné un desir ardent de l'être, & de me consacrer à Dieu.

Ce bonheur m'est arrivé ; mes vœux ont été exaucés : je me suis fait instruire dans le Couvent de Schlestat, où j'espére que le Bâtême & le Voile vont effacer mon crime, laver mes fautes, & terminer mes vives douleurs. L'aimable Ultone finit son récit le visage baigné de pleurs, & le cœur gros de soûpirs, qu'elle avoit rétenus pour ne se pas interrompre. Toute la compagnie la seconda dans ce triste exercice ; & personne ne pouvant blâmer sa pieuse résolution, on ne s'empressa qu'à la consoler & loüer sa sagesse : & comme elle vouloit rentrer dans son Couvent apres la cérémonie du mariage de Mingel & de la jeune Oberky, on commença par celle

celle de son Bâtême, que la générosité de Golt rendit superbe. Elle fut tenuë sur les Fonts par Pauline & le Baron de Belt. Quelques jours après l'hymen des deux Amans fut célébré avec magnificence, & le lendemain toute cette belle famille conduisit Ultone à son Couvent, où Golt la dota d'une somme considérable, & d'une pension pour y être à son aise. Elle y prit le Voile, & se rendit si recommandable par sa pieté, qu'on ne parloit d'elle qu'avec admiration. Golt & Madame de Vabelle ne quittérent jamais Mingel & Pauline, qui par leur tendre union, leur douceur & leur complaisance, firent tout le bonheur des vieux ans du Baron de Belt & d'Oberky ; & s'acquirent de telle sorte l'amitié de Golt, qu'il leur laissa tout son bien en mourant : & quoi qu'Ultone fût entierement détachée du monde, elle ne laissa pas que de partager leur satisfaction ; les deux Epoux, Golt & Madame de Vabelle, ne

paſſant jamais huit jours ſans aller puiſer dans ſa converſation, les principes d'une vertu d'autant plus pure, qu'elle étoit l'effet d'une grace toute particuliére.

FIN.